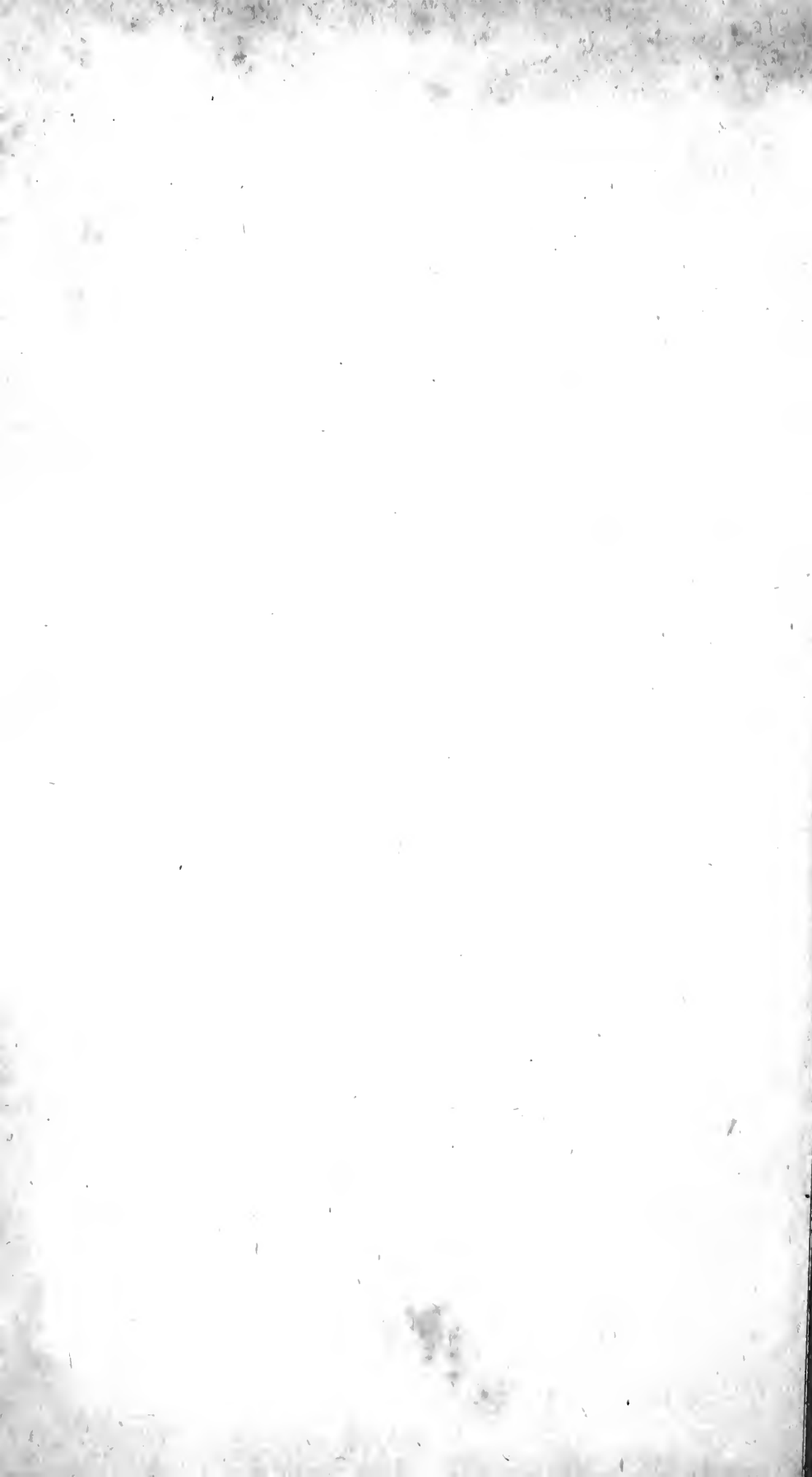


UNIVERSITY
OF MICHIGAN
ANN ARBOR





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



DE L'ART
DE LA COMÉDIE
TOME II.

1111 20

DE L'ART
DE LA COMÉDIE,

OU

DÉTAIL RAISONNÉ
DES DIVERSES PARTIES
DE LA COMÉDIE,
ET DE SES DIFFÉRENTS GENRES;

SUIVI

D'UN TRAITÉ DE L'IMITATION
Où l'on compare à leurs originaux les Imitations
de Moliere & celles des Modernes.

LE TOUT APPUYÉ D'EXEMPLES
Tirés des meilleurs Comiques de toutes les Nations.

TERMINÉ PAR L'EXPOSITION
Des causes de la décadence du Théâtre, & des moyens
de le faire refleurir.

PAR M. DE CAILHAVA.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez FR. AMB. DIDOT aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée,
près du quai des Augustins, à la Bible d'or.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Universitas

BIBLIOTHECA

TAMM

PN

1921

C35

1772

V. 2

Coll. spec.

T A B L E

Des Chapitres du second Volume.

LIVRE II. DES DIFFÉRENTS GENRES
DE LA COMÉDIE, page 1

CHAPITRE I. *Des différents genres en général,* ibid.

SENTIMENT de *Dufresny*. — *La Conspiration manquée*,
Parodie, de *Romagnesi & Riccoboni*. — *Portrait de la*
véritable Thalie, sous le nom de *Dorisée*.

CHAPITRE II. *Des Comédies héroïques,* 8.

SAMSON, piece héroïque tirée de l'Espagnol. — *La vie*
est un songe, comédie héroïque puisée dans la même
source. — *L'Ambitieux*. — *Laure persécutée*. — *Argu-*
ment de Don Sanche d'Aragon. Raisons alléguées par
Corneille, pour excuser le peu de succès de cette piece.

CHAPITRE III. *Des Pieces à Spectacle,* 29

LE TURBAN ENCHANTÉ. — *Camille Magicienne*. — *Le*
Prince de Salerne. — *L'Arbre enchanté*.

CHAPITRE IV. *Des Comédies-Ballets.* 36

COMÉDIES-BALLETS à la mode sous Louis XIV; ce qui
détermina ce Monarque à n'y plus danser. — *Les*
Amants magnifiques, comédie en prose & en cinq
actes, de *Molière*. Sentiments de *M. de Voltaire* sur
cette piece. — *Psyché*. — *Les Fâcheux*. — *L'Amour*
Peintre. — *Le Bourgeois Gentilhomme*. — *La Comtesse*
d'Escarbagnas. — *Le Malade imaginaire*. — *Pourceau-*
gnac.

CHAPITRE V. *Des Pieces à scènes détachées,*

44

SENTIMENT de *Riccoboni* sur les pieces à scènes détachées.
— *Le Mercure galant*, de *Boursault*, comparé avec les
Fâcheux, de *Molière*.

CHAPITRE VI. *Des Pièces à scènes détachées,*
dans lesquelles une Divinité préside, 60

CELLES qui font la critique des ouvrages, & n'en veulent qu'à l'esprit. — Celles qui attaquent les ridicules, les travers, les vices, & qui développent à nos yeux le cœur humain pour nous en faire voir la fausseté. — Celles qui font en même temps la satire des mœurs & des arts, de l'esprit & du cœur. — *La Barrière du Parnasse*, exemple de la première classe. — *La Vérité fabuliste*, exemple de la seconde classe. — *Les Etrennes de la Bagatelle*, exemple de la troisième classe.

CHAPITRE VII. *Des Comédies allégoriques,* 75

ALLÉGORIES qui cachent une moralité.

qui donnent des conseils pour la santé du corps ou de l'âme.

qui couvrent des images ou des propos indécents.

qui déguisent la médisance. — *Les Lacs d'amour divin*, moralité en deux parties, & à huit personnages, premier exemple. — *La condamnation des Banquets* à la louange de *Diète* & de *Sobriété*, pour le profit du corps humain, moralité à trente-huit personnages, par *Nicole de la Chesnaye*, deuxième exemple. — *Faire vaut mieux que dire*, par *Pierre Gringore*, troisième exemple. — *La Hollande malade*, comédie en vers & en un acte, par *Poiffon*, quatrième exemple.

CHAPITRE VIII. *Du genre gracieux,* 91

CHARLOT, pastorale à onze personnages, par *Simon Béliard*. — *Mylas*, pastorale en cinq actes, en vers, par *Claude Bassécourt*. — *La Bergerie*, pastorale en prose, de *Montchrestien*, rapprochée des *Graces*, comédie de *M. de Saintfoix*, & *d'Hilas* & *Silvie*, pièce de *M. Rochon*. — *Thémire*, pastorale de *M. Sedaine*, imitée d'une églogue de *Fontenelle*.

CHAPITRE IX. *Du genre larmoyant*, 102

CE genre n'est pas nouveau, témoins *les Captifs* de *Plaute*, les tragi-comédies de *Scuderi*, de *Scarron*. — *Sentiments* de *Boileau*, de l'Abbé *Des Fontaines*, de *M. de Voltaire*, de *M. de Chaffiron*, sur le genre larmoyant. — Il eût été facile à *Moliere* d'être larmoyant; on le voit dans ses *Femmes savantes* & son *Tartufe*. — *Plaisanterie* d' *Armand*.

CHAPITRE X. *Des Pièces d'intrigue en général*, 123CHAPITRE XI. *Des Pièces intriguées par un Valet*, 124

SENTIMENTS de *M. Dorat* dans sa préface des *deux Reines* — *La Cassine*, *l'Asinaire*, *la Persane*, de *Plaute*.

CHAPITRE XII. *Des Pièces intriguées par une Soubrette*, 135

LA MÈRE COQUETTE, ou *les Amants brouillés*, de *Quinault*. — *Le Mariage interrompu*. — *Les Bacchides*, de *Plaute*.

CHAPITRE XIII. *Des Pièces intriguées par les Maîtres*, 151

LE BARON D'ALBIKRAC, de *Thomas Corneille*. — *Les Fausses infidélités*, de *M. Barthe*.

CHAPITRE XIV. *Des Pièces intriguées par plusieurs Personnages*, 168

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, de *Regnard*. — *Pourceaugnac*, de *Moliere*. — *Le Baron d'Albikrac*, de *Thomas Corneille*. — *Crispin rival*, de *Le Sage*. — *Arlequin, dupe vengée*, canevas italien.

CHAPITRE XV. *Pièces intriguées par une ressemblance*, 175

LE MARIAGE FAIT ET ROMPU, de *Dufresny*. — *Les Ménechmes*, de *Regnard*. — *Les deux Jumeaux*, canevas italien. — *Le Rival par ressemblance*, ou *les Méprises*, de *M. Palissot*. — *L'Imposteur par ressemblance*, pièce italienne. — *Le soldat fanfaron*, de *Plaute*.

CHAPITRE XVI. *Pieces intriguées par un événement ignoré de la plupart des Acteurs*, 192.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE, comédie de Boissy.

CHAPITRE XVII. *Pieces intriguées par une chose inanimée*, 199

JODELET, MAÎTRE ET VALET, de Scarron. — *Le Portrait d'Arlequin*, canevas italien.

CHAPITRE XVIII. *Des Pieces intriguées par des noms*, 203

ARLEQUIN LARRON, PRÉVÔT ET JUGE, canevas italien. — *Les Cyclopes d'Euripide*. — *Les Mots à la mode*, de Bourfault.

CHAPITRE XIX. *Des Pieces intriguées par un déguisement*, 215

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE, de le Grand. — *Les Jeux de l'Amour & du Hasard*. — *L'Épreuve*, de Marivaux. — *L'Amour Castillan*, de la Chaussée. — *Arlequin, Gentilhomme par hasard*, canevas italien.

CHAPITRE XX. *Des Pieces intriguées par le hasard*, 222

SENTIMENT DE RICCOBONI. — *Les Ménéchmes*. — *Amphitruon*. — *La Maison à deux portes*, de Caldéron. — *Le menteur*, de Corneille. — *Les vingt-six Infortunes d'Arlequin*, canevas italien. — *La Cistelaire*, de Plaute.

CHAPITRE XXI. *Du genre mixte*, 241

PIECES MIXTES de la premiere espece. *L'Étourdi*, de Moliere.

de la seconde espece. *Le Grondeur*, de Palaprat. — *L'École des Maris*, de Moliere.

CHAPITRE XXII. *Des Pieces à caractère*, 251

LES Anciens, & presque toutes les Nations, ont connu les pieces à caractère avant nous. — *Le Superstitieux*, *Courage de lion*, *Celui qui hait les femmes*, de Ménandre. — *L'Aulularia*, de Plaute. — *Le menteur*, le Prince

Jaloux, le *Jaloux du pays de l'Estramadoure*, des Espagnols. — *Il Gelofo*, piece italienne, par *Hercule Benivoglio*.

CHAPITRE XXIII. *De ce que nous entendons par caractere*, 258

LES Anciens employoient un seul & même mot. pour exprimer ce que nous entendons par mœurs & caracteres. — Sentiments d'Aristote, rapportés par *Riccoboni*. — Notre avis là-dessus.

CHAPITRE XXIV. *Du choix des caracteres*, 260

IL est des caracteres de plusieurs especes. 262

CARACTERES généraux ou propres à tous les pays.

nationaux ou propres à une seule Nation principale ou qui ne doivent rien de leurs grands traits à un autre.

accessaires ou qui dérivent d'un caractere principal.

simples.

composés.

propres à tous les états.

pris chez les hommes d'un seul état.

des professions.

éternels.

du moment.

propres aux personnes d'un certain rang seulement, &c. &c. &c.

CHAP. XXV. *Des Caracteres généraux*, 263

LES FEMMES SAVANTES, le *Malade imaginaire*, le *Tartufe*.

CHAP. XXVI. *Des Caracteres nationaux*, 267

SENTIMENT de l'Abbé *Dubos*. — *Le Procureur arbitre*. — *La Coupe enchantée*. — *Les Ménechmes*. — *La Réconciliation normande*. — *Le François à Londres*. — *L'Anglois à Bordeaux*.

CHAPITRE XXVII. *Du Caractere des Professions* , 285

ARLEQUIN GRAPIGNANT. — *Le Procureur arbitre*. — *Turcaret*. — *Sentiment de M. Diderot*. — *Le Docteur Avocat des Pauvres* , piece italienne. — *L'Avocat Vénitien* , de Goldoni. — *La Gouvernante*.

CHAPITRE XXVIII. *Les Caracteres des hommes n'ont pas plus changé , que ceux des professions* , 302

M. ROUSSEAU de Geneve. — *Les Femmes savantes*. — *Le Tartufe*. — *L'Avare*.

CHAPITRE XXIX. *Des Caracteres propres aux personnes d'un certain rang seulement* , 312

LE FAVORI , par Madame de Villedieu. — *L'Ambitieux* , de Destouches. — *Les grands Voleurs* , canevas italien. — *Le Potier d'Etain politique* , piece danoise.

CHAPITRE XXX. *Des Caracteres propres à tous les rangs* , 327

LE BOURGEOIS GENTILHOMME , *le Prince jaloux* , *le Cocu imaginaire* , *George Dandin*.

CHAPITRE XXXI. *Des Caracteres de tous les siecles , & de ceux du moment* , 331

Il y aura toujours des *Avares* , des *Misanthropes* , des *Tartufes* , des *Jaloux* , des *Fâcheux* ; les *Précieuses* ont disparu.

CHAPITRE XXXII. *Des Caracteres principaux ou simples , des Caracteres accessôires , des Caracteres composés* , 336

LE SAGE ETOURDI. — *Le Jaloux honteux* ,

CHAPITRE XXXIII. *Examen de quelques Caracteres* , 349

ANALYSE de six caracteres indiqués par M. Marmontel dans sa Poétique , *le Misanthrope par air* , *le Fat modeste* , *le faux Magnifique* , *le petit Seigneur* , *l'Ami de Cour* ,

le Défiant. — L'Important de Cour, de Palaprat. — Dupuis & Desronais, de M. Colé.

CHAPITRE XXXIV. *On peut faire usage de tous les Caractères,* 378

L'AVARE, *les Fâcheux, la Comtesse d'Escarbagnas, le Misanthrope.*

CHAPITRE XXXV. *Du contraste des Caractères,* 385

SENTIMENTS de M. Diderot sur ce sujet.

CHAPITRE XXXVI. *De l'opposition des Caractères,* 398

LE DISSIPATEUR, *le Philosophe marié.*

CHAPITRE XXXVII. *Du titre des Pièces à Caractère,* 417

L'ORPHELINÉ LÉGUÉE, de M. Saurin.

CHAPITRE XXXVIII. *De l'exposition des Caractères,* 432

LE PHILOSOPHE MARIÉ. — *Le Malade imaginaire. — Le Tartufe. — Le Glorieux. — Le Dissipateur.*

CHAPITRE XXXIX. *De l'action dans les Pièces à caractère,* 468

LA MÉTROMANIE. — *Le Glorieux. — L'Avare.*

CHAPITRE XL. *Du dénouement des Pièces à caractère,* 468

LA MÉTROMANIE. — *L'Avare. — Le Misanthrope. — Le Joueur. — Le Distrait. — Le Glorieux.*

CHAPITRE XLI. *Des Episodes, maniere de les lier aux caractères principaux, & de placer les caractères accessoires. Embonpoint d'une Pièce,* 475

IL y a trois manieres de remplir ou d'allonger les

pieces à caractère, par le secours des épisodes. — *Le Joueur*, de *Regnard*. — *Le Chevalier joueur*, de *Dufresny*. — *Le Joueur Anglois*. — *L'Aulularia*. — *L'Avare*. — Comparaison d'une femme avec nos Pieces modernes.

CHAPITRE XLII. *De l'art d'épuiser un sujet, un caractère,* 492

LE PRINCE JALOUX, *le Côté imaginaire, le Mari confondu, le Tartufe*, de *Moliere*. — *Le Jaloux désabusé, de Campistron*. — *La Métromanie*.

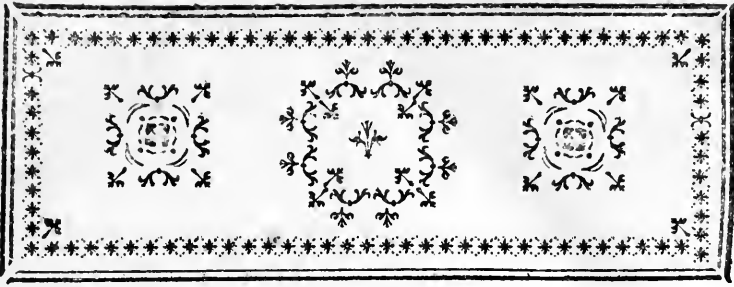
CHAPITRE XLIII. *Du but moral. Philosophie de Regnard comparée à celle de Moliere*, 504

LA Philosophie de l'égoïsme regne dans toutes les Pieces de *Regnard*. — *Moliere* travaille à rendre les hommes plus agréables dans la société. — *Moliere* instruit l'homme dans plusieurs arts, ou contribue du moins à leurs progrès. — *Moliere* fait ses efforts pour rendre les hommes plus heureux. — *Moliere* s'applique à rendre les hommes meilleurs.

Fin de la Table.

E R R A T A.

- PAGE 4, ligne 30, ce n'est pas entendre, lisez ce n'est pas étendre.
 31, ligne 17, ils s'embarque, lisez ils s'embarquent.
 51, ligne 7, & qui fert, lisez & qu'il fert.
 91, ligne 5, des sottises, lisez des sotties.
 104, ligne 11, d'après Lucile, lisez d'après Lucinde.
 152, ligne dernière, u'on mette, lisez qu'on mette.
 171, ligne 20, de s'armer but à but, lisez de s'aimer but à but.
 179, ligne 3, facile pour, lisez facile sur.
 380, ligne 14, de nous engager, lisez de nous égarer.
 399, ligne 14, & le peu de résistance, lisez mais la résistance.
 445, ligne 19, du sujet & du personnage, lisez au sujet & au personnage.
 542, ligne 28, d'être obligé, lisez d'être obligés.



DE

L'ART DE LA COMÉDIE.



LIVRE SECOND.

DE SES DIFFÉRENTS GENRES.

CHAPITRE PREMIER.

Des différents Genres en général.

Tous les genres sont bons : voilà le cri presque général ; voilà ce qu'on entend dire aux foyers , dans les cercles , aux cafés , aux toilettes des jolies femmes. Rien n'est plus vrai & n'est en même temps plus absurde.

Tous les genres sont bons pour la presse , d'accord ; & chacun d'eux peut illustrer l'Auteur qui le traite avec succès. Le siècle passé a rendu justice à tous ses faiseurs d'*églogues* , de *satyres* , d'*épigrammes* , de *romans* , de *portraits* ; d'*allégories* : il les a tous admirés ; & leurs noms parvenus jusqu'à nous , sont certains de ne mourir

jamais. Cependant, s'ils s'étoient avifés de mettre le titre de *Comédie* à la tête de leurs ouvrages, de les distribuer en scènes, & de les exposer sur le théâtre, le crédit des Auteurs & l'amour de la nouveauté auroient pu les y soutenir quelque temps; mais ils en seroient bientôt tombés pour être ensevelis dans l'oubli; ou pour ne devoir leur célébrité qu'à leur ridicule. Je le crois, s'écrieront les gens de bonne foi, & ils l'auroient bien mérité pour prix d'une extravagance qui ne sauroit entrer dans la tête d'un homme. Vous croyez que la chose est impossible? Eh bien, pour vous détromper, lisez notre Théâtre ancien: vous y trouverez des *églogues*, des *satyres*, des *portraits* à la suite l'un de l'autre, sans aucune liaison, & des *romans* mis en action. Que dis-je! parcourez notre Théâtre moderne, vous ne verrez que trop *Fontenelle*, *Boileau*, *la Bruyere* & *Prévost* sur la scène.

Plaute, *Térence*, *Moliere*, voilà, quoi qu'on en dise, nos seuls maîtres. Ceux qui se font le plus éloignés de leur genre, ont disparu; ceux qui ont suivi leurs traces de plus près, surnagent. Que le sort des uns nous fasse trembler; que celui des autres pique notre émulation, nous ramene au vrai beau, & nous contienne dans les bornes prescrites à chaque genre.

La tournure de votre esprit ou quelque dépit amoureux vous attache-t-il sur les pas de la plaintive *élegie*? plusieurs Académies de la province vous présentent des lauriers. Aimez-vous à peindre une *Phriné* qui, dans un boudoir voluptueusement orné, attire une foule de soupirants, & les enivre de ses faveurs? une *Prude* qui, contente d'avoir le mot de décence & de vertu conti-

nuellement à la bouche, manque à l'une & à l'autre en prononçant leur nom ? une *Beauté* sensible, que les premiers soupirs du sentiment font évanouir ? Que vos romans se bornent aux honneurs de la presse, on les lira, on les jugera, on leur prodiguera des éloges s'ils en méritent ; peut-être même les *Phriné*, les *Prudes*, les *Beautés* sensibles vous récompenseront-elles plus particulièrement. Enfin donnons à nos productions les seuls titres, la seule forme qu'elles méritent : il est des palmes pour toutes ; mais gardons-nous de prétendre à celles du *Cid* & du *Tartufe*, si nous ne sommes réellement avoués par *Melpomene* ou *Thalie*. Il faut savoir pleurer avec l'une & rire avec l'autre, point de milieu ; sans quoi on leur fait faire la grimace & aux connoisseurs aussi.

Le fanatisme exclut, le goût choisit, a dit un grand homme quelque part. Ceux qui voudroient admettre sur la scène la pluralité des genres, ceux qui y sont intéressés, ne cessent de citer cette sentence. C'est fort bien fait à eux : les belles choses ne sauroient être trop souvent répétées ; mais ils ne songent point qu'ils prononcent en ma faveur & contre eux. Je n'exclus aucun genre. Je veux, avec toutes les personnes raisonnables, que chacun d'eux se tienne dans le cercle que la raison lui a prescrit. En second lieu, puisque c'est au goût à choisir, n'est-il pas absurde, ridicule qu'on donne l'exclusion à un genre avoué par les nations & par les siècles les plus éclairés, en faveur d'un genre monstrueux qui a mille fois tenté de paroître au grand jour, & qui a mille fois été pros crit ? N'est-ce pas vouloir chasser un enfant

légitime de la maison paternelle , pour substituer à sa place un fils naturel ?

Je suppose que vous soyez possesseur d'un petit terrain. Que feriez-vous si votre jardinier , tout en vous assurant qu'il faut de tout dans un jardin , arrachoit vos poiriers pour mettre à leur place des chênes , des marronniers d'Inde ? vous lui diriez assurément : » Mon ami , si mon parc » étoit immense , je te permettrais d'y planter » tout ce que tu voudrois , de le varier à l'infini , » & de façon à contenter tous les goûts. Tu y » pratiquerois des allées couvertes pour les amants » langoureux , des lits de gazon parfemés de roses » & de chevre-feuille pour les voluptueux , des » bois touffus & bien sombres pour ceux qui vou- » droient y pleurer , y gémir , s'y empoisonner ou » s'y pendre. Mais puisque je n'ai à moi qu'un » petit espace , loin de vouloir arracher cinq ou » six arbres fruitiers qui font mon seul bien , con- » serve , cultive avec soin leurs rejettons. La » fleur qui les couvre dans le printemps , me ré- » jouit la vue ; leur ombrage me garantit en été » des rayons du soleil ; dans l'automne , je m'a- » muse à voir mûrir leur fruit , & je le mange » pendant l'hiver , auprès du feu que le superflu » de leurs branches me fournit ; je trouve en eux » l'utile & l'agréable : ainsi , va te promener avec » tes chênes , tes marronniers d'Inde , & vis de » leur fruit ; il est digne de toi «.

Dufresny a dit : » Ce n'est pas entendre la car- » rière des Arts que d'admettre de nouveaux gen- » res ; c'est gâter le goût ; c'est corrompre le » jugement des hommes , qui se laisse aisément » séduire par les nouveautés , & qui , mêlant en-

» suite le vrai avec le faux , se détourne bientôt ,
 » dans ses productions , de l'imitation de la na-
 » ture , & s'appauvrit en peu de temps par la vaine
 » ambition d'imaginer & de s'écarter des anciens
 » modeles «. *Dufresny* a été prophete ; mais il
 lui étoit aisé de prédire à *Thalie* une infortune
 que la fatalité & l'amour du changement lui ont
 fait éprouver sur tous les théâtres. Du moment
 que l'abus des richesses , l'usage continu des plai-
 sirs qu'elles enfantent , eurent énervé les Athé-
 niens , leur caractère mou & efféminé se com-
 muniqua aux productions du génie. Les Arts
 prirent dès-lors plus d'élégance & de gentillesse ,
 que de force & de vigueur. Voilà , dans peu
 de mots , l'histoire de la décadence de la comé-
 die , & de sa chute à Athenes , dans l'ancienne ,
 dans la moderne Rome , & à Paris. C'est l'esprit
 qui a toujours porté les premiers coups au génie.
 Il profite fort peu de la leçon que *Romagnesi* &
Riccoboni lui ont donnée jadis par la bouche du
Sang-froid.

LE SANG-FROID, au Génie.

Avec qui vivez-vous ! puis-je voir le Génie
 Ne hanter que l'Esprit pour toute compagnie ?
 D'une telle amitié , quel peut être le fruit ?
 Peut-on guider celui qu'un caprice conduit ?
 Quel honneur peut vous faire un ami si frivole ,
 Sans aucune conduite , & dont l'audace folle
 Insulte sans relâche , & livre des combats
 A l'auguste *Bon-sens* , qu'elle ne comprend pas ?
 Nous l'avons vu cent fois , cet Esprit indocile ,
 Allumer au Parnasse une guerre civile ,
 Et remplir les écrits de mille faux brillants ,
 Qui faisoient sous leur joug gémir les vrais talents.

Ces vers ingénieux, pleins de sel, sont tirés d'une piece charmante, intitulée *la Conspiration manquée*, parodie en un acte, en vers, de *Maximian*, tragédie de *la Chauffée*. *L'Esprit & Clinquant* son confident conspirent contre le *Génie & le Bon-sens*. Ils veulent mettre l'*Eloquence* de leur parti ; mais ils ne peuvent y réussir. Ils projettent de faire assassiner leurs ennemis. Ils pensent que la conspiration a réussi & s'en félicitent, quand l'apparition subite de leurs prétendues victimes les confond. Le *Bon-sens* leur parle ainsi :

Mon aspect vous étonne :

Je n'étois sûrement attendu de personne ;

Mais, par un grand bonheur, c'est moi que vous voyez.

Méchants ! par cet arrêt soyez tous foudroyés.

Je veux que le *Clinquant* rentre dans la bassesse

D'où l'avoit su tirer le manque de justesse,

Et qu'il soit reconnu du public assemblé,

Pour un fils du *Faux-goût*, méprisable & sifflé.

Il faut que l'*Esprit & Clinquant* aient conspiré de nouveau contre le *Génie & le Bon-sens*, puisque ces derniers n'osent plus paroître. Je doute même qu'ils se montrent de long-temps. Leurs ennemis se sont ligués avec le comique larmoyant, le drame & plusieurs autres tyrans, qui tous ont usurpé un grand crédit.

Etudiez nos Auteurs, vous verrez que les ennemis de l'ancien genre, du bon comique, se déchâinent contre lui, parcequ'ils se sentent hors d'état de le traiter avec succès. On peut comparer la véritable *Thalie* à une femme charmante déchirée en secret par les soupirants qu'elle a rebutés.

La jeune *Dorisée* a de l'esprit sans affectation ; elle est sage sans étourderie ; elle fait railler

fans mordre ; elle est prudente , réservée , fans afficher l'austérité : aussi tous ceux qui la voient font-ils d'abord épris de ses charmes : ils lui adressent leurs vœux ; mais peu sont dignes de lui plaire : le plus grand nombre est bientôt congédié. Les uns vont dans le fond d'une terre se consoler avec une bergere à laquelle ils parlent chien , mouton & houlette ; les autres déchirent leur prochain avec la prude *Arfinoé* : ceux-ci pleurent aux pieds de l'insipide & langoureuse *Fanni* ; ceux-là se jettent dans les bras de ces femmes faciles , chez qui les grands airs , le jargon , le persiflage tiennent lieu de mérite ; & tous , pour encenser leur idole , jurent à ses pieds que *Dorisée* est une petite créature très maussade , très ennuyeuse , très peu faite pour figurer dans le monde. Doit-on les croire ? non sans doute. Le dépit , la rage de n'avoir pu se mettre bien avec elle , percent à travers le ton de suffisance avec lequel ils se déchaînent. L'application est facile.

On soutient encore que le genre avoué par *Thalie* est resserré dans un cercle fort étroit , & qu'il faut en sortir crainte d'amener la monotonie sur nos théâtres : c'est une autre erreur qu'il est bien aisé de combattre. Tout le monde a reconnu dans les bons Auteurs comiques trois especes de pieces , pieces à intrigue , pieces à caractère , pieces mixtes , c'est-à-dire , qui tiennent des deux premières : mais tout le monde n'a peut-être pas senti que les pieces à intrigue , que les pieces à caractère , que les pieces mixtes sont variées à l'infini dans leur construction , dans leur marche ; que chacun de ces trois genres en a plusieurs autres , qui doivent être traités différem-

ment, & qui l'ont été par les meilleurs maîtres de l'art chez toutes les nations. C'est ce que nous verrons dans ce volume, quand nous aurons dit en passant un mot des genres auxquels il est bon de ne pas se livrer : alors nous examinerons les différents genres des pièces à intrigue, ensuite ceux des pièces mixtes, & nous finirons par décomposer les différents genres des pièces à caractère.

CHAPITRE II.

Des Comédies Héroïques.

CE genre devoit nécessairement prendre naissance chez une nation fiere, romanesque, & qui regarde la noblesse comme le premier des mérites : aussi dans les comédies espagnoles, sur-tout dans celles de *Calderon* & de *Lopez de Vega*, voyons-nous souvent au rang des interlocuteurs *el Conde, la Duquesa, el Principe, la Reyna, el Rey, le Comte, la Duchesse, le Prince, la Reine, le Roi*. Mais ils ont senti qu'un ton de dignité constant rendroit indubitablement leurs *comédies héroïques* très ennuyeuses ; aussi les ont-ils égayées avec leurs *criados*, leurs *villanos*, leurs valets, leurs paysans, qu'ils ont soin de rendre aussi bouffons qu'ils le peuvent ; ce qui fait un contraste plaisamment ridicule.

Les Italiens, quoique moins entichés de noblesse que les Espagnols, ont cependant porté les *comédies héroïques* sur leur théâtre. Pourquoi cela ? parcequ'ils ont trouvé plus commode de

traduire des piéces que d'en imaginer ; & fentant , avec leurs modelés , que la fcene livrée entièrement à des propos , des amours , ou des actions conftamment héroïques , deviendroit très froide & très ennuyeufe , ils ont fubftitué aux *criados* , aux *villanos* , leur arlequin , infiniment plus plaifant ; en forte qu'en marquant d'une façon plus fenfible la différence qu'il y a d'un bouffon à un Seigneur , un Roi , une Reine , ils ont rendu le contraste plus choquant & leurs drames plus monftrueux ; je le penfe du moins : voyons fi le lecteur fera de mon avis. Je vais faire l'extrait des deux plus belles piéces héroïques du Théâtre Italien , toutes les deux prifes de l'Efpagnol , toutes les deux traduites en François.

S A M S O N ,

Comédie héroïque en cinq actes , en vers.

Azael reproche à *Samfon* l'indigne repos dans lequel il languit , au lieu de tourner contre les ennemis de Dieu ces traits qu'il n'emploie que contre des animaux. *Samfon* s'endort fous un olivier. Pendant fon fommeil il entend une voix qui chante les vers fuivants :

La gloire en d'autres lieux t'appelle ,
Samfon , brife ton arc , abandonne ces bois :
Que , fans tarder , le Philiftin rebelle
De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
Que ton cœur à ce bruit de guerre ,
A ces éclairs , à ce tonnerre ,
Du Ciel reconnoiffe la voix ,
Et que cet olivier paifible
Disparoiffe à l'afpect terrible
De ce laurier garant de tes exploits.

Tout ce qui est annoncé dans ces vers arrive à mesure qu'on les chante. *Samson*, rempli de l'esprit de Dieu, jette son carquois comme un ornement indigne de lui. Il se prépare à venger les Hébreux & à les tirer d'esclavage.

Arlequin fuit devant un gros lion qui poursuit *Dalila*. *Samson* combat, étouffe le lion ; mais il en rapporte humblement la gloire au Ciel.

Le Ciel, dont la faveur secundoit mon courage,
A voulu conserver son plus parfait ouvrage.

D A L I L A.

Ceux que le Ciel choisit pour de pareils exploits
Doivent s'enorgueillir de l'honneur de son choix ;
Et j'avouerai, Seigneur, que ma reconnoissance
Se partage entre vous & la toute-puissance.

Elle reconnoît l'objet de son amour dans le héros qui lui sauve la vie. *Samson* ne peut à son tour être insensible à tant de beautés. *Dalila* lui oppose son devoir, sa religion, lui apprend qu'elle doit épouser *Achab*, Général des Philistins. *Samson* n'est pas effrayé de ces obstacles.

Arlequin revient, & dit qu'il fuyoit devant le lion pour l'attirer à lui : il le voit mort, & tremble. Comme il ne voit pas la Princesse, il la croit dans la *panse velue* du lion.

Vous verrez que par punition
Le drôle fera mort d'une indigestion.

Il se glorifie d'avoir tué cet animal féroce ; il veut lui couper la tête, comme un garant de sa victoire ; il s'avance du lion, qui remue la patte ; Arlequin fuit en disant :

Je ne m'arrête pas deux fois au même ouvrage.

Samson combat les Philistins. On amène à leur Roi, *Emmanuel*, père de *Samson* : il est conduit en prison, & confié à la garde d'Arlequin. Peu de temps après *Samson* paroît chargé de chaînes, & *Phanor* remet son fort entre les mains d'*Achab*, son rival. *Samson* dit à part :

Pour punir mes tyrans, ma haine a profité
D'un stratagème heureux, qu'eux même ont inventé.

(haut.)

Traîtres, qui n'avez pu me vaincre à force ouverte,
Votre propre artifice avance votre perte,
Puisqu'il m'approche enfin de ces lâches soldats
Que la peur de mourir déroboit à mon bras.

Achab commande à ses soldats de lui donner la mort; mais *Samson* leur dit que c'est à eux-mêmes de trembler. *Achab* le menace d'épouser *Dalila* en sa présence. Ce dernier outrage le pousse à bout. Il brise ses chaînes, & trouvant par hasard une mâchoire d'âne à ses pieds, il met en fuite les Philistins avec ce vil instrument. Les efforts qu'il vient de faire lui causent une soif si ardente qu'il croit toucher à son heure dernière. Il reconnoît alors que le bras de Dieu s'appesantit sur lui, & punit son amour pour *Dalila*.

Mon mal redouble, hélas! mes sens s'évanouissent;
Mes yeux sont obscurcis & mes genoux fléchissent.

Je vois l'horrible mort errer autour de moi :

C'en est fait... Dieu puissant, j'espère encore en toi :

Sur les maux de *Samson* jette un regard propice;

Ta clémence toujours balança ta justice.

Indigne des honneurs que tu m'as présentés,

Que je partage ici tes immenses bontés!

Ah ! si le repentir fait descendre ta grace ,
 Je ne saurois périr , & mon crime s'efface.
 Ce foudre , destructeur de tant de Philistins ,
 Produira , si tu veux , une source en mes mains.
 C'est toi qui me l'offris contre ce peuple impie ;
 Il lui donna la mort : qu'il me rende la vie :
 Semblable à ce rocher dont Moïse autrefois
 Vit jaillir un torrent sur ton peuple aux abois.

Une source d'eau sort de la mâchoire. *Samson* ;
 après avoir étanché sa soif , court à la prison de
 son pere ; il demande les clefs : Arlequin les re-
 fuse. Le héros lui secoue si fort le bras , qu'il les
 cede bien vîte ; mais il enferme *Samson* à triple
 tour : celui-ci force les portes , & les met sur ses
 épaules avec son pere. Arlequin alarmé , trem-
 blant de peur , lui crie de loin :

Hola , Seigneur *Samson* , pour faire un plus beau tour ;
 Vous deviez emporter en même temps la tour.

On alarme *Dalila* sur la fidélité de *Samson*.
 Le héros ne peut rassurer son amante qu'en lui
 confiant le secret de sa force : elle consiste dans
 ses cheveux. *Dalila* profite du sommeil de son
 amant pour faire l'épreuve de sa sincérité , & lui
 coupe les cheveux. Arlequin les greffe sur sa
 tête , & croit avoir une force extraordinaire. Pour
 l'éprouver , il brise des chaines de papier qui lient
 ses bras.

Brisez-vous , fers honteux.

Il feint de prendre un fauteuil pour un rocher , &
 lui fait faire le moulinet.

Un dindon paroît. Arlequin fait mille lazzi
 autour de lui : A moi des griffons , dit-il ! voyons ,
 il faut le combattre. Si je le prends par devant , il

me pochera un œil ; si je le prends par derriere , c'est le prendre en poltron : il faut le prendre en flanc. Il se jette sur le prétendu griffon , il le met sur ses épaules pour le porter chez un rôtiſſeur , & répète le vers que *Samſon* a dit en portant ſon pere :

Agréable fardeau , ſervez-moi de trophée.

Des ſoldats faiſſent *Samſon* , qui veut vaine-
ment ſe défendre. Il tombe de foibleſſe , en repro-
chant à *Dalila* ſa perfidie. *Phanor* ordonne qu'on
lui creve les yeux ſur-le-champ. *Dalila* deſeſpé-
rée ſe plonge un poignard dans le ſein. Le théâ-
tre change , & représente le Temple de *Dagon*.
Le Roi & ſa Cour y ſont aſſemblés lorsqu'on y
conduit *Samſon* privé de la lumière. Il prie le
Seigneur de lui rendre ſa premiere force , afin
qu'il puiſſe employer ſes derniers moments à dé-
livrer les Hébreux de l'eſclavage.

S A M S O N.

Rends leur premiere force à mes bras déſarmés :

Que ma mort ſoit utile aux Hébreux opprimés :

Anime de mes mains les ſecouſſes rapides ,

Que je puiſſe ébranler ces colonnes ſolides ,

Et que tes ennemis trouvent leurs monuments

Sous ces murs écroulés juſques aux fondements.

Samſon eſt exaucé : il ſecoue les colonnes ; le
Temple s'écroule ; il eſt lui-même écaſé ſous les
ruines avec tous les Philiftins , & la piece finit
par ce ſpectacle terrible.

Croit-on qu'Arlequin figure auſſi bien à côté
de *Samſon* & de *Dalila* qu'auprès de ſon dindon ?
& ne m'avouera-t-on pas qu'il ſe trouve dans
cette piece en dépit du bon ſens ? Voyons l'autre.

LA VIE EST UN SONGE,

Comédie héroïque , en trois actes , en vers libres.

(*La scene fait voir une tour au milieu d'un désert , sur des rochers escarpés.*)

Bazile , Roi de Pologne , apprend à *Ulric* son confident , que cette tour renferme *Sigismond* son fils unique , qu'il y fait garder depuis son enfance , pour prévenir les malheurs que le destin a prédits , si jamais ce jeune Prince , d'un naturel farouche , regnoit sur ses peuples. Cependant *Bazile* , pressé par ses remords , craint d'avoir trop légèrement condamné son fils à une captivité perpétuelle : il veut le tirer quelques instants de sa prison , afin d'essayer son caractère. Il se retire à l'écart , & *Sigismond* paroît enchaîné. *Arlequin* s'amuse à cabrioler sur les chaînes qui l'épouvantent. *Sigismond* apperçoit *Clotalde* son gardien : la présence de cet homme redouble ses maux ; il l'interroge , & veut savoir ce qu'il est.

Clotalde , je suis homme ; en cette qualité

Je mérite de te connoître.

C L O T A L D E .

Ah ! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

S I G I S M O N D .

Tes affreux traitements font ma férocité ;

Et si je suis cruel , tu m'enseignes à l'être.

Sur les parents qui m'ont fait naître

Une éternelle obscurité ,

Des fers , une prison sauvage ,

Sans nul espoir de liberté ;

Barbare , voilà mon partage ;

Et tes leçons d'humanité.

Le Roi, touché des malheurs de son fils, mais plus alarmé par l'emportement de son caractère, imagine de lui faire prendre un breuvage somnifère, & de le faire porter, pendant son sommeil, au milieu de sa Cour, au risque de le faire reporter dans la tour par le même moyen, s'il abuse de son autorité.

Au second acte, le théâtre représente la chambre du Roi. *Sigismond* y paroît richement vêtu, & endormi sur son trône. Plusieurs Officiers sont prêts à le servir : il s'éveille ; il est étonné du changement prodigieux qui frappe sa vue. *Ulric* lui présente une épée. Il demande quel est cet ornement.

U L R I C.

Prince illustre, c'est votre épée ;
C'est le soutien de votre Etat ,
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible
Les Immortels ont mis
Pour vous rendre un Prince invincible
Et pour punir vos ennemis.

S I G I S M O N D , avec transport.

Puisque ce fer brillant rend un Roi formidable ;
Puisque par lui je dois vaincre & punir ,
De vos présents, grands Dieux ! c'est le plus agréable :
Mon bras déjà brûle de s'en servir.

Il voit *Clotalde* & veut le percer de sa propre main : *Ulric* l'arrête, & *Sigismond*, pour prix de cette témérité, ordonne à *Arlequin* de le jeter par la fenêtre. Le Roi arrive à propos pour empêcher l'exécution. *Sigismond* ne voit dans son pere que son tyran ; il lui jure une haine éternelle, & reste seul avec *Arlequin*, à qui il de-

mande qui il est : celui-ci lui répond qu'il est un gentilhomme bouffon , ou bien un gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND, *d'un air farouche.*

Fais-moi rire.

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! voilà pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire ?

ARLEQUIN.

Il me le dit d'un ton

A me faire trembler.

.

SIGISMOND.

Fais-moi rire au plutôt , ou je te fais sauter

Du haut de ce balcon.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est homme à le faire.

C'est ainsi qu'à la Cour on se voit ballotté ;

J'étois tantôt jeteur , je vais être jetté.

(*haut.*)

Riez-vous aisément , dites-moi , je vous prie ?

SIGISMOND.

Non , je n'ai jamais ri depuis que je suis né.

Arlequin effrayé fait plusieurs lazzi qui ne font point rire le Prince ; ne sachant plus comment s'y prendre , il le chatouille. *Sigismond* est furieux. Arlequin se jette à ses pieds ; il obtient sa grace , à condition qu'il nommera tous les Grands de l'Empire. Il tire un almanach de sa poche , & nomme enfin *Sophonie* , niece du Roi , en fait un portrait avantageux que cette
Princesse

Princesse confirme par sa présence. *Sigismond* est frappé de sa beauté, il s'écrie :

Elle a dans un instant changé mon caractère :
 Le seul son de sa voix a dompté ma fureur ;
 La douceur de ses yeux a passé dans mon cœur :
 Elle vient de verser dans mon ame charmée
 Le desir de la gloire & l'oubli de mes maux ;
 Pour la seule vertu je la sens enflammée :
 Et d'un tyran, en moi, l'amour fait un héros.

Mais la fureur reprend bientôt la place de ces sentiments si doux, sur-tout en présence de *Frédéric* son rival.

Au troisième acte le théâtre représente la tour ; & *Sigismond*, chargé de sa première chaîne, paroît endormi devant la porte. *Clotalde* veut lui persuader que tout ce qui a frappé ses sens n'est que l'effet d'un songe.

S I G I S M O N D.

Un feu nouveau qui circule en mes veines ;
 Qui charme en même temps & redouble mes peines ;
 De mon bonheur détruit prouve la vérité.
 Je le sens cet amour dont je brûle pour elle,
 Et pour la démentir ma flamme est trop réelle.

Il raconte à *Clotalde* tout ce qui a frappé ses yeux, & ce fidele sujet saisit cette occasion pour lui reprocher l'abus odieux qu'il a voulu faire de sa puissance ; il lui dit qu'un Roi ne doit jamais avoir, même en songe, des pensées qui puissent faire rougir sa vertu.

S I G I S M O N D.

Mais tout l'éclat de ces richesses
 Dont j'ai cru jouir cette nuit ?

C L O T A L D E.

Est un ardent qui trompe & qui s'évanouit.

S I G I S M O N D.

Et ces grandeurs enchanteresses,
Dont les attrait m'avoient séduit ?

C L O T A L D E.

Leur jouissance est un éclair qui fuit.

S I G I S M O N D.

Et la faveur avec la renommée ?

C L O T A L D E.

Un vent qui change, une vaine fumée.

S I G I S M O N D.

Et l'espérance ?

C L O T A L D E.

Un appât séducteur.

S I G I S M O N D.

Et la vie ?

C L O T A L D E.

Et la vie est un fonge trompeur :

La vertu seule est constante & réelle :

Le vrai bonheur est dans le bien ,

Tout le reste est compté pour rien.

La Princesse, qui n'a pas été insensible à l'amour de *Sigismond*, vient le délivrer à la tête d'une armée. *Roderic* arrive le premier avec quelques soldats, en criant : *Vive le Prince Sigismond!* *Arlequin*, qu'on avoit enfermé dans la tour, met la tête à une lucarne pour prendre l'air ; on lui demande s'il est le Prince *Sigismond* : il répond, comme le *Sganarelle* du *Médecin malgré lui* : *oui & non, selon ce que vous lui voulez.* On lui répond que l'illustre *Sophonie*, armée en sa faveur,

vient le proclamer Souverain de l'Empire ; il répond :

En ce cas-là je suis le Prince Sigismond.

Les portes de la prison sont enfoncées , tous les soldats se prosternent aux pieds d'Arlequin : il est dans ce temps-là en petit casaquin , & il s'amuse à sauter après une puce.

Le véritable *Sigismond* paroît. Il se passe entre lui & la Princesse une scene où l'amour , la valeur & la générosité brillent également. Le Roi arrive enchaîné , & parle ainsi à son fils :

Fils coupable , assouvis toute ta cruauté ;

Le sort te livre ta victime :

Acheve d'accomplir sur ton pere & ton Roi

Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de toi.

S I G I S M O N D.

Je vais , en dépit d'eux , me montrer magnanime ,

Et convaincre mon pere , en un jour si fameux ,

Que les astres malins n'ont sur nous de puissance

Qu'autant que notre cœur est d'accord avec eux ,

Que notre volonté regle leur influence ,

Et qu'on est à son gré cruel ou généreux.

Il se jette aux pieds du Roi , qui , vivement touché du repentir de son fils , s'accuse d'avoir trop légèrement ajouté foi aux prédictions des astres que la vertu fait toujours démentir. Il cede le trône à *Sigismond* ,

Et ne veut se livrer , dans sa douce vieillesse ,

Qu'au bonheur d'être pere & d'avoir un tel fils.

On m'avouera encore qu'Arlequin est très déplacé à côté de *Sigismond*. » Eh bien , me dira-t-on peut-être , vos exemples ne prouvent pas

» que le genre héroïque soit mauvais ; ils font
 » voir seulement que les Auteurs des deux piéces
 » que vous venez de citer l'ont traité mal. Il n'y
 » a qu'à supprimer les deux Arlequins , & pour
 » lors les deux piéces purement héroïques , &
 » fans mélange de bouffonneries , seront charman-
 » tes. Les deux bouffons , qui ne tiennent pres-
 » que point à l'intrigue , ne sont pas bien diffi-
 » les à retrancher . Non , certainement : mais
 alors ces mêmes piéces , trop dénuées des inci-
 dents , des passions , ou de la vraisemblance qui
 caractérisent la bonne tragédie , trop peu natu-
 relles , trop boursoufflées pour entrer dans la
 classe des comédies , n'en seront pas moins des
 monstres , & paroîtront beaucoup plus ennuyeu-
 ses. Malheur à tout drame ennuyeux ! le public
 est moins indulgent pour ce défaut , que pour
 tous les autres.

Les François ont fait des piéces purement hé-
 roïques. *M. de Voltaire* en nomme trois : *l'Am-
 bitieux de Destouches* ; *Laure* tirée d'une comé-
 die espagnole , intitulée *Laura perseguida* , *Laure*
persécutée ; & *Don Sanche d'Aragon* , dont le su-
 jet appartient aussi aux Espagnols ; ils l'ont traité
 dans une piéce connue sous ce titre , *el Palatio*
confuso. Jettons un coup d'œil sur celle qui jouit
 d'une plus grande réputation , & voyons si , par
 elle-même , ou par ses succès , elle a droit d'ac-
 créditer ce genre. *Corneille* va lui-même nous
 exposer son sujet.

Argument de Don Sanche d'Aragon.

Don Fernand , Roi d'Aragon , chassé de ses
 Etats par la révolte de *Don Garcie d'Ayala* ,
 Comte de *Fuensalida* , n'avoit plus sous son obéis-

sance que la ville de Catalaiud , & le territoire des environs , lorsque la Reine *D. Léonor* , sa femme , accoucha d'un fils qui fut nommé *Don Sanche*. Ce déplorable Prince , craignant que son fils ne demeurât exposé aux fureurs d'un rebelle , le fit aussi-tôt enlever par *Don Raymond de Moncade* , son confident , afin de le faire nourrir secrètement. Ce Cavalier , trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort , lui donna celui-ci à nourrir , sans lui dire qui il étoit ; mais seulement qu'un jour le Roi & la Reine d'Aragon le feroient Grand , lorsqu'elle leur feroit présenter par lui un petit écrin , qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre , si bien que revenant au bout d'un an , il prit aisément cet enfant pour le sien , & l'éleva comme s'il en eût été le pere. La Reine ne put jamais savoir du Roi où il avoit fait porter son fils ; & tout ce qu'elle en tira après beaucoup de prieres , ce fut qu'elle le reconnoîtroit un jour , quand on lui présenteroit cet écrin où il avoit mis leurs deux portraits avec un billet de sa main , & quelques autres pieces de remarque : mais voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage , il arrêta sa curiosité tout d'un coup , & lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans , ayant toujours quelque nouveau désavantage , & mourut enfin de déplaisir & de fatigue , laissant ses affaires désespérées , & la Reine grosse , à qui il conseilla d'abandonner tout-à-fait l'Aragon , & de se réfugier en Castille. Elle exécuta ses ordres & y accoucha

d'une fille nommée *D. Elvire*, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans.

Cependant le jeune Prince *Don Sanche*, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il eut atteint seize ans, se dérobe de ses parents, & se jette dans les armées du Roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures; & de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitta le nom de *Sanche* qu'on lui avoit donné, & prit celui de *Carlos*. Sous ce nom il fait tant de merveilles qu'il entre en grande considération auprès du Roi *Don Alphonse*, à qui il sauva la vie en un jour de bataille; mais comme ce Monarque étoit prêt de le récompenser, il est surpris de la mort, & ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la Reine *D. Isabelle*, sa sœur & son héritière, & de la jeune Princesse d'Aragon *D. Elvire*. L'admiration des belles actions de *Carlos* les avoit portées toutes deux jusqu'à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux sans oser prétendre à aucune, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant, tous les Grands de Castille ne voyant pas de Rois voisins qui pussent épouser leur Reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à ce mariage, & étant prêts de former une guerre civile à ce sujet, les États du Royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils prévoient devoir naître. Elle s'en excuse comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, & leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus di-

gnes , les assurant que s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois qu'elle puisse aimer, elle l'épousera. Ils obéissent, & lui nomment *Don Manrique de Lare*, *Don Lope de Guzman*, & *Don Alvar de Lune*, qui, bien que passionné pour la Princesse *D. Elvire*, eût cru faire une lâcheté & offenser sa Reine, s'il eût réjetté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination.

D'un autre côté, les Aragonois, ennuyés de la tyrannie de *Don Garcie* & de *Don Ramire* son fils, les chassent de Saragosse; & les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des Députés à leurs Princesses réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un Royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ ces deux tyrans ayant été tués à la prise de Jaca, *Don Raymond*, qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que *Don Sanche*, leur Prince, étoit vivant, & part aussi-tôt pour le chercher à Buberça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, & l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussi-tôt de ce côté-là, & joint les Députés comme ils étoient près d'arriver : c'est par son arrivée que l'aventurier *Carlos* est reconnu pour le Prince *Don Sanche*, après quoi la Reine *D. Isabelle* lui donne la main, du consentement même des trois que ses États lui avoient nommés, & *Don Alvare* obtient la Princesse *D. Elvire*, qui, par cette reconnoissance, se trouve être sœur de *Don Sanche*.

Corneille, loin d'avoir gâté son sujet, & de

n'avoir pas soutenu la gloire du *genre héroïque*, l'a embelli, de l'aveu de tous les connoisseurs. Il suffit, pour le prouver, de rapporter un ou deux morceaux de sa piece.

ACTE I. SCENE III.

(Ici les trois Reines prennent chacune un fauteuil , & après que les trois Comtes & le reste des Grands qui sont présents , sont assis sur des bancs préparés exprès , Carlos y voyant une place vuide , veut s'y asseoir , & Don Manrique l'en empêche.)

D. M A N R I Q U E.

Tout beau, tout beau, Carlos : d'où vous vient cette audace ?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

C A R L O S.

J'ai vu la place vuide , & cru la bien remplir.

D. M A N R I Q U E.

Un soldat bien remplir une place de Comte !

C A R L O S.

Seigneur , ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.

Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes Rois.
Tel me voit & m'entend , & me méprise encore ,
Qui gémiroit , sans moi , dans les prisons du Maure.

D. M A N R I Q U E.

Nous parlez-vous , Carlos , pour Don Lope & pour moi ?

C A R L O S.

Je parle seulement de ce qu'a vu le Roi ,

Seigneur ; & qui voudra , parle à sa conscience.
Voilà dont le feu Roi me promet récompense ;
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

.
D. I S A B E L L E.

.
Je prends sur moi la dette , & je vous la fais bonne.
Seyez-vous , & quittons ces petits différends.

D. L O P E.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.

.
C A R L O S.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux ;
Moi , je ne veux porter que moi-même en tous lieux :
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître ,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais pour , en quelque sorte , obéir à vos loix ,
Seigneur , pour mes parents je nomme mes exploits ;
Ma valeur est ma race , & mon bras est mon pere.

D. L O P E.

Vous le voyez , Madame , & la preuve en est claire :
Sans doute il n'est pas noble.

D. I S A B E L L E.

Hé bien , je l'ennoblis.

.
Soit que j'aime Carlos , soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime ,
Vous devez respecter , quels que soient mes desseins ,
Ou le choix de mon cœur , ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal ; & , quoiqu'on s'en mutine ,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un Marquis , je veux qu'il fasse un Roi.

S'il a tant de valeur que vous-même le dites ,
 Il fait quelle est la vôtre & connoît vos mérites ;
 Et jugera de vous avec plus de raison
 Que moi qui n'en connois que la race & le nom.
 Marquis, prenez ma bague, & la donnez pour marque
 Au plus digne des trois que j'en fasse un Monarque.
 Je vous laisse y penser tout le reste du jour.
 Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne ,
 Recevra sur-le-champ ma main & ma couronne.

S C E N E I V.

D. MANRIQUE , D. LOPE , D. ALVAR , CARLOS.

D. L O P E.

Hé bien, Seigneur Marquis, nous direz-vous, de grace,
 Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

C A R L O S.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
 Quittez ces contretemps de froide raillerie.

D. M A N R I Q U E.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

C A R L O S.

Ne raillons, ni prions, & demeurons amis.
 Je fais ce que la Reine en mes mains a remis ;
 J'en userai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
 Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
 Je n'entreprendrai point de juger entre vous
 Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
 Je serois téméraire, & m'en sens incapable,
 Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait refusable.

Je m'en recuse donc , afin de vous donner
 Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
 Ce fera votre épée & votre bras lui-même.
 Comtes , de cet anneau dépend le diadème.
 Il vaut bien un combat : vous avez tous du cœur ,
 Et je le garde...

D. L O P E.

A qui , Carlos ?

C A R L O S.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter , l'ira rendre à la Reine :
 Ce fera du plus digne une preuve certaine.
 Prenez entre vous l'ordre & du temps & du lieu ,
 Je m'y rendrai sur l'heure , & vas l'attendre. Adieu.

Que de beautés ! que de traits sublimes dans
 ce que je viens de transcrire ! Il faut s'écrier à
 chaque instant , ah ! que cela est beau ! *M. de
 Voltaire* dit dans une de ses notes sur cette piece :

A qui , Carlos ? — A mon vainqueur. Cela est digne de
 la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur ,
 il y en a toujours dans les pieces espagnoles. Mais ces
 grands traits de lumiere qui percent l'ombre de temps en
 temps , ne suffisent pas ; il faut un grand intérêt ; nulle
 langueur ne doit l'interrompre : les raisonnements politi-
 ques , les froids discours d'amour ne doivent pas le glacer ;
 & les pensées recherchées , les tours de force ne doivent
 point l'affoiblir.

Les justes admirateurs de *Corneille* peuvent
 certainement ne pas souscrire à toutes les notes
 que *M. de Voltaire* a faites sur ce grand Homme :
 mais *Corneille* lui-même avoue que sa piece n'a
 pas eu de succès. Il s'en déguise un peu la cause

en disant que *le refus d'un illustre suffrage la fit reléguer dans les provinces*. M. de Voltaire va lui répondre.

Corneille prétend que le refus d'un illustre suffrage fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du *Grand Condé*. Mais *Corneille* devoit se souvenir que les dégoûts & les critiques du Cardinal de *Richelieu*, homme plus accrédité dans la littérature que le *Grand Condé*, n'avoient pu nuire au *Cid*.

Si la piece de *Corneille* est froide, si elle a paru telle dans sa nouveauté, & toutes les fois qu'on a essayé de la reprendre; si elle est cependant la meilleure de toutes les pieces *héroïques*; si elle a été faite par l'Auteur le plus en état de traiter ce genre, devons-nous espérer de faire mieux? Non, sans doute. Le genre est vicieux par lui-même: il ne peut se soutenir sans rentrer dans le genre comique ou tragique: s'il tient de l'un & de l'autre, on a raison de s'écrier, *voilà le monstre*.

Pourquoi parler si long-temps d'un genre oublié, me dira-t-on peut-être encore? La mode est une divinité capricieuse qui se répète souvent, elle pourroit bien avoir la folie de remettre *les comédies héroïques* en vogue, & nous avons tout lieu de le craindre: nos faiseurs de drames n'y visent-ils pas en tapinois? D'ailleurs, dans le moment où je relis ce chapitre, le 14 Juillet 1771, je viens de voir sur le bureau d'un homme de goût un manuscrit, au haut duquel il y a en très gros caractère *** *Drame héroïque*. Un *drame héroïque*, grands Dieux! me suis-je écrié. Oui, m'a-t-on répondu en riant, c'est un *drame héroïque* qu'on m'a prié de lire pour voir s'il est digne de la Scene Française, comme si le poison nous

manquoit. J'ignore si l'épigramme a été lâchée avec connoissance de cause, ou avant la lecture. L'Auteur aura peut-être mieux vu le genre, que *M. de Voltaire* & que tous ceux qui le trouvent mauvais; il nous le prouvera en le traitant mieux que *Corneille*: jusqu'à ce temps-là je le croirai détestable.

Outre les piéces *héroïques*, dont nous sommes redevables aux Espagnols, nous leur devons encore les piéces à *spectacles*, & ce que nous appellons *comédie-ballet*. Mon dessein est de le prouver dans les deux Chapitres qui vont suivre celui-ci.

C H A P I T R E I I I.

Des Piéces à spectacle.

LES Espagnols, non moins partisans du merveilleux qu'entichés de leur noblesse, ont mis sur leur théâtre beaucoup de choses surnaturelles; ce qui leur a été fort facile, graces aux diables, aux forciers, même aux Saints & aux Anges qu'ils ont à commandement, & qui, d'un coup de baguette ou d'un signe, font des miracles dans tous les genres. On voit ressusciter plus de morts sur les théâtres d'Espagne, qu'on ne voit mourir de piéces sur les nôtres.

Les Auteurs Italiens, singes nés des Auteurs Espagnols, n'ont pas osé, à la vérité, mettre en jeu les Anges & les Saints, sous les yeux du Chef de la Religion; mais ils ont bien pris leur revanche avec les diables, les démons, les forciers. La facilité avec laquelle on amene des événe-

ments singuliers, quand on veut s'étayer d'un pareil secours, leur a fait enfanter une infinité de pieces en ce genre, qu'ils n'ont pas manqué de nous apporter, lorsque nos Princes les ont appelés pour contribuer à leurs plaisirs. Il est certain que des comédiens étrangers, transportés en France, & devant des personnes qui pour la plupart n'entendent point leur langage, doivent être bien plus amusants avec des pieces remplies de *spectacles* & embellies de tous les prestiges de la magie, qu'avec les pieces les plus ingénieusement intriguées. Nos Comédiens Italiens l'éprouvent encore tous les jours. On baille à leur *Pantalon avare*, à leur *Cabinet*, à leur *Femme jalouse*, &c. qui sont des pieces très bonnes, & l'on s'amuse aux représentations du *Turban enchanté*, d'*Arlequin cru Prince*, de *Camille Magicienne*, & du *Prince de Salerne*, qui ne parlent pas à l'esprit, mais qui amusent les yeux, les surprennent même, & qui malheureusement ne sont que trop faites pour en imposer au grand nombre. Il est bon de le prouver par l'extrait de l'une de ces rapsodies. Je donne la préférence à la dernière, parcequ'elle nous écarte moins du *genre héroïque*.

Extrait du Prince de Salerne, Canevas Italien avec spectacle & divertissement, par Veroneze (1).

Le Prince *Mario*, pour se dérober aux pour-

(1) Le lecteur doit savoir que tous les canevas composés à Paris par les Comédiens Italiens, depuis leur établissement en France, sont remplis avec des scenes tirées de leurs anciens Auteurs. Quelques-uns en conviennent; les autres le nient. Mais je me pique de connoître assez bien leur théâtre pour prouver ce que j'avance, s'il étoit

suites d'*Octave*, usurpateur de ses Etats, se réfugie à Tarente. Le tyran veut contraindre *Flaminia* à lui donner la main; cette Princesse, destinée à *Mario* qu'elle aime, refuse constamment l'usurpateur, & l'irrite au point qu'il la fait conduire dans une île déserte, où elle est exposée à des monstres qui doivent la dévorer. *Arlequin*, mari d'*Argentine* suivante de *Flaminia*, se rend à Tarente, où il instruit *Mario* de l'arrêt prononcé contre sa Princesse. Ils s'embarque pour l'aller secourir; mais une horrible tempête brise leur navire, & les jette l'un & l'autre dans l'île où est *Flaminia*. C'est ici que la piece commence. Le théâtre représente une mer agitée, au bord de laquelle on voit des rochers.

Flaminia raconte ses malheurs à sa chere *Argentine*. *Mario* paroît, porté sur un dauphin, reconnoît la Princesse, lui peint sa passion. *Argentine* lui demande des nouvelles d'*Arlequin*, il dit qu'il est noyé. Un Génie, monté sur un cheval marin, vient au secours des Amants & d'*Argentine*; il enchante la robe de la Princesse; tous ceux qui la mettront ressembleront à *Flaminia*: il promet à *Argentine* de lui faire revoir son mari: il les fait tous monter sur un rocher, auquel il ordonne de les transporter à la ville.

Arlequin arrive en nageant d'une main, & en portant une lanterne ou un parasol de l'autre. Il est en chemise; un gros poisson en a festonné, dit-il,

nécessaire. Cela n'empêche point qu'il n'y ait beaucoup de mérite à faire un choix des meilleures scènes & à les coudre. Notre *Pantalon* joint le talent de faire de bons canevas à celui de les bien jouer, Madame *Baccelli* aussi. J'ai vu cette excellente actrice arranger en moins de vingt-quatre heures trois canevas qui sont très bons.

tout le bas en le poursuivant ; mais il lui a donné de bons coups de pied. Le Génie lui apparoît , lui donne un pouvoir magique , afin d'aller à Salerne combattre le tyran , & remettre la Princesse légitime sur le trône. *Neptune* , des Dieux marins , des Tritons , sortent des eaux & viennent , par leurs danses & par leurs chants , encourager *Arlequin*.

Au second acte , *Argentine* est habillée en Princesse. Elle voit *Arlequin* , & pour éprouver sa fidélité , elle lui fait une déclaration. *Arlequin* lui dit qu'il aime mieux *Argentine* que toutes les Princeses. *Argentine* se déshabille ; *Arlequin* , charmé de la revoir , lui parle de son pouvoir magique ; elle se moque de lui , ainsi que *Scapin* qui est présent. Il leur prouve sa puissance en leur volant alternativement leur figure. Le *Docteur* surprend *Arlequin* , le fait arrêter : on le condamne à être pendu ; il paroît au milieu des soldats , à qui il dit de se dépêcher , qu'on n'a qu'à le pendre bien vite , parcequ'après cela il doit aller souper en ville. On l'attache à un arbre : ses membres tombent l'un après l'autre ; on les ramasse , on les met dans un coffre , & l'on a la cruauté de les montrer à *Argentine* lorsqu'elle demande à voir son mari : elle se désole. *Arlequin* se relève pour la consoler , & rossé tous ceux qui sont sur la scène.

Argentine & *Arlequin* s'éprouvent mutuellement en prenant tour-à-tour la robe de *Flaminia*. *Arlequin* est très comique en Princesse , sur-tout lorsqu'impatienté par *Scapin* , il veut gager douze sols ou une bouteille de vin qu'il le mettra à la porte. Le tyran fait arrêter *Flaminia* pour la conduire dans une tour qui est dans un

un bois. *Arlequin* la suit , fait disparaître la tour , & on voit les gardes pendus aux arbres des environs. Le tyran , au désespoir , veut mettre l'épée à la main pour punir *Arlequin* ; celui-ci l'enchanter. Le *Docteur* vient pour parler au Prince , le touche , & demeure enchanté. *Octave* reprend ses sens & se retire. *Lelio* , *Scapin* , *Argentine* sont ainsi successivement enchantés. Enfin , un barbouilleur touche *Argentine* & prend sa place : *Arlequin* vient , rit de l'attitude du barbouilleur , & s'amuse à dessiner sur sa figure , avec du noir de fumée que le pauvre diable a dans un pot.

Le tyran est toujours furieux contre *Flaminia*. On la cherche par son ordre ; on trouve *Argentine* sous l'habit de la Princesse , on ne s'apperçoit pas de sa métamorphose , on la met en prison , on l'en retire pour lui présenter un verre de poison sur une soucoupe. *Argentine* pleure , se désespere ; elle a beau dire qu'elle n'est point *Flaminia* , l'on ne veut pas l'en croire. Au moment où elle porte sur ses levres le fatal breuvage , *Arlequin* paroît , donne un coup de baguette : une colombe descend des airs , emporte le verre & la soucoupe. Enfin , *Octave* s'est rendu maître de son ennemi : il l'a fait attacher à un bûcher , il ordonne qu'on y mette le feu ; mais dans l'instant même *Arlequin* dit au tyran qu'il est las d'esluyer ses ironies (1). Il change le théâtre , & *Mario* se trouve assis sur un trône magnifique ; il épouse *Flaminia* , pardonne à son ennemi , & promet de grandes récompenses à son cher *Arlequin* , qui , selon moi , est un grand sot de ne pas

(1) Pour tyrannies.

faire sa fortune lui-même ; puisqu'il est si puissant.

Je défie le Philosophe le plus grave , l'homme le plus ami du bon genre , de ne pas s'amuser aux représentations de cette comédie , toute monstrueuse qu'elle est ; il fournira du moins lorsque la plus grande partie des spectateurs fera dans l'admiration. Voilà ce qui séduisit nos peres , & ce qui fit enfanter toutes les pieces à *machines* qu'on représenta devant le fameux Cardinal , & la *Circé* de *Thomas Corneille*. Heureusement pour nous la dépense excessive en a délivré la Scene Françoisse. Un Auteur auroit le plus grand tort s'il s'occupoit sérieusement d'un genre trop facile pour faire honneur. D'ailleurs , si l'on donne carrière à son imagination , les acteurs , grands ennemis de la dépense , ne veulent pas se charger de la piece : si l'Auteur , gêné par leurs mesquineries , resserre ses idées , il ne pourra pas soutenir l'admiration du spectateur ; & lorsqu'on cesse , dans ces pieces , de le surprendre , tout est perdu. Il veut continuellement être étonné , il a même droit de s'y attendre , puisqu'il n'est point difficile sur le choix des moyens , & qu'il suffit de se livrer au dérèglement d'une imagination vive pour le promener de merveille en merveille. J'ai entendu dire à l'inimitable *Carlin* un mot bien précieux , que je rapporterai : c'étoit après la représentation d'une comédie à grand spectacle , dans laquelle il avoit joué le premier rôle. Il est nécessaire que mes Lecteurs aient une légère idée de cette piece.

L'Arbre enchanté.

Arlequin , valet d'un Officier qu'il a suivi à

l'armée, veut abattre un arbre pour faire sa provision de bois : un Génie subalterne, enchanté dans ce même arbre, lui adresse la parole, & le prie, en chantant, de le délivrer, en ne coupant qu'une branche qu'il lui indique. Arlequin obéit, l'arbre se change en fontaine : Arlequin a soif, veut boire, la fontaine disparoît ; elle est remplacée par une chaudiere pleine de macarons. Arlequin, toujours fort friand de macarons, y court : un géant paroît, & l'épouvante. Le Génie qu'il a délivré lui donne, pour le consoler, une baguette par la vertu de laquelle il pourra faire tout ce qu'il voudra. Voici, à-peu-près, les merveilles qu'il opere.

Son maître est retenu par l'amour auprès d'une maîtresse qu'il adore ; pendant ce temps-là son régiment est commandé pour aller à l'ennemi ; il apprend cette nouvelle, craint avec juste raison d'être déshonoré, & veut se tuer : Arlequin le transporte en un clin d'œil au milieu du camp, où l'on murmuroit déjà de son absence. L'amante de ce même Officier se déguise en homme pour le fuivre : il est accusé de rapt par les parents de la demoiselle ; il est cité devant un Tribunal qui va le condamner à perdre la vie, quand Arlequin change le Tribunal en moulin à vent : les quatre Juges paroissent attachés aux quatre voiles, & tournent avec elles. Après quelques autres traits moins merveilleux, Arlequin abat d'un coup de baguette une tour dans laquelle son maître est prisonnier, & lui fait prendre la forme d'une colline agréable, d'où descendent des Sauvages pour le défendre contre ses ennemis, & des danseurs pour l'amuser.

Après la premiere représentation de cette piece,

je montai dans la loge de *Carlin*, & je lui demandai ce qu'il en pensoit. » *Sangue di mi*, me répondit-il, si j'avois réellement une baguette » aussi puissante, je ferois des choses bien plus » surprenantes ». Ces mots seuls m'éclairerent. Voilà, me dis-je tout de suite, la critique de la pièce & de toutes celles qui feront tenir le même propos au spectateur.

Nous n'avons pas fait mention dans le Chapitre précédent de *la Princesse d'Elide* de *Molière*, ni de sa *Psyché*, quoique ces deux pièces soient héroïques : nous n'en dirons rien dans celui-ci, quoique toutes les deux soient des pièces à spectacle : nous en parlerons dans le Chapitre suivant, parceque l'Auteur les a rangées dans la classe des *Comédies-Ballets* : ce qui prouve suffisamment que nos pièces à spectacle, nos *Comédies-Ballets*, ainsi que nos *Comédies héroïques*, ont toutes pris naissance, comme je l'ai dit, des *Comédies héroïques* des Espagnols.

CHAPITRE IV.

Des Comédies-Ballets.

LES COMÉDIES-BALLETS ont été principalement à la mode sous le regne de Louis XIV. Ce Prince, grand, magnifique en tout, jusques dans ses jeux, vouloit voir briller dans les fêtes galantes qu'il donnoit à grands frais, tous les talents que ses largesses avoient fixés à sa Cour : aussi quelques-unes des *comédies-ballets* de *Molière* n'ont-elles été composées que pour faire paroître des décorations magnifiques, des machines sur-

prenantes; que pour amener des morceaux de musique composés par les plus grands Maîtres, & chantés par des voix enchanteresses; pour donner lieu à des *ballets* exécutés par les plus belles Dames de la Cour & les Seigneurs les mieux faits. Le Roi même ne dédaignoit pas de les embellir en y faisant admirer son port & ses graces (1).

Il est sans contredit bien flatteur de contribuer aux plaisirs de son Roi, de son Maître, sur-tout quand il se déclare le protecteur des talents, qu'il encourage les Artistes en applaudissant à ceux qui se distinguent, & en laissant tomber sur eux de ces regards favorables qui font autant d'honneur au protecteur qu'au protégé. Il n'est aucun Poëte qui ne doive envier un tel bonheur; mais il ne faut pas se dissimuler qu'il coûte cher, puisqu'on le paie de toute sa gloire. Règle générale, jamais un ouvrage fait exprès pour une fête ne méritera l'immortalité à son auteur. J'ose ajou-

(1) Le Roi cessa de danser dans les ballets de la Cour dès qu'il eut vu jouer *Britannicus*; il fut frappé des vers que *Narcisse* débite à *Néron*, acte IV, scene IV.

Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
 Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'Empire:
 Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
 Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
 Pour toute ambition, pour vertu singulière,
 Il excelle à conduire un char dans la carrière,
 A disputer des prix indignes de ses mains,
 A se donner lui-même en spectacle aux humains,
 A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
 A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
 Tandis que des soldats, de moments en moments,
 Vont arracher pour lui des applaudissements, &c.

ter que mieux il sera fait, que plus il remplira les vues de ceux qui l'ont ordonné, que plus il aura l'espece de mérite qu'on aura voulu lui donner, plus il sera insipide pour le Public; & sa réputation finira surement avec la fête. Voyons quel fut le succès des pieces que *Moliere* fit exprès pour la Cour. Consultons les personnes les plus dignes de foi sur cet article, l'Editeur des œuvres de *Moliere*, & M. de *Voltaire*, qui a fait des réflexions sur toutes les comédies de ce grand homme.

LA PRINCESSE DÉLIDE,

O U

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 Mai 1664 à Versailles, à la grande fête que le Roi donna aux Reines.

» Les fêtes que Louis XIV donna dans sa
 » jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de
 » ce Monarque, non seulement par ses magni-
 » ficences singulieres, mais encore par le bon-
 » heur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres
 » en tous genres, qui contribuerent en même
 » temps à ses plaisirs, à la politesse, à la gloire
 » de la Nation. Ce fut à cette fête, connue
 » sous le nom de l'*Isle enchantée*, que *Moliere*
 » fit jouer *la Princesse d'Elide*, comédie-ballet en
 » cinq actes. . . .

» Cette piece réussit dans une Cour qui ne res-
 » piroit que la joie, & qui au milieu de tant de
 » plaisirs ne pouvoit critiquer avec sévérité un
 » ouvrage fait pour embellir la fête.

» On a depuis représenté *la Princesse d'Elide* à
 » Paris; mais elle ne put avoir le même succès,

» dépouillée de tous ses ornements & des circon-
» stances heureuses qui l'avoient soutenue. . . .

» Rarement les ouvrages faits pour des fêtes
» réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la
» fête est donnée sont toujours indulgents ; mais
» le public libre est toujours sévère ».

Voilà comme parle M. de *Voltaire*. Écoutons
présentement l'Éditeur des œuvres de *Moliere*.

» En 1664 le Roi donna aux Reines une fête
» aussi superbe que galante ; elle commença le 7
» Mai, & dura plusieurs jours. . . .

» La Cour ne traita pas avec sévérité un ou-
» vrage fait pour la divertir. L'applaudissement
» du Prince, récompense aussi juste que flatteuse
» pour *Moliere*, les allusions vraies ou fausses qui
» pouvoient avoir quelque chose de mystérieux,
» les agréments de la musique, de la danse, &
» plus encore l'espece d'ivresse que produisent le
» mouvement & l'enchaînement des plaisirs, con-
» tribuerent au succès de *la Princesse d'Elide*.
» Paris en jugea moins favorablement ; il la vit
» séparée des ornements qui l'avoient embellie
» à la Cour : & comme le spectateur n'étoit ni
» au même point de vue ni dans la situation vive
» & agréable où s'étoient trouvés ceux pour qui
» elle étoit destinée, il ne tint compte à l'auteur
» que de la finesse avec laquelle il développe
» quelques sentiments du cœur, & l'art qu'il em-
» ploie pour peindre l'amour-propre & la vanité
» des femmes ».

LES AMANTS MAGNIFIQUES,

*Comédie-Ballet en prose & en cinq actes, représentée devant
le Roi à Saint-Germain, au mois de Février 1670.*

Voici ce qu'en dit M. de *Voltaire* : » Louis XIV.

» lui-même donna le sujet de cette piece à *Moliere*. Il voulut qu'on représentât deux Princes qui se disputeroient une maîtresse en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. . . .

» Cette piece ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvoit guere réussir que par le mérite du divertissement & par celui de l'à-propos.

Écoutons l'Éditeur de *Moliere* : » Le Roi donna l'idée du sujet des *Amants magnifiques*. Deux Princes rivaux se disputent par des fêtes galantes le cœur d'une Princesse. . . .

» L'Auteur, qui par de solides raisons & par sa propre expérience avoit appris à distinguer ce qui convenoit aux différents théâtres pour lesquels il travailloit, ne crut pas devoir hasarder cette comédie sur le théâtre de Paris ; il ne la fit pas même imprimer dans sa nouveauté ; quoiqu'elle ne soit pas sans beauté pour ceux qui savent se transporter aux lieux, aux temps & aux circonstances dont ces sortes de divertissements tirent leur grand prix ».

Il n'est pas nécessaire de citer *Psyché*, tragédie-ballet du même Auteur, pour prouver ce que j'ai avancé, & faire voir que les pieces composées pour des fêtes ne réussissent jamais quand on les livre au public, ou qu'elles n'ont du moins qu'un succès momentané. » On voit pourtant tous les jours avec plaisir, me dira-t-on, *les Fâcheux*, *le Mariage forcé*, *le Sicilien* ou *l'Amour Peintre*, *M. de Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme*, *la Comtesse d'Escombagnas*, *le Malade imaginaire*, qui sont autant de comédies-ballets jouées à la Cour avant d'être représentées à Paris ». Cela est vrai : mais voilà précisément ce qui me confirme dans mon idée. *Moliere*

voyant par sa propre expérience, ou persuadé par la justesse de son goût, que les pieces faites pour amener des dances, des chants, des machines, des décorations, & analogues à la façon de penser ou à la situation momentanée de quelques personnes, ne pouvoient avoir qu'un succès passager, n'a traité dans ce genre que celles dont son maître ou les circonstances lui indiquoient le sujet. Toutes les fois qu'il n'a pas été enchaîné par des motifs aussi puissants, les agréments ont été faits pour les pieces, & non les pieces pour les agréments : aussi peut-on à volonté les admettre ou les retrancher sans toucher aux beautés solides de la piece. Pour le prouver, il suffit de citer *le Mariage forcé*, *l'Amour Peintre*, & *la Comtesse d'Escharbagas*, que nous voyons jouer tous les jours sans nous rappeler qu'elles ont été jouées à la Cour avec des ballets.

Loin que toutes les *comédies-ballets* de *Moliere* aient été composées exprès pour amener des divertissements, ces divertissements pour la plupart prouvent eux-mêmes qu'ils n'ont pas été fondus avec la piece, puisqu'ils lui sont tout-à-fait étrangers, & que souvent ils la déparent. Jettons les yeux sur ceux de *Pourceaugnac*, & voyons comme ils sont amenés.

ACTE I. SCENE I:

ERASTE, *aux Musiciens.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

Une Musicienne, plusieurs Musiciens chantans, plusieurs autres Joueurs d'instruments, troupe de Danseurs.

Dialogue d'une Musicienne & d'un Musicien.
Je le supprime.

Première entrée de Ballet.

Danse de deux Maîtres à danser.

Deuxième entrée de Ballet.

Danse de deux Pages.

Troisième entrée de Ballet.

Quatre Curieux de spectacles, qui ont pris querelle ensemble pendant la danse des deux Pages, dansent en se battant l'épée à la main.

Quatrième entrée de Ballet.

Deux Suisses séparent les quatre combattants, &, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

Je n'ai jamais vu sur le théâtre rien de tout cela, & je ne le regrette point.

S C E N E XIII.

Deux Médecins grotesques chantent à Pourceaugnac :

Buon di, buon di, &c.

S C E N E XIV.

Entrée de Ballet.

Danse de Mataffins autour de M. de Pourceaugnac.

S C E N E XVI.

Les deux Médecins grotesques & les Mataffins avec leurs seringues poursuivent M. de Pourceaugnac.

J'ai vu cela, & j'ai vu en même temps que ce n'est pas le beau de la pièce, & qu'on devoit le retrancher.

ACTE II. SCENE XIII.

Deux Avocats, deux Procureurs, deux Sergents. Les Avocats chantent à Pourceaugnac :

La polygamie est un cas ,
Est un cas pendable.

Entrée de Ballet.

Danse de deux Procureurs & de deux Sergents.

On a supprimé au théâtre les Procureurs & les Sergents : on devoit supprimer aussi les Avocats.

ACTE III. SCENE DERNIERE.

Une Egyptienne & un Egyptien chantent.

Première entrée de Ballet.

Danse de Sauvages.

Deuxième entrée de Ballet.

Danse de Biscayens.

Veut-on absolument que les Apothicaires dansants, les Médecins chantants ne soient pastout-à-fait déplacés dans les intermedes d'une piece aussi folle que *Pourceaugnac* ? on m'avouera du moins que les Procureurs, les Sergents y sont amenés de force, & que les Pages, les Curieux, les Maîtres à danser, les Suisses, les Egyptiens, les Sauvages, les Biscayens y sont tout-à-fait déplacés.

Il est des femmes qui ne paroissent belles qu'à la faveur d'une toilette très recherchée, & qu'il faut bien se garder de surprendre avant qu'une *Marion* savante dans l'art de *Latour* (1) ait arrangé

(1) Très fameux Peintre en pastel, & qui mérite toute sa réputation.

Iris (1) de leur teint. Nous en voyons qui , très jolies sans le secours de l'art , prennent cependant un air plus frippon en couronnant leur tête de quelques fleurs. Quantité d'autres font disparoître leurs charmes sous un fatras de pompons , de mouches , de rubans. On peut leur comparer les *comédies-ballets* de *Moliere* après les avoir séparées en trois classes.

Si nous n'avons point parlé des *Fâcheux* dans ce chapitre , c'est que nous destinons cette piece à servir d'exemple pour les comédies à scenes détachées.

CHAPITRE V.

Des Pieces à scenes détachées.

PLUSIEURS personnes ont donné à ces pieces le titre de *farces* : j'ignore pourquoi. Nous avons dans ce genre mille comédies qui sont plus sérieuses , plus philosophiques , que nombre de pieces bien intriguées. Comme *Riccoboni* est un de ceux qui confondent plus volontiers *les pieces à scenes détachées* avec les *farces* , il est bon de voir ce qu'il en dit art. 4. *Des farces ou petites pieces à scenes détachées.*

» Une *farce* ou *petite piece de scenes détachées*
 » est une fable dont les scenes n'ont aucune liai-
 » son entre elles , & dont l'action ne consiste que

(1) Arc-en-ciel.

» dans la démarche de plusieurs personnages qui
 » par des motifs différents ou opposés viennent
 » successivement ou plusieurs ensemble entrete-
 » nir de leurs intérêts un homme ou une Divi-
 » nité.

» Ces farces ou ces petites pieces n'ont & ne
 » peuvent même avoir ni action, ni intrigue, ni
 » dénouement, car elles finissent d'ordinaire
 » avec l'audience de l'homme ou du Dieu con-
 » sulté, soit qu'il ne leur plaise plus de la conti-
 » nuer, ou que personne ne se présente plus pour
 » la demander; & pour finir ces prétendues
 » pieces d'une maniere enjouée, on y ajoute le
 » plus souvent un ballet composé des personna-
 » ges qui ont paru sur la scene.

» Le grand nombre de farces que nous avons
 » dans ce genre ne permet pas de penser qu'il
 » soit bien difficile à traiter. Je crois que pour y
 » réussir il suffit d'avoir ce qu'on appelle l'esprit
 » de faillies & de bons mots; mais c'est à mon
 » sens une chose des plus hardies que d'imaginer,
 » comme a fait *Moliere*, une comédie en trois
 » actes de scenes détachées, telle que les *Fâcheux*.
 » On peut dire que ce Poëte est ici le modele des
 » plus grands génies ».

Riccoboni a raison de mettre les *Fâcheux* de
Moliere au-dessus de toutes les pieces à scenes dé-
 tachées; mais il a tort de dire que *Moliere* a eu
 seul la hardiesse d'en faire en trois actes. *Ricco-*
boni ne connoissoit donc pas le théâtre de *Bour-*
sault: s'il avoit pris la peine de le parcourir, il
 y auroit vu le *Mercuré galant* (1) ou la comédie

(1) Cette piece parut en 1683: elle fut d'abord annon-
 cée sous le titre de *Mercuré galant*. Le sieur *Devisé*, auteur

sans titre, en cinq actes en vers, dans laquelle la plupart des acteurs viennent uniquement pour faire parler d'eux dans le Journal du mois ; il y eût trouvé *les Fables d'Esopé*, comédie en cinq actes en vers, dans laquelle les divers personnages qu'on y voit sont amenés par la curiosité de consulter *Esopé*, qui les renvoie en leur récitant une fable analogue à leurs demandes ; il y auroit vu encore *Esopé à la Cour*, comédie en cinq actes en vers dans le genre *des Fables d'Esopé*, avec cette différence que le héros de la première donne ses audiences à la Ville, & l'autre à la Cour.

Une fois qu'on a décidé l'emploi du personnage auprès duquel l'on veut introduire les autres acteurs avec quelque ombre de vraisemblance, il n'est pas bien difficile d'augmenter le nombre des interlocuteurs, le nombre des scènes, &c. Ce n'est donc pas sur la quantité des actes que nous donnerons des éloges à *Molière*, c'est sur l'art qu'il a mis dans sa pièce, art inconnu jusqu'à lui dans toutes les pièces à *scènes détachées*, art que *Boursault* ignoroit totalement, comme nous le verrons en comparant *le Mercure galant* avec *les Fâcheux*. Malheur à qui ne fait pas voir dans la dernière de ces pièces une exposition, une intrigue, un dénouement.

du *Mercury*, s'en plaignit à M. de *la Reynie*, Lieutenant de Police, qui se fit apporter la pièce ; & l'ayant trouvée *trop bien faite* pour en priver le public, il permit qu'elle fût jouée sous le nom de *comédie sans titre* : elle eut le plus grand succès. On n'étoit pas difficile dans ce temps-là. Si nous la souffrons, c'est parceque *Préville* y joue admirablement bien cinq rôles différents, sur-tout les trois derniers.

Extrait de la comédie sans titre ou du Mercure galant.

Un bon vieillard est si enthousiasmé du *Mercur*e galant, qu'il ne veut donner sa fille qu'à l'Auteur de ce *Journal*. Heureusement pour la Demoiselle le jeune homme qu'elle aime est cousin du Journaliste. Il met son parent dans ses intérêts, le fait partir pour Saint-Germain, prend possession de sa maison, & fait sous son nom demander la main de sa belle : c'est ici que la piece commence. Le vieillard croit s'allier à la gloire en prenant pour gendre l'Auteur prétendu du *Mercur*e ; lui-même lui présente sa fille, & quitte les amants pour visiter la maison. Plusieurs personnes viennent se faire inscrire pour occuper un chapitre dans le journal du mois. Le petit-fils d'un *Mousquetaire à genoux*, c'est-à-dire d'un Apothicaire, demande qu'on lui fasse des aïeux. Un Imprimeur veut faire annoncer des billets d'enterrement, mais si beaux, si bien ornés, qu'on aura du plaisir à se faire enterrer, & qu'il s'enrichira bientôt,

Si l'année est heureuse & fertile en trépas.

Survient un Gentilhomme campagnard qui ne veut pas se marier, parcequ'un *limaçon* lui a montré ses cornes, & qu'un *coucou* a chanté auprès de lui. Un soldat ivre se présente ; il croit avoir rendu le plus grand service à l'État ; il dit :

J'étois sur un vaisseau quand Ruitter fut tué,
Et j'ai même à sa mort beaucoup contribué ;
J'allai chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon qui lui fit cracher l'ame par force.

On voit ensuite deux bavardes qui prétendent

avoir l'art de se taire, & qui, pour le prouver, babillent sans cesse; *M. Chicaneau* & *M. Sangsue*, Procureurs, l'un au Châtelet, l'autre au Parlement, qui font l'énumération de leurs friponneries; un petit Abbé, grand compositeur d'énigmes, qui, avec toute la prétention possible, vient lire celle-ci, dont le mot est *est un vent échappé par en bas* :

Je suis un invisible corps,
 Qui de bas lieu tire mon être,
 Et je n'ose faire paroître
 Ni qui je suis, ni d'où je fors.
 Lorsqu'on m'ôte la liberté,
 Pour m'échapper j'use d'adresse,
 Et deviens femelle traîtresse
 De mâle que j'aurois été.

Enfin le pere de *Cécile*, après avoir admiré la beauté des appartements & des meubles, donne son consentement.

Cette piece est totalement dénuée d'intrigue, puisque les divers acteurs arrivent & sortent, sans apporter le moindre changement aux affaires des amants : je ne dis pas à leur situation, parcequ'il n'y en a pas une seule dans la piece entière. L'avant-scene en est ridicule, & la fable n'est pas dénouée. Nous ignorons ce que fera, ce que dira le pere de *Cécile*, en apprenant la supercherie qu'on lui a faite.

Passons à la comédie des *Fâcheux*, & nous y verrons les mêmes combinaisons que dans les pieces les plus régulières.

Extrait des Fâcheux, acte I.

Eraste est l'amant aimé d'*Orphise*; mais *Damis*, oncle & tuteur de la belle, s'oppose à leur bonheur.

bonheur. Ils sont obligés de se voir en secret. *Erasfe* arrive au rendez-vous en pestant contre un fâcheux qui l'a retenu long-temps ; il craint d'avoir manqué l'heure indiquée, lorsqu'il voit *Orphise* accompagnée d'un inconnu : il la salue ; elle feint de ne pas le voir : il est piqué de cette marque de mépris ; il ordonne à *la Montagne*, son valet, de suivre l'infidelle ; il se livre seul à ses réflexions jalouses, quand *Léandre* vient fort mal-à-propos chanter & danser devant lui une courante de sa composition, & sur laquelle il est bien aise de savoir son avis.

La Montagne annonce à son maître qu'*Orphise* vient à lui. Elle arrive, elle calme aisément sa jalousie en lui apprenant qu'elle étoit avec un fâcheux dont elle ne pouvoit se défaire qu'en feignant de quitter la promenade. *Erasfe* commence à se rassurer. *Alcandre* vient rompre brusquement le tête-à-tête, demande excuse à l'amante, de son indiscretion, & prend l'amant à part pour lui dire qu'il est obligé de se battre, & pour le prier de lui servir de second. *Erasfe* s'excuse, revient bien vite sur ses pas. *Orphise* s'est retirée. Il ordonne à *la Montagne* de la chercher d'un côté, il va de l'autre en donnant au diable tous les fâcheux.

A C T E I I.

Erasfe revient sur la scène pour savoir si *la Montagne* a vu *Orphise* ; il se félicite d'être délivré des fâcheux : mais c'est à tort, un joueur malheureux lui détaille tous les coups qu'il a essuyés dans une partie. *La Montagne* arrive, lui apprend qu'*Orphise* le joindra dès qu'elle sera débarrassée de deux provinciaux qui l'impatientent. *Erasfe* veut, en attendant *Orphise*, composer quelques

vers sur un air qu'elle aime ; il est interrompu par deux femmes qui se disputent sur la cause & les effets de la jalousie, & le prient de décider. *Orphise* paroît dans ce moment, devient jalouse ; & lorsqu'*Eraсте* va la joindre, elle lui dit de ne pas quitter sa compagnie, & se retire. *Eraсте* la fuit pour s'excuser ; un chasseur l'arrête, & lui raconte les plaisirs & les chagrins qu'il a éprouvés dans une partie de chasse. *Eraсте* se débarrasse enfin de lui.

A C T E I I I.

Eraсте a trouvé le secret d'appaiser *Orphise* ; mais l'oncle de la belle s'oppose plus que jamais à leur union. *Orphise* a permis à son amant d'aller la voir chez elle à l'insu de leur tyran ; il en prend la route ; il est successivement arrêté par un faux savant, un faiseur de projets, un Marquis qui veut l'accompagner par-tout, croyant qu'il a une querelle à vuider. Pendant ce temps-là le tuteur d'*Orphise* a découvert le rendez-vous des amants ; il veut donner la mort à *Eraсте* avant que de lui donner sa niece. Quelques valets d'*Eraсте* entendent les projets du tuteur, fondent sur lui : leur maître se trouve là très à propos pour sauver les jours de son ennemi, qui, vaincu de son côté par cette action généreuse, lui accorde la main d'*Orphise*.

Le dernier Editeur des œuvres de *Moliere* dit dans ses réflexions sur la piece des *Fâcheux*, que cette espece de comédie est presque sans nœud. Mes Lecteurs ne feront pas, je pense, de son avis : ils auront remarqué dans l'extrait non seulement une exposition simple autant qu'intéressante ; une intrigue bien graduée, & variée tantôt par la jalousie de l'amant, tantôt par celle de l'amante,

tantôt par les contradictions de l'oncle ; un dénouement inattendu qui termine tout au gré des acteurs & des spectateurs : ils auront encore fait attention à l'adresse du nœud général ; il est ourdi de manière que chaque fâcheux trouve l'amant dans une situation bien prononcée , à la portée de tous les cœurs , & qui sert à la rendre plus piquante.

Dans *le Mercure galant* le héros ou son valet s'amuse aux dépens des divers personnages qui se succèdent sur la scène ; le spectateur n'y rit que de leurs ridicules : ici la chose est bien différente, chaque fâcheux empêche *Erasme* ou d'aller rejoindre une maîtresse adorée dont il est attendu avec impatience , ou de s'informer si elle lui est réellement infidelle , ou de s'excuser d'une perfidie dont on l'accuse. Le public s'amuse non seulement du ridicule des fâcheux , il rit encore de l'embarras où ils jettent celui à qui ils s'adressent, de l'impatience qu'ils lui causent , & des efforts qu'il fait pour se débarrasser d'eux. L'acteur persécuté & les importuns se prêtent mutuellement du comique & le doublent (1).

A la suite d'un de ces repas tumultueux où

(1) L'arrivée des divers personnages est mieux motivée dans *le Mercure galant* que dans *les Fâcheux*. Dans la première, ils ont une raison pour aller chez l'Auteur dont ils implorent le secours. Le hasard seul conduit presque tous les fâcheux auprès d'*Erasme Molière*, qui a senti combien cela étoit forcé, a vainement essayé de prévenir la critique, en faisant dire au héros :

Sous quel astre , bon Dieu ! faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours environné !

chaque convive se croit obligé de faire preuve d'esprit, où l'on pense comme *Scarron* que

La digestion est meilleure

Lorsqu'on dispute un bon quart-d'heure ;

J'ai entendu critiquer précisément ce que nous venons d'admirer : » Puisque *Moliere*, disoit-on, » a fait rouler son action, son intrigue, son dé- » nouement sur l'amour, il a tort de n'avoir pas » filé dans chaque acte une ou deux scènes qui ca- » ractérisassent cette passion ». Il est impossible de raisonner plus mal. Quel a été le but de l'Auteur ? celui de peindre au public assemblé le ridicule des fâcheux qui inondoient alors la Cour & la Ville. Son titre annonce son projet. Des scènes tendres, des scènes de jalousie, des scènes de réconciliation bien filées sur la scène, auroient refroidi celles des fâcheux, & détourné le spectateur du but principal. Cette nouvelle disposition eût changé toute la pièce, & l'Auteur auroit été fort embarrassé pour lui donner un titre. *Moliere* n'avoit donc pas d'autre parti à prendre que celui de presser les incidents de l'intrigue, de les indiquer seulement sur le théâtre, & de les faire développer derrière la toile quand ils demandoient des détails trop longs.

Après avoir loué *Moliere* d'avoir rendu sa pièce intéressante par une intrigue qui met en situation même des personnages épisodiques, nous devons le louer encore davantage d'avoir fondu toute cette même intrigue dans un petit nombre de vers semés à propos dans la pièce. Je vais les réunir pour faire mieux goûter l'adresse de l'Auteur.

ACTE I. SCENE I.

ERASTE, à son valet.

Maudit soit le fâcheux, dont le zele obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné !

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et, malgré ses bontés, lui défend de me voir.
Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

SCENE II.

Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient !
Où va-t-elle si vite ? & quel homme la tient ?
(Il la salue comme elle passe, & elle détourne la tête.)

SCENE III.

Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître !
Que croire ? qu'en dis-tu ?
. . . . Va-t'en suivre leurs pas ;
Vois ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

SCENE VII.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, & vient de ce côté.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !

SCÈNE VIII.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'alégresse.
Seroit-ce ma présence, Eraste, qui vous blesse ?

ERASTE.

Quoi ! d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait, à ma vue,
Passer...

ORPHISE.

C'est de cela que votre ame est émue ?

ERASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur :
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur.

ORPHISE.

L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux, dont j'ai su me défaire.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement défaire de la sorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.
(Un fâcheux l'interrompt, emmene Eraste : celui-ci s'en débarrasse, veut rejoindre Orphise & ne la trouve plus.)

SCÈNE XI.

ERASTE.

Adieu. Cinquante fois au diable le fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes feux ?

LA MONTAGNE.

Je ne fais.

ERASTE.

Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher par-tout, j'attends dans cette allée.

ACTE II. SCENE III.

ERASTE.

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

LA MONTAGNE.

Monfieur , je n'ai pu faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute ; & de l'objet qui fait votre deftin ;
J'ai par fon ordre exprès quelque chofe à vous dire.

ERASTE.

Eh quoi ! déjà mon cœur après ce mot foupire !

LA MONTAGNE.

Son ordre eft qu'en ce lieu vous devez vous tenir ;
Affuré que dans peu vous l'y verrez venir.

ERASTE.

Laiſſe-moi méditer. J'ai deſſein de lui faire
Quelques vers , fur un air où je la vois ſe plaire.

(Deux fâcheuſes viennent l'interrompre. Orphiſe arrive :
elle eſt jalouſe de le voir avec des femmes.)

SCENE V.

ERASTE, allant au-devant d'Orphiſe.

Que vous tardez , Madame ! & que j'éprouve bien !..

ORPHISE.

Non , non , ne quittez pas un ſi doux entretien.

A tort vous m'accuſez d'être trop tôt venue ,

Et vous avez de quoi vous paſſer de ma vue.

(Elle ſort.)

E R A S T E.

Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses & fâcheux
 Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !

Je pense qu'à la fin je perdrai patience.

Cherchons à m'excuser avecque diligence.

A C T E III. S C E N E I.

Il est vrai , d'un côté mes soins ont réussi ,

Cet adorable objet enfin s'est adouci :

Mais d'un autre on m'accable ; & les astres sévères
 Ont contre mon amour redoublé leurs coleres.

Oui , Damis son tuteur , mon plus rude fâcheux ,

Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes vœux ;

A son aimable niece a défendu ma vue ,

Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue ,

Orphise toutefois , malgré son défaveu ,

Daigne accorder ce soir une grace à mon feu ;

Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle

A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.

Je vais au rendez-vous ; c'en est l'heure à-peu-près :

Puis je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

(Plusieurs fâcheux viennent successivement l'arrêter.)

S C E N E IV.

Quels malheurs suivent ma destinée !

Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée !

S C E N E V.

DAMIS , LÉPINE , ERASTE , LA RIVIERE

& ses compagnons.

D A M I S , à part.

Quoi ! malgré moi , le traître espere l'obtenir !

Ah ! mon juste courroux le saura prévenir.

E R A S T E.

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
 Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

D A M I S , à *Lépine*.

Oui , j'ai su que ma niece , en dépit de mes soins ,
 Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

L A R I V I E R E , à *ses compagnons*.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
 Approchons doucement , sans nous faire connoître.

D A M I S , à *Lépine*,

Mais avant qu'il ait lieu d'achever son dessein ,
 Il faut de mille coups percer son traître sein.

• • • • •
 • • • • •
 Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire ,
 Pour les mettre en embûche aux lieux que je desire.

L A R I V I E R E , *attaquant Damis avec ses compagnons*
 Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler ,
 Traître , tu trouveras en nous à qui parler.

E R A S T E.

Bien qu'il m'ait voulu perdre , un point d'honneur me presse
 De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.
 Je suis à vous , Monsieur.

(*Il met en fuite la Riviere & ses compagnons.*)

D A M I S.

O Ciel ! par quel secours
 D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours !
 A qui suis-je obligé d'un si rare service !

E R A S T E.

Je n'ai fait , vous servant , qu'un acte de justice.

• • • • •
 • • • • •

D A M I S.

Quoi ! celui dont j'avois résolu le trépas ,
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !

Je rougis de ma faute , & blâme mon caprice.
Ma haine trop long-temps vous a fait injustice ;
Et pour la condamner par un éclat fameux ,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

S C E N E V I.

O R P H I S E , *sortant avec un flambeau.*

Monsieur , quelle aventure a d'un trouble effroyable...

D A M I S.

Ma niece , elle n'a rien que de très agréable ,
Puisqu'après tant de vœux , que j'ai blâmés en vous ;
C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.

E R A S T E.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille ;
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

Les différentes parties de cette intrigue ainsi rapprochées font voir que le sujet est clairement exposé , que les noms des principaux personnages sont annoncés , ainsi que leurs caractères & les motifs qui les font agir. J'ai démontré que l'action nous conduit d'incident en incident , & par gradation , à un dénouement bien supérieur à celui du *Mercur*e , & qu'il est dans toutes les règles , puisqu'il a le mérite de la précision , qu'il surprend , & qu'il satisfait tout le monde : j'ai donc confondu , aux yeux de mes Lecteurs judicieux , les personnes qui n'avoient pas apperçu le

moindre nœud dans cette piece, ou qui ne vouloient pas en convenir : j'ai triomphé en même temps de celles qui ne concevoient pas la possibilité de resserrer une action parfaite dans un petit nombre de vers, & qui critiquoient *Moliere* de l'avoir fait. Mais ce n'est point assez ; je veux leur prouver présentement que *Moliere*, s'il l'eût jugé à propos, auroit pu précipiter davantage son intrigue, sans la priver d'aucune des parties qui lui sont essentielles, & que nous venons d'admirer en elle. On me soutiendra que la chose n'est pas faisable ; je prouverai le contraire par les vers mêmes de *Moliere*, puisqu'en les copiant j'en ai retranché la moitié sans toucher, comme l'on vient de le voir, aux ressorts nécessaires pour faire mouvoir une action complete, sans même déranger l'ordre des rimes.

Malgré le succès qu'ont eu dans leur nouveauté les pieces de *Boursault*, malgré toute notre admiration pour l'art que *Moliere* a mis dans les *Fâcheux*, je ne conseillerois point à un Auteur de se borner à des pieces dans le genre de celles que nous venons d'analyser, & de les étendre sur-tout au-delà d'un acte. Une petite bagatelle à *scenes détachées* peut échapper à un homme d'esprit, même à un homme de génie ; il la donne alors sans prétention ; c'est un enfant perdu qu'il livre au caprice du public : s'il fait plusieurs actes, l'ouvrage acquiert pour lors une certaine consistance qui le fait juger avec sévérité.

Dans la plus grande partie des pieces à *scenes détachées*, c'est, comme l'a remarqué *Riccoboni*, une Divinité personnifiée qui joue le premier rôle. Il confond les pieces de ce genre dans la classe des pieces dont nous venons de parler ;

elles se ressemblent en effet par bien des côtés : il est cependant entre elles quelques différences qu'il est bon de faire remarquer.

CHAPITRE VI.

Des Pièces à scènes détachées, dans lesquelles une Divinité préside.

LES comédies de ce genre sont premièrement moins naturelles, moins vraisemblables que les pièces dans lesquelles on n'admet aucun être surnaturel ; en second lieu l'Auteur ne sauroit que très difficilement y ménager une intrigue : si à force d'art il y réussit, cette intrigue doit, de toute nécessité, être défectueuse, puisqu'elle ne peut jamais rouler sur le principal personnage. Le Héros enchaîné par le decorum de la divinité est sur la scène pour donner des conseils, recevoir des plaintes, débiter des moralités ou des épigrammes, & point du tout pour être de moitié dans aucune espèce de rivalité avec de simples mortels. Mais en revanche les petites bagatelles de cette espèce peuvent avoir beaucoup plus de piquant, de comique & un plus grand nombre de faillies, parcequ'une Divinité entourée de simples mortels a sur eux une supériorité qu'un Auteur ingénieux fait partager, & qui le met très fort à son aise.

Il faut bien se garder encore de confondre toutes les pièces à scènes détachées dans lesquelles une Divinité préside. Il en est de plusieurs espèces, qui toutes ont séparément & des beautés &

des défauts inféparables de leur nature, & plus ou moins frappants, selon l'art de l'Auteur. Nous les rangerons dans trois classes différentes.

Celles qui font simplement la critique des ouvrages, & qui n'en veulent qu'à l'esprit.

Celles qui attaquent les ridicules, les travers, les vices, & qui développent à nos yeux le cœur humain pour nous en faire voir la fausseté.

Celles enfin qui font en même temps la satire des mœurs & des arts, de l'esprit & du cœur.

Je vais mettre trois exemples différents sous les yeux de mes Lecteurs.

Premiere Classe.

LA BARRIERE DU PARNASSE;

en un acte & en prose.

Apollon a fait mettre une barriere au sacré valon; il en confie la garde à la Muse chansonniere, avec ordre d'interdire l'entrée du Parnasse à tout ouvrage qui n'en fera pas digne. La Muse n'ignore pas la difficulté d'un pareil emploi; mais elle se rassure en réfléchissant qu'elle peut se conformer au jugement du public.

Dardanus, tragédie lyrique de M. la Bruere; musique de Rameau, se présente avec sa parodie; la Muse les congédie brusquement en leur disant:

Air: Réveillez-vous.

Dardanus & sa parodie

En naissant auroient dû périr:

Ils n'ont vécu que par magie,

Le sommeil les a fait mourir.

Le Marié sans le savoir de M. Fagan paroît en-

suite, & dit que son papa l'estime fort. La Muse lui répond :

Air : *Lon la.*

Cet Auteur, chez Apollon,
Va toujours à reculon.

Son esprit brillant,
Qui promettoit tant,
Refuse le service.

Menez donc le chétif enfant

Loger à l'écreviffe,

Lon la,

Loger à l'écreviffe.

Edouard III, tragédie de M. Gresset, vient se plaindre de la *Critique* qui trouve dans son intrigue un double intérêt. La *Critique* a tort, répond la Muse, & l'intérêt ne peut être double où l'on n'en trouve point du tout. *Edouard* continue :

De plus, on blâme en moi des scènes applaudies,
Qui firent le succès de tant de tragédies.
Feuilletez avec soin tous nos Auteurs fameux ;
Mes traits les plus frappants sont tirés d'après eux.
Le Public, bonnement, dans son erreur extrême,
Pense que tous mes vers sont faits pour mon poëme.
Madame, en vérité, c'est juger de travers ;
Mon poëme n'est fait que pour coudre mes vers.

La Muse voit arriver une jeune fille qu'elle a bien de la peine à définir. Elle lui demande si elle est l'*Agnès de l'Ecole des Femmes* : Nenni, répond la jeune fille, je suis les *Dehors trompeurs*.

La Muse lui reproche son caractère niais & hors de saison : lorsqu'elle veut l'examiner de près, la jeune fille se recule. Oh dame, dit-elle,

quand on me regarde de près, je paroiss moins jolie ; mais mon esprit plaît beaucoup.

A quoi sert-il ?
L A M U S E.

A rien.
L A F I L L E.

L A M U S E.
Apollon vous refusera si vous n'êtes pas présentée par l'*Esprit* & conduite par le *Bon-sens*.

L A F I L L E.
Oh ! l'*Esprit* a pris les devants.

L A M U S E.
Et le *Bon-sens* ?

L A F I L L E.
Je l'ai laissé derrière. Au reste, a-t-on besoin de caractère ? *Le Baron* ou *l'Homme du jour* est-il plus décidé que moi ?

L A M U S E.
Cela répond mieux au titre des *Dehors trompeurs*.

Air.

Ce bel ouvrage d'esprit
Bien écrit,
Où les plus beaux traits pétillent ;
Est semblable au casaquin
D'Arlequin ,
Où toutes les couleurs brillent.

Dites à votre Héros ,

Air : Branle de Metz.

Que plus d'un Censeur habile
Lui conseille prudemment
De renvoyer au Couvent
Sa grande sœur inutile ,
Et de chasser pour son bien
Sa Soubrette bonne à rien.

L A F I L L E.

Bon! faut-il écouter la Critique? Ne dit-elle pas que mon pere arrive de Bretagne pour piller le dénouement de l'*Ecole des Maris*; que la folle Comtesse est une échappée du *Philosophe marié*. Mais je plais, il suffit.

L A M U S E.

Croyez-moi, on affichera peut-être bientôt chez votre Libraire :

Ci gît au magasin la plus belle des pieces (1);
Toute vive enterrée à côté des deux nieces.

L A F I L L E.

Je me moque de vos prédictions. Je vais continuer mon chemin. (*Elle franchit la barriere.*)

L A M U S E.

Doucement! La petite étourdie a franchi la barriere; elle est si vive, qu'on ne peut l'arrêter.

Le Superstitieux, comédie de Messieurs *Boiffi & Romagnesi*, veut profiter de ce moment pour passer; mais il tombe très rudement.

L A M U S E.

Hola, quelqu'un.

Portez-moi ce corps fracassé

Tout droit aux Incurables,

Lon la,

Tout droit aux Incurables.

L E S U P E R S T I T I E U X.

Tout le monde m'a prédit ce malheur.

(1) Parodie de deux vers de la piece même, mais qui ne les vaut pas :

Ci gît, sans avoir rendu l'ame;

Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.

Après

Après plusieurs scènes dont je ne parle pas, *Lucinde* entre avec *Charmant* : la Muse quitte le ton critique pour faire l'éloge de la comédie de l'*Oracle* & de son auteur *M. de Saint-Foix*.

Cet exemple suffit pour faire voir que les pièces de son espèce peuvent pétiller d'esprit & de gaieté si la critique est juste, si les épigrammes sont enfantées par une fine raillerie, & non par la noire malignité; mais il ne faut pas se dissimuler qu'elles n'étendent pas bien loin la gloire de leur Auteur, puisqu'elles ne font que paroître & disparoître, puisqu'elles ne durent que pendant la nouveauté des pièces qu'elles critiquent.

Seconde Classe.

LA VÉRITÉ FABULISTE,

Comédie en un acte, jouée le 27 Décembre 1731, par M. de Launay. La scène est dans un bois consacré à la Vérité.

La *Vérité* dit à *Mercur*e qu'elle ne veut plus rester dans cette solitude depuis qu'elle est instruite des désordres où les hommes sont livrés; qu'elle veut encore se présenter à leurs yeux pour tâcher de les ramener. *Mercur*e lui fait observer la difficulté, & peut-être l'inutilité de cette démarche. La *Vérité* lui répond qu'elle ne se présentera pas aux humains nue comme autrefois, qu'elle saura s'envelopper d'un voile, à travers lequel elle pourra leur faire voir leurs erreurs. Elle prétend que de cette manière on peut offrir la vérité aux Monarques même les plus absolus, ce qu'elle prouve par la fable suivante.

Le Sultan & le Visir.

Un Sultan furieux portoit par-tout la guerre,

Et n'étoit pas content si les lointains climats

Tome II.

E

Ne sentoient l'effort de son bras :
 Il ravageoit sa propre terre ,
 Ruinoit ses propres Etats.
 Son Visir déplorait le funeste ravage
 Sans ofer lui rien témoigner ;
 Et quand il l'auroit fait , qu'auroit-il pu gagner ?
 Il ne l'eût qu'aigri davantage.
 Il arriva pourtant un jour
 Que tous deux étant à la chasse ;
 Et loin du reste de la Cour ,
 Le Visir s'avisa d'un tour
 Qui fut colorer son audace.
 Sire , je fais , dit-il , la langue des oiseaux ;
 Rossignols , fauvettes , moineaux ;
 J'entends clairement leur langage :
 Un habile Dervis , cabaliste & demi ,
 Honnête homme & fort mon ami ,
 M'a procuré cet avantage.
 Si votre Majesté veut en voir des effets ,
 Ses vœux vont être satisfaits.
 Le Sultan à cette merveille
 Prêtoit une attentive oreille.
 Le soir en s'en allant ils virent deux hiboux
 Perchés sur un arbre en présence :
 Hé bien , Visir , nous direz-vous
 De ces deux animaux quelle est la conférence ?
 Le Visir s'approcha de l'arbre , & quelque temps
 Fit semblant d'écouter ce qu'ils paroïssent dire ,
 Puis rejoignant son maître : ah ! Sire ,
 Je ne redirai point ce que ces insolents
 Sur votre Majesté viennent de faire entendre.
 Parle , dit le Sultan , & ne me cache rien :
 Mot pour mot je veux tout apprendre.

Hé bien, dit le Visir, voici leur entretien :

Ils parlent d'unir leur famille :

L'un est pere d'un fils, & l'autre d'une fille ;

Qu'ils veulent ensemble établir,

Et voici ce que l'un disoit à l'autre pere :

Ecoutez, je prétends, mon frere,

Que nos enfans soient bien, qu'ils ne puissent faillir ;

Et pour que leur état soit durable & tranquille,

Je n'accorderai rien si vous ne leur donnez

Trente villages ruinés,

Item, quelque petite ville.

Oh ! frere, a répondu l'autre hibou, d'accord ;

Cinq cents si vous voulez ; allez, je vous proteste

Que si le Sultan vit, nous en aurons de reste ;

Il est pour les hiboux d'un merveilleux rapport :

Que son regne soit long, nous aurons pour asyles

Tous les villages & les villes.

Le Sultan avoit de l'esprit ;

Il sentit bien le trait, & le mit à profit.

*Mercur*e se rend aux raisons de la *Vérité*, & lui promet d'aller apprendre aux Mortels qu'elle a banni sa rigueur, & qu'ils trouveront dans la douceur de ses conseils des moyens infailibles pour devenir heureux. Un Gentilhomme de province qui passoit sa vie à tourmenter ses vassaux, un ambitieux, une capricieuse, un fastueux, un faux politique viennent tour à tour parler à la *Vérité*, qui leur donne des conseils excellents : nous nous contenterons de rapporter les fables qu'elle débite à l'ambitieux qui veut quitter ses terres pour aller à la Cour, & à la capricieuse qui ne cesse de tourmenter son amant, & qui craint cependant de le perdre.

A l'Ambitieux.

La *Vérité* le compare à un oiseau qui après avoir passé des jours heureux & tranquilles dans un bois écarté, se laisse séduire par un esclavage brillant.

Le millet, le biscuit, rien ne fut épargné ;
 Mais pour quelqu'un né libre, & qui même a regné ;
 Qu'est-ce qu'une cage dorée ?
 Chaque esclave de la maison,
 Maint perroquet, mainte perruche
 Lui cherche querelle & l'épluche,
 Tous jaloux du nouveau mignon :
 Il eut même plus d'un lardon
 De la pic & de la guenuche.
 Est-ce tout ? un chat du complot ;
 Un beau matin en fit pâture ;
 A quoi le vieux matois donna telle tournure,
 Que le maître n'en sonna mot.
 Êtes-vous curieux de pareille aventure ?

A la Capricieuse.

Une corne brillante & fraîche
 D'une jeune fillette avoit charmé les yeux ;
 Mais ce fruit, qui sembloit un fruit délicieux,
 Au goût parut dur & revêche.
 Quoi ! lui dit la fillette, un si beau coloris
 Cache une amertume effroyable,
 Et pour te trouver agréable,
 Il faut que par le temps tes appas soient flétris !
 Que ton injustice est extrême,
 Lui répondit la corne ! eh ! n'es-tu pas de même
 Par l'effet seul de ton humeur ?

Te voilà jeune, fraîche, belle;

Ton amant est tendre & fidele :

Et loin d'avoir cette douceur

Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,

Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur.

Crois-moi, n'attends pas que les rides

Amortissent ton âpreté ;

Les injures du temps ne sont que trop rapides :

C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

Les pieces de cette espece sont beaucoup plus morales, plus philosophiques, & peuvent être plus long-temps à la mode que celles de la premiere classe, puisqu'elles font la satyre des mœurs, des caracteres vicieux, qu'elles y joignent des leçons excellentes, & que le cœur de l'homme varie bien moins que son esprit; mais elles sont nécessairement plus froides, plus monotones. La justesse, la vérité, la morale, la philosophie ne sont pas incompatibles avec l'ennui.

Troisième Classe.

On doit y ranger toutes les pieces qui, comme la suivante, critiquent en même temps & le cœur & l'esprit, même les modes & les usages.

LES ÉTRENNES DE LA BAGATELLE.

Comédie en un acte & en vers libres, par M. de Boissy.

La Scene est dans la Galerie du Palais.

Janus ouvre la scene & invite la *Bagatelle* à profiter, ainsi que lui, des sottises des humains, & à leur bien vendre ses coquilles. Le Chevalier *Colifichet* aborde cette Déesse, l'embrasse, est reconnu pour un de ses plus chers favoris. Il lui dé-

bite beaucoup d'impertinences que son nom & son caractère autorisent, & après différents projets qu'il lui communique sur la parure des femmes & sur celle des hommes, il lui parle de cinq brochures qui portent les titres suivans :

Traité des riens, avec une Dissertation sur la babilole, dédié aux Dames. Par M. l'Abbé Bagatelle. Premier volume.

L A B A G A T E L L E.

Ce titre-là promet, la matière est profonde.

L E C H E V A L I E R.

De tout ce qui se fait c'est la source féconde.

C'est un rien qui nous place, un rien qui nous détruit :

Un amant pour un rien révolte une maîtresse,

Et par un rien un autre la séduit :

Un rien fait tomber une pièce,

Un rien fait qu'elle réussit.

L'ABC du grand monde, ou l'art de soutenir la conversation à peu de frais. Second volume.

Un bon jour dit de bonne grace,

Deux ou trois compliments polis

Qu'on se renvoie & qu'on repasse.

• • • • •

Mille tendres forniettes

Que l'on a soin d'orner de mots à double sens ;

Parler éloquemment cornettes,

Et prononcer sur des rubans ;

De tout ce qui paroît juger sans connoissance ;

Hors de propos prodiguer son encens,

Et placer bien sa médisance :

Voilà des aimables du temps

Ce qui fait le mérite & toute la science.

L A B A G A T E L L E .

Et souvent l'entretien des plus honnêtes gens.

L E C H E V A L I E R continue à lire.

La nouvelle Toilette des Dames, avec une liste détaillée de tout ce qui la compose ; ouvrage immense & digne de la curiosité publique. Troisième volume.

La Toilette des hommes, revue, corrigée & augmentée des trois quarts, & qui n'est pas moins curieuse que celle des Dames. Quatrième volume.

La science de coiffer les uns & les autres. Livre très utile pour mes jeunes Confreres qui entrent dans le monde, &c.

Le Marquis, le Comte, le Baron arrivent ensemble, & après avoir embrassé le Chevalier, ils lisent dans le nouvel Almanach des Théâtres différentes prédictions. La première regarde l'Opéra.

L'an qu'*Iffs* au jour paroîtra,

Tremble, frémis, malheureux Opéra ;

Elle sera pour toi la fatale comete

Qui t'annoncera ta défaite :

De ses climats glacés tout se ressentira :

Dans le rôle d'*Io* (1), l'Amour s'enrhumera.

Pour rendre ta perte complete,

Un beau matin Zéphyr (2) s'envolera.

Le Comte, qui protege l'*Opéra*, a souffert de l'article qu'on vient de lire ; mais il prend sa re-

(1) Mlle. *Lemaure*, qui venoit de jouer le rôle d'*Amour* dans le ballet des *Sens*.

(2) Mlle. *Petit-Pas*, qui avoit joué celui de *Zéphyr* dans le même ballet, & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

vanche sur la *Comédie Italienne* que le *Baron* hérit.

L'an que chez toi *Sigismond* paroîtra (1) ;
 Que je te plains , ô troupe d'Italie !
 Jusqu'en ses fondemens ton hôtel gèlera ;
 Et dans ses doigts *Arlequin* soufflera
 Pour réchauffer la comédie.

L E B A R O N .

Ce pauvre *Sigismond* , j'en ai l'ame attendrie !
 Qu'a-t-il donc fait aux Dieux pour être abandonné ?

L E M A R Q U I S .

Ils lui font expier le crime d'être né.

On lit ensuite une prédiction qui regarde le
Théâtre François.

L'an que *Zaïre* enchantera la terre ;
 O Théâtre François , quel fera ton bonheur !
 De sa voix le son séducteur (2) ,
 Aidé du rare don de plaire ,
 Attendrira Paris en sa faveur ,
 Et fera passer sa douceur
 Jusqu'au fond de l'ame sévère
 Du plus inflexible censeur.

Le Marquis , grand partisan de la *Comédie Française* , l'interrompt pour laisser éclater sa joie ; mais les vers suivans la rabattent.

Le spectateur pour toi sera si débonnaire ,
 Que du *froid complaisant* (3) respectant la fadeur ;

(1) *Boiffi* , qui est aussi l'auteur de *la Vie est un songe* , ne se ménage point.

(2) Mlle. *Gaussin* jouoit le rôle de *Zaïre*.

(3) Comédie en cinq actes , par de *Launay*.

Il entendra la piece entiere
 Sans exciter nulle rumeur,
 Et qu'il prendra son caractere:
 Le jeu brillant de chaque Acteur ;
 A l'abri de quelque lueur,
 Fera claquer sa morale ordinaire ;
 Etonnera le connoisseur,
 Et le forcera de se taire,
 Et d'admirer, en dépit de son cœur ;
 La complaisance du Parterre, &c.

On lit encore plusieurs autres critiques. *Damon*, vieux libertin, vient consulter *le Chevalier* sur des emplettes. Il veut acheter des almanachs, des curedents, des étuis pour un de ses anciens amis qui est fort pauvre, & qui ne lui est bon à rien ; mais il cherche un superbe cabinet de la Chine pour un homme nouvellement en faveur, sur la protection duquel il compte beaucoup. Il demande ensuite quelques éventails communs, des rubans unis pour sa femme, & les plus beaux bijoux pour une Actrice de l'*Opéra* qu'il entretient ; ce qui fait dire au Chevalier :

Du monde perverti tel est le caractere :
 L'intérêt & l'orgueil prodiguent les écus ;
 Les plaisirs effrénés répandent encor plus ;
 Mais l'amitié ne donne guere.
 Elle ressemble à l'amour conjugal :
 Le devoir est mesquin, la vertu ménagere ;
 Le vice seul est libéral.

J'ai cité de préférence cette piece, non qu'elle soit parfaite dans son espece, puisque malgré le champ vaste qui se présenteoit à l'Auteur, ses acteurs n'y font que lire des titres

ou des almanachs, ce qui rend les épigrammes très monotones, & ennuyeuses par conséquent, puisque la Divinité qui est censée être l'héroïne de la pièce, & qui pourroit dire les choses les plus fines, les plus ingénieuses, n'y dit rien; puisqu'enfin la partie morale, qui devoit être excellente dans un siècle où les choses les plus sérieuses sont du ressort de la *frivolité*, se réduit à sept à huit vers, excellents à la vérité, mais ridicules dans la bouche du Chevalier avec le caractère duquel ils jurent. Comme *M. de Boissi* semble d'abord avoir voulu saisir tout ce que ce dernier genre a d'avantageux pour réunir l'utile à l'agréable, la morale la plus saine au comique le plus piquant & le plus varié, en critiquant alternativement les modes, les usages, l'esprit & le cœur; comme, dis-je, l'Auteur semble n'avoir apperçu tous les ressorts de ce dernier genre que pour nous les indiquer & pour ne les employer que superficiellement ou avec gaucherie, sa pièce aura pour nous le mérite d'un double exemple. Il faut bien qu'elle en ait un.

J'ai souvent entendu donner le titre de *comédie allégorique* à celles dans lesquelles une Divinité préside. Je ne suis pas du tout de cet avis: peut-être pourroit-on à la rigueur nommer ainsi celles où la Divinité répond par une *allégorie*; encore la pièce n'est-elle pour lors *allégorique* que par ses détails, & non par le fond. Essayons de donner une juste idée de la comédie vraiment *allégorique*.



C H A P I T R E V I I .

Des Comédies Allégoriques.

ON peut, je crois, en style familier, définir l'*allégorie* un masque dont on couvre quelque chose qu'on ne veut montrer qu'à demi. Nous donnerons donc le titre de *comédie allégorique* aux pièces dans lesquelles l'Auteur, mettant continuellement sur la figure de *Thalie* le masque de l'*allégorie*, change le nom des choses, défigure même les personnes, & laisse au spectateur intelligent le soin de développer le sens caché.

Nos premiers Dramatiques cachoient dans leurs *pièces allégoriques* une moralité; ils s'y érigeoient en médecins spirituels; quelques-uns bornoient leurs charitables soins à la santé du corps: peu à peu devenus moins pieux, moins zélés pour le bien de leur prochain, ils ont fait servir l'*allégorie* à couvrir des images ou des propos indécents. Enfin ils l'ont employée à déguiser la médisance, souvent la calomnie la plus affreuse; encore ont-ils substitué à son masque une gaze très légère. Quatre exemples vont successivement venir à l'appui de ce que j'avance.

LE LACS D'AMOUR DIVIN,

Moralité en deux parties & à huit personnages.

P R E M I E R E P A R T I E .

Charité invite *Jésus* à épouser l'*Ame*. *Jésus* y consent, & charge *Charité* d'aller la prévenir, & de lui recommander de se préparer par la *Péni-*

tence & par d'autres vertus à le recevoir. *Charité* s'acquitte de cette commission. *Justice* veut s'opposer à cette union qui lui semble dégrader la Majesté divine. *Charité* remporte la victoire, & *Jesus* déclare à l'*Ame* qu'il va s'unir avec elle.

SECONDE PARTIE.

L'*Ame* désolée de ne pas voir *Jesus*, en demande des nouvelles aux filles de *Sion*, qui lui apprennent les tourments qu'il endure pour elle, qu'il a été conduit chez *Pilate*, qu'on le flagelle, &c. . . .

L'*Ame* impatiente vole vers son bien-aimé, & veut le dissuader de mourir. Les pécheurs interrompent cette conversation, & demandent l'époux pour le crucifier. L'*Ame* fait de longues & malheureuses plaintes sur la Passion du Sauveur; elle veut pénétrer jusqu'à lui, & trouve toutes les issues fermées. Enfin *Charité* la conduit à *Jesus*, qui la reçoit, & s'unit pour toujours avec elle.

LA CONDAMNATION DES BANQUETS ;

A la louange de Diète & de Sobriété, pour le profit du corps humain. Moralité à trente-huit personnages, par Nicole de la Chesnaye.

On fait en forme juridique le procès de *Banquet* & de *Souper*. Il est instruit devant *Expérience*, qui est le principal juge. On accuse devant elle *Banquet* & *Souper* d'avoir fait mourir quatre personnes à force de manger. *Expérience* condamne *Banquet* à être pendu : c'est *Diète* qui se charge de l'office de bourreau. *Banquet* demande à se confesser : on lui amène le beau pere.

Confesseur ; il fait sa confession publiquement ; il marque le plus grand repentir de sa vie passée, & dit son *Confiteor*. Le beau pere Confesseur l'absout ; & *Diète*, après lui avoir mis la corde au cou, le jette de l'échelle & l'étrangle. *Souper* n'est condamné qu'à porter des poignets de plomb pour l'empêcher de mettre trop de plats sur la table : il lui est défendu aussi d'approcher du *Dîner* plus près que de six lieues sous peine d'être pendu. *Souper* est fort content de n'avoir été condamné qu'à cette punition, & jure d'observer la sentence avec la plus grande exactitude.

FAIRE VAUT MIEUX QUE DIRE ;

Par Pierre Gringore (1), Héraut d'armes du Duc de Lorraine.

Doublette, femme de *Raoullet*, Vigneron fort vieux, se plaint de ce que sa vigne demeure en friche, faute d'être façonnée ; son mari se met en colere d'un pareil reproche, & dit :

Qui la voudroit
Servir à son gré, il faudroit
Houer (2) la vigne jour & nuit.

Il fort. Alors *Doublette* appelle un Ouvrier nommé *Dire* ; mais, comme tout son mérite consiste dans le babil, & qu'il n'effectue rien de ce qu'il promet, elle le renvoie, & en fait venir un autre appelé *Faire*, qui tient tout ce qu'il a promis, ce qui satisfait fort *Doublette*. Son mari

(1) La devise de cet Auteur étoit : *Tout par raison, raison par-tout, par-tout raison.* Gringore étoit modeste,

(2) Labourer.

revient, la gronde beaucoup de se servir de cet homme qu'il n'aime pas; & malgré les représentations de son valet *Maussecret*, qui veut éviter tout éclat entre le mari & la femme, il va porter ses plaintes au Seigneur de *Valletreu*, qui, ayant écouté les raisons de *Raoullet* & de *Doublette*, prononce en faveur de la dernière. Elle est aussi satisfaite que son époux est affligé.

Parmi les exemples dont le Théâtre ancien fourmille, j'ai choisi ceux qui pourroient divertir mes Lecteurs. Il y en a une infinité d'autres où l'on verroit avec le dernier mépris jusqu'à quel point les anciens Auteurs ont porté la licence & la malignité de l'*allégorie satyrique*. Nous ne citerons point la *Farce du Pape malade*, quoiqu'elle soit très propre à prouver aux jeunes gens tentés de suivre cette carrière, qu'en attaquant des choses ou des personnes respectables par elles-mêmes, l'on ne diminue rien de la vénération qui leur est due, & qu'on encourt l'indignation publique.

Des exemples que je viens de rapporter, le premier n'est que déplacé sur le théâtre, le second minutieux, le troisième trop libre; mais le quatrième, que je n'ai fait que citer, est scandaleux: c'est pourtant celui que les Modernes, ont imité le plus souvent. La liste de leurs pièces *allégori-satyriques* est très longue. Il en est une infinité dont je n'ose pas même rapporter le titre.

» La plus grande partie, me dira-t-on, n'a été
 » jouée que sur des théâtres particuliers, ou dans
 » le pays étranger «. Il faut donc en citer une qui
 l'ait été sur le théâtre de Paris; quoique remplie
 de moins d'impertinences & d'injures moins grossières
 que les autres, elle n'en est pas moins in-

sultante & moins audacieuse, puisqu'elle attaque une Puissance.

LA HOLLANDE MALADE,

Comédie en vers & en un acte, par Poisson. La Scene est à Amsterdam.

SCENE I.

GOULEMER, *Matelot.* FRELINGUE, *Hollandoise.*
MARILLE, *Servante de la Hollande.* BADZIN, *Hollandois.*

GOULEMER.

Beuvons ce pot à vous.

FRELINGUE.

C'est ce que je demande!

GOULEMER.

Comment va la santé de Madame Hollande ?

FRELINGUE.

Chacun dit que son mal prend un fort mauvais cours.

GOULEMER.

Comment ?

FRELINGUE.

C'est qu'on le voit empirer tous les jours!

GOULEMER.

Elle a le mal de mer, & la fièvre la terre.

FRELINGUE.

Elle a le mal de mer; elle a le mal de terre;

Elle a.... que fais-je enfin? elle n'est pas trop bien;

Cent drogues qu'on lui fait ne lui servent de rien!

Si l'on la peut sauver, la cure sera belle.

M A R I L L E.

Chacun la tient fort mal.

B A D Z I N.

Oui, je la viens de voir.

M A R I L L E.

Elle doit prendre encore un lavement ce soir :

On la fera mourir.

B A D Z I N.

Je pense qu'on y tâche :

Pourquoi ce lavement ? on dit qu'elle est si lâche

Qu'elle laisse aller tout.

M A R I L L E.

De moment en moment

Elle en prend, mais c'est bien contre son sentiment.

Ces lavements sont faits d'une poudre étonnante

Qui lui fait rendre tout.

B A D Z I N.

Elle est fort violente :

Entre-t-il pas dedans du salpêtre & du plomb ?

M A R I L L E.

Je ne fais, l'on diroit de la poudre à canon.

B A D Z I N.

C'est cela. Ce mal la prit avec violence.

M A R I L L E.

C'est un air empesté qui vient, dit-on, de France.

On dit bien quand on vit la comete paroistre.

Que les François un jour nous feroient du bissestre.

B A D Z I N.

B A D Z I N.

Madame Hollande étoit & grasse & potelée.

M A R I L L E.

Elle en a pour sa graisse ; elle s'en est allée.

B A D Z I N.

Mais maigrir tout d'un coup !

M A R I L L E.

Il n'est rien de pareil ;

Elle a fondu d'abord comme beurre au soleil ;

Elle est toujours debout.

F R E L I N G U E.

Debout ! Doit-on permettre....

M A R I L L E.

A peine trouve-t-elle une place à se mettre ;

Son mal la prend par-tout.

B A D Z I N.

Qu'on change en peu de temps !

Elle n'est plus d'humeur à brocarder les gens.

M A R I L L E.

Oui, c'étoit sa coutume ; elle la paye bonne.

B A D Z I N.

C'est qu'il ne faut jamais se railler de personne.

Les gens ne disent rien quand on les a piqués :

Mais après , comme on voit , les moqueurs sont moqués.

M A R I L L E.

Fût-ce Nostradamus , auroit-il pu comprendre

Que des maux si fâcheux dussent jamais la prendre

Dans le meilleur état qu'elle eût jamais été ?

SCÈNE III.

LA HOLLANDE, BELINE, MARILLE.

LA HOLLANDE, *menée par-dessous les bras, & mise dans une chaise.*

Ah ! Beline , mon mal pénètre jusqu'aux os !

BELINE.

Si vous pouviez un peu demeurer en repos.....

LA HOLLANDE.

Demeurer en repos ! le puis-je , misérable ,
Lorsque j'ai des voisins qui font un bruit de diable ?

BELINE.

Vos forces sont encor grandes.

LA HOLLANDE.

Je le fais bien ;
Mais ces forces pourtant ne me servent de rien.

BELINE.

En ces sortes de maux les forces sont utiles.

LA HOLLANDE.

Elles agissent peu , les membres sont débiles ;
Et je puis bien , hélas ! dire avecque douleur
Que j'ai des forces , mais que je manque de cœur.

BELINE.

Vous sautiez bien tantôt.

LA HOLLANDE.

Ha ! que l'on me soutienne !
Je sauterai bien mieux avant que l'hiver vienne.
N'a-t-on rien qui me pût fortifier le cœur ?

MARILLE.

Oui , Madame , il vous faut prendre quelque liqueur :

L A H O L L A N D E.

Un peu de vin d'Espagne ; il m'est bon.

B E L I N E.

Ce breuvage

Est le seul qui vous peut donner quelque courage.

L A H O L L A N D E.

Oui, s'il n'est point aigri ni gâté, j'en boirai ;

Il me fortifiera, je crois ; j'en usurai.

Ah ! ah ! ce vin d'Espagne. Attend-on que je meure ?

M A R I L L E.

On vous le va querir, Madame, tout-à-l'heure.

L A H O L L A N D E.

Quand mon mal commença, j'en prenois tous les jours ;

Il n'a pu cependant en arrêter le cours.

B E L I N E.

Mais le tonnerre ici s'est toujours fait entendre ;

Il peut être tourné.

L A H O L L A N D E.

Je n'en pourrois pas prendre.

M A R I L L E.

Hé bien, s'il est gâté, prenez-le par en bas.

L A H O L L A N D E.

Qu'entends-tu par en bas ?

M A R I L L E.

Oui.

L A H O L L A N D E.

Je ne t'entends pas ;

Est-ce le vin d'Espagne ?

M A R I L L E.

Oui, prenez-le en clystère.

F ij

L A H O L L A N D E.

Eh bien, fais-le porter chez mon Apothicaire.
 Qu'il l'apporte au plutôt. Mais, Marille, il faut bien
 Qu'il me prête un canon, car j'ai perdu le mien.
 Qu'il étoit doux, Marille, & que j'en crains un autre!

M A R I L L E.

Jamais canon ne fit moins de mal que le vôtre.

Madame *Flandres* rend visite à Madame *Hollande*; elle prend beaucoup de part à son mal: elle en a été attaquée, elle en connoît toute la malignité, dit-elle.

Je l'ai bien eu sté mal, c'est ly plus grand dy tous.
 Gy ly fus pourtant pas malad si tant que vous.

.
 Dans l'an soixanty-sep gy l'en fus attaquée.

.
 Il est michant sti mal, jel save bien, mon foi;
 Il m'emporte d'un coup quatre lenfants dy moi.

La Hollande attend quatre Médecins: l'un est *Espagnol*, l'autre *Anglois*, le troisieme *Allemand*, le dernier *François*. Madame *Flandres* lui conseille de renvoyer des Médecins qui sont ses ennemis, & d'appeller un Notaire pour faire son testament.

Toute ces Médecins ly font bourreaux, mon Dame;
 Il vont fair mourir vous. Dieu prenne vous votre ame.

La Hollande reproche à deux Bourguemestres qu'elle est réduite à cet état déplorable par leurs conseils. Le Médecin *François* & le Médecin *Anglois* arrivent. Les Bourguemestres veulent prendre un ton imposant avec eux; mais les deux étrangers leur imposent plaisamment silence.

SCENE VIII.

LE MÉDECIN ANGLOIS, à la *Hollande*.

Ves transports sont extrêmes.

LA HOLLANDE.

Hé! qui peut le savoir, Messieurs, mieux que vous-mêmes?

PREMIER BOURGUEMESTRE.

Pouvons-nous bien souffrir ces Nations chez nous?

SECOND BOURGUEMESTRE.

S'ils nous pouvoient crever.....

L'ANGLAIS.

Taisez-vous.

LE FRANÇOIS,

Taisez-vous.

PREMIER BOURGUEMESTRE.

Nous parler de la sorte! Apprenez à connoître

Un Bourguemestre ici: sachez qu'il est le maître;

Qu'il a le plein pouvoir, & que l'étant, tous deux

Vous ne sauriez avoir trop de respect pour eux;

Qu'ils vous renverferoient de leur vent, de leur soufflé.

Voyez, Madame, & puis.....

LE FRANÇOIS.

Taisez-vous, gros maroufle.

PREMIER BOURGUEMESTRE.

Une telle insolence excite mon courroux:

Vous m'appellez maroufle, insolent!

LE FRANÇOIS, lui donnant un soufflet.

Taisez-vous.

SECOND BOURGUEMESTRE.

Un soufflet devant moi! devant Madame Hollande!

Madame, peut-on voir hardiesse plus grande?

Ici le plus huppé tremble en parlant à nous.

Hé!.....

L'ANGLAIS.

Taifez-vous , gros âne.

SECOND BOURGUEMESTRE.

Insolent :

L'ANGLAIS , lui donnant un soufflet.

Taifez-vous.

(Les deux BOURGUEMESTRES sortent en saluant Madame la Hollande tristement , la main sur leur joue.)

La Hollande demande aux Médecins si les remedes qu'ils lui donneront seront aussi violents. Ils veulent la faire promener : elle est si foible , qu'elle demande à s'asseoir bien vite. Le Médecin François tire la chaise , & Madame la Hollande tombe. L'Espagnol accourt pour la relever ; mais elle retombe d'un autre côté. Les trois Médecins font une consultation. Le François parle ainsi :

Les plus nobles parties

N'agissent presque plus , n'ont plus ces sympathies

Ni cette égalité dedans leurs fonctions ,

Et cela cause en vous ces agitations.

Tous vos membres étant des provinces unies ,

Mais qui ne l'étant plus , toutes ces harmonies

Ne font plus qu'un chaos ; enfin tout est péri ;

D'un concert que c'étoit , c'est un charivari :

Les esprits y manquant , la gangrene succede ;

Il faut pour lors courir au périlleux remede ;

Il faut , dis-je , extirper , & jouer des couteaux.

.

La Hollande compte beaucoup sur les secours du Médecin Allemand : par malheur il a la goutte ; il vient trop tard. Enfin , les Médecins concluent à faire danser Madame la Hollande,

L' A N G L O I S.

Votre mal n'étant pas un mal fort ordinaire,
Il vous faut un remede aussi hors du commun.

L A H O L L A N D E.

Il n'en est point pour moi.

L E F R A N Ç O I S.

Bon ! nous en avons un

Qui contre votre mal est souverain, Madame.
Vous avez, dites-vous, quelque chagrin dans l'ame ?
Vous êtes triste ?

L A H O L L A N D E.

Hélas ! plus qu'on ne peut penser.

L E F R A N Ç O I S.

Monfieur l'Anglois & moi nous vous ferons danfer.

L A H O L L A N D E.

Danfer !

L' A N G L O I S.

C'est le remede à votre maladie.

• • • • •

L A H O L L A N D E.

Que mes violons donc viennent dans le fallon.

L E F R A N Ç O I S.

Hé ! nous vous ferons bien danfer fans violon.

L A H O L L A N D E.

Vous vous moquez.

L' A N G L O I S.

Point, point : êtes-vous la première
Que Monfieur le François traite de la maniere ?

• • • • •

L A H O L L A N D E.

Je ne faurois danfer, ma foiblesse est trop grande.

LE FRANÇOIS.

Vous danferez pourtant, Madame la Hollande;
C'est l'unique moyen de vous guérir.

LA HOLLANDE.

Hé bien !

Puisque vous le voulez, éprouvons ce moyen :
Mon cœur pour ce remede a de la répugnance ;
Et c'est, à dire vrai, malgré moi que je danse.

(*Après avoir dansé.*)

Ah ! mes membres sont morts.

LE FRANÇOIS.

Les sentez-vous pas tous ?

LA HOLLANDE.

Je ne les sens non plus que s'ils étoient à vous.
Messieurs, je n'en puis plus ; soutenez-moi la tête.
Je ne me suis jamais trouvée à telle fête.
Avant que de danser, Messieurs, je chancelois :
Cependant j'ai dansé plus que je ne voulois.
Ma langue s'épaissit.

LE FRANÇOIS.

Voilà l'esquinancie.

L'ANGLAIS.

L'art de la médecine & de la pharmacie
Ne la peuvent sauver.

LE FRANÇOIS.

Le mal augmentera.

L'ESPAGNOL.

Pour moi, je ne fais plus ce que l'on en fera.

L'ANGLAIS.

Ma foi, ni moi non plus.

L'ESPAGNOL.

Ses maux sont déplorables.

Que l'on la fasse donc porter aux incurables, &c.

Je pense que nous devons abandonner les *allégories* de la première espèce à nos bons aïeux ; celles de la seconde , au théâtre de *Nicolet* & des spectacles qui rivalisent avec les *guinguettes* ; celles de la troisième , à l'*Opéra Comique* , lorsque tout-à-fait gelé , morfondu par des sentences qu'on veut bien appeller *philosophiques* , il fera obligé de se réchauffer (1) en redevenant *licencieux* ; celles enfin de la quatrième espèce , aux Auteurs de Londres, qui , sur la scène , représentent tranquillement l'Etat sous l'allégorie d'une charrue ou d'une charrette bien ou mal conduite , selon les Ministres qu'ils y attellent.

(1) *M. Piron* donna en 1741 un *Opéra comique allégorique* , qui est la licence même. *Rosette* , qui ouvre la scène , est enchantée ; sa mere lui a promis la clef des champs & une houlette , dès que sa rose seroit fleurie : elle vient d'éclorre. La mere surprise de voir la rose si-tôt fleurie , défend à sa fille d'y laisser toucher , jusqu'à ce que l'Hymen soit venu la cueillir sur le rosier. Elle va le chercher. *Rosette* lui crie :

Air : *Ton humeur est , Catherine.*

Et du jour , à cette quête ,
 Ne passez pas la moitié ;
 Car cette fleur n'est pas faite
 Pour être long-temps sur pied.
 On n'en vit jamais de vieille :
 C'est leur sort infortuné :
 Le matin fraîche & vermeille ,
 Le soir.... autant de fané.

La mere enferme *Rosette* dans le jardin. L'*Amour* survient ; *Rosette* consent à lui laisser cueillir la rose , s'il

La piece de *la Hollande malade* ne pa sseroit pas présentement. La politesse & la générosité françoises disent à tout le monde en général qu'on doit respecter toute espece de puissance , à plus forte raison celle dont on triomphe & qu'on opprime. Un vieux proverbe dit aux Auteurs en particulier , qu'*entre l'abre & l'écorce il ne faut pas mettre le doigt*. Il est trivial , mais il est sage & il va à mon sujet.

Nous avons quelques petites pieces parsemées de traits allégoriques , si fins , si délicats qu'elles rentrent dans le *genre gracieux* dont nous allons parler.

peut entrer dans le parterre. Ils ébranlent la grille , en chantant ensemble :

Pouffons , pouffons , pouffons fort ,
Mais pouffons d'accord.

Colin , valet chez *Rosette* , survient , & trouble l'*Amour*. *Rosette* lui offre sa rose : il n'ose la cueillir , crainte d'être pendu. Un bel esprit se présente ; il promet des fleurs de rhétorique. Un vieillard le chasse , parcequ'il offre des pommes d'or. Tous sont sacrifiés à un jeune berger qui est le cueilleur de roses du pays. Mais *Rosette* fait ses conventions en chantant ce couplet :

Que Monsieur le cueilleur de rose
Renonce donc à son métier ,
Et me jure , avant toute chose ,
De n'en cueillir qu'à mon rosier.

L E B E R G E R .

Très volontiers. Mais que *Rosette*
Me jure aussi , de bonne foi ,
Et , de son côté , me promette
De n'en laisser cueillir qu'à moi.

CHAPITRE VIII.

Du Genre gracieux.

CE GENRE, accrédité par *les Graces* (1) & par *Zénéide* (2), qui font en effet deux petits chefs-d'œuvre dans leur espèce ; ce genre, dis-je, a pris naissance de la *pastorale*, non telle qu'elle étoit du temps des *sottises*, des *mysteres*, mais telle qu'on la traita quand le goût, commençant à s'affranchir des liens de la grossièreté & de la barbarie, les Auteurs mirent l'*Amour* au rang de leurs interlocuteurs, firent succéder la galanterie à la dévotion, les détails agréables aux grossièretés, les tableaux tendres & voluptueux aux situations les plus indécentes. Je vais faire connoître le *genre pastoral*, son enfance & ses progrès.

Nos premiers Peres crurent faire une œuvre pie en renouvelant sous les yeux du spectateur *la Nativité de notre Seigneur* (3). Ils introduisirent sur la scene les Bergers de Bethléem, & leur firent débiter, devant *Jésus, Marie & Joseph*, nombre de sottises que nous ne rapporterons point.

(1) Petite pièce en un acte & en prose, de M. de Saint-Foix : elle est charmante.

(2) Comédie en un acte & en vers, représentée le 13 Mai 1743 : elle est de M. de Cahusac, Ecuyer, Secrétaire de Monseigneur le Comte de Clermont. Il mourut en 1759.

(3) On voit dans l'ancien théâtre plusieurs pièces sous ce titre.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
 Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.
 De pèlerins , dit-on , une troupe grossiere ,
 En public à Paris , y monta la premiere ,
 Et sottement zélée en sa simplicité ,
 Joua les Saints , la Vierge , & Dieu , par charité.

BOILEAU , *Art Poétique.*

Bientôt après, les Auteurs dramatiques rirent de la simplicité de leurs prédécesseurs. Ils sentirent que les mysteres les plus sacrés , les plus saints , figuroient mal sur la scene : ils s'aviserent de travestir *Virgile* , firent chanter leurs protecteurs par de nouveaux *Tityres* , & s'en servirent pour célébrer sur le théâtre les événemens heureux ou malheureux de leur siecle. Le lecteur verra sûrement avec plaisir l'extrait d'une des premieres *pastorales* qu'on ait faites dans ce genre.

C H A R L O T ,

Eglogue pastorale à onze personnages , sur les miseres de la France , & sur la très heureuse délivrance de très magnanime & très illustre Prince Monseigneur le Duc de Guise , imprimée en 1592.

Deux Bergers se rappellent successivement le bonheur dont ils jouissoient sous les *Guises* , & les malheurs que certainement leur mort va occasionner , sur-tout aux habitans infortunés des campagnes. L'un d'eux parle ainsi :

Le jour qu'on n'entendoit rien que hautbois sonner ,
 Et les sons des flageols par les bois résonner ,
 Le pâtre sauter d'aïse avecque sa maîtresse ,
 Folâtrer , baisotter , il faut que je confesse
 Que je ne cessai point d'accoller ma catin ,

Jusques à ferre-nuit dès le fin grand matin.

Lors Mopse me voyant , Mopse qui par augure
 Connoissoit les secrets plus secrets de nature ,
 Qui la chose à venir à chacun prédisoit ,
 Par le vol des oiseaux lesquels il avisoit ,
 A dextre ou à fenestre , en pair ou impair nombre ;
 Il entendoit encor des corbeaux , des vautours ,
 Des corneilles le chant , leurs tours & leurs retours :
 Bref , Mopse savoit tout. Il me souvient qu'à l'heure ,
 Une corneille après croassa plus d'une heure.

Sur un tronc mi-mangé , il me disoit pleurant :
 Las ! pauvre ami Bellin , que tu es ignorant ,
 Qui n'entends ce que dit cette noire éventée !
 Elle a de quelque Dieu la parole empruntée ,
 Qui t'avertit pour vrai que bientôt les malheurs
 Changeront tes chansons en tristesses & pleurs :
 Le temps vient , le temps vient , (Dieu faites , je vous
 prie ,

Que ce que je prévois soit pure menterie !)
 Le temps est jà venu , que (ô malheur !) l'étranger ;
 Possesseur de nos champs , nous fera déloger.
 (Vous n'eûtes de cela , pauvres pasteurs , onc crainte.)
 De nos clos bien fermés nous sortis par contrainte ,
 Il dira : vous avez trop été dans ce lieu :
 C'est à nous ces troupeaux : fuyez vîtes. Adieu !
 Las ! ces terres hélas ! or tant bien cultivées ,
 Seront par un méchant barbare déblavées !
 Cette riche moisson sera donc le butin
 D'un soudar cazanier , jureur , traître , mutin !
 Voilà où conduira nos bourgeois misérables
 La discorde ! Voilà (ô choses déplorables !)
 Pour qui les laboureurs , avec les fers tranchants ,
 Les ayant cultivés , ont semencé nos champs !

Ils apperçoivent alors des Nymphes qui dansent & chantent des chansons agréables : étonnés de leur gaieté dans ce moment de malheurs, ils conçoivent quelque espérance d'un heureux changement ; & dès qu'elles sont parties, ils abordent le Berger *Emonet* qui étoit avec ces Nymphes, & lui demandent la raison de cette alégresse. Celui-ci leur apprend que *Charles de Lorraine* s'est sauvé de prison, qu'il viendra bientôt, à la tête de ses amis, délivrer le royaume des tyrans qui l'oppriment, & fera renaître l'abondance dans les campagnes. Tous les Bergers se réjouissent de cet événement.

Cette *pastorale* est de *Simon Beliard*, grand partisan des *Guises*, comme on le voit : elle parut en 1592. On conviendra que pour le temps elle est très bien écrite, que la poésie en est facile, & le sujet intéressant. L'Auteur peut se flatter d'avoir heureusement imité *Virgile* (1). Mais une églogue, quelque excellente qu'elle soit d'ailleurs, devient froide, fade, langoureuse, insipide, lorsqu'elle est transplantée sur le théâtre, & divisée, sur-tout, en plusieurs scènes, à plus forte raison en plusieurs actes. Aussi les Poètes

(1) *Publius Maro Virgile*, Poète Latin, né dans un village près de Mantoue, de parents obscurs, le 15 Octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, & mort à Brindes en Calabre, le 22 Septembre de l'an 19 avant la même époque : il étoit âgé de 52 ans. On mit sur son tombeau ces deux vers qu'il avoit lui-même composés :

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

» J'ai chanté les bergers, les laboureurs & les héros,
» Mantoue me donna la vie, Brindes la mort, Naples la
» sépulture «,

se laisserent-ils bientôt d'affoiblir les chants du *Cygne de Mantoue*. Ils imaginèrent eux-mêmes des sujets ; & pour se rendre plus agréables , plus intéressants , plus variés , ils appellerent l'amour à leur secours , le personnifièrent , & l'introduisirent sur la scène. Nous allons prendre un exemple dans un temps bien reculé.

M Y L A S ,

Pastorale en cinq actes , en vers , par Claude Bassecourt , imprimée en 1594.

P R O L O G U E .

L'Amour déguisé en berger vante son pouvoir.

A C T E I .

Les Bergeres *Daphné* & *Mylas* s'entretiennent ensemble sur les charmes & les dangers de l'amour. Malgré les avis de *Daphné* , *Mylas* persiste à ne vouloir pas écouter les vœux de *Cloris* , qui est passionnément amoureux d'elle , & à ne se livrer qu'aux plaisirs de la chasse. Ces deux Bergeres se retirent ; & *Cloris* , qui arrive avec son ami *Tyrse* , lui raconte tout ce qu'il souffre des rigueurs de *Mylas* , & proteste qu'il mourra s'il ne parvient pas à la toucher. *Tyrse* lui promet son secours & celui de *Daphné*.

A C T E II .

Un *Satyre* , qui est aussi amoureux de *Mylas* , persuadé qu'il ne pourra la rendre sensible , cherche les moyens de lui faire violence. Il se cache auprès d'une fontaine où la Bergere vient quelquefois se baigner. *Tyrse* & *Daphné* viennent sur la scène , & parlent ensemble de l'amour de *Cloris*. *Daphné* dit qu'elle va conseiller à *Mylas* d'aller

se baigner à la fontaine , & que *Cloris* ira lui parler lorsqu'elle fera dans le bain.

A C T E I I I.

Mylas dépouillée de tous ses vêtements , est prête à entrer dans l'eau : le *Satyre* se jette sur elle , & ne pouvant la vaincre , il l'attache toute nue contre une arbre. Il alloit la violer lorsque *Cloris* arrive aux cris de la Bergere ; il fond sur le *Satyre* , le blesse , & le met en fuite : il approche ensuite en tremblant de *Mylas* , la contemple dans cet état , lui dit les choses les plus tendres , & brise les liens qui l'attachoient. La Bergere , au lieu de lui marquer sa reconnoissance , s'enfuit dans les bois , & se dérobe à sa vue. *Cloris* , au désespoir , veut se tuer ; & *Daphné* l'en empêche. Une *Nymphé* arrive & dit que *Mylas* a été dévorée par un loup : *Cloris* s'échappe pour aller se donner la mort.

A C T E I V.

Mylas reparoît , & raconte comment elle s'est sauvée de la fureur du loup. On lui dit quel a été le désespoir de *Cloris* & la résolution qu'il a prise de mourir ; elle s'attendrit sur le sort de ce Berger , & se reproche sa cruauté. Un Pasteur accourt & dit que *Cloris* s'est précipité du haut d'un rocher pour ne pas survivre à *Mylas* : cette nouvelle lui fait verser des larmes : elle va avec *Daphné* chercher le corps de son amant.

A C T E V.

Cloris avoit été retenu par des broussailles , & n'étoit pas mort. *Mylas* le trouve respirant encore : par ses caresses & ses baisers elle le rappelle

pelle à la vie , & s'unit à lui par les nœuds de l'hymen (1).

On a du remarquer dans cette piece des situations & des tableaux agréables , mais un peu trop voluptueux , sur-tout dans le moment où *Mylas* dépouillée de ses vêtements , & liée à un arbre par le *Satyre* qui va la violer , est délivrée par un amant délicat qui se contente de lui dire les choses les plus tendres , & brise ses liens. Mon Lecteur verra avant la fin de cet article la raison pour laquelle je lui rappelle ce trait. Quant à présent il nous suffit de sentir que cette piece , où l'*Amour* personnifié joue un rôle , nous rapproche un peu du genre *gracieux* , & du chef-d'œuvre de *M. de Saint-Foix* , où ce Dieu malin fait aussi un personnage très essentiel. Moyennant nos recherches , j'espère que nous ne perdrons pas de vue la chaîne qui lie les Auteurs les plus anciens aux Auteurs les plus modernes. Continuons , & lisons l'extrait suivant qui nous fera bientôt trouver en pays de connoissance.

L A B E R G E R I E ,

Pastorale de Montchrestien (2) , en prose & à vingt-un personnages , jouée vers l'an 1618.

Cupidon , fatigué de ses grandes occupations ,

(1) Cette *Pastorale* est une imitation du *Pastor fido* de Guarini.

(2) *Antoine de Montchrestien* , sieur de *Vasteville* , né à *Falaise* , & fils d'un Apothicaire de cette ville , s'adonna à la poésie. Un jour il eut querelle avec le *Comte de Gourville* , qui étoit accompagné d'un de ses parents & d'un domestique : ils mirent l'épée à la main , & n'ayant pu résister à trois personnes , il fut laissé pour mort sur la place ; mais en étant revenu , il obtint douze mille livres de domma-

s'échappe d'auprès de *Vénus*, & vient habiter parmi des Bergers. *Fortunian* est un des premiers sur qui tombent les traits de ce Dieu ; mais malheureusement ce Berger s'est attaché à la Nympe *Dorine*, qui est dévouée au culte de *Diane*, & qui ne veut pas répondre à sa tendresse. L'*Amour*, piqué de l'indifférence de *Dorine*, & de la préférence qu'elle donne à la Déesse, fait serment de s'en venger. En même temps l'on dévoile le sens d'un oracle qui destinoit ces deux amants l'un à l'autre, & ils s'épousent. *Fortunian* a même l'avantage de conserver par-là les jours à sa maîtresse, qui, soupçonnée d'avoir écouté l'*Amour*, alloit être immolée à *Diane*.

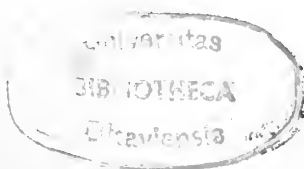
On est forcé de convenir que cette *pastorale*, quoiqu'éloignée de la perfection des *Graces*, lui ressemble cependant beaucoup. L'*Amour*, fugitif dans les deux piéces, s'amuse à séduire les Nymphes de *Diane*. Voilà donc la *pastorale* qui, peu-à-peu & par degrés, se trouve placée à côté de ce que nous appellons aujourd'hui *genre gra-*

ges. Il épousa ensuite secrètement la veuve d'un gentilhomme. Enfin il fut soupçonné d'avoir assassiné le sieur de *Grichemoine*. Il se réfugia en Angleterre ; il y demeura jusqu'à ce que le Roi *Jacques I*, à qui il dédia son *Ecossoise*, obtint la grace du Roi *Henri IV*. Alors il revint en France, & se mit bientôt après du parti des réformés. Chargé par eux de délivrer des commissions d'Officiers, & de lever des troupes, il fut découvert dans le bourg de *Tourailles*. Le Seigneur du lieu vint avec quelques gentilshommes & des soldats pour le prendre : il se défendit courageusement, tua deux gentilshommes, un soldat, & fut enfin tué lui-même de plusieurs coups de pistolet. Son corps fut transporté à *Domfront*, où il fut condamné à être traîné sur la claie, à avoir les membres rompus, & à être ensuite jetté au feu.

cieux, & que M. de Saint-Foix a considérablement embelli, s'il ne l'a pas créé, & même perfectionné. Il en a marqué les limites, & il fera le désespoir de tous ceux qui oseront tenter la même carrière, sur-tout de ceux qui, moins prudents que lui, ne voudront pas se borner à un petit acte. Les pièces dans ce goût ne doivent être que des miniatures. Les meilleurs Peintres ont toujours peint en petit les *Graces* & l'*Amour*.

Nous avons vu comment ce genre s'étoit élevé peu-à-peu jusqu'à la perfection. Prouvons présentement qu'il a dégénéré, & que si les Auteurs n'y prennent garde, ils pourront bien le replonger insensiblement dans la barbarie dont nous l'avons vu sortir.

L'Auteur ingénieux d'*Heureusement*, de la *Matinée à la mode*, du *Tour du Carnaval*, donna il y a trois ans une pièce dans le genre *gracieux*, intitulée *Hilas & Silvie*. L'*Amour* y forme le dessein de séduire les Nymphes de *Diane*; il s'introduit parmi elles sous la forme d'une jeune Amazone qui veut se vouer au culte de la Déesse: il s'attache à *Silvie*, la plus innocente des Nymphes, la surprend endormie, l'enchaîne avec des fleurs, & la livre à *Hilas*, qui a la délicatesse de la débarrasser de ses liens, sans profiter des faveurs du Dieu libertin. Voilà le genre *gracieux* qui dégénère en revenant sur ses pas, en empruntant les situations trop voluptueuses des *pastorales*. Celle que nous avons remarquée dans *Mylas* est ici la même à quelque chose près. L'héroïne n'y est point nue, un Satyre n'est pas prêt à la violer; mais il y a dans le dialogue des détails très lestes, sur-tout lorsque l'*Amour*, en



faisant l'exercice, bande son arc, & qu'il attend, dit-il, d'être dans le bois pour lâcher son trait.

M. *Sedaine*, si avantageusement connu par le *Philosophe sans le savoir*, & par plusieurs Opéra comiques, mit l'année dernière sur le théâtre de la Comédie Italienne, la fameuse églogue de *Fontenelle* (1), intitulée *Thémire*. Ses vers les plus heureux étoient même fondus dans les

(1) *Bernard le Bovier de Fontenelle*, célèbre Ecrivain du dix-septième & du dix-huitième siècle, né à Rouen le 11 Février 1657, de *François le Bovier*, Avocat au Parlement de Rouen, & de *Marthe Corneille*, sœur du grand *Corneille*. Il mourut à Paris le 9 Janvier 1757, à cent ans moins un mois deux jours. Il avoit été reçu de l'Académie Française le 5 Mai 1691; & lors du renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699, il eut la place de Secrétaire de cette Académie, qu'il remplit pendant quarante-deux ans. Il étoit aussi de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & de plusieurs autres. On distingue parmi ses écrits, ses *Eloges*, son *Histoire des Oracles*, & sa *Pluralité des Mondes*.

Madame la Marquise de *Lambert* fait un long portrait de M. de *Fontenelle*. Je ne le rapporterai pas, mais j'essaierai de peindre ce Philosophe singulier par des anecdotes qui, en amusant le lecteur, feront bien mieux connoître le cœur, l'esprit, les sentiments du héros. Quelqu'un le louant un jour sur la netteté de ses idées & sur la clarté de son style, il répondit : *j'ai toujours tâché de m'entendre*.

Si je tenois, disoit-il, toutes les vérités dans ma main, je me garderois bien de l'ouvrir : on fait que la découverte d'une seule vérité fit traîner *Galilée* dans les prisons de l'Inquisition.

Etant un soir auprès du feu, une étincelle vole sur sa robe-de-chambre; il va se coucher; au milieu de la nuit, il est réveillé par la fumée. Le feu avoit pris à la robe-de-chambre, de là à la garde-robe. Son neveu accourt, donne ses ordres, fait arrêter l'incendie, gronde beaucoup, & demande à M. de *Fontenelle* pourquoi il n'a pas secoué sa robe-de-chambre. Je vous promets, lui dit-il en se ren-

ariettes. Nous voilà donc rapprochés de ce temps de fadeur, où *Simon Beliard* faisoit chanter les vers de *Virgile* sur le théâtre. Je me garde bien de dire que le genre *gracieux* ait beaucoup dégénéré dans les mains de MM. *Rochon & Sedaine*; mais j'ai prouvé que l'un lui a fait faire un pas en arriere, l'autre deux : & comme en toutes choses

dormant, que si je mets encore le feu à la maison, ce sera d'une autre maniere.

Sa maîtresse lui fit infidélité : il vole chez la perfide, qui lui répond : *Fontenelle*, lorsque je vous pris, c'étoit sans contredit le plaisir que je cherchois : j'en trouve plus avec un autre : est-ce au moindre plaisir que je dois donner la préférence ? Ma foi, dit *Fontenelle*, vous avez raison ; & si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.

Mad. *Tancin* lui dit un jour, en lui mettant la main sur la poitrine : Ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle, comme dans la tête.

Brunelle, un de ses camarades de college, se trouvant à Rouen dans le besoin, lui écrit : *vous avez mille écus, envoyez-les-moi*. Il lui répondit : *J'allois placer mille écus ; je ne croyois pas trouver une aussi bonne occasion*.

Quand il avoit dit son sentiment & ses raisons sur quelque chose, on avoit beau le contredire, il refusoit de se défendre, alléguant pour raison qu'il avoit une mauvaise poitrine.

Quand il fut devenu sourd & presque aveugle, il disoit assez plaisamment : J'envoie devant moi mes grands équipages.

Nullé maladie ne précéda sa mort. Neuf jours avant, il sentit une diminution considérable dans ses forces : son extinction fut cependant plus lente qu'il ne l'avoit prévu ; ce qui lui fit dire : *Je ne croyois pas faire tant de façons pour mourir*.

Toujours philosophe & en possession de toute sa raison, il réfléchissoit sur son état comme il l'auroit fait sur celui d'un autre : on eût dit qu'il observoit un phénomène : *voilà*, dit-il, étant près de sa fin, *la premiere mort que je vois*.

Son Médecin l'ayant interrogé sur ce qu'il souffroit & sur ce qu'il sentoit : *Je ne sens*, dit-il, *qu'une difficulté d'être*.

le premier pas est le seul qui coûte , gare que nous ne revoyons bientôt sur les planches les Bergers de Bethléem. Quant au bœuf & à l'âne , c'est une autre affaire.

Je me suis étudié à suivre le *genre gracieux* dans ses différents âges , parcequ'il est le moins connu. Je pourrois aisément traiter tous les autres avec la même exactitude ; si je n'étois sûr de rendre par-là mon ouvrage trop monotone , il me seroit très aisé de démasquer la véritable origine de tous les *genres* , & de prouver , par des exemples frappants , que ceux à qui l'on veut donner un air de nouveauté ; ne paroissent tels aux yeux de l'ignorance , qu'en s'éloignant des bons modeles , en se parant de toutes les vieilles rapsodies auxquelles l'enfance de l'art a donné naissance , & que le goût avoit fait oublier. Le *genre larmoyant* est sur-tout dans ce cas-là : je n'ai pas eu besoin de faire de grandes recherches pour trouver la plupart de ses prétendus chefs-d'œuvre dans les fatras dont nos Ancêtres ou les étrangers rougissent ; mais je serai discret.

C H A P I T R E I X.

Du Genre larmoyant.

» **A**H ! grace pour le *comique larmoyant* , vont
 » s'écrier ses partisans , puisqu'il est certain qu'on
 » ne veut plus rire « . On ne veut plus rire ? Er-
 reur accréditée par les Auteurs & les Acteurs ,
 qui , privés des dons rares & précieux qu'il faut

avoir reçus de la nature pour la peindre gaiement, & pour exciter la joie du public, n'osent avouer leur insuffisance, veulent jouer un rôle dans le monde, & feignent de suivre par raison une carrière où leur foiblesse seule les conduit.

» Voyez, dira-t-on, voyez le vuide affreux
 » qui regne au théâtre lorsqu'on joue *Moliere*.
 » Voulez-vous une raison plus convaincante,
 » & qui prouve mieux qu'on ne veut plus de
 » ces pieces à l'antique « ? Voilà une preuve
 qu'un homme de goût n'admettra point. C'est le caprice & l'amour de la nouveauté qui conduit la multitude, & non le bon goût. Les *Comédiens de bois* attirent journellement la foule; concluons-nous de là qu'ils doivent avoir la préférence sur nos élégants acteurs, sur nos actrices charmantes? Le privilege qu'ils ont de *n'être pas sujets aux fluxions de poitrine*, comme le dit leur *Polichinel*, leur mérite-t-il cet honneur?

» Du moins, ajoutera-t-on, vous ne pouvez
 » pas disconvenir que ce qu'on dit, que ce qu'on
 » fait dans les *pieces larmoyantes* & dans les
 » *drames* ne soit dans la Nature «. — Eh bien,
 que prouve cela? — » Cela prouve que ces
 » pieces sont faites pour figurer avec grace sur la
 » scene, puisque le théâtre est un cadre sous le-
 » quel les Auteurs ont droit de nous peindre la
 » Nature dans toutes ses attitudes «. — Mais,
 en partant de ce principe, *Melpomene* pourra nous représenter ses héros dans l'alcove de leur maîtresse une minute avant de livrer bataille, & *Thalie* nous conduisant jusques dans le boudoir de *Lais*, nous la fera voir entre son amant & son canapé. Tout cela est on ne peut pas mieux dans la

Nature. Quelle pitoyable raison ! Le Poëte tragique, le Poëte comique doivent peindre la Nature, il est vrai ; mais l'art du premier consiste à la saisir dans ses instants de mauvaise humeur : l'art du second, dans ses instants de gaieté, & jamais dans ceux que la décence doit couvrir d'un voile.

» Pourquoi, dira-t-on encore, la foule ne court-elle pas aux pieces de *Moliere* ? Parceque depuis un siecle on les représente journellement. On propose à une femme d'aller à une représentation du *Tartufe* ; elle dit, d'après *Lucile*, dans l'*Oracle* : *Ah ! ma Bonne, j'ai tant vu le Soleil !* & fait, sans y penser, l'éloge de *Moliere*. Qu'on ne joue ses pieces que deux fois l'année : qu'on ne les donne pas les petits jours, c'est-à-dire ceux où la plus extravagante des étiquettes interdit le spectacle françois au beau monde : que les premiers acteurs ne dédaignent pas d'y jouer, & n'abandonnent pas leurs rôles à leurs subalternes, je leur garantis des chambrées complètes. *Le Malade imaginaire*, *le Bourgeois Gentilhomme* ; ne sont certainement pas les meilleures productions de leur Auteur ; cependant, lorsque les comédiens ont repris ces deux pieces, après les avoir oubliées quelque temps, ne leur ont-elles pas rapporté beaucoup d'argent ? n'ont-elles pas été courues plusieurs jours de suite ? Il est donc faux qu'on ne veuille plus que du *larmoyant* & des *dramas*. Je dis plus, je soutiendrai que leurs plus grands partisans en apparence, sont plus justes dans le fond du cœur. Un Auteur aura beau vous soutenir dans une préface que le genre prétendu nouveau & philosophique mérite la préférence sur celui de

Plaute, de *Térence*, de *Moliere*; croyez qu'il ne le pense pas, & dites-lui avec *Dorine* (1):

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira pas.

S'il persiste, continuez :

Eh bien! on vous croit donc, & c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez....

prévenu, assez aveuglé pour croire votre genre nouveau? Qu'a donc fait *la Chaussée*, ce poëte prédicateur, ce modele que vous ne parviendrez jamais à imiter, tout défectueux, tout froid qu'il est en plusieurs endroits? *Plaute* même n'a-t-il pas avant vous entrepris de faire répandre des larmes aux Romains, & n'y a-t-il pas réussi? Il suffit pour vous le prouver de mettre sous vos yeux l'extrait de sa piece favorite.

L E S C A P T I F S.

Hégion, vieillard Athénien, est le pere de *Philopoleme* & de *Pegnie*. Un esclave dérobe *Pegnie*, âgé seulement de quatre ans, prend la fuite avec lui, & le vend en Elide à *Théodoromede*, qui le nomme *Tindare*, & le donne à *Philocrate* son fils, âgé aussi d'environ quatre ans. *Tindare* & *Philocrate* sont élevés ensemble, deviennent inséparables, vont à l'armée. Le hasard veut que *Philopoleme* soit fait prisonnier par les troupes d'Elide, & que son frere *Tindare*, ac-

(1) Dans le *Tartufe*.

compagné de *Philocrate*, tombe au pouvoir des Etoliens.

Hégion n'a pas plutôt appris l'esclavage de *Philopoleme* en Elide, qu'il projette d'acheter quelque esclave Elien, qu'il puisse échanger avec son fils. Le Questeur ou le Trésorier de l'épargne, chargé de vendre les prisonniers de guerre, lui propose un Elien très riche & son esclave, qui sont *Philocrate* & *Tindare*. Le Vieillard ne peut reconnoître le dernier pour son fils, puisqu'il l'a perdu dans sa plus tendre enfance, & qu'il ne songe plus à lui. Il s'empresse de les acheter, dans l'espoir de faire bien vite l'échange qu'il médite, de mettre *Philopoleme* en liberté, & de le revoir auprès de lui. Il l'aime d'autant plus qu'il le croit son fils unique. Voilà l'avant-scène.

Tindare fait pourquoi *Hégion* les achete; il veut lui persuader d'envoyer l'un d'eux en Elide, pour négocier l'échange projeté. Il se doute bien que le Vieillard aimera mieux risquer l'esclave que le maître; & voulant se sacrifier pour son jeune patron, il lui conseille de prendre le nom de *Tindare* & de passer pour son esclave: le stratagème réussit. On sera charmé de voir toute la finesse & en même temps toute la simplicité que l'esclave & le maître, prêts à se quitter, mettent dans les conventions qu'ils font en présence de leur patron.

ACTE II. SCÈNE III.

TINDARE.

Tu ne manqueras point de dire à mon pere que je le supplie instamment de racheter du Médecin Ménarque, *Philopoleme* le fils de notre maître commun, & de le renvoyer au plutôt, afin que moi & toi nous recouvrions.

notre liberté. Ajoute aussi, sans crainte de mentir, que nous nous sommes très bien accordés ; que tu n'as rien fait qui ait pu me chagriner ; que de mon côté j'ai fait tout ce que tu as voulu ; que tu m'as servi avec le même respect, avec la même fidélité malgré ma funeste révolution, & que de ma part je n'ai jamais négligé de te secourir autant que la chose étoit possible dans un état aussi triste, aussi pitoyable que le nôtre. Quand mon pere saura, Tindare, que tu as marqué tant d'affection pour son fils & pour lui-même, il ne fera pas assez peu reconnoissant pour ne te pas affranchir gratuitement. Pour moi, si j'ai le bonheur de retourner dans mon pays, j'emploierai tout le pouvoir que j'ai sur l'esprit paternel pour le porter à se faire un plaisir de te tirer d'esclavage. N'est-ce point par ton adresse, par ton humanité, par ta sagesse, que j'espère revoir ma chere patrie, mes parents ? Tu as brisé les fers de ton maître.

P H I L O C R A T E.

J'ai fait tout ce que vous venez de dire, & j'ai bien de la joie que vous vouliez vous en souvenir. Vous n'avez reçu de moi que ce que vous avez tout-à-fait mérité. Si je voulois, Philocrate, rapporter ici tout le bien que vous m'avez fait, je ne finirois pas avant la nuit. Quand vous auriez été mon esclave, vous n'auriez pu agir avec plus de complaisance.

H É G I O N.

Grands dieux, foyez tous témoins de ce que je vois. *Oh !* les deux excellents naturels ! *oh !* la bonne trempe d'hommes ! en vérité ils me font pleurer !

Les Auteurs du genre prétendu *moderne & philosophique* voient que les Romains savoient amener des situations attendrissantes sur la scene, & plaçoient déjà dans la bouche des acteurs ces ex-

clamations bruyantes, qui font du moins sûres d'étourdir les oreilles quand elles ne vont pas au cœur : je veux dire ces *oh !* mais ils en étoient moins prodigues que nous. *Plaute* auroit dû ajouter à ses deux *oh*, une demi-douzaine de *ah*, & ils auroient merveilleusement orné la scène.

T I N D A R E.

Je te conjure de te souvenir que tu as été apprécié ; que je suis ta caution, & qu'ainsi ma vie est engagée pour ta personne. Ne va pas faire comme tant d'autres, qui oublient les gens dès qu'ils ne les voient plus Conserve précieusement un ami qui ne te manquera de sa vie Encore une fois, je t'en conjure par cette main droite que je mets dans la mienne, & que je ferre du fond de mon cœur, ne me manque pas plus de fidélité que j'ai dessein de t'en manquer. Conduis bien nos affaires. Tu es à présent mon maître, mon patron, tu es mon pere ; je te recommande mes espérances, mon bonheur & ma vie..... Adieu, mon ami ; bon voyage.

P H I L O C R A T E.

Et vous, mon maître, ayez bien soin de votre santé.

Les Auteurs du genre prétendu *moderne & philosophique* voient encore que les Romains mettoient déjà sur leur scène des situations généreuses, magnanimes. Y a-t-il rien de plus grand que le dévouement de cet esclave qui risque sa vie pour avancer de quelques jours la liberté de son maître ? Y a-t-il rien de plus touchant que leurs adieux ? Mais ils sont trop simples. Ils auroient dû s'écrier : *Oh mon ami ! oh amitié ! oh générosité ! oh grandeur d'ame ! oh magnanimité !* Il faut plaindre *Plaute* de n'être pas né

dans un siècle aussi savant que le nôtre sur l'art dramatique. Continuons.

Philocrate part. *Hégion* visitant ses esclaves en trouve un nommé *Aristophonte*, qui est d'Elide. Il lui demande s'il connoît *Philocrate*. *Aristophonte* assure qu'il est son meilleur ami & son compagnon d'armes. Il se prépare à ferrer dans ses bras son camarade d'infortune. Quelle surprise pour lui, quand il ne voit que l'esclave de *Philocrate* ! *Tindare* ne se déconcerte point ; il soutient hardiment devant *Hégion* qu'il est *Philocrate*. Sa fermeté rend *Aristophonte* furieux. *Tindare* en profite pour persuader au vieillard que son accusateur est attaqué de phrénésie, & que pendant son accès il ne fait ce qu'il fait, ni ce qu'il dit (1). Le bon-homme *Hégion* se laisse quelque temps persuader par *Tindare* ; mais *Aristophonte*, aidé de cet air d'assurance que donne la vérité, triomphe enfin. *Hégion* désespéré ne songe plus qu'à se venger : il ordonne qu'on lie *Tindare*, qu'on lui mette les fers aux pieds & aux mains, & qu'on l'envoie aux carrières.

Tindare ne marque aucune foiblesse, & cédant aux rigueurs du sort, il supporte courageusement sa disgrâce. *Aristophonte* réfléchit sur la généreuse fidélité de *Tindare*, & voyant à quoi il s'est exposé pour son maître, il est fâché de n'avoir pas été informé de la ruse, & d'avoir causé le malheur d'un domestique si zélé. Il tâche de réparer sa faute en lui procurant un meilleur sort. Il prie *Hégion* de voir l'action de *Tindare*

(1) *Regnard*, dans *le Retour imprévu*, & *Destouches*, dans *le Dissipateur*, ont imité cette scène ; mais ils sont au-dessous de l'original.

du bon côté, & de lui pardonner : il lui en fait remarquer toute la magnanimité, mais il ne peut rien obtenir ; le vieillard est inflexible, la nature ne lui dit rien en faveur de son fils : la sentence qu'il a portée est exécutée : *Tindare*, chargé de chaînes, est jetté dans les carrières.

Je pense, n'en déplaise à nos dramatiques *larmoyants*, que voilà des choses dignes de figurer avec les situations dont ils remplissent leurs drames.

Tindare est livré aux tourments les plus affreux, quand un événement imprévu fait changer la scène, & la rend aussi gaie qu'elle étoit triste. *Philocrate*, *Philopomene*, & *Stalagme*, cet esclave fugitif qui avoit vendu son petit maître, arrivent : on apprend que *Tindare* doit le jour à *Hégion*. Il fait rompre bien vite les fers de son fils, qui passe des horreurs de la misère au comble de la joie.

ACTE V. SCÈNE DERNIÈRE.

T I N D A R E.

J'ai vu souvent plusieurs tableaux où les souffrances des damnés étoient représentées d'une manière à faire horreur ; mais je ne crois pas qu'il y ait dans le Tartare des tourments semblables à ceux que j'ai éprouvés dans les abominables carrières dont je sors. Enfin, voulez-vous savoir en deux mots ce qu'est une carrière ? C'est un endroit où l'on souffre toute la lassitude, toute la fatigue, tout l'épuisement dont le corps & les membres sont capables.

H É G I O N.

Eh ! bon jour, mon cher fils.

T I N D A R E.

Qu'entens-je ! quoi ! vous m'appellez votre fils ! Ah !

vraiment je devine pourquoi , c'est parceque vous me faites jouir en ce moment de la lumiere du jour Mais dites-moi , je vous prie , est-il bien vrai que vous soyez mon pere ?

H É G I O N .

Oui , mon cher fils , c'est moi qui suis ton pere.

T I N D A R E .

Effectivement , quand je fais réflexion , je me souviens ; mais confusément , & comme si un nuage m'avoit passé par l'esprit , oui , je me souviens d'avoir oui dire que mon pere s'appelloit Hégion , &c.

En voilà suffisamment , je pense , pour prouver aux Auteurs du genre *larmoyant* que les Anciens faisoient des pieces dans lesquelles ils mettoient des situations attendrissantes , des actions généreuses , des exclamations pathétiques , des reconnoissances gauches. Qu'ont donc imaginé les Modernes , pour se flatter d'avoir créé un nouveau genre ? Ils ont , à la vérité , imaginé d'exprimer le sentiment par des lignes entieres de points. Peut-être même les acteurs qui jouent nos drames les embellissent encore en y faisant les beaux bras & en contrefaisant les zélés convulsionnaires de St. Médard. Mais embellir n'est point créer (1).

D'après ce que vous venez de lire , Auteurs *tragi-comiques* , ne vous flattez plus d'avoir créé

(1) Le lecteur a sans doute remarqué qu'aucune femme ne paroît dans le courant de la piece. Aucune intrigue amoureuse ne sert à l'intrigue , ni au développement des situations.

On ne trouve encore dans cette comédie aucune obscénité ; aussi *Plaute* en est-il tout fier. Il a soin d'en prévenir le spectateur dans son prologue , & de l'en faire ressouve-

un nouveau genre , & d'être de bons originaux. Les *Desmarets* , les *Scuderi* , si prônés autrefois , si bien sifflés maintenant , ont avant vous allié , dans des productions monstrueuses , le comique le plus bas au tragique le plus dégoûtant. Cessez sur-tout de donner à votre genre le titre fastueux de genre philosophique , parceque je vous prouverai , lorsque vous le voudrez , qu'il y a plus de philosophie dans la moindre des farces de *Moliere* (ces productions si méprisées par vous) , que dans toutes les pieces qui ont paru depuis la

nir à la fin de la piece ; & tout en disant cela , il lâche plusieurs mots qui ne sont rien moins qu'honnêtes.

P R O L O G U E.

Réjouissez-vous, oreilles chastes , ames pudibondes , & qui vous alarmez pour la moindre obscénité , réjouissez-vous ! La poésie sera pure , honnête comme une pucelle volontaire ; car il y en a bien d'autres , oui. Ici , point de ces vers licencieux qui salissent l'imagination , & qu'on ne sauroit oublier trop tôt. Point de maquereau parjure , point de courtisane lascive & intéressée , pas même de soldat fanfaron.

S C E N E D E R N I E R E.

L A T R O U P E.

On a tâché d'accommoder cette comédie aux bonnes mœurs. Vous n'y avez vu ni mouvements lascifs , ni amour impudique , ni supposition de jeune homme , ni argent frauduleusement détourné , ni fils de famille , qui , à l'insu de son pere , affranchit la jeune esclave qu'il aime. Les poètes trouvent peu de sujets semblables & qui soient propres à faire passer de la bonne morale à la meilleure. Maintenant , illustres Spectateurs , si cette piece est de votre goût , & si nous avons eu le bonheur de ne point vous déplaire , faites-le voir par des applaudissements. Sur-tout que les amateurs de l'honnêteté , que ceux qui donnent le prix à la pudeur , marquent qu'ils sont contents en frappant plus fort que les autres.

mort

mort de ce grand Homme. Ne soutenez plus une opinion flatteuse pour vous , à la vérité , mais qu'il est si facile de pulvériser *Dorine* va vous dire encore :

Je n'en parle , Monsieur , que pour votre intérêt.

Oui , votre honneur m'est cher , & je ne puis souffrir Qu'aux brocards de chacun vous alliez vous offrir.

» Enfin , me répondra-t-on encore , pourquoi
» applaudit-on les piéces que vous n'approuvez
» pas « ? Je l'ai déjà dit : par la même raison
qu'on applaudissoit les *tragi-comédies* de *Scarron* ,
ces piéces dans lesquelles il a mêlé , à ce qu'il
disoit très plaisamment lui-même , *la crème avec
la moutarde* ; parceque toutes les nouveautés sont
dans ce genre , & que le public s'amuse de ce
qu'on lui présente.

» Mais pourquoi ne nous donne-t-on plus de
» nouveautés dans le goût des piéces que vous
» prônez si fort « ? Parcequ'il est très difficile
d'en faire , & que les comédiens rejettent sou-
vent celles qui paroissent. Il en est un très petit
nombre en état de sentir la bonne comédie. Les
uns ; condamnés à ne jouer qu'un genre *bâtard* , se
gardent bien de recevoir des piéces où ils ne se-
ront point applaudis , & qui feront briller leurs
rivaux. Les autres , accoutumés à ne voir que des
détails , ne savent pas juger l'ensemble d'un ou-
vrage. Les Anciens ont beau leur dire : » Mes-
» sieurs , non contents de corrompre le goût , vous
» vous perdez vous-mêmes. Les piéces que vous
» protégez avec tant de fureur , parcequ'elles
» sont plus faciles à jouer , ne sont qu'une af-

» faire de mode qui ne peut durer long-temps :
 » on a bientôt épuisé les situations romanesques ,
 » les reconnoissances , les *oh* , les *ah* , & tous les
 » cris prétendus pathétiques : on a bientôt peint
 » les hommes comme ils devroient être ; il fau-
 » dra tôt ou tard revenir à votre pere nourricier ,
 » au genre que vous dédaignez , que vous ne
 » jouez plus bien , & dans lequel vous serez
 » bientôt détestables. Tremblez d'avoir le sort
 » des Comédiens Italiens vos confreres Ils ont
 » négligé le genre de *Marivaux* pour l'*Opéra co-*
 » *mique* : quand ils ont voulu le reprendre ils y
 » ont été vomitifs. Ils n'ont pas fait venir de bons
 » acteurs Italiens à mesure qu'ils en ont eu besoin ;
 » ils ont abandonné leur meilleur canevas , aussi
 » font-ils dix écus de recette tous les mardis
 » & les vendredis. Des Comédiens excellents ,
 » & qui auroient pu faire les délices de Paris
 » en conservant leur ancienne maniere , auront
 » le chagrin de se voir chassés par l'ingratitude
 » d'un enfant adoptif , ou de partager la chûte !
 » Que leur exemple vous rende sages «. Ainsi par-
 lent les dignes successeurs des camarades de *Mo-*
liere ; mais ils ne sont pas les plus forts. Que trois
 ou quatre d'entre eux se retirent , & nous rirons
 de pitié : on jouera la comédie sur le ton des
 fureurs d'*Oreste* , & tous les scélérats de Londres
 viendront expirer sur la scene françoise.

Jeunes comiques , je vous le répète , & je ne
 cesserai de vous le répéter ; quand on vous dira
 qu'on ne veut plus rire au spectacle , n'en croyez
 rien. L'homme livré à mille peines inséparables
 de l'humanité , fait toujours gré aux Auteurs qui
 lui font perdre un instant ses chagrins de vue.
 N'a-t-on pas ri aux représentations de *la Matinée*

à la mode de *M. Rochon*, des *Fausses infidélités* de *M. Barthe*, des *Mœurs du temps* de *M. Saurin*? &c. Pourquoi? parcequ'il y a dans toutes ces pieces, des scènes avouées par *Thalie*, cette Muse si décriée, mais seulement par ceux qui, comme je l'ai dit, désespèrent de marcher sur ses traces avec succès. Si mes avis vous paroissent suspects ou peu dignes d'être suivis, écoutez du moins ceux que vous donnent deux excellents Critiques, & le génie le plus étonnant de notre siècle :

- » Le comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
- » N'admet point dans ses vers de tragiques douleurs.

BOILEAU, *Art poét.*

» C'est la foiblesse, l'impuissance, la stérilité
 » de nos Auteurs, dit l'Abbé *Desfontaines*, qui
 » ont fait inventer les *comédies larmoyantes*, par-
 » cequ'il ne faut pour cela ni esprit ni génie. On
 » prend dans un roman une historiette déjà toute
 » disposée dans son nœud & dans son dénoue-
 » ment : avec peu de changements on l'ajuste à la
 » scène, & voilà une comédie à la mode. La
 » Muse mercenaire croit avoir égalé ou surpassé
 » celle de *Moliere* & de *Regnard*; elle mesure
 » ses talents sur ses profits.

» Un Académicien de la Rochelle (*M. de*
 » *Chaffiron*) publia, dit *M. de Voltaire*, une
 » Dissertation ingénieuse & profonde sur cette
 » question : savoir, s'il est permis de faire des
 » comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer
 » fortement contre ce genre, dont la petite co-
 » médie de *Nanine* tient beaucoup en quelques
 » endroits. Il condamne avec raison tout ce qui
 » aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet,

» que ferait-ce qu'une intrigue tragique entre
 » des hommes du commun ? ce ferait seulement
 » avilir le cothurne ; ce ferait manquer à-la-fois
 » l'objet de la tragédie & de la comédie ; ce se-
 » rait une espece bâtarde, un monstre né de l'im-
 » puissance de faire une comédie & une tragédie
 » véritable.....

» Peut-être les comédies héroïques sont-elles
 » préférables à ce qu'on appelle *Tragédie Bour-*
 » *geoise* ou *Comédie larmoyante*. En effet, cette
 » comédie larmoyante, absolument privée de
 » comique, n'est, au fond, qu'un monstre né de
 » l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique «.

Le jugement que ces trois Auteurs portent sur
le comique larmoyant, ne doit pas être suspect,
 puisque les deux premiers n'ont jamais prétendu
 aux honneurs de la scene, & que le dernier a fait
 plusieurs *comédies larmoyantes*. Que de grandeur
 d'ame, que de générosité dans un pareil aveu !
 Loin de diminuer par-là le nombre de ses lau-
 riers, il leur donne un nouvel éclat. La fran-
 chise & la sincérité sont si rares, sur-tout quand
 il est question de se juger soi-même !

Moliere, l'Auteur le moins larmoyant, sans
 contredit, est celui qui a introduit dans quel-
 ques-unes de ses pieces les situations les plus
 faites pour attrister ; même pour faire fondre en
 larmes, s'il n'eût connu parfaitement les limites
 que le goût & la raison ont posées entre la co-
 médie & la tragédie, & si après avoir attendri
 le spectateur, il n'avoit eu l'adresse de le ramener
 malgré lui-même aux ris. Il n'est pas possible de
 dévoiler au lecteur toute la finesse de cet art in-
 concevable que le pere de la comédie employoit
 en pareille occasion ; on ne peut que mettre sous

les yeux les scènes où il l'a fait avec le plus d'adresse. Deux exemples suffiront : nous les prendrons dans *les Femmes Savantes & le Tartufe*.

LES FEMMES SAVANTES.

ACTE V. SCÈNE I.

A R I S T E.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux ,
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles.

(*A Philaminte.*)

L'une pour vous me vient de votre Procureur.

(*A Chrisale.*)

L'autre pour vous me vient de Lyon.

P H I L A M I N T E.

Quel malheur

Digne de nous troubler , pourroit-on nous écrire ?

A R I S T E.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

P H I L A M I N T E *lit.*

» Madame, j'ai prié Monsieur votre frere de vous ren-
» dre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous
» aller dire. La grande négligence que vous avez pour
» vos affaires a été cause que le clerk de votre Rappor-
» teur ne m'a point averti, & vous avez perdu absolu-
» ment votre procès que vous deviez gagner.... »

C H R I S A L E.

» Votre procès perdu !

P H I L A M I N T E *lit.*

» Le peu de soin que vous avez , vous coûte quarante

» mille écus ; & c'est à payer cette somme , avec les dé-
 » pens , que vous êtes condamnée par Arrêt de la Cour. »

Nous voyons d'honnêtes gens ruinés par la négligence d'une femme. Une pareille situation ne peut que jeter des idées tristes dans l'ame du spectateur. L'Auteur n'a plus qu'un pas à faire , & la gaieté est totalement bannie de la scène , quand elle y est ramenée par la personne même qui cause le malheur dont nous sommes affectés. Écoutons-la parler , & nous rirons en voyant ce qui la choque dans l'arrêt.

P H I L A M I N T E.

Condamnée ! ah ! ce mot est choquant , & n'est fait
 Que pour les criminels.

A R I S T E.

Il a tort en effet ,
 Et vous vous êtes là justement récriée.
 Il devoit avoir mis que vous êtes priée
 Par arrêt de la Cour de payer au plutôt
 Quarante mille écus , & les dépens qu'il faut.

L E T A R T U F E.

Orgon a fait donation de tous ses biens en faveur de *Tartufe*. Il est sur le point d'être mis à la porte par ce scélérat. Ce n'est pas tout , il craint un plus grand malheur , qui lui arrive en effet , le monstre s'est emparé d'une cassette de la plus grande importance.

A C T E V. S C E N E I.

C L É A N T E , O R G O N.

C L É A N T E.

Où voulez-vous courir ?

O R G O N.

Las! que fais-je!

C L É A N T E.

Il me semble

Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

O R G O N.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
Plus que le reste encore elle me désespère.

C L É A N T E.

Cette cassette est donc un important mystère ?

O R G O N.

C'est un dépôt qu'Argas , cet ami que je plains ,
Lui-même , en grand secret , m'a mis entre les mains :
Pour cela , dans sa fuite , il me voulut élire ,
Et ce sont des papiers , à ce qu'il m'a pu dire ,
Où sa vie & ses biens se trouvent attachés.

C L É A N T E.

Vous voilà mal , au moins si j'en crois l'apparence ;
Et la donation & cette confiance
Sont , à vous en parler selon mon sentiment ,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages.

Nous sentons en effet que *Tartufe* , muni de
la fatale cassette , va perdre *Orgon* ; & cette
idée n'est rien moins que réjouissante : elle com-
mence à nous affliger beaucoup , quand *Madame*
Pernelle , sans nous faire perdre de vue le mal-
heur d'*Orgon* , nous force cependant à rire.

S C E N E I I I.

Mad. P E R N E L L E.

Qu'est-ce ? j'apprends ici de terribles mystères.

H I V

O R G O N.

Ce font des nouveautés dont mes yeux font témoins ;
Et vous voyez le prix dont font payés mes soins.

. Le perfide, l'infame
Tente le noir dessein de suborner ma femme !

D O R I N E.

Le pauvre homme !

Mad. P E R N E L L E.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire,

O R G O N.

Comment !

Mad. P E R N E L L E.

Les gens de bien sont enviés toujours,

O R G O N.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours ?

Je vous ai déjà dit que j'ai tout vu moi-même.

Mad. P E R N E L L E.

Des esprits médifants la malice est extrême.

O R G O N.

Vous me feriez damner, ma mere ; je vous dis

Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

Mad. P E R N E L L E.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;

Et rien n'est ici bas qui s'en puisse défendre.

O R G O N.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.

Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu ;

Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre

Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

Mad. P E R N E L L E.

Mon Dieu ! le plus souvent l'apparence déçoit ;
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

O R G O N.

Hé ! diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devois donc , ma mere , attendre qu'à mes yeux
Il eût . . . Vous me feriez dire quelque sottise.

Un huissier vient signifier à *Orgon* la saisie de tous ses biens. *Valere* lui annonce qu'on a donné des ordres pour s'assurer de sa personne : il est entouré d'une épouse , d'une mere , d'un frere , d'un fils , d'une fille , d'un ami , qui déplorent son malheur , qui l'exhortent à prendre la fuite , quand *Tartufe* , accompagné d'un Exempt , paroît pour l'arrêter. Que va-t-il devenir ? que va devenir toute sa famille éplorée ? Est-il de situation plus triste ? Nous en sommes pénétrés. L'Exempt parle , & soudain nous ressentons la plus grande joie.

S C E N E VII.

L' E X E M P T.

Remettez-vous , Monsieur , d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude.

Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir , il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens ;
Et vous pardonne enfin cette offense secrete
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite :
Et c'est le prix qu'il donne au zele qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits :

Pour montrer que son cœur fait, quand moins on y pense,
 D'une bonne action verser la récompense ;
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien ,
 Et que , mieux que du mal , il se souvient du bien.

Voilà comment il faut amener les situations touchantes ; voilà comme il faut les traiter , comme il faut les mêler à des nuances comiques pour les faire ressortir , & ne pas leur donner le temps d'amener la tristesse & les larmes (1) ; voilà comme il faut les dénouer. Passons présentement aux genres reconnus pour bons par les personnes de goût , de tous les siècles & de toutes les nations.

(1) On raconte qu' *Armand* , ce fameux acteur comique , enlevé à la Scène Françoisé depuis quelques années , entreprit , en buvant avec deux de ses camarades , de les faire pleurer. Pour y réussir , il raconta la fable entière du *Tartufe* , en déguisant seulement les noms. » Figurez-vous , » mes chers camarades , leur disoit-il , un honnête gentil- » homme qui retire chez lui un misérable , à qui il donne » sa fille avec tout son bien , & qui , pour le récompenser de ses bontés , veut séduire sa femme , le chasser de sa » propre maison , & se charge de conduire un Exempt » pour l'arrêter. « Ah ! le coquin ! le monstre ! le scélérat ! s'écrioient les convives un peu gris . & en disant cela ils fondoient en larmes. Alors *Armand* continua , avec ce sang froid qui le rendoit si plaisant : » La , la , consolez- » vous , ne pleurez pas ; mon gentilhomme en fut quitte » pour la peur. L'Exempt lui dit : *Remettez-vous , Mon-* » *sieur , d'une alarme si chaude*. Que diable ! c'est le sujet » de l'*Imposieur* que tu nous dérites. — Eh ! oui , mes » amis. A-t-on si grand tort de dire que nombre de comé- » diens ne connoissent que leur rôle , même dans les piéces » qu'ils représentent journellement « ?



C H A P I T R E X.

Des Pièces d'intrigue en général.

RIEN de plus plaifant que le fouverain mépris qu'on affecte pour les *pièces d'intrigue*. Vous, que la nature a doué d'un génie fouple, adroit, capable de fe replier en cent façons différentes, d'un efprit affez preffe pour bouleverfer les affaires les mieux établies en apparence, & pour les renouer quand elles paroiffent défefpérées, dédaignez les clabauderies des ennemis de ce genre. La peine inutile que les uns prennent pour arranger cinq à fix fcenes fans fuite & fans dénouement, l'eftime, la vénération que les autres ont pour ces ouvrages découfus, prouvent affez que l'envie fait parler les premiers, & que leurs admirateurs ne connoiffent ni les difficultés ni le mérite du genre qu'ils méprifent.

Il eft fans doute plus beau, plus grand de faire une pièce à *caractere* ; mais elle eft défectueufe fi l'*intrigue* n'en lie les différents portraits, & ne les place dans une fituation frappante. Je vous prédif donc que vous ne réuffirez jamais à faire une bonne pièce à *caractere*, fi vous ne commencez par vous exercer dans les fentiers compliqués d'une *intrigue* adroite & vigoureuſe. C'eft une eſpece de *dédale* dans lequel *Thalie* éprouve la patience, la vivacité & la force de tête de ſes nourriſſions. C'eft dans ſes détours que *Plaute*, *Térence*, *Moliere*, *Regnard* ſe ſont habitués à

voir , à sentir tout d'un coup ce qui doit être au commencement , au milieu , à la fin d'une piece ; à s'emparer de l'attention du public , à la captiver , en lui présentant des incidents qui se croisent en apparence , & qui le conduisent cependant au point qu'il a désiré. C'est avec l'*intrigue* qu'ils ont fait leurs premières armes , qu'ils se sont familiarisés avec les difficultés les plus insurmontables , & qu'ils sont parvenus quelquefois à la sublimité de leur art. L'exemple est bon à suivre ; imitez-les , & commencez par donner l'essor à votre imagination. Les têtes trop foiblement organisées vous croiront perdu , parcequ'elles vous perdront bientôt de vue ; mais les autres , assez fortes , assez clairvoyantes pour vous suivre dans votre vol , diront : Il a commencé comme ses maîtres , c'est beaucoup : voyons présentement quels seront ses progrès , & comment il finira.

C H A P I T R E X I.

Des Pieces intriguées par un Valet.

LES pieces de ce genre sur-tout ont beaucoup d'ennemis , & leur nombre accroît chaque jour. Un Poëte charmant vient encore de se déchaîner contre ce genre , dans une préface qui précède un drame (1). L'Auteur , après avoir désiré de voir naître un poëte comique , s'exprime ainsi :

» Ce philosophe s'affujettiroit sans doute aux

(1) Les deux Reines.

» conventions de son temps , au ton général qu'il
 » trouveroit établi : les changements arrivés dans
 » les usages lui indiqueroient ce qu'il faut saisir,
 » ce qu'il faut éviter : il ne s'aviferoit pas d'évo-
 » quer les manes burlesques (1) des *frippons d'A-*
 » *thenes* & des *Merlins* , personnages fameux sur
 » nos anciens treteaux. Il sauroit que nos jeunes
 » gens mêmes ne se fient plus à nos intriguants
 » subalternes , pour tromper les oncles & les tu-
 » teurs de leurs maîtresses ; que les modernes
 » amours ont des courtiers plus décents , quoi-
 » qu'ils fassent la même chose ; qu'un état ne doit
 » pas empiéter sur l'autre ; que les valets , en un
 » mot , n'ont plus de crédit que chez les vieux
 » garçons «.

« Il faut être vrai : tout ce que l'Auteur dit dans
 sa sortie contre les pieces *intriguées par des va-*
lets , n'est pas bien vu ; mais le commencement
 décele la connoissance la plus étendue du théâ-
 tre de l'antiquité , & les réflexions les plus pro-
 fondes sur l'art comique. Reprenons ses leçons
 l'une après l'autre.

» Ce philosophe s'assujettiroit sans doute aux
 » conventions de son temps , au ton général qu'il
 » trouveroit établi : les changements arrivés dans
 » les usages lui indiqueroient ce qu'il faut saisir ,
 » ce qu'il faut éviter : il ne s'aviferoit pas d'évo-
 » quer les manes burlesques des *frippons d'A-*
 » *thenes* «.

(1) On pourroit chicaner l'Auteur sur l'épithete de *bur-*
lesques , qu'il donne aux manes des *frippons d'Athenes*. Les
 intriguants athéniens étoient des coquins , des scélérats
 très adroits , très déliés ; mais leurs fourberies n'avoient
 rien de burlesque. Cette apostrophe conviendroit mieux
 aux intriguants de la nouvelle Italie.

Rien de mieux conçu. L'Auteur auroit peut-être pu nous indiquer ce que nous devons saisir, ce que nous devons éviter, & en quoi *les frippons d'Athenes* étoient répréhensibles : mais il a sans doute trouvé sa préface assez longue. Je vais donc tâcher de deviner ce qu'il nous auroit dit s'il l'eût jugé à propos.

Les frippons d'Athenes, de Rome, & leurs imitateurs, que nous allons confondre ensemble, avoient des défauts que nos *intriguants* doivent éviter avec le plus grand soin. Premièrement, ils employoient toute leur adresse pour servir les amours d'un jeune étourdi avec une chanteuse, une joueuse d'instruments, une fille prostituée par un Marchand d'esclaves, ce qui ne pouvoit intéresser que les libertins. Voyons l'*Epidique de Plaute*.

Stratippocle aime éperdument une courtisane joueuse d'instruments ; mais n'ayant pas de quoi l'acheter, il conjure, en partant pour l'armée, son esclave *Epidique* d'employer tous les ressorts de son esprit, aussi fourbe qu'inventif, pour lui procurer la jouissance de la musicienne. Dans ce temps-là *Péripbane*, pere de *Stratippocle*, apprend qu'*Acropelistide*, sa fille naturelle, & qu'il n'a jamais vue, est prisonniere. Il met pour sa rançon quarante mines bien comptées, entre les mains d'*Epidique*. Que fait mon drôle ? Au lieu d'amener au vieillard sa chere fille, il lui présente la maîtresse de son jeune patron, qu'il a rachetée. Pendant cette jolie manœuvre, le jeune guerrier voit à Thebes, parmi les prisonnieres, une jeune personne qui cache son nom. Il oublie son ancienne maîtresse ; achete l'esclave pour le prix de quarante mines : comme il n'a point cette

somme, il implore le secours d'un charitable usurier, qui prête les quarante mines, à condition qu'on lui paiera un gros intérêt, & qu'il sera nanti de l'esclave jusqu'au parfait paiement. Enfin, l'esclave, après avoir passé par les mains de son frere, de l'usurier, &c. est reconnue pour fille de *Péripbane*, & la musicienne reste à *Stratipocle*.

Secondement, les moyens que *les frippons d'Athenes ou de Rome* employoient, étoient bas, crapuleux, & dictés par la scélérateffe même. Nous en avons dans *Plaute*, qui se marient pour céder leur femme à leur patron.

La Cassine.

Un esclave allant par la ville au point du jour, rencontre une femme qui exposoit une jeune enfant; il prie qu'on la lui donne, & la porte à *Cléostrate*, épouse de *Stalinon*, son maître. Cette bonne femme donne à la petite fille le nom de *Cassine*, & l'éleve avec grand soin. Aussi embellit-elle tous les jours. A peine elle a seize ans que *Stalinon* & *Cuthinic* son fils en deviennent passionnément amoureux. Tous les deux se connoissent pour rivaux, & font en secret mille efforts pour se supplanter. Cependant la sage *Cléostrate*, comme mere, comme épouse, veilloit soigneusement sur *Cassine*; ce qui n'étoit pas une petite occupation, puisque nos amants ne longoient jour & nuit qu'aux moyens de tromper la vigilance de la gardienne, & à surprendre la candeur de la brebis innocente.

Le pere engagé *Olimpion*, son métayer, à demander *Cassine* en mariage, lui promettant de

l'affranchir si la première nuit de ses noces il veut lui céder son poste. D'un autre côté, le fils ayant découvert la ruse du père, fait la même proposition à *Chalin*, son écuyer, conclut le même marché avec lui, & découvre à sa mère la manœuvre du vieillard. La bonne femme est furieuse: elle veut que le sort décide entre les deux amants de *Cassine*; & tirant elle-même les instruments du hasard, elle voit avec le plus grand dépit triompher l'agent de son mari: elle est au désespoir, son fils & l'écuyer aussi. Le dernier se charge de la vengeance; il prend les ajustements de la mariée, il roste dans l'obscurité le métayer & son maître. Enfin, *Cassine* se trouve fille de *Mirrine*, voisine de *Cléostrate*. *Cuthinie* l'épouse.

Les frippons d'Athènes & de Rome ne ser-voient quelquefois les amours de leur jeune patron avec des concubines, qu'en mettant dans leur parti le père de ce même jeune homme, & en lui promettant qu'il aura les faveurs de la belle. *Plaute* va nous en fournir un exemple.

L'Asinaire.

Démonete & *Artemone* ont un fils unique nommé *Argyrippe*, qui aime éperdument *Philonie*, jeune courtisane, élève & disciple de la M... *Cléérete*. Tant qu'*Argyrippe* a de l'argent il entre chez la matrone, & jouit de sa maîtresse; dès que son trésor est épuisé on lui refuse la porte. Il fait confiance de ses amours & de ses malheurs à son père. Celui-ci ne peut procurer à son fils vingt mines, parcequ'il est pauvre & que sa femme jouit de tout le bien; mais il lui conseille de voler l'argent qu'on doit porter à sa
mere

mere pour quelques ânes que son esclave *Dotal* on son économe a vendus. *Liban* se charge de faire réussir la fripponnerie ; & l'on promet au vieillard qu'il aura sa part de la concubine. Sa femme , avertie secrètement , le surprend sur le lit de la courtisane , l'accable de reproches , & l'oblige à prendre la fuite.

Troisièmement , *les frippons d'Athenes & de Rome* agissoient quelquefois pour leur propre compte ; & le public ne partage bien leurs succès ou leurs malheurs , que lorsqu'ils décident du sort de quelques personnages honnêtes. Une des pieces de *Plaute* a bien complètement ce défaut.

La Persane.

Trimarchide , soldat Athénien , s'est engagé dans le service de Perse. Il est au siege d'Eleusipolis en Arabie , lorsque *Toxile* , son esclave , qu'il a laissé dans Athenes , devient éperdument amoureux de *Lemniselene* , courtisane qui loge chez *Dordale* , fameux M.

Toxile a beau brûler pour la belle , il faut que pour en jouir il paie comprant six cents nummes , somme très considérable pour un esclave. Un de ses amis , nommé *Sagarestion* , qui est esclave chez un riche Athénien , entreprend de la lui procurer. Il dit à son maître qu'il y a en Cretrie un attelage de bœufs très beaux à vendre pour le prix de six cents nummes : le vieillard donne dans le panneau , compte l'argent , recommande à son esclave de revenir dans sept jours avec les bœufs. Le frippon court chez son ami , & la concubine est achetée.

Tout va bien pendant quelque temps ; mais le jour qui doit ramener *Sagarestion* chez son maître

avec des bœufs, approche. *Toxile* a trop d'honneur & de conscience pour exposer son ami aux plus affreux châtimens : il va trouver un Parasite, l'engage, moyennant un bon repas qu'il lui promet, à lui confier sa fille, pour la conduire chez le M... en qualité d'esclave *Perfane*. Le M... croyant tirer grand parti des charmes de cette beauté, en donne soixante mines. Un instant après le Parasite vient réclamer sa fille, fait grand bruit, menace de la Justice le M... qui est trop content d'en être quitte pour son argent. *Sagarstion* achete des bœufs, & *Toxile* garde *Lemniselene* sans qu'il lui en coûte rien.

Les Italiens ont nombre de pieces dans ce goût. On voit très souvent la maison de *Pantalon* entièrement bouleversée par les amours de son valet *Arlequin* & de sa servante *Argentine*.

Quatrièmement, les fourberies *des frippons d'Athenes & de Rome* ne tiennent pas l'une à l'autre, & ne servent presque jamais à rien, puisqu'elles ont besoin que le hasard amene un dénouement qu'elles auroient dû faire. Telles sont celles de *Dave* dans l'*Andrienne* de *Térence*; telles sont celles de presque toutes les pieces anciennes que nous avons citées.

Cinquièmement, *les frippons d'Athenes*, & tous leurs imitateurs, trop fiers des services qu'ils rendent, deviennent impertinents à l'excès, & ravalent trop leurs maîtres. Nous en avons un exemple frappant dans *les Fourberies de Scapin*, de *Moliere*. Le héros de la piece a le front de laisser son maître à ses pieds, & d'exiger qu'il lui permette une vengeance sanglante contre son pere, auquel il a l'audace de donner une volée de coups de bâton.

Voilà à-peu-près les défauts de tous les fourbes qui ont animé les comédies de nos prédécesseurs. Un intrigant qui les imiteroit sur notre scène seroit sifflé, & mériteroit de l'être ; mais un valet qui serviroit une passion honnête, qui trouveroit le secret de se tirer des embarras les plus grands sans blesser les bienséances théâtrales, qui ne donneroit pas des coups de bâton à son patron, mais qui le tromperoit en lui faisant de fausses confidences, & qui, aussi fin que les *Daves*, les *Mascarilles*, les *Scapins*, mettroit le sceau à son adresse en procurant un sort heureux aux amants qu'il protege ; un tel intrigant, dis-je, seroit certainement applaudi. Voilà, je crois, ce que l'Auteur dont nous analysons les idées a voulu dire en nous conseillant de ne pas évoquer *les manes burlesques des frippons d'Athenes*.

Après avoir admiré la science profonde qu'il a du théâtre, après lui avoir rendu justice sur la bonté du conseil qu'il nous a donné, nous pouvons nous permettre de lui dire que les autres ne font pas vus avec la même justesse.

» Il n'évoqueroit pas les manes burlesques des
» *Merlins*, personnages fameux sur nos premiers
» treteaux ».

L'Auteur se trompe. Nos premiers treteaux n'ont pas vu briller *les Merlins*. *Merlin* l'enchanteur a été fameux sur le théâtre de la Foire & sur celui des Italiens ; mais *Merlin*, intrigant & valet, n'a commencé à figurer que dans *le Retour imprévu* (1), *les trois Freres rivaux* (2), &c. Si l'Au-

(1) Comédie en prose, en trois actes, de *Regnard*.

(2) Comédie en un acte, en vers, de *Joseph de la Font*, né à Paris l'an 1686, mort dans la même ville le 20 Mars 1725.

teur juge ces pieces dignes de nos premiers tre-
teaux, nous n'avons pas le plus petit mot à lui
répondre.

» Il faudroit que nos jeunes gens même ne se
» fient plus à nos intrigants subalternes pour
» tromper les oncles & les tuteurs de leurs maî-
» tresses ».

L'Auteur a voulu dire, sans doute, que les co-
miques venus après *Moliere* & *Regnard*, ayant
perdu de vue cette gaieté naturelle avec laquelle
on doit faire parler les valets, cet esprit souple,
délié avec lequel on doit les faire agir, n'ont plus
osé en introduire sur la scene; mais il est ridicule
de dire, parceque l'impuissance des Auteurs
les a bannis du théâtre, qu'ils ne jouent plus
le même personnage dans le monde. Il est clair
qu'il faut des courtiers aux amants assez malheu-
reux pour ne pouvoir faire l'amour de plain-
pied : à qui s'adresseront-ils donc, si ce n'est aux
personnes qui les entourent ? La petite bour-
geoise intéresse sa servante; la femme de condi-
tion, la plus chérie de ses femmes; le Duc, son va-
let-de-chambre; le Prince, celui qui porte le titre
de son ami : alors ces intrigants en chef font agir
les baigneurs, les marchandes de modes, les maî-
tres à chanter, à danser, &c.

» Que les modernes amours ont des courtiers
» plus décents, quoiqu'ils fassent la même chose.
» Qu'un état ne doit point empiéter sur un au-
» tre ».

Pour moi j'ignore comment on peut allier la
décence avec le métier de *Mercur*e, & je soutiens
qu'il seroit encore plus indécent à nos yeux si
nous le faisons exercer sur notre théâtre par des
personnages distingués. Les ressorts de l'art se-

roient révoltants dans leurs mains ; ils font rire dans celles d'un valet.

» Que les valets en un mot n'ont plus de crédit
» que chez les vieux garçons ».

Voilà qui est très singulier. Je ne favois pas qu'une des graces du mariage fût de mettre les hommes à l'abri des fourberies, & sur-tout à Paris. Depuis quand la mode a-t-elle donc si fort changé ? Marions-nous au plus vîte sur la parole de l'Auteur. Mais non : interrogeons avant les maris, ou plutôt leurs voisins.

Croyons l'Auteur lorsqu'il nous exhorte à ne pas marcher sur les traces *des frippons d'Athenes*. Croyons-le encore lorsqu'il nous dit dans sa même préface : » Est-il si minces coteries qui ne soient
» hérissées d'ombrages, de prétentions, & n'af-
» fectent de poser les limites d'un art dont ils n'ont
» pas les premières idées ? Ces petits inquisiteurs,
» ces tyrans désœuvrés se remuent chacun dans
» leur coin ». Mais gardons-nous d'ajouter foi à ses paroles quand il veut exclure de la scene les intrigants à livrée : tout le monde n'est pas en état d'employer des intrigants à talons rouges.

Loin de convenir que nos mœurs ne veulent plus qu'on mette des domestiques intrigants sur la scene, je soutiens que jamais siècle ne le permit, ne l'exigea même davantage. Dans quels temps les valets ont-ils été plus éduqués, plus fins, plus civilisés, plus élégants, plus familiarisés avec leurs maîtres que dans celui-ci ? Les *Merlins* du siècle ne sont-ils pas de toutes les parties fines de leur patron, ne les arrangent-ils pas, n'y conduisent-ils pas les prêtresses qui doivent y sacrifier, ne sont-ils pas quelquefois les premiers sacrificateurs ? Puisqu'ils sont les témoins, les con-

fidents, les intendants des plaisirs de leur maître, n'est-ce pas à eux de tromper les peres ou les tuteurs qui voudroient les croiser ? D'ailleurs, s'ils sont découverts, le pere ou le tuteur dupé ne peut que les mettre à la porte, & la peur du châ-timent doit bien moins les intimider que les misérables esclaves sur qui les patrons avoient un pouvoir absolu, & qui pour prix de leurs fourberies pouvoient les envoyer au supplice. Je conclus de tout cela qu'il faut laisser à notre théâtre un personnage qui peut être amusant, & aux laquais, aux femmes de chambre un métier qui peut leur être avantageux. On pourra me nier cette vérité ;

Mais en tout cas,

Les exemples fameux ne me manqueront pas.

Nous avons dit en passant que les Anciens avoient le défaut de ne pas faire dénouer leurs pieces d'intrigue par l'intrigant même ; nous ne pouvons nous déguiser que nos pieces dans ce genre ont le même vice. Combien de comédies où l'acteur qui est l'ame de la machine, celui qui a tout mis en mouvement pendant quatre actes, se trouve n'avoir rien fait à la fin, puisque les différents ressorts qu'il a employés ne concourent pas au dénouement ! *Moliere* lui-même n'est pas exempt d'un pareil reproche. Je suis fâché, pour la gloire de son *Scapin*, que ses fourberies redoublées ne contribuent pas au bonheur des amants qu'il protege. Une nourrice & un bracelet lui enlèvent cet honneur. La nourrice apprend à *Géronte* que la belle *Hyacinthe* est sa fille, & le bracelet prouve que *Zerbiette* doit le jour au seigneur *Argante*.

C H A P I T R E XII.

Des Pièces intriguées par une Soubrette.

BIEN des personnes se figurent peut-être qu'une *Soubrette* intrigante peut employer les mêmes ressorts qu'un valet : elles se trompent. J'ose dire que l'un & l'autre tendent au même but par un art tout-à-fait différent.

Un valet fourbe doit faire éclater, dans tous les embarras qu'un sort contraire lui oppose, ces tours vigoureux qu'une tête profonde peut seule concevoir, & qui étonnent le spectateur. Une *Soubrette* qui se mêle d'intriguer ne doit employer que ces petits traits fins, adroits, déliés, auxquels les femmes sont si bien stylées; ces faussetés, ces perfidies qu'elles savent si bien couvrir du masque de l'ingénuité : aussi est-il plus difficile de faire filer une intrigue à une *Soubrette* qu'à un valet. Voilà sans doute la raison pour laquelle nous avons un très petit nombre de pièces dans ce genre. Je ne vois que dans *Quinault* un exemple digne de nous servir de modèle. C'est dans *la Mere coquette*, ou *les Amants broillés*.

Extrait de la Mere Coquette, ou les Amants brouillés, Comédie en vers, en cinq actes.

Le mari d'*Ismene* s'est embarqué pour ses affaires; il est pris par les Turcs. Sa femme, très coquette, loin de soupirer après le retour de son mari, le fait passer pour mort, & prend le deuil

d'avance. *Crémence*, vieux ami du mari d'*Ismene*, est plus humain qu'elle; il fait partir son valet *Champagne* pour la Turquie, avec ordre de racheter son ami s'il peut en avoir des nouvelles. Mon drôle qui, sans doute, craignoit l'air de la Turquie, s'arrête à *Malthe*, y boit de bon vin grec, fait connoissance avec un vieux Parisien qui a été esclave chez les Turcs, se fait instruire de leurs mœurs, & revient en état de pouvoir soutenir qu'il a fait les plus grandes perquisitions dans le voyage qu'on lui a ordonné.

Ismene est devenue éprise de l'amant de sa fille; elle craint le retour de *Champagne*; elle ouvre son cœur à *Laurette* sa suivante, qui se charge de faire soutenir à *Champagne* que le mari d'*Ismene* est mort. *Champagne* refuse de dire une chose dont il n'est pas certain. La fine *Soubrette* fait à propos lui montrer un diamant, & lui en vanter le prix; ce qui le détermine.

Il est ensuite question de brouiller les deux jeunes amants, sans quoi *Accante*, espérant de s'unir à la fille, ne voudroit certainement pas épouser la mere. *Laurette* se charge encore de les désunir. Elle dit d'abord à *Isabelle* qu'*Accante* aime une autre beauté; elle aigrit sa douleur. *Isabelle* veut que son perfide lui avoue lui-même sa légèreté. *Laurette* lui représente que l'honneur du sexe & la fierté ne lui permettent pas de parler à son amant après son indigne procédé. *Isabelle* veut du moins lui écrire. *Laurette* craignant qu'une autre personne ne se charge du billet, promet de le remettre.

Laurette tenant le billet destiné pour *Accante*, voit venir *Champagne* son valet: elle cache la lettre, mais de façon à la laisser entrevoir; puis

feignant d'être surprise, elle dit que c'est un billet d'*Isabelle* pour le *Marquis* qu'elle aime. *Accante* arrive, *Champagne* l'instruit de la prétendue infidélité de sa maîtresse, malgré les signes redoublés de *Laurette*, qui feint de vouloir l'empêcher de parler, qui nie d'avoir reçu un billet, & qui en faisant semblant de le cacher dans son corset, le place de manière que *Champagne* peut l'en arracher & le remettre à son maître. Il est sans dessus, & conçu en ces termes :

Je voudrois vous parler, & nous voir seuls tous deux :

Je ne conçois pas bien pourquoi je le desiré.

Je ne fais ce que je vous veux :

Mais n'aurez-vous rien à me dire ?

Accante est furieux. *Laurette* augmente sa rage en lui disant que sa jeune maîtresse aime le *Marquis* à l'excès. Il veut aller lui reprocher sa perfidie. *Laurette*, qui craint leur entrevue, lui conseille de mépriser son ingratitude, & de ne pas lui parler. Comme il persiste dans la résolution de la voir, *Laurette* sort pour l'avertir, dit-elle, mais bien plutôt pour l'empêcher de paroître ; quand le hasard la conduit. *Laurette* anime si bien *Accante*, qu'il n'est plus le maître de son dépit, & qu'il sort en déchirant le billet qu'il croit adressé au *Marquis*. *Laurette* profite de l'occasion pour prouver à sa jeune maîtresse qu'*Accante* la méprise à l'excès, puisqu'il fait si peu de cas de sa lettre. *Isabelle* se repent de l'avoir écrite. *Laurette* saisit ce moment de dépit, lui conseille de nier que le billet fût pour *Accante*, & de dire qu'il s'adressoit à un autre, au *Marquis* par exemple. *Isabelle* s'abandonne entièrement à elle.

Laurette fait une fausse confiance à *Champa-*

gne. Elle lui dit que le *Marquis* doit être introduit pendant la nuit chez sa maîtresse : ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle ne ment pas. Elle a supposé le projet d'un combat entre le *Marquis* & *Accante*. *Isabelle*, toute piquée qu'elle est contre *Accante*, craint encore pour ses jours. *Laurette* lui persuade, pour éviter, dit-elle, le malheur qu'elle redoute, de retenir le *Marquis* chez elle, tandis qu'on ira avertir les parents des deux champions. *Isabelle* y consent : tout est si bien disposé par la fine *Soubrette*, qu'*Accante* voit entrer le *Marquis* dans l'appartement de sa maîtresse. Elle paroît malgré *Laurette*, qui craint toujours une explication. *Accante* la raille sur son rendez-vous avec le *Marquis*. *Isabelle* piquée lui dit que le *Marquis* auroit pu s'y rendre s'il n'eût pas déchiré le billet qu'elle lui avoit écrit.

Enfin les amants se trouvent seuls, s'expliquent, se raccommoient, & se promettent de bien gronder *Laurette*, quand elle les appaise en leur apprenant que le vieil esclave ramené de Malthe par *Champagne* est le mari d'*Ismene*, pere d'*Isabelle*, & qu'il la marie avec *Accante*.

Lorsque j'ai conseillé de prendre l'intrigue de cette piece pour modele, j'ai voulu faire remarquer les ressorts que *Laurette* met en usage. Ils sont fins, souples, délics, dignes enfin de son sexe. Mais sachons distinguer une faute qui ne peut qu'empêcher le spectateur de s'intéresser à leur réussite. *Laurette* les emploie en faveur d'une vieille coquette dont l'amour nous doit faire rire de pitié : contre qui encore ? contre deux amants jeunes, aimables, de bonne foi, pour qui tous les vœux des spectateurs se réunissent.

Remarquons encore que cette faute en en-

traîne nécessairement une autre. Si les fourberies qu'on oppose au bonheur de deux amants intéressants réussissent, & que le dénouement ne leur soit pas favorable, le spectateur s'indigne avec raison. Si une catastrophe heureuse comble les vœux des amants & les unit, toutes les fourberies qui les ont croisés ont le défaut que nous avons reproché aux Anciens; elles se trouvent inutiles à la fin de la pièce, & n'y ont été mises en jeu que pour l'allonger.

Revenons à la différence qu'il y a d'un intrigant à une intrigante. Les fourberies du *Dave* de *Térence* seroient trop fortes chez la *Laurette* de *Quinault* (1); celles de *Laurette* seroient petites,

(1) *Quinault*, né à Paris en 1635; il étoit fils d'un Boulanger: c'est à quoi *Furetiere* fait allusion en disant: « *Quinault* est la meilleure pâte d'homme que Dieu ait jamais faite; il oublie les outrages qu'il a soufferts de ses ennemis, il ne lui en reste aucun levain sur le cœur. Il a eu quatre ou cinq cents mots de la langue pour son partage, qu'il blute, qu'il fasse & refasse, & qu'il pétrit le mieux qu'il peut ».

Quinault fut formé dès l'enfance à la poésie, par *Tristan l'Hermite*: il n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il composa *les Rivaux*. Il méconnut d'abord ses talents: il s'adonna sans succès à la comédie & à la tragédie. Il regne dans ses pièces tragiques un ton fade & doux qui fit dire à *Boileau*:

Les héros, dans *Quinault*, parlent bien autrement;

Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Ce Poète né avec une oreille saine & délicate, un cœur tourné à la tendresse, paroïssoit plus propre à composer des vers lyriques; aussi y réussit-il parfaitement. Il avoit une docilité merveilleuse à se conformer aux idées, ou plutôt aux caprices des Musiciens. Louis XIV lui accorda une pension de deux mille livres: il ne fut pas ingrat, & chanta son bienfaiteur dans les prologues de ses opéra.

employées par *Dave* ou quelque autre fourbe de cette espece. Opposons deux exemples.

LA MERE COQUETTE,

ACTE III. SCENE II.

CHAMPAGNE, LAURETTE.

C'est ici que *Laurette* voulant brouiller les deux amants, & voyant *Champagne*, feint de cacher le billet tendre & sans dessus qu'*Isabelle* lui a remis pour son cher *Accante*.

CHAMPAGNE.

Quas-tu là ?

LAURETTE.

Moi ? qu'aurois-je ?

CHAMPAGNE.

Un billet que tu caches.

LAURETTE.

Mon Dieu ! que tu vois clair !

CHAMPAGNE.

Je suis dépayfé,

Vois-tu ; j'ai de bons yeux, & suis un peu rusé :

J'ai vu, comme j'entrois, retirer *Isabelle*,

Et je gagerois bien que ce billet est d'elle ;

Qu'au rival de mon maître. . .

LAURETTE.

Oh !

CHAMPAGNE.

Gageons, si tu veux !

LAURETTE.

Ah ! que les gens si fins sont quelquefois fâcheux !

C H A M P A G N E.

Ce poulet va fans doute au Marquis?

L A U R E T T E.

Tu devines.

C H A M P A G N E.

Nous démêlons un peu les ruses les plus fines.

Les voyages font bien les gens!

L A U R E T T E.

Sans contredit.

C H A M P A G N E.

Mais fur-tout le vin grec ouvre bien un esprit.

S C E N E III.

ACCANTE, CHAMPAGNE, LAURETTE.

L A U R E T T E.

Hé! Monsieur, croyez-moi, parlez-nous fans finesse;

Vous cherchez Isabelle, & non pas ma maîtresse:

Avouez fans façon ce qu'aîsément je vois.

A C C A N T E.

Ah! si je l'avouois, que dirois-tu de moi?

L A U R E T T E.

Moi? qu'aurois-je à vous dire? Il ne m'importe guere;

Chacun peut en ce monde aimer à sa maniere;

Et je n'ai pas dessein, par mes raisonnemens,

De vouloir réformer les erreurs des amants.

A C C A N T E.

Sont-ce là les conseils que Laurette me donne?

L A U R E T T E.

Je ne me mêle point de conseiller personne:

Les plus sages confeils, les meilleures leçons,
A gens bien amoureux, Monsieur, font des chançons.

C H A M P A G N E.

Si vous saviez quel est votre rival indigne. . .

A C C A N T E.

Qui seroit-ce, dis donc ?

C H A M P A G N E.

Laurette me fait signe.

L A U R E T T E.

Il parle sans savoir.

C H A M P A G N E.

Je fais tout, & fort bien ;

Mais elle ne veut pas que je vous dise rien.

A C C A N T E.

Souffre au moins qu'il acheve.

L A U R E T T E.

Eh ! Monsieur, il se raille.

A C C A N T E.

Tu lui fais signe encor.

L A U R E T T E.

Qui ? moi ? c'est que je bâille.

C H A M P A G N E.

Pourquoi ne veux-tu pas me laisser découvrir

Ce qui pourroit aider Monsieur à le guérir ?

N'aura-t-il pas sujet de haïr Isabelle,

S'il fait que le Marquis tient sa place auprès d'elle ?

A C C A N T E.

C'est mon cousin, dis-tu ?

L A U R E T T E.

Que fait-il ce qu'il dit ?

Il s'est mis malgré moi cette erreur dans l'esprit.

Croyez, sur mon honneur. . .

C H A M P A G N E.

Penses-tu qu'on te croie ?

Et certain billet doux qu'au Marquis elle envoie ,
Que tu portois toi-même , est-ce erreur que cela ?

L A U R E T T E .

J'aurois pour le Marquis un billet !

C H A M P A G N E , *tirant le billet du sein de Laurette.*

Le voilà.

A C C A N T E .

Donne.

L A U R E T T E .

Eh ! que voulez-vous ?

C H A M P A G N E .

Il ne veut rien que lire.

Laisse faire Monsieur.

L A U R E T T E .

Comment . . .

C H A M P A G N E .

Laissez-la dire.

A C C A N T E .

Laurette à mon rival porte donc ce poulet ?

L A U R E T T E .

Tu me trahis ainsi !

C H A M P A G N E .

Le grand tort qu'on te fait !

L A U R E T T E .

Ne croyez pas , Monsieur , que jamais je permette . . .

C H A M P A G N E .

Hé ! pour l'amour de moi , si tu m'aimes , Laurette . . .

(*A Accante.*)

Elle consent , Monsieur , puisqu'elle ne dit rien.

L A U R E T T E .

Je ne fais que trop sotté , & tu le fais trop bien.

.

On rit des petites mines que fait *Laurette* en cachant à demi sa lettre , en tâchant de la faire appercevoir , en se défendant foiblement lorsque *Champagne* veut la prendre. Toutes ces simagrées vont à son sexe ; aussi sont-elles applaudies : mais des coups de force pareils à celui que je vais citer , seroient ridicules si une soubrette les faisoit.

Je présenterai , pour modele & pour exemple , un trait de fourberie pris dans une de mes pieces. Je vois déjà mes lecteurs me traiter d'orgueilleux , de téméraire. N'importe , je leur soutiendrai encore que le trait dont je parle est sublime , & qu'il n'y en a pas un aussi vigoureux , aussi réfléchi dans tous les Théâtres connus. Mais c'est assez longtemps m'exposer à passer pour un présomptueux , ou tout au moins pour un homme très mal-adroit. Je m'empresse d'avouer que l'idée de la scene que je vais citer appartient à *Plaute* (1) : c'est

(1) LES BACCHIDES.

ACTE IV. SCENE V.

CHRISALE, MNESILOQUE, PISTOCLERE.

Mnesiloque est amoureux de *Bacchis* , lorsque *Nicobule* son pere lui ordonne d'aller à Ephese pour y recevoir douze cents philippes. Il part ; il touche la somme , revient bien vite sur ses pas , guidé par l'amour. Le Capitaine *Cléomarque* veut emmener la belle , si on ne lui donne deux cents philippes. *Chrisale* , esclave de l'amant , fait croire à *Nicobule* que *Mnesiloque* , crainte des pirates , a laissé les douze cents philippes à Ephese , entre les mains d'un Prêtre. Le bon vieillard croit l'esclave sur sa parole. Le fils , maître d'une grosse somme , se prépare à payer la rançon de celle qu'il aime , lorsqu'on lui persuade qu'elle est infidelle. Il est furieux. Il jure de l'abandonner à son malheureux sort , court vers *Nicobule* son pere , lui avoue la friponnerie de *Chrisale* , & lui rend les douze cents philippes. Quelques instans après il apprend que *Bacchis* a toujours
pour

pour cela que j'en fais si bien les honneurs. Je remercie *Moliere*, *Regnard*, & leurs successeurs, de me l'avoir laissée.

LE MARIAGE INTERROMPU,

ACTE II. SCÈNE VII.

DAMIS, FRONTIN.

Damis revenant de Bourdeaux, où il a été voir sa sœur, devient amoureux de *Julie*, jeune veuve qui voyage avec lui. A leur arrivée à Paris, *Julie* prie *Damis* de lui indiquer un hôtel garni. Celui-ci la conduit dans une maison qui appartient à *M. Argante*, son pere. Le bon-homme est à sa campagne; mais apprenant que son fils loge des femmes chez lui, il arrive sans se faire annoncer,

pour lui la tendresse la plus vive: il est au désespoir d'avoir rendu l'argent. Il prie son esclave de réparer le mal qu'il a fait, & d'avoir soin de ses affaires.

C H R I S A L E.

De quoi voulez-vous que j'aie soin ?

P I S T O C L E R E.

De quoi ! de livrer un nouvel assaut au coffre-fort du bon-homme. Rentre bien vite en lice. Invente, machine ; tire de ton arsenal telles armes que tu voudras, rassemble toutes tes batteries ; enfin attaque, combats avec tant d'adresse & de bravoure, que tu remportes aujourd'hui une seconde victoire, & que tu escamotes de l'argent au rusé vieillard.

C H R I S A L E.

Je n'y vois presque pas d'apparence.

M N E S I L O Q U E.

Si tu favois comment il m'a parlé de toi...

C H R I S A L E.

Qu'a-t-il dit ?

M N E S I L O Q U E.

Il m'a dit que si tu voulois lui persuader que le soleil est le soleil ;

& cause le plus grand des embarras, puisque *Damis*, qui s'est dit maître de son sort, vient de signer avec *Julie* le contrat qui doit les unir à jamais.

Frontin, valet de *Damis*, est le premier à qui le vieillard s'adresse. Le fourbe lui persuade que *Julie* est *Constance*, cette fille chérie qu'il n'a point vue depuis sa plus tendre enfance. Il lui dit que *Damis* l'a conduite à Paris sans l'en prévenir, pour lui causer une agréable surprise. La colere du vieillard se change en joie. *Julie*, pressée par son amant & l'amour, consent à se prêter au stratagème de *Frontin*. *Argante* lui fait mille caresses, en croyant embrasser sa fille : il est enchanté qu'elle ait quitté Bourdeaux ; &, pour la fixer à Paris, il veut absolument l'y marier : de sorte que *Damis* est obligé de lui révéler le stratagème de son valet. Il espere que son aveu lui

il croiroit aussi-tôt que c'est la lune ; & que si tu lui disois qu'il est jour, il assureroit qu'il est nuit.

CHRISALE.

Par Hercule ! je vous moucherai encore aujourd'hui, mon homme, & de bien près, afin que vous n'ayez pas dit cela pour rien.
 Apportez tout ce qu'il faut pour écrire & former une lettre ; une aiguille, de la cire, des tablettes & du lin. . . . Prenez promptement ce stylet & ces tablettes. . . . » Mon pere, j'ai l'honneur de vous
 » donner avis que *Chrisale* ne cesse de me gronder & de m'injurier
 » depuis que je vous ai rendu le dépôt d'or tout entier ; il voudroit
 » que j'en eusse volé la meilleure partie. . . . Je vous avertis donc,
 » mon pere, de vous tenir bien sur vos gardes contre ce coquin-là, &c.

La lettre que *Chrisale* fait écrire ne sert à rien dans la piece, & c'est un grand défaut : voilà vraisemblablement pourquoi *Moliere* & *Regnard* ne s'en sont point emparés. J'ai tâché de la rendre utile dans la mienne : il ne m'appartient pas de décider si j'ai bien réussi.

vaudra un consentement favorable à ses desirs. Point du tout. *Argante*, inexorable, veut chasser *Julie*, & jure de faire casser le contrat que son aveu n'a pas rendu valable. C'est alors que *Damis* a recours à *Frontin*.

D A M I S.

Ah ! te voilà, *Frontin* !

F R O N T I N.

Oui ; *Frontin* écoutoit.

D A M I S.

Tu connois mes malheurs ?

F R O N T I N.

Je suis très bien au fait.

D A M I S.

Comment revoir *Julie* ? & sur-tout comment faire
Pour lui signifier les ordres de mon pere ?

F R O N T I N.

Je ne veux point payer, comme il a dit, pour tous.
Adieu, Monsieur *Damis*, je prends congé de vous.

D A M I S.

Je suis au désespoir, & *Frontin* m'abandonne !

F R O N T I N.

C'est que, sans me charger des dettes de personne,
Je dois assez pour moi. Serviteur.

D A M I S, *l'arrêtant.*

Quoi ! *Frontin*,

Tu n'auras point pitié de mon affreux destin !

F R O N T I N.

Puis-je guérir le mal qu'a fait votre imprudence ?

• • • • •
• • • • •

D A M I S.

Frontin !
K ij

FRONTIN.

Monsieur.

DAMIS.

Je te croyois touché de mon chagrin.

FRONTIN.

Vous m'avez trop bien peint au bon Monsieur Argante.

DAMIS.

Sers-moi, je te promets cent pistoles.

FRONTIN.

De rente ?

DAMIS.

De rente si tu veux.

FRONTIN, *avec enthousiasme.*

Silence ! attention !

'Ah ! comme l'or agit ! ... La belle invention !

Elle va m'illustrer ! ... Dites-moi, je vous prie ;

Si pendant douze jours j'arrête ici Julie ,

Si je gagne ce temps, serez-vous satisfait ?

DAMIS.

Oh ! beaucoup. Mais comment ?

FRONTIN.

Motus : c'est un secret.

'Approchons cette table... Allons, mon secrétaire ,

Il faut bien vite écrire à Monsieur votre père.

Je dicterai.

DAMIS.

Voyons.

FRONTIN *se jette dans un fauteuil, & se caresse en riant.*

Pas mal ! ...

DAMIS.

Dépêche-toi.

FRONTIN.

Oh ! tout beau, s'il vous plaît... Convenez avec moi

Que ce que j'entreprends est assez difficile.

D A M I S.

Oui.

F R O N T I N *dicte.*

» Mon pere, après avoir eu le malheur de vous dé-
» plaire, je n'ose paroître à vos yeux ; mais je crois de-
» voir vous avertir de ne pas ajouter foi à ce que Frontin
» pourra vous dire...

D A M I S, *surpris.*

Tu veux...

F R O N T I N.

Ecrivez.

(*Il dicte.*)

» Non content de vous avoir déjà trompé, il veut s'excuser
» ser auprès de vous en vous trompant encore...

D A M I S.

Mais...

F R O N T I N.

Suis-je un imbécille ?

Je fais bien ce qu'il faut.

(*Il continue de dicter.*)

» C'est un fourbe, un scélérat, un traître.

D A M I S.

Oh ! pour le coup, Frontin !

C'en est trop.

F R O N T I N, *s'impatientant.*

Vous plaît-il, mon secrétaire, enfin
Faire mes volontés ? Ne suis-je pas le maître
De m'appeller un fourbe, un scélérat, un traître ?
Vous prenez bien ce droit, & même trop souvent.

D A M I S.

Soit, écrivons.

F R O N T I N *lit le billet.*

Lifons : un fourbe, fort bien ! un scélérat, un
traître, c'est excellent !

Qu'on rende ce poulet à Monsieur votre pere.

D A M I S.

Et tu crois me servir ?

F R O N T I N.

Sortons : c'est mon affaire.

En vain le fort cruel veut me pousser à bout :

Un homme vraiment grand fait triompher de tout.

(*Avec enthousiasme.*)

Reine du monde entier , divine fourberie ;

C'est à toi d'éclairer , d'échauffer mon génie ;

Et que sur mes hauts faits l'univers m'admirant...

Silence , mon orgueil : réussissons avant.

Frontin emploie cette même lettre pour faire croire à *M. Argante* que son fils lui a menti , que *Julie* est réellement sa fille : & pour l'engager à la retenir chez lui . . . Je résisterai à la tentation de rapporter la scène , parcequ'elle est de moi. La précédente suffit pour prouver que l'enthousiasme de *Frontin* seroit aussi ridicule dans *Laurette* , que les petites grimaces de *Laurette* seroient minuscules chez *Frontin*. Le spectateur , témoin des ruses d'un valet , doit s'écrier avec étonnement : *Ah ! le fourbe !* Celles d'une foubrette doivent lui faire dire en fouriant : *La fripponne ! comme elle est rusée !*



CHAPITRE XIII.

Des Pièces intriguées par les Maîtres.

Nous avons des comédies dans lesquelles les maîtres imaginent quelques ressorts, & de dessein prémédité, les font agir eux-mêmes; mais nous en voyons peu dans lesquelles ils prennent sur eux de les combiner tous, de les faire tous mouvoir, de faire enfin marcher toute la machine.

» Mais! mais! pourquoi cela, disent les *personnes du bon ton* (1)? voilà qui est du dernier » singulier. N'avons-nous pas autant d'esprit que » nos gens? « — Oh! beaucoup plus! — » Ne » sommes-nous pas aussi intrigués qu'eux? « — Infinitement davantage! Je le fais très bien; mais les *gens du bel air* voudroient qu'un comique les plaçât sur la scène, moins tels qu'ils sont, que tels qu'ils veulent paroître; qu'il ne s'attachât qu'aux mines, aux grimaces, & ne dévoilât pas le fond du cœur; qu'il peignît ces travers, ces ridicules qu'on a érigés en agrément; & non ces vices que l'éducation, que la politesse masquent, mais qu'elles ne cachent pas à un observateur profond.

Il est essentiel de prouver la vérité de ce que j'avance; & je demande: Y a-t-il dans le grand monde de jeunes Demoiselles qui trompent leurs tuteurs, qui imaginent mille stratagèmes pour

(1) *Personnes du bon ton, gens comme il faut, ou du beau monde & du bel air, mots de convention.*

fecouer leur tyrannie ? Sans doute, me dira-t-on ; il en est qui font pis , puisqu'elles trompent leur pere même , se font enlever , se jettent dans les bras de leur amant , & tout ce qui s'ensuit. Je suppose présentement que nous ne connoissons pas l'*Ecole des Maris* , & qu'on la joue pour la premiere fois ; gageons que nos femmes les plus décidées , mais très exactes sur les bienséances , trouveront les fourberies qu'*Isabelle* fait à son tuteur indécentes chez une Demoiselle bien née. Sans doute , va-t-on me dire encore , & ces femmes auront raison : notre siecle , devenu délicat , ne souffre plus des indécentes pareilles. Eh bien ! accordez-vous donc ; & lorsqu'il y a des fourberies à mettre sur la scene , permettez qu'on les fasse faire par ceux qu'elles ne dégradent point , par vos valets , par vos soubrettes ; laissez-les profiter du privilege qu'ils ont de paroître fourbes sans se dégrader , & n'en soyez pas jaloux.

Je demande la permission de citer un exemple plus fort , & je dis : Voit-on aujourd'hui des jeunes gens de famille déshonorer leur rang en excroquant de riches dupes , en leur faisant bassement la cour , pour emprunter de l'argent qu'ils ne rendront jamais ? Hélas ! vont s'écrier en chœur les victimes de ces petits ou de ces grands Messieurs , & de leur adresse , il n'en est que trop pour notre malheur ! Hé bien ! qu'on nous représente , comme *Moliere* dans son *Bourgeois Gentilhomme* , un Monsieur le Comte faisant agir tous les ressorts de son esprit intrigant pour excroquer de l'argent à *M. Jourdain* , lui voler une bague & lui faire régaler sa maîtresse , se souciant fort peu de passer pour le Mercure du bourgeois ; u'on mette , dis-je , aujourd'hui un pareil intri-

gant dans une piece , & les gens du bel air vont lapider l'Auteur. Ils veulent cependant occuper la scene sans partage. Eh ! Messieurs, si vous voulez absolument remplir le théâtre , & figurer seuls sur un lieu destiné à tous les états, souffrez qu'on vous y fasse voir tels que vous êtes , tels même qu'il le faut pour faire aller la machine dont vous voulez seuls faire mouvoir les ressorts.

Thomas Corneille est de tous les Auteurs celui qui a fait imaginer par des maîtres l'intrigue la plus fine , la plus agréable ; mais cette même intrigue , toute fine , toute agréable qu'elle est , nous prouvera que les ressorts imaginés par des personnages distingués ne peuvent pas conduire la machine bien loin , avec ce ton , cette décence , ces égards quelquefois ridicules , que les gens du monde exigent aujourd'hui , & ne fauroient suffire à une grande piece. Analysons l'intrigue du *Baron d'Albikrac*.

Une vieille femme se croit encore jeune , a l'ambition de plaire à tout le monde , & s'en flatte aisément. Une jeune niece , qui loge chez elle , l'embarasse beaucoup , parcequ'elle craint de se voir enlever quelques hommages. Ses craintes augmentent quand elle surprend *Angélique* écoutant les douceurs d'*Oronte*. On détourne adroitement les apparences & les soupçons , en lui persuadant qu'*Oronte* est épris d'elle , & que n'osant déclarer son amour , il prioit *Angélique* de parler pour lui à sa tante. *Oronte* est obligé , malgré lui , de soutenir le mensonge qui le jette dans un grand embarras , sur-tout lorsque la vieille , écartant tout le monde , se trouve tête à tête avec lui.

ACTE III. SCÈNE IV.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE, *après avoir renvoyé sa Niece, Léandre
& Lisette.*

Je crois que vous devez avoir l'ame contente ;
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié,
Je fais assez pour vous.

ORONTE.

C'est trop de la moitié.

LA TANTE.

Je vous aime, & , pour prix d'un zele si discret,
Je vous puis aisément épouser en secret.

ORONTE, *à part.*

M'épouser en secret ! Me voilà bien. Courage.

LA TANTE.

Ce soir nous signerons ; demain le mariage.
Chez moi je suis maîtresse, & l'hymen contracté ;
Lisette étant pour nous, tout est en sûreté.
Quoi ! vous en soupirez !

ORONTE.

Ah ! douceurs imparfaites !

Que ne me parliez-vous tantôt comme vous faites ?
Mon amour n'eût alors fait scrupule de rien,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du sien.

LA TANTE.

Léandre m'aimeroit !

ORONTE.

D'une amour éperdue.

LA TANTE.

Cet aveu me surprend.

O R O N T E.

Ah ! Madame , il me tue.

L A T A N T E.

Depuis quand savez-vous que j'ai touché son cœur ?

O R O N T E.

Trop tard pour mon repos , trop tôt pour mon malheur.

.

L A T A N T E.

Je saurai son secret.

O R O N T E.

Il voudra le cacher ;

Je le connois , en vain vous croirez l'arracher.

Tandis qu'il languira d'ennuis , d'inquiétude

A démentir sa peine il mettra son étude :

Feignant d'être content.

.

Cette scène est extrêmement comique ; on ne sauroit le nier. Celle que la tante va faire avec *Léandre* doit nécessairement l'être davantage, parce que les choses sont très bien préparées pour cela.

S C E N E V I.

L A T A N T E, L É A N D R E.

L A T A N T E, *retenant Léandre.*

Léandre , me laisser pour une promenade !

Vous êtes bien discret !

L É A N D R E.

Moi ?

L A T A N T E.

Cela vous surprend ?

L É A N D R E.

J'écoute le reproche, & n'en suis point la cause.

L A T A N T E.

Hé! j'en avois déjà soupçonné quelque chose ;
Mais mon sexe.

L É A N D R E.

De quoi me voulez-vous parler ?

L A T A N T E.

Un homme, quand il veut, fait bien dissimuler !
Vous ne m'aimez donc pas ?

L É A N D R E.

Moi, Madame ?

L A T A N T E.

Vous-même.

L É A N D R E.

Si, sans en rien savoir, il se peut que l'on aime. . . .

L A T A N T E.

Que vous êtes injuste ! On me l'avoit bien dit
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adresse & d'esprit !

L É A N D R E.

Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flamme ?

L A T A N T E.

Celui qui comme vous voit au fond de votre ame,
Votre ami.

L É A N D R E.

Quoi ! ces feux, ces amours prétendus,
Vous les savez d'Oronte ?

L A T A N T E.

Oui, de lui. Mais bien plus ;

Il m'a dit qu'ayant su combien je lui suis chere,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un désespoir jaloux...

L É A N D R E, *bas.*

Si quelque adroit détour ne m'aide à m'en tirer ;

(*Haut.*)

Elle m'accablera. . . . Madame, quand Oronte
De mon amour pour vous vous a fait le beau compte ;
Ne lui parliez-vous point de l'épouser ?

L A T A N T E.

Demain ;

S'il l'eût pu consentir.

L É A N D R E.

Vous l'offrirez en vain.

Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adresse.

L A T A N T E.

Seroit-il marié ?

L É A N D R E.

Non pas ; mais. . . .

L A T A N T E.

Hé bien, qu'est-ce ?

L É A N D R E.

Ce seroit le trahir que vous en dire plus.

L A T A N T E.

De grace,

L É A N D R E.

Vous vouliez récompenser son feu :

La chose est impossible, il est votre neveu.

. Oronte est fils de votre frere ;

Qui, laissant ce pays pour l'Angleterre, aima
La Comtesse d'Uspék qu'à son tour il charma :
De leurs amours secrets ce fruit ferra la chaîne.

.

Léandre croit avoir délivré son ami des persécutions de la *Tante* ; mais il ne l'instruit pas du mensonge qu'il a fait : ce qui jette *Oronte* dans un plaisant embarras.

ACTE IV. SCÈNE II.

LA TANTE, LISETTE, ORONTE.

LA TANTE.

Jugez si ma joie est la vôtre
Quand je fausse pour vous compagnie à toute autre.
Du jardin tout exprès j'ai su me dérober.

ORONTE.

Aussi Lisette fait.

LA TANTE.

Que vous savez fourber.

.
On fait l'amour à Londres aussi bien qu'à Paris.

ORONTE.

Qu'il s'y fasse ! qu'aura cet amour qui me touche ?

LA TANTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour vous fermer la bouche.
La Comtesse d'Uspek... Vous êtes interdit !

ORONTE, *bas*.

Léandre m'a joué : qu'est-ce qu'il aura dit ?
N'étant instruit de rien , je ne fais que répondre.

LA TANTE.

Hé bien , fais-je la carte , & ce qu'on fait à Londres ?

ORONTE.

Madame...

LA TANTE.

Elle étoit belle.

ORONTE.

Il ne m'est pas permis...

L A T A N T E.

Parlez, cela sied bien dans la bouche d'un fils.

• • • • •
O R O N T E, *bas.*

Le tour est d'habile homme, il le faut appuyer.

(*Haut.*)

Puisque vous savez tout, je n'ai rien à nier.

Pour vous cacher mon sort, j'avois feint que Léandre...

L A T A N T E.

Je le fais. Mais d'aimer doit-on pas se défendre

Quand on voit que le sang nous en fait une loi ?

• • • • •
La *Tante* embrasse son prétendu neveu. *Angélique*, instruite par *Léandre*, vient aussi embrasser son cher cousin. Les amants sont au comble de la joie, quand la scène change encore de face.

S C E N E I V.

L A T A N T E, O R O N T E, L I S E T T E.

O R O N T E.

Lorsque l'amour est fort, hélas! peut-il se taire ?

Ah! pourquoi suis-je né le fils de votre frere ?

Qu'il m'en coûte à la fois de gloire & de bonheur !

L A T A N T E.

Vous vous en faites donc un sensible malheur ?

O R O N T E.

Tel qu'il passe du ciel tout ce que peut la haine.

L A T A N T E.

C'est trop ; je ne vous puis plus long-temps voir en peine.
on olez-vous.

O R O N T E.

De quoi ?

L A T A N T E.

Ce frere prétendu . . .

O R O N T E.

Je tremble.

L A T A N T E.

Il ne m'est rien.

O R O N T E, à part.

Ah ! me voilà perdu !

L A T A N T E.

Non. Quand l'hymen joignit & son pere & ma mere ;
 Nous étions déjà nés chacun d'un premier lit.
 Dès l'enfance par-là l'amitié nous unit :
 Les noms de frere & sœur l'ont depuis confirmée.

Cette intrigue est très ingénieusement imaginée. Elle promene le spectateur & la plupart des acteurs de surprise en surprise , d'incident en incident , d'embarras en embarras. Je conçois aisément que n'étant exécutée que par des personnages *comme il faut* , elle pourroit amuser davantage les personnes *du beau monde* , si ce que je viens d'en mettre sous les yeux du lecteur n'étoit pas préparé & mêlé avec des choses qui blessent la décence , ou les conventions de ce même *beau monde* si chatouilleux sur les bienséances.

Premièrement , lorsque la vieille surprend *Oronte* disant des douceurs à sa niece , & qu'on lui persuade qu'*Oronte* est épris de ses antiques charmes , la niece elle-même invente le mensonge ,

fonge , le débite & le foutient , pour tromper fa chere & honorée tante.

A N G É L I Q U E .

Voyez , il faut pour vous, Monficur, que l'on me gronde !
Je vous l'avois bien dit , renvoyant vos amours ,
Que ma tante vouloit refter veuve toujours :
Elle en a fait bon vœu.

O R O N T E .

Jé n'y dois plus fonger :
Et puisque je connois que c'est vous offenser.

L A T A N T E .

Laissez , par le récit que je veux qu'elle en faffe ,
J'aurai lieu de juger s'il faut vous faire grace :
Ce doit être fa peine après ce qu'elle a fait.

O R O N T E .

Vous haïſſez la caufe , épargnez-vous l'effet.

A N G É L I Q U E .

Ayez donc.

Enfin donc il venoit vous chercher ;

Et m'ayant apperçue , il m'a fait la peinture
De je ne fais quels maux que pour vous il endure ;
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit & jour , &c.

Il n'est pas décent , je penſe , qu'une Demoiſelle *du beau monde* manque ainſi aux égards dus à fa tante , & qu'elle s'en moque à ce point. Voilà donc l'intrigue qui peche par ſes fondements , & qu'il eût fallu laiſſer conſtruire à des intrigants ſubalternes.

Lorsqu'on veut interrompre le tête-à-tête d'*Oronte* & de la vieille , *Angélique* ſe charge encore de ce ſoin. Voyons ſi les moyens qu'elle met en uſage ſont dignes d'elle.

ANGÉLIQUE, à sa Tante.

Voici qu'on vous apporte

De ces petits tableaux.

ORONTE, *bas*.

Bon.

ANGÉLIQUE.

L'homme est à la porte ;

Le ferai-je entrer ?

LA TANTE.

Non : qu'il revienne. Est-ce fait ?

L'étourdie ! Est-il temps

ORONTE.

C'est pour un cabinet.

Voyons-les.

ANGÉLIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

Quelle stupide ! Encor ? . . .

ANGÉLIQUE.

S'il les vouloit laisser ?

Il peut les vendre ailleurs.

Si nous ne connoissons pas déjà *Angélique*, loin de la croire la nièce de la vieille, ne la prendrions-nous pas pour sa servante ? La commission dont elle se charge, le ton qu'elle prend, celui avec lequel on lui répond, tout nous confirmeroit dans cette idée. Les personnes indulgentes pourront peut-être dire qu'*Angélique* est une petite espiègle, à qui l'on doit tout passer. Cela est vrai : mais ses espiègleries doivent se sentir de son éducation. Voyons si *Oronte* conserve mieux le ton qui lui convient.

O R O N T E , à la Niece.

Pour plus de sûreté d'une éternelle flamme ,
Souffrez que devant lui je vous donne ma foi ,
Qu'il en soit le garant.

L I S E T T E , à Angélique.

Donnez.

A N G É L I Q U E , donnant la main à Oronte.

Je la reçois ;

Et pourvu que toujours , & sincere & constante ,
Elle soutienne en vous.

L É A N D R E .

Prenez garde , la tante. . .

A N G É L I Q U E .

Ah, Dieux!

O R O N T E , bar.

Ne craignez rien , & me laissez parler.

(Haut , en regardant dans la main d'Angélique.)

Avant qu'un an ou deux se puissent écouler ,
Vous aurez une grande & longue maladie.

A N G É L I Q U E .

Quel présage!

O R O N T E .

S'il faut encor que je le die ,
Cet angle qui se ferme à traits presque tirés ,
Est la mort d'un parent dont vous hériterez.

A N G É L I Q U E .

Bon cela!

O R O N T E .

De ce bien vous ne jouirez guere ;
Car cette ligne jointe à ce triangulaire ,
Est pour vous tôt après la marque d'un Couvent.

A N G É L I Q U E .

Ma tante , pour le moins , m'en parle fort souvent ;
Je le croirois , selon que j'aime peu le monde.

L É A N D R E.

Pensez-vous qu'au Couvent cette ligne réponde ?

O R O N T E.

Celle-ci qui s'étend le dénote encor mieux.

L A T A N T E.

Que lui prédifiez-vous ici de curieux ?

Du destin qui l'attend veut-elle être éclaircie ?

O R O N T E.

J'ai pris jadis leçon sur la chiromancie ,

Et je la débitois sans doute en écolier.

Dans *l'Étourdi* de *Molière* , lorsque *Trufaldin* surprend *Mascarille* avec *Célie* , ils ont recours à la même ruse ; mais *Mascarille* est un valet , & non un homme *du bon ton* ; mais *Célie* est une esclave égyptienne , qu'on peut croire instruite , comme toutes ses pareilles , dans l'art de la magie ; mais enfin l'action de *l'Étourdi* se passe dans ces temps reculés où l'on ajoutoit foi aux magiciens. Jettons un coup d'œil sur le rôle de *Léandre* , notre troisième intrigant , & voyons s'il répond bien galamment à la déclaration amoureuse de la *Tante*.

L A T A N T E.

Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurois pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous sentez épris ,
Vous m'en avez tant dit , ce matin même encore ,
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore ,
Que le mien de vos feux jamais ne doutera.

L É A N D R E.

J'ai dit , vous avez vu tout ce qu'il vous plaira ;
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie.

L A T A N T E.

Vous ne m'aimez pas ?

L É A N D R E.

Non , & n'en ai point d'envie ;

L A T A N T E.

Le terme est un peu fier, & même injurieux :
Mais j'en fais le motif & vous en aime mieux.

L É A N D R E.

Est-ce en dépit des gens, que, selon son envie...

L A T A N T E.

Non, mais en dépit d'eux on prend soin de leur vie :
Et souffrir votre mort, pouvant vous secourir....

L É A N D R E.

Et faites-moi l'honneur de me laisser mourir.

La *Tante* a raison. Les termes que *Léandre* emploie sont injurieux, & un homme éduqué, un François sur-tout, ne peut tenir de pareils propos à une femme, quelque ridicule qu'elle soit d'ailleurs, sans se faire siffler. De sorte que des trois intrigants du *bel air*, que *Thomas Corneille* emploie, *Angélique* agit en servante, *Oronte* en valet, & *Léandre* parle comme un homme du commun. Ce n'étoit pas la peine de leur faire prendre la place de leurs gens. Remarquez qu'ils ne font rien, puisqu'ils ne peuvent dénouer cette fameuse intrigue, qu'en appelant à leur secours un valet, auquel ils font prendre le nom & l'équipage du *Baron d'Albikrac*.

L'on pourra m'objecter, peut-être, que du temps de *Thomas Corneille*, le beau monde étant moins difficile sur les bienséances, l'Auteur devoit le peindre tel qu'il étoit; que s'il eût travaillé dans ce temps-ci, son intrigue auroit été préparée & filée avec toute la décence, toutes les bienséances dignes du rang de ses intrigants, & d'un siècle aussi délicat, aussi civilisé que le nôtre. J'ose soutenir le contraire; & je défierois

là-dessus, non seulement *Thomas Corneille*, mais *Moliere* lui-même ; parceque toute intrigue préméditée dénote nécessairement dans celui qui l'imagine un esprit de fourberie & de fausseté qui ne sauroit s'allier à la décence qu'on exige, sur le théâtre, des personnes bien éduquées ; & qu'il est impossible de filer, de soutenir quelque temps une intrigue comique, sans employer quelques-uns des ressorts que la bienséance interdit aux personnes d'une certaine façon, & qu'elle permet aux intrigants subalternes.

Prenons un exemple plus moderne que le *Baron d'Albikrac*. Je donnerai la préférence aux *Fausses Infidélités*, comédie en un acte & en vers, de *M. Barthe* : cette piece en est digne à tous égards, puisque l'Auteur est, de nos jeunes Comiques, celui qui fait voir un talent plus décidé ; puisque son ouvrage est resté au théâtre, qu'il a eu le plus grand succès & qu'il le mérite ; puisqu'on y voit des scenes que les maîtres de l'art ne défavoieroient pas ; puisqu'enfin l'Auteur vise à la gloire de faire regner dans ses pièces le ton de *la bonne compagnie*. La piece dont il s'agit est si connue, qu'il nous suffit d'en donner une légère idée.

Un Petit-Maître de quarante ans, très ridicule par conséquent, envoie un billet circulaire à deux femmes qu'il veut mettre au nombre de ses conquêtes, & qui, malheureusement pour lui, se montrent les poulets qu'elles reçoivent. L'une imagine de se venger en écrivant une lettre tendre à *Mondor*, c'est le nom du fat : elle engage son amie à le traiter de même. *Mondor* fait triomphe des deux lettres. L'un de ses rivaux est furieux, l'autre se doute que les infidélités de leurs belles ne sont que feintes : ils projettent de pa-

roître infidèles à leur tour. Les quatre amants se réunissent enfin contre *Mondor* qu'on accable de railleries.

Je demande présentement si parmi *le monde comme il faut*, & dans *la bonne compagnie*, il est reçu qu'une femme écrive de sa propre main un billet doux à un fat qu'elle méprise; s'il est décent qu'elle engage une jeune personne honnête, franche, naïve, à faire la même sottise; & qu'elles laissent ensuite toutes deux leurs lettres entre les mains d'un homme qu'elles poussent à bout, d'un homme qui doit dans peu, dit-on, faire imprimer ses lettres, d'un homme enfin qu'elles savent très capable de les déshonorer pour prix de leurs railleries outrées. Une telle intrigue n'annonce certainement pas une femme exacte sur les bienséances qu'exigent son rang & *le beau monde*; *Dorimene* auroit aussi bien fait de ne pas l'imaginer. Tout cela prouve, comme je l'ai dit, que la politesse françoise, que le ton, l'éducation, les manières du *monde* qu'on appelle *comme il faut*, sont incompatibles avec les ressorts d'une intrigue, & d'une intrigue plaisante sur-tout.

Je suis donc d'avis que nous laissons les intrigants à talons rouges, & que nous donnions la préférence aux intrigants à livrée. Ce n'est pas, je le répète, que *le grand monde* n'ait ses intrigues: ses héros, sans parler de ceux qui déshonorent leur rang, s'ingénient continuellement, les uns pour supplanter un rival en faveur auprès du maître, les autres pour se souffler des amants ou des maîtresses; ceux-ci pour se *mystifier*, ceux-là pour se faire des noirceurs atroces. Confiez-leur les principaux fils de votre ouvrage: les premiers en feront une comédie héroïque, un drame, ou bien

une piece que l'on ne pourroit permettre : les seconds fileront une intrigue indécente, ou fade, ou remplie de persifflage : les troisiemes *mystifieront* le public en n'amenant que des *mystifications* sur la scene ; & les quatriemes révolteront. Choisissez présentement.

CHAPITRE XIV.

Des Pieces intriguées par plusieurs Personnages.

ON ne peut pas dire que dans une piece bien faite d'ailleurs, mais *intriguée* de dessein prémédité par plusieurs personnes, l'intérêt soit pour cela partagé, parceque les intrigants, en grand ou en petit nombre, n'y agissent que pour mener le spectateur au but qui seul l'intéresse. Cependant, comme ce même intérêt que le public prend à la chose rejaillit sur les personnes qui se chargent de la faire réussir, j'ai remarqué qu'il aime à ne suivre que la marche d'un seul personnage, & à ne pas partager entre plusieurs l'obligation du succès. Plus les obstacles sont grands, plus l'acteur chargé lui seul de les détruire, devient attachant.

Je crois donc qu'il ne faut confier les principaux fils d'un intrigue qu'à un seul intrigant. Jettons les yeux sur le *Légataire universel* de Regnard. *Crispin* entreprend lui seul de dégoûter *Géronte* des parents auxquels il veut laisser une partie de son bien, de rendre son maître unique légataire, & de lui faire par ce moyen épouser celle qu'il aime ; lui seul imagine & agit. Il joue alternati-

vement le rôle de *Campagnard*, de *Veuve*, de *Géronte* lui-même ; aussi devient-il un personnage conséquent dans l'esprit du public : le gré qu'on lui fait de sa peine rejaillit sur la pièce & sur l'Auteur. Si *Regnard*, moins adroit, avoit employé trois intrigants, dont l'un eût imaginé de faire le neveu, l'autre la niece, un autre le testament, leurs efforts réunis auroient produit le même effet : cependant le public moins content n'auroit peut-être pas écouté la pièce.

Je dois faire remarquer qu'il y a un grand défaut dans la pièce que je viens de citer, & que ce défaut est très ordinaire aux pièces dans lesquelles un seul intrigant paroît sous plusieurs travestissemens. Il est ridicule que *Géronte* ayant vu de très près *Crispin* sous l'habit de campagnard, ne le reconnoisse pas sous celui de *Veuve*. Rien n'est moins naturel, comme je crois l'avoir dit dans l'article de la vraisemblance. Alors un Auteur adroit, souple, ingénieux, fait prendre une tournure qui pare à cet inconvénient, sans enlever presque rien à la gloire de son fourbe. Je prendrai un exemple dans *Moliere*.

Sbrigani, chargé de rompre le mariage de *M. de Pourceaugnac*, & de le renvoyer à Limoges, se présente au prétendu beau-pere avec l'habit & le jargon d'un Flamand. Il lui dit que son gendre doit beaucoup à plusieurs marchands de son pays, & qu'il a promis de les payer avec la dot qu'il touchera. Comme il a besoin encore de plusieurs autres personnages, & qu'il ne peut pas les jouer lui-même, crainte d'être reconnu, il fait agir une *Languedocienne* & une *Picarde*, qui feignent d'avoir été épousées par *M. de Pourceaugnac* ; un déluge d'enfants qui

le suivent par-tout en l'appellant *papa, papa* ; des Avocats qui lui disent que la polygamie est un cas pendable ; des Suisses qui lui proposent d'aller en greve voir pendre un Limousin nommé *M. de Pourceaugnac* ; un Exempt qui feint de l'avoir reconnu, de vouloir le mener en prison, & qui s'assure de lui, jusqu'à ce qu'il soit bien loin de Paris. *Moliere* ne pouvoit, dis-je, faire remplir tous ces rôles par *Sbrigani* que *Pourceaugnac* ou le beau-pere auroit reconnu ; d'un autre côté, il a voulu le rendre attachant. Quel parti a-t-il pris ? Il lui conserve toujours le mérite de l'invention ; & les diverses personnes qu'il emploie, tout-à-fait subordonnées à son principal personnage, ne font que les instruments de ses fourberies.

On pourra me répondre que le *Crispin rival*, de *Le Sage*, est un petit chef-d'œuvre, que cependant on y voit deux intrigants, qui, chacun à leur tour, imaginent & agissent. Je réponds à cela que *Crispin rival* n'a qu'un acte. Si la piece étoit plus longue, le plaisant qui résulte d'abord de l'association de deux maîtres fourbes, auroit bientôt cessé de l'être en amenant la monotonie. Je réponds encore que dans une piece plus longue *la Branche* auroit nécessairement écrasé *Crispin*, ou *Crispin la Branche*, & que le personnage sacrifié auroit gâté toute l'intrigue.

Après avoir prouvé qu'une piece intriguée par un seul intrigant est meilleure & mérite plus de gloire à l'Auteur que celle où il y en a deux, on désapprouvera sûrement ces comédies compliquées, dans lesquelles les maîtres & les valets entremêlent leurs fourberies. Le spectateur ne fait jamais à quel intrigant il a l'obligation du

succès; & l'Auteur, embarrassé pour nuancer leurs rôles, ou ne met aucune différence entre eux, on ne différencie celui du valet que par un jargon bas & affecté, tout-à-fait ridicule. Le *Baron d'Albikrac*, que nous venons d'analyser, nous le prouve. *Angélique*, *Léandre*, *Oronte*, *la Montagne*, ont tous le même caractère d'intrigue: leurs ruses ont la même tournure; & il n'y auroit aucune différence entre les maîtres & les valets, sans les termes burlesques & les fades équivoques que *Thomas Corneille* met dans la bouche de *la Montagne*.

L A M O N T A G N E.

Quoi! vous seriez la tante?

L A T A N T E.

Moi-même.

L A M O N T A G N E.

Je ne fais si le diable me tente,
 Mais je fais qu'il me fait vouloir que cela fût.
 Ah! quel plaisir alors de s'armer but à but!
 Car, ne pouvant causer qu'un mal de cœur extrême,
 Tel qu'on l'auroit pour vous, vous l'auriez tout de même.
 Mal de cœur, en amour, est un drôle de mal.
 Mais qui de notre tante est donc l'original?

L I S E T T E.

Le beau jeune Seigneur! qu'il est bien fait!

L A M O N T A G N E.

Ma mere

A pris aussi, dit-on, grand plaisir à me faire,
 Et je m'en suis senti, car certain air gaillard,
 Que j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard;
 Je vous divertirai.

. Je vous trouve inquiète;

Est-ce que vous craignez de me sembler mal-faite ?
 Ma foi , quand , tout exprès pour me rôtir d'amour ,
 L'ouvrier qui vous fit vous auroit faite au tour ,
 Qu'il auroit compassé , pour me rendre tout vôtre ,
 Chaque connexité d'un membre avecque l'autre ,
 Vous ne me plairiez pas davantage : & déjà
 J'enrage d'être au point dont mon pere enragea ;
 Car on tient que deux jours après son mariage
 Il s'en mordit les doigts.

A N G É L I Q U E .

Lifette , il n'est pas sage.

L'Auteur l'étoit bien moins , lorsqu'il fit parler ainsi son *la Montagne* , & sur-tout lorsqu'il imagina d'employer cinq à six intrigants de différents états , de différents sexes , pour filer une intrigue qui se dénoue très mal. Si un seul personnage en eût été chargé , on lui sauroit plus gré des bonnes choses qui s'y trouvent , & l'on seroit moins sévère sur les défauts.

Après avoir prouvé que plusieurs intrigants nuisent à une piece lorsque leurs ruses tendent toutes au même but , tâchons présentement de faire voir que deux intrigants rendroient au contraire les pieces plus piquantes , si , loin de travailler pour parvenir à la même fin , ils se croisoient au contraire de dessein prémédité , & agissoient pour se nuire. Les coups qu'ils se porteroient mutuellement tour à tour donneroient un plaisir plus varié au spectateur. Nous n'avons pas sur notre théâtre une seule piece qui mérite de nous servir d'exemple : j'en prendrai un chez les Italiens , encore ne peut-il qu'indiquer le genre d'intrigue dont je veux parler.

ARLEQUIN, DUPE VENGEÉ.

Arlequin, nouvellement marié avec *Argentine*, aime fort de manger en ville pour épargner. Il doit aller dîner chez un voisin, & dit à sa femme d'aller manger la soupe chez sa *Chemere*. *Argentine* n'est pas trop de cet avis, aussi son mari craint-il qu'elle ne rentre quand il sera parti ; & pour être sûr de son fait, il l'oblige à laisser la double clef de la maison qu'elle a dans sa poche. Il lui promet d'aller la joindre chez ses parents à l'entrée de la nuit.

Dès qu'*Argentine* est partie, *Scapin* vient annoncer à *Arlequin* que M. *Pantalon*, suivi de toute sa famille, va dans le moment arriver pour lui demander sa soupe. *Arlequin* s'excuse, en disant qu'il est invité ailleurs. *Scapin*, piqué de son avarice, projette de lui jouer d'un tour. Il s'empare d'une des clefs de la maison d'*Arlequin* qui sont sur la table, met à la place celle de sa chambre, & sort pour un instant. *Arlequin* met dans sa poche la clef de sa porte & celle de la chambre de *Scapin*, sans s'appercevoir de l'échange, & part. Il est bientôt remplacé par *Scapin*, qui envoie chercher un Rôtisseur, ordonne un repas magnifique au nom du maître de la maison ; & lorsque *Pantalon* arrive avec sa compagnie, il lui dit qu'*Arlequin* & sa femme, obligés d'aller en ville pour une affaire de la dernière conséquence, l'ont chargé de faire les honneurs pour eux. On mange beaucoup : on boit encore mieux à la santé d'*Arlequin* & de sa femme, & l'on se retire.

Au second acte *Arlequin* rentre avec sa femme ; tous les deux respirent une odeur qui les surprend,

quand le Rôtisseur arrive, demande à *Arlequin* s'il est content du dîner qu'il a mangé. *Arlequin* croit qu'on lui parle de celui que son ami lui a donné, il en fait l'éloge. Le Rôtisseur part de là pour lui demander sa pratique, & sur-tout le paiement du repas qu'il a fait servir chez lui, à douze francs par tête. *Argentine* croit que son mari l'a obligée d'aller chez sa mere pour être plus libre & régaler des femmes. *Arlequin*, d'un autre côté, se persuade que sa femme a profité de son absence pour dîner chez elle avec quelque amant. Il se confirme dans cette idée, lorsqu'après avoir visité les clefs, il en trouve une qu'il ne reconnoît pas. Grand train, grand tapage. Il découvre enfin que *Scapin* a ordonné le repas : il se doute que la clef inconnue est celle de la chambre du fourbe ; il va l'essayer, ouvre la porte, entre, trouve une montre d'or, la vend, & invite ensuite *Pantalon* avec toute sa famille à souper. *Scapin*, ne pouvant rattraper sa clef, fait ouvrir sa chambre par un Serrurier, ne trouve plus sa montre, en demande des nouvelles : *Arlequin* lui apprend qu'il l'a vendue dix louis ; il lui en rend six, & en retient quatre, deux pour payer le dîner qu'il a commandé lui-même, deux pour le souper qu'ils vont manger.

On conçoit aisément, par l'extrait de cette piece, combien deux intrigants, imaginant & agissant tous deux avec la même vigueur, & à-peu-près le même zele, se portant tour à tour plusieurs coup redoublés, & faisant pour ainsi dire assaut de fourberie ; on conçoit, dis-je, combien de pareils champions pourroient amener de situations plaisantes, variées, & même attachantes, s'ils travailloient pour une affaire

plus intéressante qu'un dîner & une montre. Pour rendre leurs scènes encore plus plaisantes, il faudroit que l'un d'eux feignît d'être un homme simple, & qu'il croisât les projets & les grands mouvements de son adverfaire comme par pur hasard.

CHAPITRE XV.

Pieces intriguées par une ressemblance.

QUOIQUE les pieces intriguées par une *ressemblance* ne soient pas les meilleures, on a cependant grand tort de vouloir les bannir de la scène. Le comique qu'une *ressemblance* bien annoncée & bien ménagée fournit à un Auteur ingénieux, mérite quelque indulgence. D'ailleurs nous pouvons journellement nous convaincre qu'il est des personnes qui se ressemblent parfaitement. Puisque la Nature se plaît à faire des *ressemblances* parfaites, pourquoi ne nous amuserions-nous pas de ses jeux? pourquoi ne les admettrions-nous pas sur le théâtre? cependant avec des ménagements & des précautions.

Un Auteur doit s'appliquer à prouver au spectateur que la *ressemblance* qu'il va mettre en jeu pour l'amuser, peut être possible. Il est plus naturel, par exemple, que les *Ménechmes* se ressemblent, puisqu'ils sont jumeaux, qu'il ne l'est, dans le *Mariage fait & rompu*, que le frere de l'*Hôteffe* ressemble à *Damis*, dont il n'est seulement point parent. Aussi le public se prêteroit-il bien moins à l'illusion dans la dernière piece que dans la première, si *Dufresny*, en homme d'es-

prit, n'avoit supposé le véritable *Damis* mort. Il a tout réparé par ce coup d'adresse. Le public ne pouvant juger les deux personnages par comparaison, n'a pas besoin de monter son imagination pour trouver de la *ressemblance* entre deux acteurs, dont l'un est quelquefois petit & laid, l'autre grand, bien fait & beau.

J'entends dire depuis long-temps qu'il y auroit une façon très simple d'admettre deux personnages tout-à-fait ressemblants dans une pièce, sans blesser les yeux du spectateur; & l'expédient divin qu'on voudroit employer pour cela, seroit de faire représenter les deux rôles par le même acteur. On a souvent voulu engager le fameux *Préville* à jouer le rôle des deux *Ménechmes* dans la pièce de *Regnard*. On n'auroit pu le faire sans changer le dénouement, puisque les deux jumeaux sont ensemble sur la scène.

ACTE V. SCÈNE DERNIÈRE.

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON,
ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN,
VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER.

Ma présence, je crois, est ici nécessaire,
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

DÉMOPHON.

Qu'est-ce donc que je vois ?

ROBERTIN.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE.

Quelle aventure, ô Ciel ! Dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE.

Madame, je ne fais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MÉNECHME.

M É N E C H M E.

Quel objet se présente, & que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi prendre, Monsieur, mon nom & ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, & c'est me faire injure.

M É N E C H M E, *à part.*

Voilà, sur ma parole, encor quelque frippon !
(*Haut.*)

Et de quel droit, Monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

L E C H E V A L I E R.

Pour moi, dès le berceau, je n'en ai point eu d'autre.

M É N E C H M E.

Mon pere, en son vivant, se fit nommer ainsi.

L E C H E V A L I E R.

Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

M É N E C H M E.

En accouchant de moi l'on vit mourir ma mere.

L E C H E V A L I E R.

La mienne est morte aussi de la même maniere.

M É N E C H M E.

Je suis de Picardie.

L E C H E V A L I E R.

Et moi pareillement.

M É N E C H M E.

J'avois un certain frere, un mauvais garnement ;
Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

L E C H E V A L I E R.

Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

M É N E C H M E.

Ce frere, étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.

Le mien est mon image ; & qui me voit , le voit.

M É N E C H M E.

Mais vous qui me parlez , n'êtes vous point ce frere ?

LE CHEVALIER.

C'est vous qui l'avez dit : voilà tout le mystere.

M É N E C H M E.

Est-il possible ? ô Ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement

Vous témoigne ma joie & mon ravissement.

Mon frere, est-ce bien vous ? Quelle heureuse rencontre !

M É N E C H M E.

Mon frere , en vérité. . . je m'en réjouis fort ;

Mais j'avois cependant compté sur votre mort.

.

En voilà suffisamment pour faire voir que le *Ménechme* civilisé & le *Ménechme* brutal doivent, de toute nécessité, se trouver ensemble ; sans quoi la piece ne peut se dénouer , à moins qu'on ne change toute la dernière scene.

J'ai toujours tâché d'aller à la source de toutes les nouveautés que je vois introduire sur le théâtre , ou qu'on voudroit y admettre ; j'ai cherché d'où pouvoit naître celle-ci , & je crois l'avoir deviné. On aura vu jouer à *Carlin* deux rôles dans une piece Italienne , intitulée *gli due Gemelli* , les deux *Jumeaux* , on fera parti de là pour dire :
 » D'où vient que *Préville* ne joue point les deux
 » *Ménechmes* aux François ? il seroit bien plai-
 » sant ». Je ne doute pas qu'il n'y fût , en effet ,
 très comique ; mais la première personne qui a

fait cette belle découverte, n'a pas certainement pris la peine de réfléchir, de voir si l'exécution en seroit facile pour notre Théâtre, & en second lieu, si elle contribueroit à sa gloire, ou à sa chute. Nous allons opposer les *deux Jumeaux* Italiens aux *deux Jumeaux* François; prouver que l'Auteur Italien, en composant sa piece, a pris soin de tramer l'intrigue, de la dénouer, & d'arranger les incidents de façon que les deux freres ne fussent jamais ensemble sur la scene, & qu'un seul pût remplir les deux rôles; ensuite il nous fera facile de faire remarquer que ce qui est une beauté sur le théâtre Italien, seroit un défaut sur le nôtre.

LES DEUX JUMEAUX,

Comédie en cinq actes.

A C T E I.

Arlequin, que nous nommerons le *Napolitain*, s'est absenté pendant quinze jours de *Naples* pour aller voir un frere jumeau qui réside à *Barcelone*; mais il ne le trouve point. A son retour, *Pantalon* le presse d'épouser sa fille *Rosaura*. *Camille*, amoureuse d'*Arlequin*, entend ce que *Pantalon* dit, & querelle son amant. *Celio* les remplace; il est à la poursuite d'un coquin nommé *Arlequin*, qui, étant à son service, lui a volé un habit & de l'argent; il va le faire chercher dans la ville. *Arlequin l'étranger* paroît avec l'habit volé sur le corps. Il prie *Nicolo* de le vendre, & de lui apporter l'argent dans un cabaret qu'il lui indique. *Camille* prend *Arlequin l'étranger* pour son perfide, l'accable de reproches. *Silvio*, amoureux de *Rosaura*, le menace de le tuer s'il ne lui cede

M ij

sa maîtresse. *Arlequin l'étranger* les traite tous de fous, ne comprend rien à ce qu'on veut lui dire, & s'enferme dans le cabaret.

A C T E II.

Arlequin le Napolitain est fâché d'épouser *Rosaura*; il aimeroit mieux s'unir à *Camille*. *Pantalon* arrive de la ville avec un habit magnifique qu'il vient d'acheter; il en fait présent à son gendre prétendu, afin qu'il se présente plus décemment devant la future. Il lui dit d'aller l'attendre dans sa maison. *Arlequin* obéit, & se met à la fenêtre. *Celio* survient, voit l'habit qu'on lui a volé, croit reconnoître le voleur, l'accable de reproches, & quitte la scène pour aller chercher main-forte. Un instant après, *Arlequin l'étranger* se met à la fenêtre du cabaret; *Pantalon* lui demande ce qu'il a fait de son bel habit. Il répond qu'il l'a envoyé vendre. *Pantalon* lui présente sa fille; il n'en veut point. *Camille* lui dit qu'il fait bien, parcequ'il ne peut avoir deux femmes. Enfin on l'impatiente si fort, qu'il jette des pierres à ces importuns. Le *Docteur* qui passe, en reçoit une sur la tête.

A C T E III.

Pantalon surprend *Arlequin l'étranger* hors du cabaret, & le menace de le faire mettre en prison, puisqu'il ne veut pas épouser sa fille. Le *Docteur* & *Celio* lui font la même menace; l'un, pour le punir de lui avoir cassé la tête; l'autre, de l'avoir volé. Il se fauve; on court après lui. *Arlequin le Napolitain* est pris à sa place par ordre de *Celio*. *Pantalon* lui promet de le faire sortir s'il veut épouser *Rosaura*. *Arlequin* donne sa pa-

role. Un instant après, *Celio*, qui est subitement devenu amoureux de *Rosaura*, lui fait la même promesse, à condition qu'il n'épousera pas *Rosaura*. *Arlequin* donne encore sa parole.

A C T E I V.

Silvio, toujours amoureux de *Rosaura*, poursuit *Arlequin l'étranger*, & le menace de le tuer s'il persiste à vouloir épouser *Rosaura*. *Arlequin* lui répond que *Pantalon* le veut absolument. *Silvio* lui conseille d'accepter la main de *Rosaura*, pour la lui céder ensuite. *Camille*, armée d'un pistolet, vient pour tuer celui qu'elle croit son perfide : heureusement le pistolet ne prend pas. *Pantalon* accourt, & somme *Arlequin l'étranger* de tenir la parole qu'il lui a donnée en sortant de prison ; il lui présente *Rosaura*, qui se trouve mal : on l'emporte dans la maison. *Arlequin le Napolitain* paroît en se félicitant de n'être plus en prison. *Pantalon* sort de sa maison pour lui dire que *Rosaura* est revenue à elle, & qu'il peut l'épouser. Il fait le possédé, & tout le monde prend la fuite.

A C T E V.

Arlequin l'étranger est désespéré de n'avoir point de nouvelles de son habit. *Pantalon* le voit, a peur, & ne veut plus lui donner sa fille, parce qu'il est, dit-il, possédé. *Arlequin* rit, fait des grimaces ; *Pantalon* veut le conjurer : dans ce temps-là *Camille* l'embrasse, & l'emmene chez elle.

Arlequin le Napolitain arrive ; *Pantalon* se rassure en le voyant plus tranquille, & lui confie *Rosaura* pour la conduire chez elle.

Arlequin l'étranger fort de chez *Camille*. On lui reproche d'être chez cette femme, tandis qu'il devoit ne pas quitter sa future. *Camille* le ramene chez elle, en disant qu'il est son époux.

Pantalon est outré contre *Arlequin*; il frappe: *Arlequin le Napolitain* ouvre la porte. *Pantalon*, surpris, lui demande comment il peut être en même temps là & chez *Camille*. On découvre qu'il y a deux *Arlequins*. Dans le temps qu'*Arlequin le Napolitain* a quitté la scène pour aller embrasser son frère, *Arlequin l'étranger* arrive, poursuivi par *Celio*. *Camille* promet de payer pour lui. On abandonne le théâtre pour aller réunir les deux frères, & marier l'un à *Camille*, l'autre à *Rosaura*.

On voit clairement, à travers tout le fatras de cette pièce, qu'elle a été composée pour faire briller un seul acteur, & que cet acteur, pour jouer deux rôles, n'a qu'à passer bien vite d'une coulisse à l'autre. De telles comédies sont fort bonnes sur un théâtre où tout est sacrifié au personnage burlesque, qui seul attire le monde, où les lazzis & les tours de *passé-passé* sont comptés pour autant de beautés: mais sur un théâtre où les bons Auteurs ne cherchent pas à faire briller un personnage aux dépens des autres, où il faut des choses & non des mines, des situations bien marquées & non des grimaces; sur un tel théâtre, dis-je, toute comédie, dans laquelle un seul acteur jouera, sans nécessité, deux rôles, sera jugée très mauvaise, à moins qu'on ne lui fasse la grace de la regarder comme une farce, ou bien comme une comédie épisodique.

Je suppose pour un moment qu'on détermine *Préville* à jouer les deux *Ménechmes*, qu'on fasse,

avec adresse, à la piece les changements nécessaires pour cela, & que l'acteur, se livrant à tout l'art dont il est capable, nuance supérieurement les deux rôles : quel bien en résultera-t-il ? Les yeux du spectateur seront plus satisfaits, à la vérité, parceque *Préville* ne peut que ressembler parfaitement à *Préville* ; mais son esprit le sera moins, parcequ'il ne pourra point se faire illusion aussi facilement, & qu'il ne s'intéressera plus aux embarras que *Préville* pourra causer à *Préville*. Il est même à parier que si la piece est nouvelle, l'auditeur confondra malgré lui le personnage qui veut profiter de la ressemblance avec celui qui doit en être la victime, & que la piece tombera. C'est ici qu'un exemple me devient très nécessaire. Heureusement, je l'ai tout prêt. M. *Palissot* (1) donna le 7 Juin 1762 une comé-

(1) Connu par le poëme de *la Dunciade*, & par quatre comédies remplies de détails très agréables. Sa dernière est *l'Homme dangereux*. L'Auteur, grand amateur de *mystifications*, s'étoit ménagé, en composant sa piece, un plaisir singulier. Voici ce qu'il dit sous le nom de son éditeur.

» La représentation de cette comédie eût été un des évé-
 » nements les plus singuliers de l'année 1770. Le projet de
 » l'Auteur n'avoit point eu d'exemple dans les fastes litté-
 » raires d'aucune nation... Il composa dans le plus grand
 » secret la piece dont nous parlons, & il en traça le princi-
 » pal caractère d'après l'idée injurieuse que ses ennemis ont
 » cru donner de sa personne dans une foule de libelles ca-
 » lomnieux. Il eut soin de faire répandre ensuite que cette
 » piece étoit une satire sanglante contre lui, & qu'il en
 » étoit vivement affecté. A cette nouvelle la joie fut inex-
 » primable, & ils se proposerent tous d'applaudir cette
 » comédie... On imagine aisément quelle eût été leur sur-
 » prise & leur confusion lorsque M. *Palissot* eût avoué ce-

die intitulée *le Rival par ressemblance*, ou *les Méprises*. » Le héros est un provincial, tout prêt à reprendre le chemin de sa petite ville. Il se promène au Palais Royal ; plusieurs personnes l'abordent d'un air familier, quoiqu'il ne les connoisse pas. Il reçoit un message amoureux sous un autre nom que le sien ; il conclut de là qu'il ressemble à quelque heureux mortel. Il projette de mettre à profit la méprise, lorsque son rival arrive ». Tout alloit bien jusques-là, quand *Bellecour*, chargé de représenter les deux rivaux, troqua un habit rouge avec un verd, & sa bourse avec une cadenette. Le spectateur crut toujours voir le même personnage qui s'étoit mis en habit de voyage pour regagner sa province; on ne suivit plus l'intrigue, & la piece tomba. Les mauvais plaisants soutinrent que l'Auteur avoit bien rempli le titre de sa piece, puisqu'en

» même ouvrage, & qu'il eût repoussé sur eux l'ignominie qui devoit en résulter. Ce moment alloit devenir pour le public l'époque d'une comédie plus piquante encore que la piece même, &c. »

— Puisque M. *Palissot* me paroît aimer à donner au public des scenes singulieres, je me fais un plaisir de lui apprendre que l'époque de sa comédie eût été encore plus piquante qu'il ne croit, si on l'eût jouée. Le soir même de sa premiere représentation, on devoit donner aux Italiens un canevas intitulé, *le Mystificateur mystifié*. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on avoit fondu dans ce canevas plusieurs scenes d'une piece donnée il y a dix ans, & qui se trouvent cependant ressembler tout-à-fait aux principales de *l'Homme dangereux*, par pur hasard sans doute. M. *Palissot* se connoît en plaisanteries : je lui demande si celle-ci eût été bonne ; & si elle lui paroît telle, je lui en fais hommage.

la composant il avoit fait une rude *Méprise*. Pour moi, qui n'oserois me permettre la moindre raillerie, sur-tout contre le redoutable Auteur de la *Dunciade*, je me contenterai de dire que les *méprises* continuelles du Public sur les deux Rivaux causerent seules la chute de l'ouvrage.

Le Théâtre Italien a quantité de pieces intriguées par une *ressemblance*, dans lesquelles un seul acteur ne joue pas deux rôles : dans *les deux Arlequins*, piece calquée sur *les Ménechmes* de *Plaute*, il faut nécessairement deux Arlequins. Alors leurs pieces peuvent encore être beaucoup plus séduisantes que les nôtres, parceque le masque d'Arlequin a le même avantage que les masques des Anciens, & que sans rendre la *ressemblance* des deux personnages trop parfaite, il peut cependant les faire ressembler assez pour favoriser l'illusion. Mais quand les Italiens ne mettent pas la *ressemblance* sur le compte de leurs personnages masqués, leurs pieces ont le même défaut, la même invraisemblance que les Françaises, & leurs spectateurs ont autant besoin de bonne volonté que les nôtres pour se prêter à la fiction. Je vais donner en peu de mots l'extrait d'une piece Italienne qui est dans ce dernier cas, & qui paroît avoir fourni à *M. Palissot* l'idée de son *Rival par ressemblance* ou de ses *Méprises*.

L'IMPOSTEUR PAR RESSEMBLANCE.

Lélio s'est battu à Genes avec un jeune homme qu'il a surpris dans l'appartement de sa sœur. Pour éviter les suites de ce combat, il se retire à Milan, où il devient amoureux de *Flaminia*. *Cassandre* le voit, le prend pour son fils *Mario*,

& veut le forcer à loger chez lui. *Arlequin*, valet de *Lélio*, est désespéré que son maître ne seconde pas une méprise d'autant plus favorable qu'ils manquent d'argent : il fait croire à *Cassandre* qu'une maladie a totalement fait perdre la mémoire à son fils. *Lélio* apprend que *Flaminia* est fille de *Cassandre*, alors il se félicite de la méprise de *Cassandre*, & prend un appartement chez lui, où il joue moins le rôle de frère de *Flaminia*, que celui de son amant. Il s'oppose à tous les mariages qu'on propose à *Flaminia*, & la demande pour lui-même. Ses extravagances sont mises par *Arlequin* sur le compte du manque de mémoire, ce qui amène des situations très comiques. Le véritable *Mario* revient à Milan avec la sœur de *Lélio* qui la lui accorde, à condition qu'il épousera *Flaminia*; & leur querelle de Genes ne sert qu'à les rendre meilleurs amis.

On conçoit aisément que le spectateur voyant *Lélio* & *Mario* l'un à côté de l'autre, & pouvant comparer leurs traits, leur taille, il lui est très difficile de les trouver ressemblants, au point surtout de faire méprendre un pere & une sœur. Tout cela prouve que les piéces intriguées par une ressemblance demandent le plus grand art. Le meilleur moyen pour tirer parti d'une ressemblance sur le théâtre, est de faire comme *Plaute* dans son *Soldat fanfaron*.

Le soldat *Pirgopolinia* a une concubine nommée *Philocomasie*. Un rival favorisé voit très souvent la belle par le secours d'une fausse porte qui conduit de l'appartement de *Philocomasie* dans une maison voisine. *Sceledre*, esclave du soldat, cherche un singe sur les toits & voit la maîtresse de son patron en tête-à-tête amoureux dans

le jardin voisin ; il raconte ce qu'il a vu à *Pa-lestrion* son compagnon de servitude , & confident des amants , qui , comptant sur la fausse porte , invente sur-le-champ un stratagème adroit pour persuader à son camarade qu'il s'est trompé.

ACTE II. SCENE III.

P A L E S T R I O N .

Tu veux donc absolument que la concubine de notre maître soit dans cette maison-là ?

S C E L E D R E .

Je le veux , & je l'affirme sans en démordre ; je l'ai vue embrassant un homme.

P A L E S T R I O N .

Eh bien , si *Philocomasie* est au logis , & que je te la fasse voir sortant de notre porte , n'est-il pas vrai que tu mérites d'être traité à coups de verge ou de bâton ?

S C E L E D R E .

En ce cas-là je m'y soumetts.

P A L E S T R I O N .

Fixe donc bien les yeux sur cette porte , crainte que *Philicomasie* , voyant que tu n'es pas sur tes gardes , ne sorte tout doucement de la maison voisine.

S C E L E D R E .

C'est précisément mon dessein.

S C E N E I V .

PALESTRION , à *Philocomasie* qui sort par la fausse porte.

Faites votre possible pour ne rien oublier de ce que je vous ai dit,

SCELEDRE, *surpris.*

Cela est tout-à-fait surprenant. Par où a-t-elle pu sortir de la maison voisine & rentrer dans la nôtre ? Il n'y a point de terrasse, toutes nos fenêtres sont grillées. Je vous ai pourtant vue chez le voisin ; j'en suis aussi certain que je suis assuré d'être moi quand je me râte.

PALESTRION.

Quoi ! scélérat ! tu continues encore à l'accuser !

PHILOCOMASIE.

Par Castor ! mon songe de la nuit dernière pourroit bien se vérifier.

PALESTRION.

Qu'avez-vous rêvé ?

PHILOCOMASIE.

Il m'a semblé en dormant que ma sœur jumelle étoit venue d'Athènes à Ephèse avec un amant, & qu'ils étoient logés chez notre plus proche voisin. . . .

.

PALESTRION.

Dis-moi, Sceledre, n'admires-tu pas le rapport qu'il y a entre le songe qu'elle nous a rapporté & ce que tu crois avoir vu ?

.

SCÈNE V.

PHILOCOMASIE, *sortant par la porte de la maison voisine.*

Qu'on ait soin de mettre du feu sur l'Autel, afin qu'après le bain je sacrifie à la grande Diane des Ephésiens ; que j'embaume sa Divinité des plus doux parfums de l'Arabie. Je ne puis marquer assez de reconnoissance pour cette bonne Déesse ; c'est elle qui m'a conservée sur l'Empire de Neptune où j'ai été furieusement tourmentée par les flots & les tempêtes.

S C E L E D R E.

Palestrion ! hola, Palestrion !

P A L E S T R I O N.

Sceledre ! hola, Sceledre ! que veux-tu ?

S C E L E D R E.

Cette femme qui sort de cette maison-là, est-ce Philocomasie la Courtisane de mon Maître, ou ne l'est-ce pas ?

P A L E S T R I O N.

Je crois, ma foi, que c'est elle ; du moins cela me paroît de même. Mais cela est admirable ! par où a-t-elle pu passer ? supposé pourtant que ce soit elle.

S C E L E D R E.

Est-ce que tu peux en douter ?

P A L E S T R I O N.

Il me paroît que c'est elle : que veux-tu que je te dise ? Abordons-la, & parlons-lui.

S C E L E D R E.

Oh ! oh ! qu'est-ce donc, belle Philocomasie ? Vous est-il dû quelque chose dans cette maison ? quelle affaire vous y amene si souvent ? Mais pourquoi ne répondez-vous point ? êtes-vous devenue muette ? C'est à vous que je parle.

P H I L O C O M A S I E.

Qui es-tu ? ou quelle affaire avons-nous ensemble ?

S C E L E D R E.

Quoi ! vous pouvez me demander qui je suis ?

P H I L O C O M A S I E.

Est-ce donc un crime de demander ce qu'on ne fait point ?

P A L E S T R I O N.

Vous cherchez quelque malheur. C'est à vous que je parle ; entendez-vous, Philocomasie ?

P H I L O C O M A S I E.

De quelle fureur es-tu possédé, toi qui me donnes faussement un nom si entortillé ?

P A L E S T R I O N.

Oh ! oh ! quel est donc votre nom, ne vous en déplaît-il ?

P H I L O C O M A S I E.

Mon nom est Glycere.

S C E L E D R E.

Cela n'est point raisonnable. Vous voulez, Philocomasie, qu'on vous appelle d'un autre nom que le vôtre ; la bienfiance ne le permet pas : d'ailleurs, c'est faire affront à mon maître.

P H I L O C O M A S I E.

Moi ! je fais un affront à ton maître ?

S C E L E D R E.

Vous-même.

P H I L O C O M A S I E.

Moi, qui ne suis arrivée d'Athènes à Ephèse que d'hier au soir, & cela en la compagnie de mon amant, qui est un jeune Athénien ?

P A L E S T R I O N.

Permettez-moi de vous demander ce qui vous amène à Ephèse ; & , si je ne suis pas trop curieux, y avez-vous quelque affaire ?

P H I L O C O M A S I E.

Ayant appris que ma sœur jumelle étoit ici, je suis venue tout exprès pour la chercher.

.

Enfin *Philocomasie* rentre chez le voisin, passe par la fausse porte, va se jeter sur son lit, où *Sceledre* la trouve. Cela achève de le confondre, & il croit réellement s'être trompé.

Lorsque les *ressemblances* sont préparées, mé-

ragées comme celle de *Philocomasie* & de *Glycere*, le public ne s'avise point de chicaner sur la ressemblance, puisqu'il ne peut voir si elle est imparfaite, & il n'a pas besoin de la moindre complaisance pour se prêter à l'illusion. Le public sachant encore que *Philocomasie* va profiter de la fausse porte pour jouer deux rôles, ne risque plus de faire une méprise, & rit à son aise du tour qu'elle joue à *Sceledre*: d'ailleurs on n'a pas besoin du secours d'aucun masque. On peut même, je crois, tirer d'une ressemblance ainsi annoncée, un meilleur parti que *Plaute*. Il n'y a qu'à supposer entre les deux jumeaux, ou les deux personnes qui se ressemblent, un son de voix différent, une démarche, une façon de se mettre, un caractère même tout-à-fait opposé; de cette façon l'Acteur qui joue les deux rôles peut les varier, y mettre infiniment plus de comique, & jouer sa dupe avec beaucoup plus de vraisemblance (1).

(1) C'est ce que j'ai tâché de faire dans une de mes pièces, intitulée *le Tuteur dupé*, mais plus connue sous le titre de *la Maison à deux portes*. Je l'ai faite d'après *Plaute*. Ce n'est pas à moi à décider si j'ai bien réussi.

Dans *Plaute*, la ressemblance & la fausse porte n'animent que deux ou trois scènes, & ne servent qu'à tromper un misérable esclave, acteur subalterne. Dans ma comédie, elles font la base, les principaux ressorts de la machine entière, & servent à duper un tuteur, le héros de la pièce. C'est encore au lecteur, & non à moi, à juger si les applaudissements qu'on a daigné donner à cet ouvrage sur les théâtres de la Cour & de la Ville, sont un peu mérités.



C H A P I T R E X V I.

*Pieces intriguées par un événement ignoré
de la plupart des Acteurs.*

POUR que les pieces de ce genre soient bonnes , il faut que *l'événement* sur lequel l'Auteur veut bâtir son intrigue soit premièrement très naturel , très vraisemblable ; qu'il soit ensuite connu par un très petit nombre d'acteurs ; & qu'un mot , en dévoilant tout le mystere , puisse amener un dénouement prompt & facile.

Aristote prétend qu'il est permis au poëte de supposer quelque chose contre la vraisemblance , pourvu que ce soit dans les choses qui se font faites avant l'ouverture du théâtre , & qui doivent être racontées dans l'exposition.

N'en déplaise au Seigneur *Aristote*, je ne suis pas de son avis. *Les choses arrivées avant l'ouverture du théâtre* sont aussi bien du fond du sujet que celles qui se passent sur la scene. Le spectateur doit connoître les unes aussi bien que les autres. Les premières doivent donc être aussi vraisemblables que les secondes , puisqu'elles leur servent de fondement. Nous avons une comédie que l'on joue très souvent sur la scene françoise , & qu'on y voit avec plaisir : mais tout le monde s'écrie aux représentations : *C'est dommage que le fond de cette piece n'ait pas le sens commun ! elle est jolie.* Il est bon de s'épargner des éloges aussi cruellement mitigés , & j'offre cette même piece
comme

comme un modele qu'il faut bien se garder d'imiter.

L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE,

Comédie en deux actes, en vers, de Boissy.

Un *Marquis* François est en Angleterre; son valet va le chercher de la part de son pere pour le ramener en Provence, où l'on veut le marier. Le *Marquis* lui dit qu'il est déjà lié à *Emilie*, sans qu'elle en sache rien. Ecoutons-le raconter lui-même son incroyable histoire.

ACTE I. SCENE I.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA FLEUR.

J'ai tremblé pour vos jours; & mon ame est ravie
De vous voir échappé de votre maladie.

Votre santé, Monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près qui me livrent la guerre.

LA FLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui regne en Angleterre.

J'en ai senti l'atteinte en arrivant ici :

Une de ses vapeurs ce matin m'a saisi.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amene ?

LA FLEUR.

Un de grande importance,
Qui demande, Monsieur, votre convalescence.

Votre pere , n'ayant que vous seul d'héritier ,
 Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Hé ! pour quoi ?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

.

LE MARQUIS.

On m'attendra long-temps. Quel contretemps horrible !

LA FLEUR.

Cet hymen cependant...

LE MARQUIS.

Est l'hymen impossible.

LA FLEUR.

Impossible , Monsieur ! Ce discours me surprend.
 N'êtes-vous pas garçon ? libre par conséquent ?

LE MARQUIS.

Non , je ne le suis plus , puisqu'il faut te le dire.
 Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LA FLEUR.

J'étois d'abord surpris ; je deviens effrayé.
 Vous êtes donc...

LE MARQUIS.

Je suis secrètement lié.

LA FLEUR.

J'entends : Monsieur a fait le choix d'une compagne ;
 Sans l'aveu de son pere ?

LE MARQUIS.

Oui , dans cette campagne ;

Et depuis quatre jours j'ai contracté ces nœuds.

L A F L E U R.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom.

L E M A R Q U I S.

C'est Emilie!

L A F L E U R.

L'épouse du Milord ? C'est par plaisanterie.

L E M A R Q U I S.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

L A F L E U R.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque ?

L E M A R Q U I S.

Non.

J'ai l'esprit sans nuage ; & pour preuve sincère ;

Je vais te dévoiler le fond de ce mystère.

La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,

Qu'aucun art ne pouvoit connoître ni guérir ;

L'amour en étoit seul l'origine secrète ;

Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.

Que dis-je ! je la dois aux bontés de Belfort.

Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport.

S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.

Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.

Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.

Si je respire encor, c'est grâce à l'amitié.

L A F L E U R.

Déjà, par ce début, mon ame est attendrie.

L E M A R Q U I S.

Dans le temps que Belfort recherchoit Emilie,

Je la vis ; mais à peine un regard me frappa,

Qu'elle embrasa mon cœur, & qu'il l'idolâtra.

Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,

S'accrut par la contrainte ; & cette violence

N ij

Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
 Mon ami désolé me serre dans ses bras,
 Me conjure instamment de parler & de vivre,
 Me dit que si je meurs, il est prêt de me suivre.
 Ses yeux, plus éclairés que ceux du Médecin,
 Pénètrent que mon mal vient d'un feu clandestin ;
 Et sa vive amitié tourne si bien mon ame,
 Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flamme.
 » Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher Marquis ;
 » Je vous cede l'objet dont vous êtes épris.
 » L'amitié, sans effort, vous fait ce sacrifice,
 » Emilie est aimable, & je lui rends justice :
 » Mais j'admire ses traits, sans en être touché
 Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

L A F L E U R.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

L E M A R Q U I S.

Un obstacle cruel, & presque insurmontable,
 Arrête cependant son dessein généreux.
 Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
 Qu'aux mains d'un étranger la mere d'Emilie
 Ne livrera jamais une fille chérie ;
 L'objet de tous ses soins, & son unique espoir,
 Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
 Que fait Belfort ? Le jour que l'hymen se prépare,
 Son esprit imagine un moyen fou, bizarre,
 Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
 Il gagne le Notaire, &, sous mon propre nom,
 Fait dresser le contrat ; &, par ce stratagème,
 Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

L A F L E U R.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal.

Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal.

Le soir...

LE MARQUIS.

Tout succéda parfaitement. La fuite...

LA FLEUR.

Je crois la deviner ; & je vous félicite.

Ah ! le joli roman ! Pour le rendre parfait,

N'est-il pas vrai ? Milord, en confident discret,

Se retire sans bruit, trompant le domestique,

Après s'être saisi de la lumière unique

Qu'il avoit fait laisser dans son appartement :

Crac, vous prenez, Monsieur, sa place doucement ;

Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,

Vous devenez l'époux de cette Dame aimable.

Hem ! n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea ?

LE MARQUIS.

Oui : comme tu le dis, la chose se passa.

LA FLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LA FLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment ?

LA FLEUR.

Madame est du secret, Monsieur, apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en fait rien : je n'ose l'en instruire.

LA FLEUR, à part.

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre, à tes yeux, m'écrase, si je mens!

LA FLEUR, à part.

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.

Par les discours qu'il tient, la chose est avérée ;

Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

L'événement qui sert de fondement à l'intrigue de cette pièce a deux qualités très nécessaires. Il est ignoré de la plus grande partie des acteurs, & il est tel par sa nature, qu'en cessant d'être ignoré, il amène naturellement le dénouement ; mais il peche par l'endroit le plus essentiel, il n'est point vraisemblable. Le public ne peut se persuader qu'*Emilie* ait constamment pris dans ses tête-à-tête le *Marquis* pour *Belfort*. Le *Marquis* a beau nous le protester, nous trouvons que *la Fleur* n'a pas tort de l'accuser de folie. *Aristote* a pensé, a dit ce qu'il a voulu ; mais un jardinier qui voudroit enter un rosier naturel sur une tige artificielle, me paroîtroit un grand extravagant.

Loin d'excuser un poëte qui manque à la vraisemblance dans ses avant-scenes, je le crois plus blâmable que celui qui la choque pendant l'action : il est bien plus le maître de ne pas choisir un sujet défectueux par lui-même, que d'en arranger à sa fantaisie les incidents, quand l'ouvrage est une fois en train.



CHAPITRE XVII.

Pieces intriguées par une chose inanimée.

JE nomme *pieces intriguées par une chose inanimée*, celles, par exemple, auxquelles une lettre, un ou plusieurs portraits, servent de fondement. Il en est de deux especes. Dans l'une, *la chose inanimée* ne fait simplement que donner lieu à l'intrigue; dans l'autre, *la chose inanimée* sert non seulement de base à la piece, mais elle paroît encore continuellement sur la scene; elle soutient & ranime par là l'intrigue dont elle est inséparable. Nous prendrons pour exemple de la premiere espece, le *Jodelet Maître & Valet* de Scarron.

Le maître de *Jodelet* doit partir incessamment pour aller épouser une femme qui ne l'a jamais vu. Avant que de se mettre en route, il veut lui envoyer son portrait; il charge son valet de ce soin: celui-ci emballe le sien au lieu de celui de son patron, & il lui avoue sa méprise lorsqu'ils sont arrivés dans la ville où la future fait son séjour. Le maître veut profiter de cette étourderie pour connoître à fond le caractère de la belle qu'on lui destine: en conséquence il ordonne à *Jodelet* de prendre ses habits & son nom, & de jouer son personnage, tandis qu'il jouera celui de valet. Voilà donc le portrait qui ne fait que donner lieu à une intrigue bien inférieure, par cette raison seule, à celle que nous allons offrir pour modele. Nous la devons au célèbre *Goldoni*. Com-

me la piece est charmante, l'extrait que je vais en faire fera plus étendu que celui de *Jodelet Maître & Valet*.

LE PORTRAIT D'ARLEQUIN,

Canevas en trois actes.

Celio, maître d'*Arlequin*, est depuis quelque temps dans la maison de *Pantalon* qui a deux filles : il se prépare à partir, quand un peintre, à qui il a ordonné deux copies de son portrait, lui envoie la première par son élève. L'élève a trouvé la figure d'*Arlequin* plaisante, il s'est amusé à le peindre; il lui fait présent de son portrait qu'on laisse sur une table. *Celio* prie *Argentine* de remettre à la fille aînée de *Pantalon* le portrait qu'on lui a porté. *Argentine* s'en charge : un moment après elle trouve sur la table celui de l'objet qu'elle aime en secret, celui de son cher *Arlequin*; elle l'admire, elle le baise, lorsque *Scapin* la surprend : il est jaloux, fait grand bruit, a cru voir le portrait d'*Arlequin*; mais *Argentine* lui persuade le contraire en lui montrant celui de *Celio* qu'elle a ordre d'apporter à sa maîtresse. Elle lui demande le secret; *Scapin* le lui promet, & part pour aller tout dire à *Pantalon*. L'amante de *Celio* entre sur la scène; *Argentine* lui annonce le portrait de son amant au moment où *Pantalon*, instruit par *Scapin*, envoie chercher *Argentine*. Elle n'a que le temps de fouiller bien vite dans sa poche, & de glisser le portrait en cachette. *Aurora* adresse des douceurs à ce portrait, l'ouvre enfin, & voit avec surprise que c'est celui d'*Arlequin*. La sœur cadette paroît, surprend son aînée un portrait à la main, & comme elle aime aussi

Celio en secret, elle lui reproche son attachement pour l'original dont elle tient la copie : *Aurora* lui jure le contraire, & , pour le lui prouver, lui abandonne cette miniature qui cause sa jalousie : la sœur cadette l'accepte avec transport, l'ouvre bien vîte, & voit avec étonnement la figure d'*Arlequin*.

Pantalon survient ; il demande à sa fille aînée, d'un air courroucé, le portrait qu'*Argentine* lui a remis : elle lui dit qu'elle l'a cédé à sa sœur : celle-ci le remet à son père, qui, s'attendant à voir la figure de *Celio*, selon le rapport de *Scapin*, est bien surpris de voir celle de son valet. *Scapin* se félicite d'avoir instruit *Pantalon* ; il vient lui vanter son zèle : mais son maître, loin de l'en remercier, l'accable de reproches sur son étourderie, & sur ce qu'il l'a exposé à quereller à tort & sa fille & *Celio*. *Scapin* lui soutient qu'il a bien reconnu le portrait de *Celio* : *Pantalon* lui ferme la bouche en lui remettant celui d'*Arlequin*, & sort en colère. *Scapin* se venge en accablant d'injures le portrait de son rival. *Arlequin* vient à petit bruit ; il reconnoît son portrait ; il entend toutes les épithètes qu'on lui adresse ; il s'en fait, & prend le parti de sa copie : il menace *Scapin* qui lui répond par un soufflet. *Arlequin*, étourdi du coup, ne fait s'il a reçu un soufflet ou un coup de poing, & ignore par conséquent s'il doit s'en venger. Voilà le premier acte ; on m'avouera qu'il est riche.

Arlequin & *Argentine* ouvrent le second acte : l'un a envie de donner son portrait & n'ose l'offrir, l'autre brûle de l'avoir. *Arlequin* demande à *Argentine* si elle aime la peinture ; elle lui répond qu'oui : *Arlequin* lui fait voir son portrait ; *Argentine* met à la place celui de *Celio* qu'elle a en-

core, & le rend à *Arlequin* qui le met dans sa poche, fort piqué qu'on n'ait pas voulu le garder. L'éleve apporte la seconde copie de *Celio* : *Arlequin* l'examine; la sœur aînée vient & la lui enleve. *Arlequin* veut encore voir ce portrait qu'on lui a rendu avec tant de mépris; il voit, avec tout l'étonnement possible, la figure de *Celio* au lieu de la sienne; il prétend que le peintre est un forcier. La fille cadette de *Pantalon* reconnoît le portrait de ce qu'elle aime, l'arrache des mains d'*Arlequin*, & sort en le couvrant de baisers. Un moment après les deux sœurs se rencontrent, se raillelnt mutuellement : chacune triomphe, &, pour mortifier sa rivale, veut lui montrer le portrait de *Celio*. *Pantalon*, qui paroît entre elles, saisit les deux portraits, & devient furieux de la double perfidie de *Celio* qui a trahi tous les droits de l'hospitalité.

Dans le troisieme acte, *Arlequin* ne fait plus ce qu'est devenu son portrait, quand il le reçoit par la petite poste dans un paquet avec dix louis, & une lettre anonyme. Il ne fait pas lire, & prie *Scapin* de lui faire lecture de l'épître; celui-ci reconnoît l'écriture d'*Argentine*, & substitue aux déclarations amoureuses, les choses les plus insultantes. *Argentine* y dit que, fâchée de ne pas tenir le portrait des mains de l'original, elle le renvoie; *Scapin* lit qu'on ne veut plus de la copie, parcequ'elle est aussi vilaine que l'original. On déchire la lettre. *Arlequin*, quoique très piqué, plaisante sur l'humeur de cette femme qui lui paie toutes les sottises qu'elle lui écrit. *Scapin* sort, *Argentine* le remplace. *Arlequin* lui fait part de son aventure, & des injures qu'on lui a écrites; *Argentine* ramasse les morceaux de

la lettre , prouve qu'elle est très tendre , & se découvre enfin. *Arlequin* l'épouse , & *Celio* se marie avec la fille aînée de *Pantalon*.

On peut décider aisément de l'effet que produit dans ces deux pieces *la chose inanimée*. J'exhorte cependant mes lecteurs à ne point se laisser éblouir par les beautés de la dernière piece, au point de ne pas y voir un défaut essentiel. Les portraits d'*Arlequin* & de *Celio* font naître l'intrigue , la soutiennent , la raniment continuellement , mais ne la dénouent point. L'Auteur est obligé de faire venir un valet-de-chambre qui annonce la mort d'un oncle , & d'amener la jalousie d'un rival qui ne veut plus épouser *Aurora*.

Je ne citerai aucun exemple des pieces intriguées par une lettre ; tout le monde fait qu'un Auteur pourroit sans peine faire dix actes par le secours d'un billet sans dessus.

CHAPITRE XVIII.

Des Pieces intriguées par des noms.

IL est très facile de tirer des scènes & des situations plaisantes du *nom* des personnages ; mais le comique qui en résulte , me paroît tout-à-fait indigne de la grande comédie : je vais le prouver par deux exemples , l'un pris chez les Italiens , & l'autre chez les Grecs. Commençons par nos voisins.

Dans *Arlequin Larron , Prevôt & Juge* , canevas en cinq actes , *Arlequin* , banni de la ville , se retire dans une forêt , & devient le chef d'une bande

de voleurs. Il ouvre la scène à la tête de sa troupe. Plusieurs braves gens viennent de s'y enrôler : il veut savoir leur *nom* de guerre & leur *nom* de famille pour les enregistrer ; il les fait approcher l'un après l'autre. *Arlequin* demande au premier comment il s'appelle ; son soldat lui répond *Parla* : *Arlequin* croit qu'il n'entend pas bien du côté où il est , & passe de l'autre : il interroge de nouveau, on lui répond *Parla* ; il repasse de l'autre côté , & après bien des lazzis, il découvre que le *nom* de guerre de son drôle est *Parla*. Il rit , & demande à *M. Parla* le *nom* de sa famille : *M. Parla* lui répond *Demain*. *Arlequin* se fâche , veut savoir le *nom* dans le moment même ; il s'apaise enfin , en apprenant que *M. Parla* s'appelle aussi *M. Demain*.

Arlequin interroge son nouveau sergent qui s'appelle *Sauve qui peut*, *Ventre à terre*. Ces deux noms persuadent à tous ses braves camarades que la maréchaussée est à leurs trousses , ils se jettent à terre de frayeur ; *Arlequin* sur-tout meurt presque de peur , & fait des singeries très plaisantes qui ne sont, comme je l'ai dit, amenées que par des ressorts très indignes de la bonne comédie. Passons présentement chez les Grecs.

LES CYCLOPES ,

d'Euripide.

Ulysse a été jetté avec ses compagnons dans l'isle des Cyclopes ; ils rencontrent *Polyphème* qui est affamé de chair humaine , parcequ'il n'en a pas mangé depuis long-temps. Il ordonne qu'on aiguise les glaives avec lesquels il doit égorger les Grecs , & qu'on allume du feu pour les faire cuire ; il offre à ses hôtes , par dérision , un bassin

que ses peres lui ont laissé & dans lequel il doit mettre les Grecs par morceaux. *Ulyffe*, à qui il demande comment il s'appelle, lui répond que son nom est *Personne* : il lui fait présent de quelques bouteilles de liqueurs, & toute la faveur qu'il en obtient est d'être mangé le dernier. Mais le *Cyclope* qui a bu un peu trop, s'endort ; *Ulyffe* profite de son sommeil pour l'aveugler avec un tison allumé. *Polypheme* fait retentir la caverne de ses cris. C'est après toutes ces horreurs que commence une scene plaisante, amenée par le faux nom qu'*Ulyffe* s'est donné : en voici une partie.

ACTE V. SCENE III.

LE CYCLOPE *aveuglé & réveillé*, LE CHŒUR.

LE CYCLOPE.

Ah ! misérable ! on m'a brûlé l'œil.

LE CHŒUR, *à part*.

La charmante musique ! Chante à présent, monstre.

LE CYCLOPE.

Ah ! quelle douleur ! quel outrage ! Mais vous n'échapperez pas de mon antre, troupe vile & méprisable. Plaçons-nous à l'entrée de la caverne. Vous passerez tous sous cette main.

LE CHŒUR.

Hélas ! qu'avez-vous ? pourquoi ces cris ?

LE CYCLOPE.

Je suis perdu.

LE CHŒUR.

Ah ! que vous êtes défiguré !

LE CYCLOPE.

Et que je suis malheureux !

LE CHŒUR.

L'ivresse vous a-t-elle fait tomber dans le brasier ? Qui vous a donc si cruellement traité ?

LE CYCLOPE.

Personne.

LE CHŒUR.

Quoi ! personne ! Hé ! de qui donc vous plaignez-vous ?

LE CYCLOPE.

De Personne.

LE CHŒUR.

Vous avez donc tort de vous plaindre, & vous n'êtes pas aveuglé.

LE CYCLOPE.

Le puissiez-vous être de même, scélérats !

LE CHŒUR.

Je ne comprends rien à cette énigme. Comment ce qui n'existe pas a-t-il pu vous nuire ?

LE CYCLOPE.

Vous m'insultez, misérables ! Répondez : où est-il ?

LE CHŒUR.

Qui ?

LE CYCLOPE.

Personne.

LE CHŒUR.

Nulle part.

Le comique qu'*Euripide* a mêlé à son espèce de *Conte d'Ogre*, ne fera pas, je crois, un grand nombre d'admirateurs, & me servira à prouver avec l'exemple précédent que le plaisant qui résulte des *noms* est digne tout au plus de la farce.

» Mais, me dira-t-on, il s'agit ici des pièces intriguées par des *noms*, & vous ne nous citez que des bouts de scènes amenées par des *noms* «.

Je vous attendois à cette objection , & je dis : si les *noms* ont de la peine à fournir du vrai comique dans une seule scène , comment en feront-ils naître assez pour remplir toute une pièce ?

Je vais présentement remplir mes engagements avec la dernière exactitude , & je donnerai pour exemple une pièce dans laquelle les *noms* seuls de quelques parures font naître l'intrigue , la filent , & la dénouent : *Boursault* , l'ennemi juré de *Molière* , en est le père.

LES MOTS A LA MODE ,

Comédie en un acte , en vers.

M. *Josse* , orfèvre jadis , noble présentement , trouve dans la cassette de sa femme un mémoire où sont détaillées les dépenses qu'elle a faites en galanteries : il est sur-tout question d'une *culbute* avec un *mousquetaire*. Les sueurs montent au front de M. *Josse*. Il veut se séparer d'une femme qui fait des *culbutes* avec un *mousquetaire* : il appelle M. *Griffet* , commissaire , fait venir la famille de son épouse , son jardinier & sa jardinière qu'il croit les complices des dérèglements de sa femme : il veut prouver à ses filles mêmes les torts de leur mère : enfin le fatal écrit est lu publiquement. Voici une partie de la dernière scène.

S C E N E X V.

NICODEME , ADRIENNE , M. JOSSE , Mad. JOSSE ;
Mad. BRICE , M. BRICE , M. GRIFFET , NANNETTE ,
BABET , NICOLE.

M. J O S S E.

Approche , gros coquin.

N I C O D E M E.

C'est fort bien dit. Peut-être
Que j'en dirois autant si j'étois votre maître.

• • • • •
• • • • •

Mad. J O S S E.

Vous le méritez bien, Monsieur Joffe.

M. J O S S E.

Tout doux ;

Je fais ce qui se passe entre eux, quelque autre & vous.

Mad. J O S S E.

Et que se passe-t-il qui ne soit à ma gloire ?

M. J O S S E.

Monsieur le Commissaire, apportez son mémoire.
C'est trop avoir d'égards pour son manque de foi.
Ne la ménagez plus. Parlez.

M. G R I F F E T.

De par le Roi,

Dites-moi, sans mensonge & sans être interdite,
Si vous reconnoissez ce mémoire.

M. J O S S E.

Elle hésite.

Plus elle a de chagrin, plus je suis réjoui.

Mad. J O S S E.

Oui, Monsieur, ce mémoire est de moi.

M. J O S S E.

De vous ?

Mad. J O S S E.

Oui.

Je ne fais ce que c'est que dire une imposture.

M. J O S S E.

Il s'agit maintenant d'en faire la lecture.

Vous allez, j'en suis sûr, être scandalisés.

Mad. JOSSE.

Mad. J O S S É.

De quoi ?

M. J O S S É.

Prêtez l'oreille ; & vous, Monsieur, lisez :

M. G R I F F E T *lit.*

Mémoire de la dépense que j'ai faite en galanteries :

M. J O S S É.

Voyons par quel endroit ce mémoire débute.

M. G R I F F E T.

» Premièrement, vingt francs pour une *culebute*....

Mad. B R I C E.

Pour une *culebute* ! Oh bon Dieu ! qu'est-ce là ?

M. J O S S É.

Bon, ce n'est rien : le reste est bien pis que cela.

Poursuivez seulement, Monsieur le Commissaire.

M. G R I F F E T.

» Pour une *culebute* avec un *mousquetaire*.

M. B R I C E.

Avec un *Mousquetaire* ! en effet, c'est bien pis.

Malheureuse ! est-ce là ce qu'on t'avoit appris ?

Faire un si grand affront à la race des *Brices* !

M. J O S S É.

Monsieur, de pareils coups laissent des cicatrices....

N I C O D E M É, *bas.*

La peste ! un *Mousquetaire* est assez bien choisi !

M. G R I F F E T.

» Plus, pour un *boute-en-train* & pour un *tâtez-y* ?

» Huit cents francs.

M. J O S S É.

Dites-moi, vous, à qui je me fie ?

Qu'est-ce qu'en bon françois *tâtez-y* signifie ?

Mad. B R I C E.

Que signifieroit-il que ce qu'on entend bien ?

M. BRICE.

Qu'avez-vous à répondre à cela, ma sœur ?

Mad. JOSSE.

Rien.

C'est un extravagant, qui de Paris à Rome
Auroit peine à trouver son égal.

Mad. BRICE.

Le pauvre homme !

Il est bien mal-aisé qu'il ait l'esprit sercin
Quand il fait qu'à sa femme il faut un *boute-en-train*.

M. GRIFFET.

» Plus, pour la *jardiniere* & pour des *engageantes*
» Dont mes filles & moi nous fûmes bien contentes ;
» Trois cents livres.

M. JOSSE.

Voilà ce qui m'outre le plus.

Donner à ses enfants des leçons là-dessus !

A quoi lui servois-tu ?

ADRIENNE.

Qui ? moi, Monsieur ?

M. JOSSE.

Oui, chienne.

Mad. BRICE.

Je te tordrai le cou, suborneuse !

NICODEME.

Adrienne,

Dis-moi, sans barguigner, ce que c'est que cela ;
Et quelle manigance on débagoule là.

M. JOSSE, à son Jardinier.

Ah ! frippon !

Tu ne t'amuses pas à voler des vétilles.

M. G R I F F E T.

» Plus, pour des *papillons*, des *guêpes*, des *chenilles* ;
 » Huit cents écus.

M. J O S S E.

 Maraud, qui fais l'homme de bien ;
 Te voilà si confus que tu ne dis plus rien !
 Tu ne présumois pas que l'on sût ton négoce.
 Vendre des *papillons* une somme si grosse !
 Je prétends qu'aujourd'hui cet argent soit rendu.

M. G R I F F E T.

Ou qu'il soit dans trois jours bien & duement pendu.
 Pour un vol domestique on ne fait pas long gîte.

Mad. B R I C E.

On ne peut d'un voleur se défaire trop vite.
 Pendez, ,pendez.

M. J O S S E.

 Crois-moi, de peur d'être étranglé ;
 Rends-moi ce que ta femme & toi m'avez volé.
 Voilà neuf cents écus marqués en deux articles.

A D R I E N N E.

Volé ! nous ?

N I C O D E M E.

 Testedié, boutez mieux vos besicles :

• • • • • • • • • •

M. B R I C E.

Vous m'impatientez, ma sœur. Répondez donc.
 Tout parle en sa faveur, & tout vous est contraire.

M. G R I F F E T.

» Plus, quatre louis d'or pour un *laisse-tout-faire*.

M. J O S S E.

Cela n'est point obscur, & chacun l'entend bien :
 Quand on *laisse tout faire*, on ne réserve rien.
 Mettez-vous en ma place. Est-ce à tort que je gronde à

Mad. BRICE.

Que ne l'ai-je étouffée en la mettant au monde!
Je n'aurois pas l'affront de voir ce que je vois.

Mad. JOSSE.

Je ris de vous voir tous déchaînés contre moi.
Vous me charmez!

Mad. BRICE.

L'infame ! Et toi , tu m'assassines !

M. GRIFFET.

» Plus , pour une *effrontée* & pour deux *gourgandines* ,
» Quinze louis.

Mad. BRICE.

Comment ! tu connois ces gens-là !
Des *gourgandines* ! Ciel ! quelle peste voilà !
Il n'est pas sur la terre une plus méchante ame.
Le dangereux bétail qu'une pareille femme !

M. GRIFFET.

» Plus , pour une *innocente* , onze louis. . . .

M. GRIFFET, à Mad. Jossé.

Qu'avez-vous à répondre à tout ce que j'ai dit ?

Mad. JOSSE.

Que mes filles , Monsieur , ont sur elles les pieces
Que contient ce mémoire especes par especes.
De me justifier je leur laisse le soin.
Défendez mon honneur.

M. JOSSE.

Je crois qu'il est bien loin !

NANNETTE.

Ce qui dans cet écrit vous paroît des injures ,
Sont des noms que l'on donne aux nouvelles parures !

Une robe-de-chambre étalée amplement,
 Qui n'a point de ceinture, & va nonchalamment,
 Par certain air d'enfant qu'elle donne au visage,
 Est nommée *innocente*, & c'est du bel usage.
 Ce manteau de ma sœur, si bien épanoui,
 En est une.

M: J O S S E.

Cela est une *innocente* ?

B A B E T.

Oui.

Sont-ce là des sujets pour vous mettre en colère ?

N A N N E T T E.

Voilà la *culebute*, & là le *mousquetaire*.

B A B E T.

Un beau nœud de brillants dont le sein est faisi,
 S'appelle un *boute-en-train*, ou bien un *tatez-y* ;
 Et les habiles gens en étymologie
 Trouvent que ces deux mots ont beaucoup d'énergie.

N A N N E T T E.

Une longue *cornette*, ainsi qu'on nous en voit,
 D'une dentelle fine, & d'environ un doigt,
 Est une *jardiniere* : & ces manches galantes,
 Laisant voir de beaux bras, ont le nom d'*engageantes*.

B A B E T.

Ce qu'on nomme aujourd'hui *guêpes* & *papillons*,
 Ce sont les diamants du bout de nos poinçons,
 Qui remuant toujours, & jettant mille flammes,
 Paroissent voltiger dans les cheveux des Dames.

N A N N E T T E.

L'homme le plus grossier & l'esprit le plus lourd
 Sait qu'un *laisse-tout-faire* est un tablier fort court.
 J'en porte un par hasard, qui, sans aucune glose,
 Exprime de soi-même ingénument la chose.

B A B E T.

La coëffure en arriere , & que l'on fait exprès
 Pour laisser de l'oreille entrevoir les attraits ,
 Sentant la jeune folle & la tête éventée ,
 Est ce que par le monde on appelle *effrontée*.

N A N N E T T E.

Enfin la *gourgandine* est un riche corset ;
 Entr'ouvert pardevant à l'aide d'un lacet :
 Et comme il rend la taille & moins belle & moins fine ,
 On a cru lui devoir le nom de *gourgandine*.
 Vous avez pris l'alarme avec trop de chaleur.

M. J O S S E.

A ce compte , mon mal n'étoit donc qu'une peur ;
 Et mon front avoit tort de croire son cas sale.

Mad. B R I C E.

Il ne sera point dit que je souffre cela.

M. J O S S E.

Que pouvois-je penser de ce mémoire-là ?
Tatez-y , boute-en-train , culebute , engageantes ;
 Tout cela pour le front sont des armes parlantes ;
 Et je sens que le mien me démange toujours.
 Voilà de vilains noms pour de si beaux atours.

M. B R I C E.

Il a raison.

Mad. J O S S E.

Lui ?

M. B R I C E.

Lui. N'est-ce pas une honte
 De voir de la pudeur faire si peu de compte ?
 Donnez ; puisqu'il vous plaît d'avoir ces ornements
 De plus honnêtes noms à vos ajustements.

Mad. B R I C E.

Franchement, ces mots-là font un peu saugrenus.

J'ai sué de frayeur de son *laisse-tout-faire*,

Et de sa *culebute* avec un *mousquetaire*.

En un mot, ce jargon n'est point édifiant.

.

Je supprime le reste de cette scene, assez longue déjà. La piece n'est pas sans mérite : c'est une *folie*, une *bagatelle* qui eut du succès dans le temps : mais ce qui fait réussir une *folie*, une *bagatelle*, est ordinairement ce qui nuit à une comédie dans le grand genre.

Il est des pieces dans lesquelles les acteurs, à l'aide d'un nom changé, jouent un personnage qui n'est pas le leur : mais il n'est pas question dans cet article de cette espece de comédie, parce que c'est du personnage qu'ils jouent, & non du faux nom, que naissent les situations & les plaisanteries : ces pieces doivent se ranger dans la classe de celles qu'un déguisement intrigue ; il étoit essentiel de faire en passant cette remarque.

C H A P I T R E X I X.

Des Pieces intriguées par un déguisement.

Nous pouvons avoir quelques comédies assez bonnes dans ce genre, mais les Auteurs qui les ont faites se sont tous répétés. Les divers *déguisements* qu'ils ont introduits dans leurs pieces pour y servir de base à l'édifice entier, ont tous la

même cause, le même but, & le public fait trop bien que tous ne servent qu'à éprouver l'humeur, le caractère, la fidélité d'une personne qu'on veut épouser, ou à parvenir à lui parler ou à lui remettre une lettre,

Nos comiques ont, me dira-t-on, varié les *déguisements*. Oui par la forme, & jamais par le fond : je puis aisément le prouver par les plus fameuses de nos pièces fondées sur un *déguisement*.

L'ÉPREUVE,

Comédie en prose, en un acte, de Marivaux.

Un jeune Seigneur de Paroisse aime la fille de la Concierge de son château : il craint de ne pas lui plaire ; & pour éprouver son cœur, il feint de vouloir l'unir à un homme fort riche : c'est son valet qu'il charge de ce personnage.

L'ÉPREUVE RÉCIPROQUE,

Comédie en un acte, en prose, de le Grand.

Un jeune homme qui veut éprouver le cœur de sa maîtresse, fait déguiser son valet en financier. D'un autre côté la maîtresse fait déguiser sa soubrette en dame, pour connoître à fond le cœur de son amant.

LES JEUX DE L'AMOUR & DU HASARD,

Comédie en un acte, en prose, de Marivaux.

On veut unir deux amants qui ne se connoissent pas. L'amant forme le dessein de démêler le caractère de sa future avant de l'épouser : celle-ci a la même intention. Le premier donne ses

habits à son domestique & prend les siens ; la future fait le même échange avec sa soubrette (1).

Nous avons encore un très grand nombre de pieces dans lesquelles une femme se déguise en homme , un homme en femme , en jardiniere , en soubrette : ces déguisements sont dignes pour la plupart de figurer avec ceux d'*Arlequin statue , enfant , perroquet , ramonneur , fauteuil , petit More , squelette , &c. &c. &c.* Tous prouvent que la seule différence gît dans la qualité ou dans la quantité des personnes qui se déguisent , & dans les habits qu'elles prennent.

Il y a dans un très grand nombre de *pieces intriguées par des déguisements* , un vice que nos prédécesseurs tiennent de nos voisins : il a été toléré dans la renaissance des Lettres en France , mais il seroit certainement siffler aujourd'hui un Auteur. Gardons-nous donc de bâtir une fable , à l'instar de nos premiers comiques , sur un déguisement dénué de toute vraisemblance , & dont les personnes les moins clair-voyantes ne peuvent être les dupes. *La Chaussée* va nous fournir l'exemple le plus récent.

L'AMOUR CASTILLAN ,

Comédie en trois actes , & en vers.

Aurore est promise à *Dom Lope* : un rival s'oppose à leur bonheur ; *Dom Lope* le tue , il est obligé de partir. *Aurore* le suit déguisée en homme , vit familièrement avec lui sous le

(1) Cette piece est tirée d'une comédie danoise intitulée *Harni & Péline* , & qui est remplie de choses très plaisantes. J'en donnerois un précis dans ce chapitre , si je n'étois obligé d'y mettre plusieurs autres extraits.

nom de *Mendoce*, sans en être reconnue. Elle laisse tomber son portrait : *Dom Lope* voit que c'est celui de sa maîtresse, & ne voit pas que c'est celui du faux cavalier. *Aurore* chante sans se montrer ; *Dom Lope* reconnoît la voix de celle qu'il aime, & n'a pas reconnu le son de voix du faux *Mendoce* : enfin, cet amant est si peu clairvoyant, qu'*Aurore* est forcée de lui découvrir son stratagème.

Je ne fais quel fut le succès de la pièce espagnole : la françoise n'eut que cinq représentations, &, selon moi, la moitié d'une suffisoit. C'est prendre tous les spectateurs pour des imbécilles que de vouloir les amuser des méprises que la sottise seule peut faire.

On trouve dans *Gilblas* une histoire qui a beaucoup de rapport avec le sujet de cette comédie : mais telle singularité est bonne dans un roman, qui devient détestable transplantée sur la scène. Dans un roman, l'esprit seul juge ; sur le théâtre, les yeux se mêlent de la partie, & ils ne sont pas des juges indulgents.

Le meilleur modèle que je puisse offrir, est une pièce italienne. Je vais la faire connoître.

ARLECHINO CAVALIERE PER ACCIDENTE ;

O U

ARLEQUIN GENTILHOMME PAR HASARD.

Canevas en deux actes.

A V A N T - S C E N E.

Pantalon, Gouverneur de la ville où l'action se passe, a une fille nommée *Rosaura* : le *Docteur*, Juge de la même ville, a un fils nommé *Silvio* : les deux vieillards ont projeté d'unir leurs en-

fants. *Aurora* en est au désespoir ; elle fait avvertir *Celio* qu'elle aime , & promet de fuir avec lui.

A C T E I.

La scène représente une rue : il est nuit. *Celio* masqué, sort de la maison de *Pantalon* avec *Rosaura* ; il lui dit que son cabriolet est tout prêt dans le bois voisin. *Silvio* les surprend , met l'épée à la main , s'écrie qu'il est blessé. *Rosaura* rentre chez elle , *Celio* prend la fuite ; le *Docteur* & *Pantalon* accourent , s'affligent du malheur arrivé à *Silvio*. Le *Docteur* prie *Pantalon* de faire courir après l'adversaire. *Scapin* est chargé de ce soin. Le *Docteur* fait emporter son fils & le fuit ; *Pantalon* rentre chez lui pour questionner sa fille.

Bois.

Arlequin arrive avec son âne , pour faire du bois ; il quitte son habit de payfan , le met sur un tronc , attache l'âne à un arbre , & le charge de bien garder ses effets. *Celio* a laissé son cabriolet pour se cacher mieux dans l'épaisseur du bois ; il voit l'habit de payfan , le prend , met le sien à la place , bien sûr de se sauver plus aisément à l'aide de ce déguisement , & part. *Arlequin*, après avoir fait deux fagots , veut en charger son âne ; il est surpris de trouver au lieu de sa fouquenille un habit magnifique , une perruque , un masque , un chapeau bordé : il demande à son âne s'il fait comment tout cela a été changé ; il s'en pare , en disant qu'il en vendra mieux son bois à la ville , quand *Scapin* , qui vient à la tête de quelques soldats , reconnoît l'habit de l'homme qui a blessé *Silvio*, fouille dans ses poches , trouve une lettre

de *Rosaura*, se confirme dans l'idée qu'il arrête *Celio*, & emmene *Arlequin*. *Celio*, qui a tout vu de loin, plaint *Arlequin*, forme la résolution de prendre son âne & d'aller à la ville ; de cette façon, il ne sera pas connu, il pourra apprendre des nouvelles de *Rosaura*, & rendre service au malheureux qu'on a pris pour lui.

Chambre.

Le *Docteur* dit à *Pantalon* que la blessure de *Silvio* est très légère ; ils s'en réjouissent. *Scapin* annonce qu'il conduit *Celio* ; on lui dit de le faire entrer. *Arlequin* fait des *lazzis* très peu nobles : on l'interroge, il nie tout. On lui montre la lettre de *Rosaura*, il ne fait pas lire. On le confronte avec *Rosaura*, qui est surprise en voyant l'habit de *Celio*, mais qui, se remettant bien vite, feint de parler à *Celio* lui-même. On l'envoie en prison.

A C T E I I.

La ville, avec la porte de la prison.

Celio, toujours déguisé en paysan, voudroit apprendre d'*Arlequin* ce qui s'est passé depuis qu'on l'a arrêté. Il frappe à la porte de la prison. *Argentine*, sœur du geolier, paroît ; il lui persuade qu'il est l'intendant du Monsieur qu'on a arrêté dans la matinée. *Argentine* lui raconte que ce Gentilhomme feint d'être un paysan, & qu'il lui fait la cour. *Celio* lui dit que son maître est d'une humeur singulière, & qu'il pourroit bien l'épouser ; elle se recommande à l'intendant, quand le geolier arrive, est fâché de trouver sa sœur dans la rue avec un inconnu, fait grand

bruit , sur-tout lorsque *Celio* lui propose de l'introduire auprès de son nouveau prisonnier ; mais il s'apaise bien vite en voyant une bourse que *Celio* lui offre , & qu'il accepte.

L'intérieur de la prison.

Arlequin se promene , il s'ennuie , il desire une compagnie. *Argentine* se présente , appelle *Arlequin Monseigneur*, ce qui l'amuse quelque temps & lui déplaît ensuite. *Argentine* dit que tout est découvert , que son intendant a tout dit : *Arlequin* ne connoît pas d'autre intendant que son âne. *Argentine* lui soutient qu'il a des chevaux , des carrosses , des terres , des châteaux , & lui demande ce qu'il veut manger. Le Lecteur se doute bien qu'il donne la préférence aux macarons. *Celio* entre d'un air respectueux ; *Arlequin* le traite de voleur en reconnoissant son habit. *Celio* prie *Argentine* de se retirer , & lui promet d'avancer son mariage. Dès qu'il est seul avec *Arlequin* , il lui raconte la vérité de toute l'aventure , le prie de feindre encore , & lui promet de le récompenser. Le Geolier vient prendre son prisonnier pour le conduire devant les Juges.

Le Tribunal.

Le *Docteur* & *Pantalon* , assis auprès d'un bureau , décident qu'il faut obliger *Celio* à s'unir avec *Rosaura*. *Arlequin* , devenu hardi , fait tapage , & dit qu'il n'est pas honnête de conduire à pied devant un tribunal , un Seigneur qui a des chevaux & des carrosses. Les Juges lui demandent pourquoi il enlevoit *Rosaura*. — Parcequ'il en est amoureux. On lui dit que pour avoir sa liberté il faut l'épouser ; il ne demande pas

mieux. *Rosaura* frémit à cette nouvelle , nie que ce soit *Celio*. On lui répond qu'elle a déjà avoué le contraire. Son désespoir augmente lorsque *Celio*, entendant à quoi l'on borne la punition, se présente, épouse *Rosaura*, & donne à *Arlequin* de quoi se marier avec *Argentine*.

Il faudroit avoir de l'humeur pour ne pas avouer que la fable de cette piece est plus comique , plus naturelle , plus vraisemblable que celle de toutes nos *comédies intriguées par des déguisements*. Elle deviendroit excellente si quelqu'un avoit l'adresse de l'ajuster aux bienfaisances de notre scene ; mais avant que de l'entreprendre , il seroit bon de voir *el Alcade de si mismo*, ou une comédie de *Scarron*, connue sous le titre de *Gardien de soi-même*, ce qui est la traduction du titre espagnol. Ces deux ouvrages ressemblent beaucoup à celui que je viens d'extraire.

C H A P I T R E X X.

Des Pieces intriguées par le hasard.

IL faut bien se garder de confondre les pieces *intriguées* réellement par le hasard , ou celles qui paroissent *intriguées par le hasard*. Avant que d'aller plus avant , voyons ce qu'en dit *Riccoboni* ; il nous fournira matiere à disserter.

» Dans les pieces *intriguées par le hasard*, au-
 » cun des personnages n'a dessein de traverser
 » l'action , qui semble aller d'elle-même à sa fin,

» mais qui néanmoins se trouve interrompue
 » par des événements que le pur *hasard* semble
 » avoir amenés.

» Cette sorte d'intrigue est, je crois, celle qui
 » a le plus de mérite, & qui doit produire un
 » plus grand effet; parceque le spectateur, indé-
 » pendamment de ses réflexions sur l'art du poëte,
 » est bien plus flatté d'imputer les obstacles qui
 » surviennent, aux caprices du *hasard*, qu'à la
 » malignité des maîtres ou des valets; & qu'au-
 » fond une comédie intriguée de la sorte, étant
 » un image plus fidelle de ce que l'on voit arri-
 » ver tous les jours, elle porte aussi davantage le
 » caractère de la vraisemblance.

» Nous n'avons parmi les ouvrages des An-
 » ciens que deux modeles en ce genre, l'*Amphi-
 » trion* & les *Ménechmes*. *Moliere*, en choisissant
 » le plus parfait de ces originaux pour l'objet de
 » son imitation, a bien montré quel étoit son
 » discernement. L'*Amphitron* qu'il a imité, ou
 » plutôt qu'il a presque traduit, offre une action
 » que les personnages n'ont aucun dessein de tra-
 » verser. C'est le *hasard* seul qui fait arriver *Sofie*
 » dans un moment où *Mercur* ne le peut laisser
 » entrer chez *Amphitron*. Le déguisement à la
 » faveur duquel *Jupiter* cherche à satisfaire son
 » amour produit une brouillerie entre *Amphi-
 » trion* & *Alcmene*, qui fonde également leurs
 » plaintes réciproques. *Jupiter*, qui ne veut point
 » que cette brouillerie révolte *Alcmene* contre
 » son mari, revient une seconde fois sous la
 » forme d'*Amphitron*, pour se raccommo-
 » der avec elle: il faut pendant ce temps-là que *Mer-
 » cure* défende à *Amphitron*, qui survient, l'en-
 » trée de sa maison. Comme il a pris la figure de

» *Sofie*, c'est sur ce malheureux esclave que
 » tombe toute la vengeance d'*Amphitrion*; ce-
 » pendant les chefs de l'armée, que *Jupiter*, pour
 » se défaire de *Sofie*, a fait inviter à dîner,
 » voyant deux *Amphitrions*, ne savent de quel
 » parti se ranger. Alors l'action est conduite à sa
 » fin par l'éclat que doit faire nécessairement la
 » tromperie de *Jupiter*; & ce Dieu est obligé de
 » se découvrir aux dépens mêmes de l'honneur
 » d'*Alcmene*. Ainsi, rien n'arrive dans cette pièce
 » de dessein formé, & le *hasard* en produit seul
 » tous les incidents.

» Mais il manque à la perfection de cette co-
 » médie la simplicité dans le principe de l'action,
 » parceque la ressemblance surnaturelle d'où naît
 » tout le mouvement, est une machine qui di-
 » minue de beaucoup le mérite de ces intrigues
 » de la première espèce, & que le naturel ou
 » le simple ne doit jamais être altéré par le
 » merveilleux ou le surnaturel.

» Comme la comédie des *Ménechmes* est encore
 » plus vicieuse de ce côté-là, & qu'elle a aussi
 » moins d'intérêt, je n'en parlerai point. Je dirai
 » seulement que je ne connois point de comé-
 » die françoise d'intrigue, dont les incidents ne
 » soient pas prévus par les personnages, &
 » qu'excepté *Amphitrion*, c'est le seul genre
 » que *Moliere* n'ait point traité. Les Espagnols
 » ont un assez grand nombre d'intrigues de la
 » première espèce: telle est, entre autres, l'intri-
 » gue d'une pièce de *Calderon*, qui a pour titre,
 » *La Maison à deux portes*, & que l'on peut re-
 » garder comme un modèle en ce genre «.

Riccoboni s'est trompé: on ne peut absolument
 pas compter l'*Amphitrion* parmi les pièces intri-
 guées

guées par le hasard ; le hasard n'y préside ni au principe de l'action, ni aux incidents, ni au dénouement, & il s'en faut bien que les personnages n'aient aucun dessein de traverser l'action. Les déguisements de *Jupiter* & de *Mercure* ne sont certainement pas faits par hasard. Ce n'est point par hasard que *Mercure* se trouve sur le passage de *Sosie* , & qu'il l'empêche d'entrer chez *Alceme* : ce n'est point par hasard qu' *Amphitrion* se querelle avec sa femme : c'est encore moins par hasard que *Jupiter* veut goûter le plaisir de se raccommoder avec *Alceme* , & que pendant les douceurs de la réconciliation *Mercure* empêche l'époux de troubler la fête : enfin, ce n'est nullement par hasard que le Souverain des Dieux vient, au bruit du tonnerre, avouer sa supercherie amoureuse, & dénouer la piece.

Quant à la comédie des *Ménechmes* , elle est, quoi qu'en dise *Riccoboni* , plus dans le genre dont il s'agit ici que l' *Amphitrion* . C'est le hasard qui fait rencontrer à *Valentin* la valise du *Ménechme* brutal, plutôt que celle du Chevalier, & c'est en partie ce qui forme l'intrigue : en second lieu la ressemblance des deux freres jumeaux n'est pas surnaturelle comme celle de *Jupiter* avec *Amphitrion* , & de *Mercure* avec *Sosie* ; on ne peut pourtant pas la citer pour exemple, parceque c'est de dessein prémédité que le Chevalier profite de l'avantage qu'il a de ressembler à son frere, qu'il s'empare de ses papiers, qu'il s'approprie les soixante mille écus, qu'il en cede ensuite la moitié pour se débarrasser d' *Araminte* , & pour épouser tranquillement celle qu'il aime.

La troisieme piece que *Riccoboni* cite comme

un exemple très digne d'être suivi, me paroît aussi peu intriguée par le *hasard* que les deux premières. Je puis me tromper : je vais mettre le lecteur à portée d'en juger, & de prononcer contre *Riccoboni* ou contre moi. La pièce mérite d'être connue à fond.

LA GRAND COMEDIA.

Casa con dos puertas mala es de guardar.

Por Dom Pedro Calderon de la Barca.

LA GRANDE COMÉDIE.

Une maison à deux portes est difficile à garder.

Par Pierre Calderon de la Barca.

Personas que hablan en ella.

Acteurs.

DOM FELIX, amant.	LAURA.
LISARDO, amant.	MARCELLA.
FABIO, vieillard.	SILVIA, servante.
CALABACAS, laquais.	CÉLIA, servante.
HERRERA, Ecuyer.	LÉLIO, valet.

Primera Jornada, premiere Journée.

SCENE I.

Lisardo est logé chez *Dom Félix*. Ce dernier a une sœur qu'il cache aux regards de son hôte, je ne fais pourquoi ; mais ce n'est certainement point par *hasard* qu'il a cette fantaisie. Cette sœur, appelée *Marcella*, voit *Lisardo*, apprend qu'il va très souvent à la Cour, l'attend sur le chemin, lui fait une déclaration amoureuse, lui donne rendez-vous pour un autre jour, & lui défend tou-

jours de l'accompagner jusqu'à sa rue , parce-
qu'elle veut cacher sa demeure. Elle promet en-
fin de se faire bientôt connoître.

S C E N E I I.

Dom Félix sort. Il est surpris de voir son ami
dans la rue ; il lui conte que sa maîtresse est ja-
louse d'une certaine *Nice* qu'il a aimée autre-
fois. *Lisardo* lui fait part à son tour de son aven-
ture avec la dame inconnue.

S C E N E I I I.

Marcella & sa suivante qui écoutent , sont alar-
mées ; heureusement l'on vient interrompre les
Cavaliers. *Marcella* projette de faire savoir à son
amant qu'il ne doit pas ainsi raconter ses bonnes
fortunes.

S C E N E I V.

Célia, suivante de *Laura* amante de *Dom Félix* ;
vient lui dire que sa maîtresse est fort en colere
contre lui , mais que pour lui fournir le moyen
de se racommoder , elle laissera sa porte entre-
ouverte dès que son vieux maître sera parti pour
la campagne , & qu'il pourra entrer dans la mai-
son.

S C E N E V.

Fabio , pere de *Laura* , lui demande le sujet
de sa tristesse ; elle se garde bien de lui dire que
la jalousie en est cause. *Fabio* part très chagrin
de voir sa fille sécher sur pied.

S C E N E V I.

Célia dit à *Laura* qu'elle a fait entrer *Dom Fé-
lix* en secret , & comme si c'étoit sans l'aveu de
sa maîtresse.

SCENE VII.

Célia querelle *Dom Félix* de ce qu'il est entré dans la maison. *Laura* feint de deviner que sa suivante est d'intelligence avec son amant, & se fâche beaucoup; peu à peu elle veut bien écouter ce que *Félix* pourra lui dire pour calmer ses soupçons jaloux. Dans ce temps-là le pere de *Laura* arrive par une porte; on fait sortir *Félix* par l'autre, en s'écriant qu'une maison à deux portes est bien commode. L'acte finit.

Dans cet acte, pendant lequel la scene change si souvent que l'on ne fait jamais où l'on est, dans cet acte, dis-je, je ne vois rien qui annonce une *piece intriguée par le hasard*: ce n'est point par *hasard* que *Lisardo* parle à la sœur de *Dom Félix*, puisque la belle a soin de se trouver exprès sur son passage: ce n'est point par *hasard* que *Laura* est jalouse, puisque *Dom Félix* a réellement aimé *Nice*, & que cette *Nice* s'est étudiée à donner de la jalousie à sa rivale: c'est encore moins par *hasard* que *Dom Félix* vient chez *Laura*, puisque *Célia* l'y conduit, par l'ordre secret de sa maîtresse. Comment une *piece*, dont rien ne s'est fait par *hasard* dans l'avant-scene, dans l'exposition, même dans tout le premier acte, peut-elle être *intriguée par le hasard*? Pour moi je l'ignore. Voyons; continuons.

Seconde Journée.

SCENE I.

Marcella vient avouer à *Laura* qu'elle a un amant à l'insu de son frere, & la prie de lui prê-

ter son appartement pour lui parler : *Laura* y consent avec peine.

S C E N E I I.

Silvia, suivante de *Marcella*, annonce qu'elle a trouvé l'amant, qu'il accepte le rendez-vous avec transport, & qu'il marche sur ses pas. *Laura* fort, en se plaignant de l'étourderie de son amie.

S C E N E I I I.

Silvia introduit *Lisardo*, en lui faisant croire qu'il est dans l'appartement de celle qu'il aime. *Marcella* le gronde, parcequ'il a commencé à raconter l'histoire de ses amours à *Dom Félix*, & lui défend de l'achever.

S C E N E I V.

Célia, suivante de *Laura*, accourt pour dire que son vieux maître va paroître : on fait cacher *Lisardo* dans un cabinet.

S C E N E V.

Laura reproche à *Marcella* les chagrins que son étourderie lui cause.

S C E N E V I.

Fabio, pere de *Laura*, est fâché qu'on ait laissé la porte de derriere ouverte : on lui dit que c'est pour épargner des pas à *Marcella* qui est venue voir son amie. *Fabio* demande excuse à *Marcella* de ce qu'il ne l'a pas apperçue d'abord.

S C E N E V I I.

L'Ecuyer de *Marcella* vient l'avertir qu'il est huit heures & demie, qu'il est temps qu'elle se retire. *Fabio* lui offre la main pour la conduire ; elle l'accepte, afin de donner le temps à *Lisardo* de sortir.

SCENE VIII.

Laura & *Célia* sa suivante restent sur la scene & se préparent à faire sortir *Lisardo* lorsqu'elles entendent du bruit.

SCENE IX.

C'est *Dom Félix*, qui, ayant vu sortir le pere de *Laura* avec sa sœur, profite de ce moment pour parler à *Laura*. Elle tâche de le renvoyer, en disant que son pere va revenir, & en lui promettant de le faire appeller lorsque le vieillard sera couché.

SCENE X.

Fabio revient & appelle de loin pour qu'on l'éclaire. *Dom Félix* veut se cacher dans le cabinet; *Laura* l'en empêche, en lui disant que son pere s'y retire tous les soirs pour écrire: mais *Dom Félix* a vu un homme, il est furieux, il est prêt à éclater, quand il est contenu par la présence de *Fabio*.

SCENE XI.

Fabio est surpris de voir *Dom Félix* dans sa maison. Celui-ci lui dit qu'il venoit chercher sa sœur: le vieillard lui répond qu'il l'a ramenée: il congédie *Dom Félix*.

SCENE XII.

Fabio ordonne à *Laura* de le suivre dans son appartement, parcequ'il veut lui parler en particulier. *Laura* craint que son pere ne soit instruit de ses amours.

SCENE XIII.

Célia reste sur la scene, éteint la lumière, & fait sortir *Lisardo*.

S C E N E X I V.

Dom Félix arrive, dit qu'au lieu de sortir il s'est caché dans l'escalier, veut savoir quel est l'homme qu'il a vu dans le cabinet, feint d'être un domestique de la maison chargé du soin de le faire sortir. Voyant qu'on ne répond point, il entre dans le cabinet.

S C E N E X V.

Laura revient, annonce que son pere vouloit lui apprendre seulement qu'il seroit obligé d'aller en campagne le lendemain. Elle va vers la porte du cabinet, croyant que *Lisardo* y est encore; elle lui dit de sortir.

S C E N E X V I.

Dom Félix paroît aux yeux de *Laura* avec la rage dans le cœur. *Laura* est troublée, elle lui dit pour s'excuser qu'il a sans doute vu un domestique dans le cabinet; il commence à le croire.

S C E N E X V I I.

Célia, qui ne voit pas *Dom Félix*, vient dire à sa maîtresse que le Cavalier est sorti. *Dom Félix* reprend toute sa rage; il sort sans vouloir écouter son amante.

S C E N E X V I I I.

La scene est sans doute dans la rue. *Lisardo* dit à son domestique de tenir ses malles prêtes, parcequ'il veut partir; il craint d'être aimé de la maîtresse de son ami.

S C E N E X I X.

Marcella défend à *Lisardo* de partir : dans le temps qu'elle lui parle, on voit *Dom Félix* dans la salle voisine. [La scene a donc changé; elle est

apparemment chez *Dom Félix*.] *Marcella* se trouble : elle dit à *Lisardo* que son secret & sa vie sont dans ses mains, ce qui confirme *Lisardo* dans l'idée où il étoit que la maîtresse de son ami a du goût pour lui. *Marcella* se cache.

S C E N E X X.

Dom Félix raconte ses chagrins à *Lisardo*, & sur-tout ceux que lui a causé un homme caché dans le cabinet de sa maîtresse. Voilà *Lisardo* toujours plus persuadé qu'il est la cause des malheurs de son ami.

S C E N E X X I.

Catabacas annonce qu'une dame demande à parler à *Dom Félix* ; il se doute que c'est son infidelle ; & ne veut pas l'écouter. *Lisardo* l'exhorte à voir si en effet c'est elle.

S C E N E X X I I.

Laura paroît : *Lisardo* voit clairement que ce n'est point la beauté à qui il a parlé ; il laisse les amants seuls.

S C E N E X X I I I.

Laura jure à son amant qu'il n'a pas lieu d'être jaloux de l'homme qu'il a vu chez elle, & s'obstine à ne pas lui dire la raison pour laquelle il s'y trouvoit. *Dom Félix* exige un aveu sans partage ; *Laura* est prête à le faire, quand *Marcella*, qui étoit cachée sous un rideau, dit qu'elle y va mettre bon ordre : elle se couvre de son voile, & passe devant *Dom Félix* en feignant de le quereller tout bas.

S C E N E X X I V.

Dom Félix veut courir après la dame voilée

pour tâcher de la reconnoître : *Laura* l'arrête en lui disant qu'il la connoît assez. Elle se persuade que c'est cette *Nice* qui lui a déjà donné de la jalousie : elle est furieuse de la voir dans l'appartement de *Dom Félix*. Celui-ci veut s'excuser ; *Laura* ne croit rien de ce qu'il peut lui dire : les deux amants sortent en se souhaitant toute sorte de malheurs, & en s'écriant *amen, amen*.

Pour peu qu'on ait de goût, on admirera la richesse de cet acte ; mais l'on se gardera bien de dire que le *hasard* seul en a rapproché tous les incidents. Quelques-uns peuvent à la vérité avoir été amenés sans dessein prémédité de la part des personnages ; mais pourra-t-on attribuer la dernière jalousie de *Laura* au *hasard* ? Non sans doute : nous la devons trop visiblement à la malicieuse *Marcella*. Voyons la suite.

Troisième Journée.

SCÈNE I.

Marcella s'applaudit d'avoir excité la jalousie de *Laura*, & de l'avoir empêchée par-là de révéler son secret à son frere : ce n'est donc point par *hasard* qu'elle l'a fait, comme nous l'avons déjà dit.

SCÈNE II.

Dom Félix raconte à sa sœur qu'il a vu un homme chez sa maîtresse, & qu'il en est jaloux : *Marcella* se garde bien de le rassurer, & ce n'est sûrement point par *hasard*. *Dom Félix* la prie d'aller chez *Laura*, de lui dire qu'elle s'est brouillée avec son frere, & qu'elle vient passer quelques jours dans sa maison : il espere que sa sœur découvrira quel est le rival qu'on lui préfere.

SCENE III.

Laura, persécutée par sa jalousie, vient prier *Marcella* de lui céder son appartement pour pouvoir épier la conduite de *Dom Félix*, & voir si la Dame qu'elle a déjà vue chez lui y revient. *Marcella* ne lui dit pas que c'est elle, & ce n'est sûrement pas le hasard qui lui ferme la bouche : elle part pour aller occuper l'appartement de son amie ; la chose est d'autant plus facile, que le pere de *Laura* est à la campagne pour plusieurs jours.

SCENE IV.

Calabacas présente un papier à son maître, lui dit que c'est son mémoire, lui demande son congé ; il ne veut plus servir un maître qui a des secrets pour lui. Scene inutile.

SCENE V.

Silvia vient dire à *Lisardo* que sa belle l'attend dans la maison où il l'a déjà vue.

SCENE VI.

Dom Félix est chagrin. *Lisardo*, content de savoir qu'il n'ont pas la même maîtresse, l'entraîne hors du théâtre pour lui apprendre qu'il a un rendez-vous.

SCENE VII.

Le pere de *Laura* est tombé de dessus sa mule, n'a pu continuer son voyage, & rentre sans vouloir qu'on éveille sa fille.

SCENE VIII.

Lisardo revient avec *Dom Félix* qui le félicite de sa bonne fortune.

S C E N E I X.

Scene inutile du valet que *Lisardo* & *Dom Félix* prennent pour un espion.

S C E N E X.

Lisardo dit qu'il est dans la rue & devant la maison de sa maîtresse : *Dom Félix* est surpris, on fait le signal : la femme-de-chambre de *Laura*, qui sert *Marcella*, demande si c'est *Lisardo*, & lui ouvre la porte : *Dom Félix*, désespéré, veut entrer avec son ami, on lui ferme la porte au nez.

S C E N E X I.

Dom Félix gémit devant la porte.

S C E N E X I I.

On entend du bruit dans la maison ; c'est le vieux *Fabio* qui a vu *Lisardo*, qui a cru qu'il venoit pour sa fille, & qui veut le tuer. *Lisardo* a pris *Marcella* dans ses bras, rencontre *Dom Félix* dans l'obscurité, & lui recommande de garder avec soin la beauté qu'il lui remet jusqu'à ce qu'il ait écarté le vieillard qui le poursuit.

S C E N E X I I I.

Grand chagrin de *Marcella* qui se voit dans les mains de son frere : grande joie de *Dom Félix* qui croit tenir sa perfide : ils quittent la scene, je ne fais pourquoï.

S C E N E X I V.

Fabio fort avec ses gens pour courir après le ravisseur de celle qu'il croit sa fille. Ils quittent le théâtre.

S C E N E X V.

Dom Félix fait de tendres reproches à *Marcella* qu'il prend pour *Laura*. De l'autre côté *Laura* en-

tendant *Dom Félix* qui parle à une femme, se persuade qu'il est avec *Nice*, elle s'approche : *Marcella* qui l'entend, s'évade. *Dom Félix* veut courir après elle, trouve *Laura*, continue à lui faire des reproches ; *Laura* croyant que c'est un moyen pour le confondre, n'a garde de l'instruire de son erreur.

S C E N E X V I.

On apporte de la lumière : *Dom Félix* & *Laura* s'accablent de reproches ; *Dom Félix* se récrie surtout sur le rendez-vous qu'on a donné à *Lisardo* : *Laura* avoue, pour s'excuser, qu'elle étoit dans l'appartement de *Marcella*.

S C E N E X V I I.

Dom Félix appelle *Marcella* pour savoir si *Laura* lui dit vrai, elle nie tout : remarquez que ce n'est point par *hasard* qu'elle le fait.

S C E N E X V I I I.

Lisardo paroît : *Dom Félix* lui fait voir les deux Dames ; il lui demande à laquelle il a parlé : *Lisardo* montre *Marcella*. *Dom Félix* veut poignarder sa sœur ; mais *Lisardo* promet de l'épouser, & le frere s'appaïse.

S C E N E D E R N I E R E.

Fabio revient furieux de n'avoir pu joindre le suborneur de celle qu'il croit sa fille : *Dom Félix* dit qu'il est prêt à donner la main à *Laura*, & tout finit par un double mariage.

On voit que dans le courant de cet acte *Marcella* dit encore de dessein prémédité des choses qui ne sont point, ou en cele qui sont véritables, & ranime par-là l'intrigue : par conséquent ce n'est point le *hasard* qui forme l'action, n'en

déplaîse à *Riccoboni*. Pour que cette piece fût intriguée par le *hasard*, il faudroit en retrancher entièrement le principal ressort qui est le rôle de la maligne *Marcella*, & pour lors plus de comédie.

Après avoir prouvé que les pieces citées par *Riccoboni* ne sont nullement intriguées par le *hasard*, ajoutons que les pieces dans lesquelles le *hasard* présideroit seul au principe, à l'intrigue & au dénouement, seroient aujourd'hui très peu estimées, & le mériteroient.

Le faux pas qui sert de principe à l'intrigue du *Menteur*, n'a certainement pas couté beaucoup à l'Auteur, & tout le monde convient que si la piece n'avoit pas d'autres beautés, elle ne seroit pas à beaucoup près aussi estimée.

Les Italiens représentent très souvent une piece dans laquelle *Arlequin* éprouve vingt-six infortunes, & c'est au *hasard* qu'il les doit toutes : il demande l'aumône à un cabaretier qui se trouve un frippon; le *hasard* ne produit rien là de fort merveilleux : il traverse un bois, il rencontre, par *hasard*, des voleurs qui le déshabillent & lui volent sa bourse : il se couche dans une écurie, il se place par *hasard* auprès d'un cheval qui rue : il s'enveloppe dans une botte de paille au milieu du chemin, des voleurs y mettent le feu pour se chauffer : il veut entrer dans une maison par la fenêtre, le *hasard* veut que le balcon tombe précisément dans ce moment, &c. &c.

Arlequin éprouvoit autrefois trente-six infortunes, on les a réduites à vingt-six; j'en ignore la raison. Un Auteur qui ne donne d'autre fondement à ses événements que le caprice du *hasard*, a les coudées franches : je suis surpris qu'on n'ait

pas fait effuyer au malheureux *Arlequin* mille & une infortunes, rien n'étoit plus facile.

Nous avons une piece imitée de l'Espagnol, dans laquelle le *hasard* seul fait mouvoir la machine. Le héros y est poursuivi, comme *Arlequin*, par un destin contraire. Il trouve enfin un protecteur qui écrit au Roi pour lui vanter les services de l'infortuné : il parvient aux pieds du Trône ; son maître prend le papier, commence à le lire : le héros croit ses malheurs finis ; point du tout : le *hasard* veut que le Roi s'endorme dans ce moment. Vous m'avouerez que lorsqu'on veut employer de tels ressorts on a bien peu de mérite à faire cinq actes, & qu'on risque même d'en faire cinq de trop.

Plaute s'est encore avisé de faire sa *Cistelaire* sur des événements dus au *hasard*. On va le voir.

Précis de la Cistelaire.

Démiphon, jeune marchand de Lemnos, vient à Sicyone pour les affaires de son commerce. On y célébroit dans ce temps-là les jeux établis en l'honneur de *Bacchus*. Il s'enivre, trouve par *hasard* dans la rue, pendant la nuit, une jeune Sicyonienne nommée *Phanostrate*, la viole, part pour son pays, s'y marie, & devient pere d'une fille. La jeune *Phanostrate* n'a pas été violée impunément ; elle devient enceinte, accouche d'une fille, met dans son secret un esclave nommé *Lampadisque*, qui va exposer l'enfant nouveau né avec des joujous dans un panier. Une vieille matrone passe par *hasard* dans ce moment. *Lampadisque* se cache, & voit la vieille qui, touchée du sort de l'enfant exposé, l'em-

porte. Cependant *Démiphon* devient veuf, revient à Sicyone, voit par *hasard* *Phanostrate*, & l'épouse sans la reconnoître pour la personne qu'il a jadis violée. Il le découvre par *hasard* quelque temps après son mariage, & voudroit avoir l'enfant provenu du viol : mais où le prendre ? *Lampadisque* rencontre par *hasard* la vieille matrone ; il apprend que la fille en question vit avec un jeune homme nommé *Mélénide*, qu'elle est persécutée dans ses amours, parceque les parents de son amant veulent lui donner une autre épouse, qui se trouve par *hasard* la seconde fille de *Démiphon*. On apporte les joujous d'enfant, pour les faire reconnoître par la mere de la fille exposée. Le *hasard* veut qu'ils soient perdus en route par la servante qui en étoit chargée. Le *hasard* veut encore que le fidele *Lampadisque* les retrouve, & tout se termine à l'amiable.

Les coups du *hasard*, quoique nombreux, sont mieux ménagés dans la *Cistelaire* que dans les deux premières pieces. Je me garderai pourtant bien de la proposer en cela pour modèle. Le public peut aimer à voir troubler une intrigue par un ou deux caprices du fort ; mais voilà tout : encore faut-il qu'ils servent à jeter les acteurs dans de grands embarras.

Je me suis appesanti sur cet article, pour prévenir la mauvaise interprétation qu'on pourroit donner aux idées de *Riccoboni*, un peu louches à la vérité dans les premières phrases. J'ai passé légèrement sur elles, afin de ne pas jeter de la confusion dans mes réflexions ; mais je me suis réservé tacitement le droit de revenir sur mes pas. Je vais donc répéter ce qui m'a paru le moins clair.

» Cette sorte d'intrigue est, je crois, celle
 » qui a le plus de mérite, & qui doit produire un
 » plus grand effet; parceque le spectateur, indé-
 » pendamment de ses réflexions sur l'art du
 » Poëte, est bien plus flatté d'imputer les obsta-
 » cles qui surviennent, aux caprices du *hasard*,
 » qu'à la malignité des maîtres ou des valets; &
 » qu'au fond une comédie intriguée de la sorte
 » étant une image plus fidelle de ce qu'on voit
 » arriver tous les jours, elle porte aussi davantage
 » le caractère de la vraisemblance «.

Riccoboni semble dire que le spectateur est flatté de voir des incidents amenés par le *hasard*, parceque le *hasard* est la divinité qui préside à tous les événements de la vie; mais *Riccoboni* avoit trop de goût pour avoir une pareille idée. Il a certainement voulu dire que le Public aime, dans une intrigue, à voir naître & agir tous les ressorts avec cette facilité qui laisse croire que le *hasard* seul les fait mouvoir. Qu'on relise *Riccoboni* avec attention, on sera sûrement de mon avis. Puissent mes réflexions, jointes aux siennes, engager les Auteurs à ne pas confier une machine de laquelle ils attendent leur gloire, à une divinité aveugle & trop facile!



CHAPITRE XXI.

Du Genre mixte.

LES Auteurs qui ont écrit sur l'Art de la Comédie n'ont point parlé du *genre mixte*, ou l'ont mal connu. Ils mettent au rang des *comédies mixtes* celles qui offrent en même temps un *caractère* & une *intrigue*. Il s'en suivroit de là que toutes les *pièces à caractère* seroient des *pièces mixtes*, puisqu'on n'en voit pas une où il n'y ait une espèce d'intrigue bien ou mal filée. On ne pourroit en excepter que les *pièces à scènes détachées*, encore en avons-nous où il y a une exposition, une intrigue, un dénouement. *Les Fâcheux* nous ont servi d'exemple.

Pour distinguer les *pièces mixtes* d'avec les *pièces à caractère*, nous donnerons le premier titre à celles où le spectateur remarque en même temps un ou plusieurs *caractères* avec une *intrigue* filée & mise en action par les ruses préméditées d'un autre personnage; aux *pièces* enfin où l'*intrigant* agit autant que l'acteur à *caractère*. Nous rangerons dans la classe des *pièces à caractère* celles où aucun personnage ne s'ingénie pour faire mouvoir les ressorts de la machine, & dans lesquelles l'intrigue, les situations & le dénouement naissent tout naturellement du caractère principal.

Les *pièces mixtes* peuvent être fort agréables, parcequ'il est très possible que le *caractère* & l'*intrigant* se rendent mutuellement plus piquants, & qu'ils redoublent tous les deux la vivacité de la machine; mais il faut que l'Auteur, guidé par

beaucoup d'adresse, prenne les plus grandes précautions pour cela. Choisissons dans notre théâtre quelques *pieces mixtes*; voyons quelles sont leurs qualités, & en quoi elles pechent. *La Mere Coquette*, ou *les Amants brouillés*, de *Quinault*; *le Grondeur*, de *Palaprat*; *l'Etourdi* ou *les Contre-temps*, & *l'École des Maris*, de *Moliere*, vont nous servir d'exemple. Nous pourrions nous étendre beaucoup sur le *genre mixte*, & prouver qu'il se divise en plusieurs classes; mais parlons seulement des deux qui sont les plus ordinaires, & dans lesquelles toutes les autres rentrent. Dans l'une, nous rangerons les *pieces mixtes* où le *caractere* & l'*intrigant* sont d'intelligence & visent au même but; dans l'autre, les *pieces mixtes* où l'*intrigant* & le *caractere*, intéressés à se croiser, ont des desseins tout-à-fait opposés.

Pieces mixtes de la premiere espece.

Les *pieces mixtes* de cette espece sont très difficiles, parceque deux personnages qui sont d'intelligence & qui ont le même objet en vue, ne peuvent qu'employer à-peu-près les mêmes moyens; ce qui enfante nécessairement la monotonie. S'ils se partagent les ressorts à eux deux, l'intérêt que le spectateur partage aussi entre les deux personnages, risque d'affoiblir l'intérêt qu'il prend à l'action. Si un seul personnage se charge de faire tout mouvoir, il écrase l'autre, & le rend presque inutile: c'est ce qui arrive dans *la Mere Coquette* ou *les Amants brouillés*, piece que nous avons analysée, il n'y a pas long-temps. *Ismene*, vieille coquette, est amoureuse d'*Accante*, amant d'*Isabelle* sa fille; elle voudroit l'épouser, & fait confiance de ses amours à Lau-

rette, sa femme-de-chambre : celle-ci promet de la servir. Voilà le *caractère* & l'*intrigant* d'intelligence, & qui visent au même but ; mais *Laurrette*, en se chargeant de brouiller les amants, prend tout sur son compte, & ne laisse plus rien à faire à *Ismene*. Dès ce moment, voilà l'*intrigue* qui absorbe le *caractère*, & qui domine si fort dans la piece qu'on est obligé de l'annoncer dans le titre, en intitulant la comédie, *la Mere Coquette* ou *les Amants brouillés*. Que dis-je ? l'*intrigue* écrase si bien le *caractère*, qu'on est surpris de le voir annoncé, & tout le monde convient que la piece devoit seulement porter le dernier de ses titres.

Comment faire, dira-t-on ? Décomposer les grands maîtres, & puiser des leçons jusques dans leurs plus mauvaises pieces ; témoin *l'Etourdi* ou *les Contre-temps*, de *Moliere*. *Lélie* est amoureux de *Célie* ; son valet *Mascarille* favorise sa passion : tous deux veulent enlever la belle esclave des mains de *Trufaldin*. Voilà donc l'*intrigant* & le *personnage* qui font d'intelligence pour parvenir à la même fin ; mais la piece est conçue de façon qu'il est très difficile de décider si *Mascarille* intrigue la piece ou si c'est *Lélie*. Suivons quelques-uns des ressorts qui font aller la machine ; examinons d'où ils partent, nous verrons que *Lélie* en fait mouvoir autant que *Mascarille*.

ACTE I. SCENE IV.

Mascarille entreprend de parler à *Célie* des amours de son maître, même en présence de *Trufaldin*. Il feint de connoître à cette belle du talent pour la *magie blanche*, & la consulte sur

le fort que doit attendre un amant persécuté par un Argus sévère. Elle va indiquer le moyen dont l'amant doit se servir pour devenir heureux, quand l'*Etourdi* détruit tout l'effet de la ruse.

L É L I E , *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter ;
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter ;
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service & vous parler pour elle.

T R U F A L D I N.

Oh ! oh ! qui des deux croire ?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

Je fais ce que je fais.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(*A Célie.*)

Rentrez, & ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort ;
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

Le stratagème de *Mascarille* avançoit les affaires, l'étourderie de *Lélie* les remet au même point, les gâte même, en rendant *Trufaldin* plus méfiant. Par conséquent, *Lélie* sert autant à l'intrigue que *Mascarille*, puisque dans une comédie les incidents qui éloignent le dénouement échauffent l'intrigue ; animent la grande machine autant & peut-être davantage que ceux qui le rapprochent.

S C E N E V I.

Mascarille vole la bourse d'*Anselme* & la jette à quelques pas de lui, pour n'être pas découvert. Son dessein, en faisant ce vol, est de mettre son

patron en état d'acheter *Célie*. L'*Etourdi* vient encore détruire ce qu'on a fait pour lui.

S C È N E V I I.

L É L I E , ramassant la bourse.

A qui la bourse ?

A N S E L M E .

Ah, Dieux ! elle m'étoit tombée,

Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée !

Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant ,

Qui m'épargne un grand trouble, & me rend mon argent.

Je vais m'en décharger au logis tout-à-l'heure.

Le reste de la piece est intrigué de cette façon. *Mascarille* bâtit, *Lélie* détruit. L'un imagine toutes ses fourberies avec tant de jugement, que la premiere suffiroit pour arriver à ses fins, s'il n'étoit croisé par les étourderies de son maître ; & l'*Etourdi*, guidé par son caractère seul, détruit si bien ce que fait *Mascarille*, qu'une seule de ses étourderies dérangeroit totalement & couperoit le fil de l'intrigue sans l'adresse de *Mascarille* qui renoue tout. Voilà donc une comédie véritablement dans le genre mixte, puisque l'intrigue & le caractère concourent également à faire aller la machine, & qu'on ne peut dire lequel des deux est le premier mobile.

Pieces mixtes de la seconde espece.

Nous sommes convenus d'appeller comédies mixtes de la seconde espece, celles où l'intrigant & le personnage distingué par un caractère, ont un dessein tout-à-fait opposé. Il faut éviter avec soin dans les pieces de cette dernière espece, ainsi que dans celles de la premiere, que

le caractère n'écrase pas l'intrigant, ou que l'intrigant n'écrase pas le caractère. L'un & l'autre de ces défauts, sont mortels pour les pièces. Si le caractère étouffe l'intrigant, le mal est moindre sans contredit : mais pourquoi lui associer un personnage dont il ne se sert presque point ? Si au contraire l'intrigant étouffe le caractère, le défaut est impardonnable, sur-tout quand le titre annonce le caractère sans annoncer l'intrigue.

Dans le *Grondeur*, de Palaprat, M. Grichard, Médecin par état, grondeur par humeur, veut épouser Clarice. Toute sa famille desire que ce mariage ne se fasse point. L'Olive, valet de M. Grichard, entreprend de le rompre ; & dès ce moment la pièce que le titre nous annonce comme une comédie purement de caractère, devient une pièce mixte, puisqu'un intrigant & un personnage à caractère vont être en opposition. Mais l'intrigant prend si bien le dessus sur le caractère, d'abord après le premier acte, que la comédie devient une pièce d'intrigue ; ce n'est pas tout, la pièce est gâtée par le caractère même qui devoit l'embellir. Ne nous contentons pas d'indiquer le vice, tâchons de faire remarquer d'où il part.

Nous avons vu dans l'*Etourdi* ou les *Contre-temps*, que Lélie & Mascarille raniment continuellement la machine. Pourquoi cela ? parce que l'Auteur a eu l'adresse de faire imaginer à son intrigant des fourberies qu'une étourderie du caractère peut détruire : d'un autre côté, les étourderies du caractère sont imaginées de façon que, quoique difficiles à réparer, elles peuvent cependant l'être par l'adresse d'un bon intrigant. Voilà ce qui produit ce combat si plaisant

entre le lutin fourbe de *Mascarille* & le lutin étourdi de *Lélie* : voilà ce qui met entre eux un équilibre qui intéresse le spectateur & soutient sa curiosité avec son attention. Mais dans *le Grondeur*, où les fourberies du valet n'ont aucun rapport avec la mauvaise humeur du maître, ou la mauvaise humeur du maître n'a pas le moindre rapport avec les fourberies du valet, je défie qu'ils puissent se faire valoir mutuellement : tout au contraire. Pour le prouver, mettons aux prises les deux héros une fois seulement.

ACTE II. SCENE XVII.

L'OLIVE en Maître à danser, M. GRICHARD.

L'OLIVE, *faisant de grandes révérences.*

Monseigneur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très humbles services.

M. GRICHARD.

Hé bien, Monsieur Rigaudon, que voulez-vous ?

L'OLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD.

Donnez.

» Tout le monde dit que je me marie avec le plus
» bourru de tous les hommes. Je veux défabuser les gens,
» & pour cet effet il faut que ce soir vous & moi nous
» commencions le bal. . . . Vous m'avez dit que vous
» ne savez pas danser, mais je vous envoie le premier
» homme du monde. . . . Il vous en montrera en moins
» d'une heure autant qu'il en faut pour vous tirer d'af-

» faire. . . . & si vous m'aimez, vous apprendrez de lui
» la bourrée «,

La bourrée ! moi, la bourrée ! Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

L' O L I V E.

Allons, Monsieur, dans un quart-d'heure vous la danserez à miracle.

M. G R I C H A R D, *redoublant de colere.*

M. Rigaudon, je vous ferai jeter par les fenêtres. . . .

L' O L I V E, *faisant signe à son Prévôt de jouer du violon.*

Allons, gai : ce petit prélude vous mettra en humeur. Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelque principe ?

M. G R I C H A R D, *portant sa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux.

L' O L I V E.

Parbleu, Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez tout-à-l'heure.

M. G R I C H A R D.

Je danserai, traître !

L' O L I V E.

Oui, morbleu, vous danserez. J'ai ordre de Clarice de vous faire danser : elle m'a payé pour cela, & , ventrebleu, vous danserez. Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. G R I C H A R D.

Ah ! je suis mort ! Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle !

L' O L I V E.

Je veux qu'il danse.

M. G R I C H A R D.

Ah ! le bourreau ! le bourreau !

L' O L I V E.

Je veux qu'il danse. . . . Je veux qu'il danse. . . . Je
veux qu'il danse. . . . Voulez-vous les menuets ?

M. G R I C H A R D.

Les menuets ?... Non.

L' O L I V E.

La gavotte ?

M. G R I C H A R D.

La gavotte ?... Non.

L' O L I V E.

Le passe-pied ?

M. G R I C H A R D.

Le passe-pied ?... Non.

L' O L I V E.

Et quoi donc ? Tracanas , tricotés , rigaudons ? En voilà
à choisir.

M. G R I C H A R D.

Non , non , non : je ne vois rien là qui m'accomode.

L' O L I V E.

Vous vous moquez de moi , Monsieur : vous danserez
la bourrée , puisque Clarice le veut , & tout-à-l'heure ,
ventrebleu.

Dans le troisieme acte , *l'Olive* feint d'engager
Térignand , fils de *M. Grichard* , & veut l'em-
mener lui-même par force à Madagascar. Il lui
fait cette honnête proposition déguisé en Ser-
gent & le pistolet à la main. Il est clair qu'en em-
ployant de telles fourberies , *l'intrigant* , loin de

faire ressortir le *caractère*, le fait disparaître, puisque *M. Grichard* qui a la bonté de souffrir de telles violences, ou qui est un homme à qui l'on peut en imposer avec des machines si grossières, n'est plus un *grondeur*, mais la plus douce, la plus patiente, la plus brute des bêtes possibles, & la plus insipide pour le spectateur. Ce n'est pas tout; l'*intrigant* cesse d'être intéressant par la même raison qu'il attaque le *caractère* avec des armes contre lesquelles il ne peut riposter. Opposons à la mal-adresse de *Palaprat* l'adresse de *Molière*, & prouvons qu'il est un moyen sûr pour éviter les défauts reprochés avec juste raison à l'Auteur du *Grondeur*. L'exemple me rendra plus intelligible.

Dans *l'Ecole des Maris*, *Sganarelle* veut épouser *Isabelle*: *Isabelle* ne craint rien tant que ce mariage, parcequ'elle a un amant à qui elle aimeroit mieux donner la main. Le tuteur & la pupille tendent à un but tout-à-fait opposé: nous nous attendons à un combat intéressant; il l'est en effet, de l'aveu de tous les Connoisseurs: nous allons voir pourquoi, après nous être rappelé que le caractère de *Sganarelle* est de se croire aimé de sa pupille, de se persuader que la sévérité avec laquelle il l'a élevée, l'a rendu farouche pour tous les hommes, excepté pour lui.

ACTE II. SCÈNE V.

Isabelle veut écrire à son amant des choses très essentielles pour leur bonheur commun; mais elle n'a personne à qui elle puisse confier son secret: elle projette de faire remettre sa lettre à celui qu'elle aime par *Sganarelle* lui-même.

I S A B E L L E.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis ,
Qu'ayant , pour prendre l'air , la tête à ma fenêtre ;
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître ,
Qui d'abord , de la part de cet impertinent ,
Est venu me donner un bonjour surprenant ,
Et m'a , droit dans ma chambre , une boîte jettée ;
Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu , sans tarder , lui rejeter le tout ,
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout ,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

S G A N A R E L L E.

Voyez un peu la ruse & la friponnerie !

I S A B E L L E.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte & lettre à ce maudit amant ;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car , d'oser à vous-même...

S G A N A R E L L E.

Au contraire , mignonne ;

C'est me faire mieux voir ton amour & ta foi ;
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi.
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

I S A B E L L E.

Tenez donc.

S G A N A R E L L E.

Bon ! voyons ce qu'il a pu t'écrire.

.

Pourquoi la ruse de l'*intrigante* nous paroît-elle si fine ? Pourquoi trouvons-nous si sublimes les cinq à six mots qu'emploie le *caractère* pour combattre la ruse de l'*intrigante* ? Pourquoi voyons-nous encore dans ce bout de scène une

espece de combat entre le *caractere* & l'*intrigante* qui vivifie la scene ? Parcequ'*Isabelle* a imaginé son stratagème d'après l'idée où est *Sganarelle*, que, sensible pour lui seul, elle est farouche pour les autres hommes, ce qui rend son mensonge très vraisemblable ; parcequ'*Isabelle*, en tirant parti du caractere de son adverfaire, n'a pas employé la violence contre lui, & que *Sganarelle* a pu répliquer. Si la pupille fût venue, comme *l'Olive*, un pistolet à la main, forcer son tuteur à faire son message, l'*intrigante* cessoit d'être intéressante, le *caractere* étoit détruit, la scene devenoit gauche & la piece mauvaise (1). Dans le reste de l'ouvrage l'*intrigante* & le *caractere* se font valoir mutuellement avec la même adresse.

Voilà comme dans les *pieces mixtes* de la seconde espece, l'*intrigant* & le *caractere* doivent se combattre, mais avec des armes qui ne leur soient pas étrangères, qui les fassent briller tour-à-tour, & qui, en balançant quelque temps la victoire, augmentent la gloire de celui qui triomphe & le plaisir du spectateur.

Il est inutile de s'arrêter davantage sur le *genre mixte*, parceque l'une de ses parties rentre dans le *genre d'intrigue* dont nous avons déjà parlé, & l'autre dans le *genre à caractere* que nous allons entreprendre.

(1) Le reste de la scene est animé avec autant d'art que ce morceau ; mais il a servi d'exemple dans l'article des *surprises*.



C H A P I T R E X X I I .

Des Pièces à caractère.

Nous sommes convenus d'appeller *pieces à caractère* celles où , sans le secours d'aucun intrigant , un *caractère* quelconque fait agir tous les ressorts de la machine. De telles comédies feront sans contredit infiniment plus estimées que les *pieces d'intrigue* ou les *pieces mixtes*. Une comédie *d'intrigue* amuse ; une comédie *mixte* peut joindre l'utile à l'agréable , en amusant & en instruisant le spectateur , mais moins parfaitement que celle où le principal personnage , mettant tout en mouvement , nous trace par ses actions un portrait frappant des *travers* , des *ridicules* , des *vices* dont nous sommes blessés journallement. Voilà ce qui a fait donner la préférence , dans tous les pays & dans tous les siècles , aux *pieces à caractère*.

Les personnes qui attribuent aux François la gloire d'avoir inventé les *pieces à caractère* se font déjà , je gage , écriées : ah ! l'ignorant ! Je suis trop honnête & trop rempli d'égards pour mes Lecteurs , pour leur répondre sur ce ton ; mais ils me permettront de leur dire que je suis fondé dans mon opinion par les titres qui nous restent de quelques *pieces de Ménandre*. Tels sont *le Superstitieux* , *Courage de lion* , *Celui qui hait les femmes*. Ces titres annoncent certainement des *pieces à caractère*. La comédie de *Plaute* , intitulée *Aulularia* , n'est-elle pas une *piece à caractère* ?

Peut-on fans humeur ne pas ranger dans la même classe *le Menteur* des Espagnols, leur *Prince jaloux*, & plusieurs autres? Les Italiens n'avoient-ils pas en 1545 *il Gelofo*, del Signor *Hercole Bentivoglio* : *le Jaloux*, par *Hercule Bentivoglio*.

On peut m'objecter que si les pieces de *Méandre* étoient parvenues jusqu'à nous, les connoisseurs verroient qu'elles ne tiennent rien, ou que bien peu de chose, de ce que leur titre promet. On peut ajouter que *le Menteur*, *le Prince jaloux* & *l'Aulularia* sont bien loin de ce que nous les voyons dans notre langue. J'en conviens : mais je ne conviendrai pas que les pieces dont j'ai parlé ne méritent point d'être appelées *pieces à caractère*, & cela parcequ'elles sont moins parfaites que les nôtres. Encore est-ce une question à décider, si parmi les comédies qu'on joue & qu'on gratifie du titre de *pieces à caractère*, il n'en est point qui méritent moins cet honneur, que la plupart de celles qui ont précédé nos chefs-d'œuvre. Je crois le contraire, & je vais tâcher d'entraîner le sentiment de quelques-uns de mes Lecteurs, en leur donnant l'extrait d'une piece espagnole très ancienne.

EL ZELOSO ESTREMEÑO,
de *Don Juan Perez de Montalva*.

LE JALOUX DU PAYS DE L'ESTRAMADOURE,
Par Jean Perès de Montalva.

Don Juan partage ses soins entre *Dona Luisa* & *Dona Léonor*; il feint d'être amoureux de la première qui est très riche, parcequ'il veut arranger ses affaires en l'épousant; il est réellement épris de l'autre dont il n'a vu que le portrait.

Elle est continuellement renfermée dans la maison de *Don Talgo*, son tuteur, jaloux comme il n'en fut jamais. *Don Juan* imagine de parler à sa maîtresse à travers un *tour* que le jaloux a fait mettre à sa porte, comme on en voit dans nos Couvents. Il y réussit, il est écouté favorablement : il fait une seconde tentative ; mais au lieu de *Léonor*, c'est sa gouvernante *Maria* qui se trouve au *tour*, écoute les propos amoureux du galant, croit qu'ils s'adressent réellement à elle, & y répond avec la plus grande bonté.

Don Juan, encouragé par ses succès, veut introduire son valet chez le Jaloux sous l'habit d'une femme. Le valet déguisé & le maître rodent autour de la maison pour trouver un instant favorable à leur dessein. Le jaloux les surprend : grand embarras. *Don Juan* veut persuader qu'il est avec sa maîtresse, une demoiselle du quartier, qu'il ne peut pas lui nommer. Le Jaloux craint quelque surprise, & pour l'éviter, sa jalousie lui dicte d'enfermer la prétendue Demoiselle chez lui, se réservant par-là le moyen de pouvoir la questionner quand il se sera battu avec *Don Juan*.

Tandis que les deux rivaux sont sur le pré, le valet sert son maître auprès de *Léonor*, malgré *Doña Maria*, qui le croit là pour lui porter des nouvelles de *Don Juan*. D'un autre côté, *Dona Luisa* a découvert que *Don Juan* rend des soins à *Léonor*, elle en est jalouse, elle entre chez cette dernière pour lui faire des reproches.

Don Juan, qui respecte la vieille de son rival, & qui n'a voulu, en se battant, que donner le temps à son valet de parler à *Léonor*, se laisse désarmer, fait une fausse confiance au Jaloux, lui dit en secret, & comme malgré

lui , que la dame enfermée dans sa maison est *Dona Luisa*. Le Jaloux est fâché d'avoir fait cet affront à une demoiselle respectable ; il l'appelle par son nom. *Dona Luisa* sort en effet. Le Vieillard lui demande mille pardons. Grande surprise de *Don Juan*. Le valet déguisé reste caché dans la maison. Son maître en est en peine , quand le Jaloux , à qui la gouvernante a fait confiance du prétendu penchant que *Don Juan* a pour elle , vient le trouver , très enchanté de n'avoir plus en lui un rival , lui dit de mettre bas toute feinte , que sa belle lui a tout avoué , qu'il approuve sa tendresse , & qu'il va l'introduire auprès d'elle pour qu'ils puissent se parler tête à tête. Il le conduit dans l'appartement des femmes. Graces à une lumiere qui s'éteint , la gouvernante fait la conversation avec le valet qu'elle prend pour le maître : le Jaloux fait sentinelle à leur porte , & croit être bien sûr de son fait , parcequ'il entend la voix d'un homme qu'il prend toujours pour *Don Juan* ; mais celui-ci profite de ce temps-là pour enlever sa maîtresse.

Le lecteur peut voir sans peine que tout ce qui se passe dans cette piece naît du caractère jaloux de *Talgo* , que lui seul se fait tout le mal , & que cette piece , malgré ses irrégularités , figure beaucoup mieux parmi les *pieces à caractère* , que plusieurs des nôtres , où le principal personnage ne produit aucune situation.

Il est non seulement vrai que les Anciens ont fait *des pieces à caractère* ; mais l'on pourroit encore soutenir que le théâtre d'Athenes , dès qu'il commença à briller , vit *des comédies à caractère* long-temps avant les *pieces d'intrigue* ; & voici ce qui me fait penser de la sorte. On
sépare

sépare la comédie grecque en trois classes : *Comédie ancienne*, *Comédie moyenne*, *Comédie moderne*. Qu'entend-on par *Comédie ancienne*? Celle où les Poètes se permettoient de jouer les personnages les plus considérables de la République. Ils pouffoient la licence jusqu'à les nommer : mais comme le nom d'un personnage quel qu'il soit n'a rien d'assez piquant pour fournir le comique nécessaire à une comédie, il est indubitable que les Auteurs après avoir nommé leurs héros, représentoient leurs vices, ce qu'ils ne pouvoient faire sans peindre leur *caractère*.

Dans la *Comédie moyenne*, les Auteurs n'ayant plus la permission de nommer leurs victimes, prirent des masques qui représentoient les traits de leurs visages. Ce que j'ai dit de la *Comédie ancienne* me servira pour la *moyenne*. Les traits d'un homme ne pouvant pas fournir au plaisant nécessaire pour toute une piece, il est probable que les Auteurs, en offrant au public la figure d'un personnage connu, ne manquoient pas d'étaler ses travers & ses défauts, ce qu'ils ne pouvoient faire encore sans tracer le portrait de son *caractère*.

Les Magistrats, indignés avec raison de l'extrême licence des Poètes, leur ôtèrent non seulement la liberté de nommer ceux qu'ils vouloient jouer, & de spécifier leurs qualités; ils défendirent encore aux acteurs de prendre des masques & des habits qui fissent reconnoître les personnages que le poète avoit en vue. La comédie alors prit le titre de *Comédie moderne*. N'est-il pas à présumer que les Auteurs, gênés par les ordres rigoureux des Magistrats, & obligés d'abandonner les *caractères* particuliers, se jetterent

dans l'intrigue, & compoferent les pieces imitées depuis par les Romains, & qui ne leur sont parvenues que parcequ'elles étoient plus modernes.

Soyons donc justes. Enorgueillissons-nous, si nous le voulons absolument, d'avoir poussé plus loin que les Anciens l'art dans les pieces à caractère; mais ne nous flattons pas d'avoir créé ce genre, comme si nous ignorions que nous devons aux Espagnols le premier caractère qui ait paru sur notre scene. Soyons aussi modestes que l'Auteur du *Menteur François*, le grand *Corneille*; il en convient de bonne foi.

CHAPITRE XXIII.

De ce que nous entendons par caractère.

AVANT d'entrer en matiere, je prie le Lecteur de voir avec moi ce qu'un Auteur qui a traité de l'Art de la Comédie, dit sur le mot *caractère*.

» Les anciens employoient un seul & même
 » terme pour exprimer ce que nous entendons
 » par *mœurs* & *caractères*; c'est de quoi on peut se
 » convaincre en lisant les poétiques d'*Aristote* &
 » d'*Horace*, & même les *caractères* de *Théo-*
 » *phraсте*: en effet, bien que ce traité porte dans
 » la langue originale le titre de *caractères*, l'Au-
 » teur n'a point employé ce terme dans l'ouvrage
 » même; il se sert d'un mot qui semble mieux
 » répondre à celui de *mœurs* en françois «.

» Ce n'est pas que les anciens aient confondu
 » ces deux idées; on ne sauroit se persuader au
 » contraire qu'ils ne les aient pas distinguées:

» mais on peut du moins avancer , à la gloire des
 » modernes , qu'ils ont mieux profité de cette
 » distinction ; cependant c'est un des préceptes
 » d'*Aristote* qui m'a fait sentir la raison qu'ils
 » ont eue de l'établir «.

» Selon *Aristote* , les *mœurs* dans la tragédie ,
 » qui est une imitation des meilleurs , doivent
 » être plus nobles & plus élevées que l'original ;
 » & dans la comédie , qui est une imitation des
 » plus méchants , les portraits doivent être plus
 » chargés que les modeles , en sorte (dit ce grand
 » maître) qu'elles nous donnent un exemple de
 » la difformité qui fait rire. Or , n'est-ce pas là
 » dire que dans la comédie il faut distinguer les
 » *mœurs* ou *caractères* , d'avec les *mœurs* ou pas-
 » sions générales , & que ces *mœurs* ou *caractères*
 » y doivent prédominer ? Et lorsqu'il ajoute qu'el-
 » les doivent être plus difformes que les origi-
 » naux , ne nous fait-il pas entendre clairement
 » qu'il faut charger les passions par des traits mar-
 » qués , ainsi que les modernes l'ont pratiqué ?
 » Voilà pourquoi il nous a fallu distinguer les
 » *passions* d'avec les *caractères* , par une dénomi-
 » nation particuliere «. RICCOBONI , *Observations*
sur la Comédie , art. 3. du Caractere.

Je l'avoue , à ma honte peut-être , j'ai cherché pendant long-temps ce que signifioit la tirade que nous venons de citer ; à la fin je pense l'avoir deviné. L'Auteur a voulu dire , je crois , que nos modernes ont très bien fait de distinguer les *mœurs* , des *caractères* & des *passions* , pour étudier les nuances qui les différencient , & les peindre avec plus ou moins de force sur nos théâtres.

Si les modernes méritent des louanges à raison des distinctions qu'ils ont faites , nous allons ne

pas tarir sur leur éloge , puisqu'ils ont encore distingué des *caractères* ou des *mœurs* , les *vices* du cœur , les *vices* de l'esprit , la *coutume* d'une nation , les *travers* , les *foiblesses* , les *ridicules* de l'homme. J'admire certainement beaucoup toutes ces subtilités , mais elles nous meneroient trop loin. Il nous restera d'ailleurs assez de distinctions à faire , ainsi nous appellerons tout uniment pieces à *caractère* , celles où les *mœurs* , les *passions* , les *coutumes* , les *vices* , les *ridicules* , les *travers* , &c. &c. joueront le principal rôle. Un Auteur peut-il peindre les *mœurs* ou les *coutumes* d'une nation sans en peindre le *caractère* ? Celui qui aura tracé un portrait des *travers* , des *ridicules* , des *foiblesses* , des *vices* du cœur ou de l'esprit d'un homme , nous aura peint nécessairement le *caractère* de cet homme , du moins en partie. Quant aux coups de pinceau plus ou moins vigoureux qu'il faut employer en traçant des *caractères* plus ou moins odieux , nous en parlerons quand il en fera temps.

C H A P I T R E X X I V .

Du choix des Caractères.

Nous avons dit , en parlant du choix d'un sujet , qu'il y avoit encore des *caractères* à traiter , mais qu'il étoit très difficile d'en trouver de bien propres à jouer un grand rôle sur notre théâtre. C'est ce que ne peuvent pas se figurer les personnes qui n'approfondissent rien. Trouvent-elles dans le monde quelque original subalterne qui les

frappe en passant, voilà, disent-elles, un plaisant caractère, il figureroit bien sur la scène! Elles partent de là pour assurer sur leur honneur que les Auteurs vivants sont des *sots*, des *animaux* qui ne savent rien voir. » Je n'ai pas l'avantage d'être » Auteur continue, M. le Marquis un tel; mais, » parbleu, si quelqu'un de ces matins il me prend » fantaisie d'écrire, je trouverai vingt caractères » pour un ». Voilà comme parlent les gens *du bel air*: mais ces personnes si clairvoyantes, entraînés continuellement par le tourbillon du monde, ont-elles examiné si les prétendus caractères qui les frappent sont propres pour la scène? D'ailleurs, comment auroient-elles pu faire cet examen? connoissent-elles les qualités & les défauts qui peuvent rendre un caractère plus ou moins théâtral? Elles voient une nuance, elles cherchent un titre; & quand leur imagination a arrangé deux ou trois mauvaises scènes à peine propres à faire un *proverbe* (1), elles pensent avoir enfanté un chef-d'œuvre.

Si les petites choses qui enthousiasment si fort nos *élégants* beaux esprits, suffisoient pour fournir les matériaux nécessaires à une pièce, je conseillerois à nos Auteurs de prendre bien vite un de ces Messieurs pour *héros*: mais comme leur caractère est accessoire & tient à mille autres, qu'il n'offre que des superficies de quelque côté qu'on le tourne, qu'il seroit minutieux sur la

(1) Espèce de drame composé ordinairement par des espèces d'Auteurs, joué par des espèces de comédiens, trouvé sublime par des espèces de connoisseurs, & qui ameuté contre les véritables drames, contre les véritables auteurs, contre les véritables acteurs, des censeurs d'autant plus dangereux, qu'ils se mettent en comparaison.

scène, qu'il n'intéresseroit qu'un très petit nombre de spectateurs, qu'il a été traité en détail dans plusieurs pièces différentes, je n'exhorterai personne à les prendre pour modèle. Hélas! ils sont condamnés à ne pouvoir être même de bons originaux.

Il est des *caractères* de plusieurs espèces, & qui sont plus ou moins propres à la scène selon leur qualité.

Caractères généraux ou propres à tous les pays.

Caractères nationaux ou propres à une seule nation.

Caractères principaux ou qui ne doivent rien de leurs grands traits à un autre.

Caractères accessoires ou qui dérivent d'un caractère principal.

Caractères simples.

Caractères composés.

Caractères propres à tous les états.

Caractères pris chez les hommes d'un seul état.

Caractères des professions.

Caractères éternels.

Caractères du moment.

Caractères propres aux personnes d'un certain rang seulement, &c. &c. &c.

Il est essentiel que nous analysons ces espèces diverses; que nous voyions combien il y a de différence de l'une à l'autre, & que nous sachions apprécier les richesses que chacune en particulier peut nous fournir, afin de ne pas décider en aveugles, si nous sommes assez heureux pour avoir un choix à faire.

C H A P I T R E X X V.

Des Caractères généraux.

UNE ambition excessive est permise aux Poëtes; ils ne restent que trop souvent au-dessous de leurs projets. Ils devroient donc tous ambitionner de traiter un *caractère* propre à toutes les nations. Le but de la comédie étant de plaire aux hommes & de les rendre meilleurs en leur présentant leurs défauts, il est bien plus flatteur de rendre ce double service non seulement à ses patriotes, mais encore aux étrangers. D'ailleurs la gloire d'un comique y gagne considérablement. Si l'ouvrage peint l'homme de toutes les nations, on le traduit dans toutes les langues; il franchit ainsi les bornes du royaume & porte le nom de l'Auteur avec lui: s'il ne peint qu'un François, un Italien, un Espagnol, il sera seulement connu en France, en Italie, en Espagne, & le nom de l'Auteur ne s'étendra pas plus loin, à moins qu'il ne doive cet honneur à quelque autre pièce.

La comédie des *Femmes savantes* est bien meilleure sans contredit que celle du *Malade imaginaire*; cependant le dernier ouvrage est certain de plaire chez un plus grand nombre de nations que le premier, parcequ'il est par-tout des hommes à qui l'amour de la vie inspire la crainte de la perdre, & un desir trop violent de la conserver; au lieu qu'il n'y a peut-être qu'en France des femmes qui méritent cette apostrophe de *Chrysale*.

CHRISALE, à Béliſe.

C'est à vous que je parle, ma ſœur.
Le moindre ſolécifme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laiffer la ſcience aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aſpect m'importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout ſens deſſus deſſous.
Il n'eſt pas bien honnête, & pour beaucoup de cauſes,
Qu'une femme étudie & ſache tant de choſes.
Former aux bonnes mœurs l'eſprit de ſes enfants,
Faire aller ſon ménage, avoir l'œil ſur ſes gens,
Et régler la dépenſe avec économie,
Doit être ſon étude & ſa philoſophie.
Nos peres ſur ce point étoient gens bien ſenſés,
Qui diſoient qu'une femme en fait toujours aſſez,
Quand la capacité de ſon eſprit ſe hauſſe
A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chauſſe.
Les leurs ne liſoient point, mais elles vivoient bien :
Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ;
Et leurs livres, un dé, du fil & des aiguilles,
Dont elles travailloient au trouſſeau de leurs filles.
Les femmes d'à-préſent ſont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire & devenir auteurs :
Nulle ſcience n'eſt pour elles trop profonde ;
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde,

Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir ;
 Et l'on fait tout chez moi , hors ce qu'il faut savoir.
 On y fait comme vont lune , étoile polaire ,
 Vénus , saturne & mars , dont je n'ai point affaire ;
 Et dans ce vain savoir , qu'on va chercher si loin ,
 On ne fait comme va mon pot dont j'ai besoin.
 Mes gens à la science aspirent pour vous plaire ,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
 RaISONNER est l'emploi de toute ma maison ;
 Et le raisonnement en bannit la raison.
 L'un me brûle mon rôti en lisant quelque histoire ,
 L'autre rêve à des vers quand je demande à boire :
 Enfin je vois par eux votre exemple suivi ,
 Et j'ai des serviteurs , & ne suis point servi.
 Une pauvre servante au moins m'étoit restée ,
 Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée ;
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas ,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.

Ajoutons qu'il n'y a qu'en France des hommes assez fous pour laisser faire de pareils écarts à leurs femmes , ou pour leur persuader à force de flatteries qu'elles sont savantes , parcequ'elles ont quelques notions aussi confuses que superficielles sur les sciences. Est-ce par complaisance qu'on leur permet d'avoir cette haute opinion d'elles-mêmes , ou ceux qui contribuent à la leur faire prendre seroient-ils assez ignorants pour leur donner ce titre de bonne foi ? Voilà une question à décider.

Il ne s'ensuit pas de ce que j'ai dit , qu'il vaille mieux avoir fait *le Malade imaginaire* que *les Femmes savantes* ; mais je soutiens que si l'Auteur s'étoit donné autant de soins pour la première de

ces pieces que pour la dernière, elle lui auroit fait plus d'honneur, & qu'à mérite égal le choix du sujet lui auroit valu la préférence.

Il y a deux especes de *caractères nationaux*, parcequ'il faut distinguer parmi les *caractères* propres à toutes les nations, ceux qui sont si bien articulés, si bien prononcés, qu'il n'y a qu'une seule maniere pour les peindre à tous les yeux, & ceux qui demandent à être présentés avec des couleurs différentes selon les divers pays où l'on fait leur portrait. Je défie par exemple que, dans quelque pays que ce soit, l'on puisse peindre un *Malade imaginaire* & corriger ses pareils, si l'on ne le livre aux personnes qui, par ignorance ou par charlatanisme, l'entretiennent dans sa manie, & le rendent enfin victime de leur art. Mais un fat peint à Paris, ne ressemblera pas du tout à un fat de Londres; cependant la fatuité, quoique plus rare chez certains peuples que parmi nous, est connue de toutes les nations policées.

Je rangerois *le Tartufe* dans cette dernière classe, si nos Ecrivains les plus illustres n'avoient pas dit que » cette piece étoit seulement propre » à notre nation, & qu'elle ne sortiroit jamais » du royaume «. Cependant si j'osois risquer mon avis après celui de personnes aussi respectables, je dirois que dans tous les pays, chez tous les peuples, les hommes ont un culte; qu'on y voit des dévots & des indévots, des crédules à l'excès, & des incrédules; que les derniers, cherchant à profiter de la crédulité des autres, se couvrent du manteau révééré. La fausse dévotion a donc partout le même fond de *caractère*: il n'y a que des nuances différentes qui puissent marquer les dif-

férents lieux où on la peint. Les *Tartufes* François poussent des soupirs dans une église ; ailleurs c'est dans une mosquée, devant une pagode, un oignon, un crocodile, une citrouille, &c. &c. Mais aucun ne perd de vue le manteau de l'affectation, sous lequel il peut convoiter plus sûrement le bien & la femme de son prochain. Le Roi de Portugal a fait traduire notre *Tartufe*, l'a fait représenter à Lisbonne, & la pièce a eu le plus grand succès.

J'exhorte les Auteurs, lorsqu'ils ne trouveront pas des caractères propres à toutes les nations par le fond & les nuances, à s'emparer bien vite de ceux qui le sont par le fond seulement : on ne traduira pas leur ouvrage, mais on leur fera l'honneur de l'imiter ; c'est beaucoup.

CHAPITRE XXVI.

Des Caractères nationaux.

SI nous n'avons pas le bonheur de rencontrer un caractère commun à toutes les nations, prenons un caractère propre à une nation seule. Mais nous, François, n'allons pas nous amuser à peindre sur notre théâtre les mœurs ou le caractère d'une nation étrangère. Les Auteurs qui ont précédé *Molière*, *Thomas Corneille* sur-tout, & *Scarron*, avoient la fureur de nous présenter sans cesse des Espagnols. *Molière* lui-même, au commencement de sa carrière, a suivi le torrent, s'est laissé entraîner par l'usage, & nous a peint les mœurs les plus anciennes, en introduisant

dans ses premières pièces quelques personnages tels que ses *Marchands d'Esclaves* & ses *Filles dans l'esclavage*. Il s'est bien gardé de prendre les caractères principaux de ses chefs-d'œuvre dans les siècles les plus reculés & loin de nous. Il eût en effet manqué son but, s'il ne nous eût jamais offert que des portraits dans lesquels il nous eût été impossible de nous reconnoître.

L'Abbé *Dubos* dit des choses excellentes qui peuvent très bien figurer dans ce Chapitre, & dont nous allons profiter sans lui en ravir la gloire.

» La comédie veut, en nous faisant rire aux
 » dépens des personnages ridicules, nous corri-
 » ger des défauts qu'elle joue, afin que nous de-
 » venions meilleurs pour la société. La comédie
 » ne fauroit donc rendre le ridicule de ses per-
 » sonnages trop sensible aux spectateurs. Les
 » spectateurs, en démêlant sans peine le ridicule
 » des personnages, auront encore assez de peine
 » à y reconnoître le ridicule qui peut être en
 » eux.

» Or, nous ne pouvons pas reconnoître aussi
 » facilement la nature quand elle paroît revêtue
 » de mœurs, de manières, d'usages & d'habits
 » étrangers, que lorsqu'elle est mise, pour ainsi
 » dire, à notre façon. Les bienséances d'Espagne,
 » par exemple, ne nous étant pas aussi connues
 » que celles de France, nous ne sommes pas cho-
 » qués du ridicule de celui qui les blesse, comme
 » nous le serions si ce personnage bleffoit les
 » bienséances en usage dans notre patrie & dans
 » notre temps. Nous ne serions pas aussi frappés
 » que nous le sommes de tous les traits qui pei-

» gnent l'*Avare*, si *Harpagon* exerçoit sa lésine
 » sur la dépense d'une maison réglée suivant l'é-
 » conomie des maisons d'Italie.

» Nous reconnoissons toujours les hommes
 » dans les héros des tragédies, soit que la scène
 » soit à Rome ou à Lacédémone, parceque la
 » tragédie nous dépeint les grands *vices* & les
 » grandes *vertus*. Or, les hommes de tous les
 » pays & de tous les siècles sont plus sembla-
 » bles les uns aux autres dans les grands *vices* &
 » dans les grandes *vertus*, qu'ils ne le sont dans
 » les *coutumes*, dans les *usages* ordinaires, en un
 » mot, dans les *vices* & les *vertus*, que la comé-
 » die peut copier : ainsi les personnages de comé-
 » die doivent être taillés, pour ainsi dire, à la
 » mode du pays pour lequel la comédie est faite.

» *Plaute* & *Térence*, dira-t-on, ont mis la
 » scène de la plupart de leurs pièces dans un pays
 » étranger par rapport aux Romains, pour qui
 » ces comédies étoient composées : l'intrigue de
 » leurs pièces suppose les *loix* & les *mœurs* grec-
 » ques. Mais si cette raison fait une objection
 » contre mon sentiment, elle ne suffit point pour
 » prouver le sentiment opposé à celui que j'ex-
 » pose ; d'ailleurs, je répondrai à l'objection, que
 » *Plaute* & *Térence* ont pu se tromper. Quand
 » ils composèrent leurs pièces, la comédie étoit
 » à Rome un poëme d'un genre nouveau, & les
 » Grecs avoient déjà fait d'excellentes comédies.
 » *Plaute* & *Térence* qui n'avoient rien dans la
 » langue latine qui pût leur servir de guide, imi-
 » terent trop servilement les comédies de *Mé-
 » nandre* & d'autres Poëtes Grecs, & ils jouèrent
 » des Grecs devant les Romains. Ceux qui transfèrent
 » quelque art que ce soit d'un pays

» étranger dans leur patrie, en suivent d'abord
 » la pratique de trop près, & ils font la méprise
 » d'imiter chez eux les mêmes originaux que cet
 » art est en habitude d'imiter dans les lieux où ils
 » l'ont appris : mais l'expérience apprend bientôt
 » à changer l'objet de l'imitation ; aussi les Poë-
 » tes Romains ne furent pas long-temps à con-
 » noître que leurs comédies plairoient davantage
 » s'ils en mettoient la scene dans Rome, & s'ils
 » y jouoient le peuple même qui devoit en juger.
 » Ces Poëtes le firent ; & la comédie, composée
 » dans les *mœurs* romaines, se divisa même en
 » plusieurs especes : on fit aussi des tragédies
 » dans les *mœurs* romaines. *Horace*, le plus judi-
 » cieux des Poëtes, fait beaucoup de gré à ceux
 » de ses compatriotes qui, les premiers, intro-
 » duisirent dans leurs comédies des personnages
 » romains, & qui délivrerent ainsi la scene latine
 » d'une espece de tyrannie que des personnages
 » étrangers y venoient exercer ». *Tome I, Sec-
 tion XXI, page 157.*

Nil intentatum nostri liquère poetæ,
 Nec minimum meruère decus, vestigia græca
 Ausi deferere, & celebrare domestica facta,
 Vel qui prætextas, vel qui docuère togatas.

Les Auteurs Comiques de toutes les nations ont un privilege dont il ne faut pas abuser ; c'est celui de tourner en ridicule dans la capitale, les habitants des provinces. Les Espagnols jouent sur le théâtre de Madrid, la jalousie des hommes nés dans le pays de l'Éstramadoure : les Anglois se moquent à Londres un peu vivement des Irlandois : nous avons souvent mis sur notre scene la bêtise des Champenois, les exagé-

rations des Gascons, l'humeur chicaneuse des Normands, &c. Mais remarquons que de pareils portraits ne peuvent figurer que dans de petites pièces telles que *le Procureur arbitre* (1), ou *la Coupe enchantée* (2). S'ils entrent dans une grande pièce, c'est seulement pour remplir une scène épisodique comme celle de *Toutabas*, dans *le Joueur*; du *Marquis Gascon*, dans les *Ménechmes*.

On pourra m'opposer *la Réconciliation Normande*, comédie en cinq actes de *Dufresny*. Je répondrai qu'une sœur & un frère qui se détestent, peuvent être non seulement de toutes les provinces, mais encore de toutes les nations; que la haine du frère & de la sœur forme la base de la pièce, & que l'envie qu'ils ont de se ruiner mutuellement par la voie de la chicane n'est qu'accessoire. Il est aisé de le prouver par l'extrait de la pièce.

LA RÉCONCILIATION NORMANDE,

Comédie en cinq actes, de Dufresny.

Un Comte Normand déteste très cordialement la *Marquise* sa sœur. La Dame, en qualité de femme, pousse contre lui la haine au dernier point : aussi *Nérine*, sa suivante, lui dit-elle, pour lui faire sa cour :

Oui, oui, la haine seule est digne d'un grand cœur ;
Aussi bien que l'amour, la haine a sa douceur.
Un fiel bien ménagé coule de veine en veine,
Part du cœur, y retourne, ou fait filer la haine

(1) Par *Poisson*.

(2) Par *la Fontaine*.

A longs traits, avec art, comme l'amour enfin ;
 Chez les femmes sur-tout, où le plaisir malin
 Prend racine, s'étend : la terre en est si bonne !
 Cette maligne haine, outre qu'elle y foisonne,
 Y dure beaucoup plus que le goût d'un amant.
 C'est en passant qu'on aime ; on hait plus constamment.
 Le plaisir d'aimer fuit, passe avec la jeunesse,
 Et celui de haïr croît avec la vieillesse.
 D'ailleurs, d'avoir aimé femme sage a regret ;
 Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
 Que de gêne en amour ! précaution, mystère :
 Il est souvent trompeur ; la haine est plus sincère.
 Tel vous aime, dit-il : n'en croyez rien ; il ment.
 Vous dit-on qu'on vous hait, croyez-le aveuglément.
 En aimant, le plaisir c'est d'être aimé de même.
 Eh ! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime ?
 Peu d'amours mutuels, encor moins de constants :
 Mais qui hait est plus sûr d'être haï long-temps.

Tu me fais appétit de haïr, répond la Marquise.
 Elle & son frere ont un procès pour une terre
 qu'ils se disputent ; elle imagine, pour chagriner
 ce frere si bien haï, de marier *Angélique*, sa niece,
 à un fameux chicaneur, & de lui donner cette
 terre pour dot. Le *Comte* forme le même dessein.
 Pour mieux réussir, ils feignent de se réconcilier,
 & font une scene plaisante qui donne le titre à la
 piece, & dont nous allons voir une partie.

ACTE II. SCENE VI.

LE COMTE, ANGÉLIQUE, LA MARQUISE.

ANGÉLIQUE.

Cette entrevue aura parfaite réussite.

Ah ! ma tante, à la paix mon oncle vous invite !

LA MARQUISE,

L A M A R Q U I S E , *bas.*

Pour te faire plaisir, je le vois de bon cœur.

A N G É L I Q U E , *courant à l'oncle.*

Ma tante vient à vous.

L E C O M T E , *bas.*

Pour faire ton bonheur.

Je vais l'embrasser.

A N G É L I Q U E , *à part.*

Bon ! ils vont s'aimer, je pense.

L E C O M T E , *à part.*

Quel effort je me fais !

L A M A R Q U I S E , *à part.*

Ah ! quelle violence !

(*Haut.*)

Eh ! bon jour, mon cher frere !

L E C O M T E .

Embrassez-moi, ma sœur.

L A M A R Q U I S E .

C'est avec grand plaisir...

L E C O M T E .

Ah ! c'est de tout mon cœur...

L A M A R Q U I S E .

Qu'entre mon frere & moi ce jour-ci renouvelle,
Pour soixante ans au moins, l'amitié fraternelle.

L E C O M T E .

Que plus long-temps encor, secondant mes desirs,
Le Ciel comble ma sœur de biens & de plaisirs !

.
.

Ils conviennent entre eux de donner à leur niece la terre qui fait le sujet de leur dispute : ils ont été facilement d'accord sur ce point ; ils sont surpris d'avoir pu s'accorder si-tôt.

LE COMTE.

Nous voilà de tous points d'accord sur cette affaire.
Nous le ferons toujours.

LA MARQUISE.

Affurément, mon frere :
Car le choix du mari vous est indifférent.

.

LE COMTE.

La chose étant ainsi,
Je vous épargnerai l'embarras, le souci
De chercher un mari pour elle.

LA MARQUISE.

Non, mon frere :
Moi, qui reste à Paris, je ferai cette affaire.

LE COMTE.

Je prendrai volontiers le soin de la pourvoir.

LA MARQUISE.

Donnez-moi seulement par écrit un pouvoir.

LE COMTE.

Non, donnez-le-moi, vous ; je suis prudent & sage.

.

LA MARQUISE.

Je reconnois mon frere : inquiet, soupçonneux....

ANGÉLIQUE.

Eh, ma tante !

LE COMTE.

Ma sœur sera toujours maligne.

ANGÉLIQUE.

Eh, mon oncle !

LA MARQUISE.

Ce trait de mon frere est indigne.

.

Ah ! c'est une rupture à n'en pas revenir !

A N G É L I Q U E.

Mais faut-il sur un rien...

L E C O M T E.

Oui, ventrebleu, j'en jure...

L A M A R Q U I S E.

Oui, j'en fais serment...

A N G É L I Q U E.

Mais, pourquoi cette rupture ?

L A M A R Q U I S E.

Ma niece aura celui qui plus vous déplaira.

L E C O M T E.

Je la donne à celui qui plus vous haïra.

.
.

En se quittant, ils ne font que s'affermir dans des sentiments aussi louables. *Falaise*, l'envoyé du prétendu, les ménage tous les deux, & leur assure à chacun en particulier qu'ils ont fait un digne choix.

Qui ? mon maître,

Le pere des procès, n'en pourroit faire naître !

Quand j'ai, car moi c'est lui, le moindre échantillon ;

Tenant le bout du fil du moindre procillon,

Un quartier de terrain dans toute une province,

Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,

J'envahis, & le tout avec formalité.

Procédure est chez nous la regle d'équité.

Sur le terrain des fots j'arrondis l'héritage,

Par droit de bienfiance & droit de voisinage.

En gagnant par justice, on a rarement tort :

Mais supposé qu'on l'eût, tout est sujet au fort.

Il est juste qu'on gagne une mauvaise cause,

Puisqu'à perdre la bonne en plaidant on s'expose.

Car enfin , après tout , qui fait , en pareil cas ,
 Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas ;
 Par quelque nullité , vice de procédure ?
 Peut-être , à mon profit , dans une affaire obscure ,
 Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

On découvre que *Falaise* s'entend avec les deux parties adverses : elles se méfient de lui , & cherchent une autre batterie pour se nuire. En attendant , on persuade à la *Marquise* que sa niece est amoureuse du *Chevalier* que le *Comte* déteste. D'un autre côté , l'on apprend au *Comte* que *Dorante* , dont la sœur est éprise , aime en secret sa niece , & qu'il en est aimé. Tous deux , pour se faire piece , conviennent de laisser à leur niece la liberté de se choisir un époux , & ils remettent entre les mains d'un tiers leurs donations. La sœur espere voir son frere furieux en apprenant le choix d'*Angélique* ; le frere attend avec la même impatience le même plaisir : il le goûte en effet. La seule consolation de la *Marquise* est de tourner en haine l'amour qu'elle ressentoit pour *Dorante*. Elle finit la piece par un vers bien digne d'elle :

Oui , je vais me livrer toute entiere à la haine.

En relisant cette comédie , je vois encore mieux que la haine du *Comte* & de la *Marquise* sert de base à la piece , & que la chicane , vice reproché aux Normands , n'est qu'accessoire. Le *Comte* & la *Marquise* ne se détestent point parcequ'ils plaident ; ils plaident parcequ'ils se détestent. Ils feignent de se raccommoder pour se donner de plus grandes preuves de leur haine : dès qu'ils croient avoir trouvé

un moyen plus sûr que les procès , ils l'embrasent bien vîte. La piece ne prouve donc point qu'un caractère propre à une province puisse fournir assez de matiere pour une grande piece ; d'ailleurs , si nous admirons avec juste raison plusieurs scenes de *la Réconciliation Normande* , nous devons cependant nous garder de prendre pour modele la piece entiere.

Moliere , loin de bâtir l'intrigue d'une seule de ses pieces sur le vice ou le ridicule attribué à quelques-unes de nos provinces , n'a seulement pas daigné en faire des scenes détachées. *M. de Pourceaugnac* est Limousin , d'accord ; mais rien en lui ne caractérise sa province , que l'appétit avec lequel il mangeoit son pain (1) lorsque *Sbrigani* le vit pour la premiere fois. Ce même *Pourceaugnac* est persécuté par une Languedocienne & une Picarde qui se disent ses femmes , & se disputent le plaisir de le faire pendre ; mais leur patois & leurs habits nous indiquent seulement leurs provinces (2).

Les successeurs de *Moliere* ont cru s'enrichir en s'emparant d'un fonds négligé par ce grand Homme. Toute leur découverte n'a produit que quelques scenes de Gascon assez plaisantes , graces à la vivacité des reparties , & à la gaieté des habitants de la Garonne. On les a si bien tournées & retournées en cent façons différentes ,

(1) On accuse les Limousins de manger excessivement de pain. *Sbrigani* dit au *Héros* de Limoges , acte I , scene V :
 » Je vous ai vu ce matin , Monsieur , avec le coche , lorsqu'
 » que vous avez déjeûné ; & la grace avec laquelle vous
 » mangiez votre pain m'a fait naître de l'amitié pour
 » vous «.

(2) *Le Sicilien* est une bagatelle qui ne peut pas faire loi.

qu'il ne nous reste rien de piquant à dire là-dessus.

Les Auteurs qui ont dit, Nous pouvons exposer dans notre capitale les divers *caractères* de nos provinciaux, sont partis de là pour étendre leurs privilèges, & mêler à nos originaux ceux d'une nation voisine. Ce sont des espèces d'incurSIONS permises, à la vérité, mais indépendamment du vice inséparable des pièces qui nous offrent des mœurs étrangères, comme nous l'a prouvé dans ce même article M. l'Abbé *Dubos* :

» Il y a encore deux choses à craindre : la première
 » que le poëte n'imité ces peintres qui peignent
 » une belle femme d'idée, sur le rapport qu'on
 » leur aura fait de sa beauté, ou après ne l'avoir
 » vue qu'en passant. Le portrait, à coup sûr, n'est
 » point ressemblant : tels sont ceux des Petits-
 » Maîtres François qu'on voit sur les théâtres de
 » Londres & d'Italie. L'air léger, leste, élégant
 » des originaux y est remplacé par la mauffa-
 » derie la plus outrée «.

La seconde faute qu'un Auteur court grand risque de faire, est de se laisser entraîner par un esprit de prévention, quelquefois par un esprit de haine, & de se permettre des injures lorsqu'il ne devrait point passer les bornes d'une raillerie très modérée.

Jusqu'ici les Anglois ne peuvent certainement pas nous faire ce reproche. *Boiffi*, qui, dans son *François à Londres*, a mis les deux nations en opposition, donne la préférence à l'étrangère. Le *Marquis François* est, sur-tout, cruellement traité par *Jacques Rosbif*.

S C E N E X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

.
.

LE MARQUIS.

Monsieur, peut-on vous demander qui est-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention si particulière ?

ROSBIF.

La curiosité.

LE MARQUIS.

Mais encore, ne puis-je savoir à quoi je vous suis bon ?

ROSBIF.

A me dire au vrai si vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'asseoir pour vous voir plus à mon aise.

LE MARQUIS.

Vous êtes sans façon, Monsieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF, *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage ; donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choses. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment, Jacques Rosbif, mon ami, vous raillez, je pense ; vous tirez sur moi !

.

ROSBIF se leve brusquement, après l'avoir écouté très
long-temps.

Il vaut mieux se taire que de dire des fadaïses, & se retirer que d'en écouter. Adieu. Je vous ai donné le temps

de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir si vous étiez aussi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre justice, vous passez votre renommée. Vous avez tort de vous laisser voir pour rien : vous êtes un fort joli bouffon, & vous valez bien un schelling.

Boiffi est très louable d'avoir fait les honneurs de son pays. Les Anglois ont jugé à propos de riposter à la pièce de *Boiffi* par une autre intitulée, *l'Anglois à Paris*, où ils ne nous traitent pas aussi poliment, bien s'en faut. Mais, là, de bonne foi, avons-nous sujet de nous en plaindre, tandis qu'ils se permettent de tourner en ridicule sur les planches, les choses & les personnes dont nous osons à peine parler dans nos foyers, tant elles sont respectables (1) ?

M. *Favart* nous a vengés, en homme de génie, des injures qu'on nous dit sur le théâtre de Londres. Les plus honnêtes gens voudroient ressembler aux Anglois qu'il introduit dans son *Anglois à Bourdeaux*. Voici comment parle *Sudmer* en reconnoissant son bienfaiteur.

S C E N E X I V.

Le premier des devoirs est la reconnoissance.

Le sort en ce moment a rempli mon espoir.

.

(1) Ils représenterent, en 1709, dans un ballet, *le Pouvoir Despotique & l'Etat Républicain*. On voyoit d'abord un Roi qui, après un entrechat, donnoit un coup de pied dans le derriere à son premier Ministre, celui-ci le rendoit à un second, le second à un troisieme, & enfin celui qui recevoit le dernier coup, représentoit le gros de la nation, qui ne se vengeoit sur personne. Le Gouvernement Républicain étoit représenté par une danse ronde, où chacun donnoit & recevoit en même temps.

(*En montrant son cœur.*)

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
 Vous êtes mon ami , du moins je suis le vôtre :
 C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
 Je m'en souviens , vous l'avez oublié.
 Nous faisons notre charge en cela l'un & l'autre.

D A R M A N T.

Mais vous vous méprenez , Monsieur.

S U D M E R.

Moi ? point du tout : moi , jamais me méprendre ,
 Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
 Et m'offre mon libérateur !
 Le sentiment me donne des lumieres.
 Pour reconnoître un bienfaiteur ,
 Les yeux ne sont point nécessaires :
 Je suis toujours averti par mon cœur.

S C E N E X V I I.

S U D M E R.

Je suis dans un courroux extrême.
 Comment ! quelqu'un a pris mon nom
 Pour faire une bonne action ,
 Que j'aurois pu faire moi-même !
 Morbleu , c'est une trahison
 Dont je prétends avoir raison.

Après avoir admiré les couleurs favorables avec lesquelles M. *Favart* peint le cœur d'un Anglois , il est juste de voir la critique qu'il fait de la nation entiere.

S C E N E V I I I.

L A M A R Q U I S E.

Oui , milord hypocondre ,
 Je pourrois censurer les usages de Londres ,

Comme vous attaquez nos goûts :
 Mais je ris simplement & de vous & de nous.
 Que les Anglois soient tristes , misanthropes ,
 Toujours avec nous contrastés ,
 Cela ne me fait rien. Leurs sombres enveloppes
 N'offusquent pas d'ailleurs leurs bonnes qualités.
 Ils sont francs , généreux , braves : je les estime.

L E M I L O R D.

Quoi ! vous estimez les Anglois ?

L A M A R Q U I S E.

Affurément. Ils ont une ame magnanime ,
 De l'honneur , des vertus , & je fais de leurs traits...

Ne nous laissons jamais séduire par le mauvais exemple que les Poètes étrangers nous donnent. Imitons MM. *Boiffi* & *Favart* ; donnons plutôt des louanges outrées à nos voisins , avant de relever avec trop d'aigreur leurs défauts. Le poète , & le poète comique sur-tout , doit-il être l'esclave né d'un préjugé national ? Les hommes de tous les pays , ne sont-ils pas pour lui des hommes ? Il ne doit voir dans tout l'Univers que deux peuples , les hommes bons & les hommes méchants ; donner les vertus des uns pour exemple , faire la guerre aux vices des autres , mais toujours sans égard à la distance des lieux & aux circonstances qui les séparent de lui. Les Auteurs comiques seroient bien surpris , si je leur disois que *Sudmer* leur a déjà donné cette excellente leçon : ils n'ont qu'à prendre pour eux ce qu'il adresse à Milord.

Esclave né d'un goût national ,

Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires ;

Et, comme moi, voyez d'un œil égal,
Tous les hommes, qui sont vos freres.

J'ai détesté toujours un préjugé fatal.

Quoi ! parcequ'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer & se faire la guerre !

Tendons tous au bien général.

Crois-moi, Milord, j'ai parcouru le monde :

Je ne connois sur la machine ronde

Rien que deux peuples différents :

Savoir, les hommes bons & les hommes méchants.

CHAPITRE XXVII.

Du Caractere des Professions.

CHACQUE *profession* a, comme chaque homme, son *vice*, son *ridicule*, son *caractere* enfin, plus ou moins prononcé. Un Auteur fameux a laissé entrevoir que les Comiques pourroient tirer un parti considérable des *professions*, s'ils les mettoient sur la scene. Il est fâcheux pour moi de me trouver très souvent en contradiction avec les Ecrivains les plus célèbres de notre siecle : mais je crois, sans avoir la témérité de heurter de front le sentiment d'un homme célèbre, je crois, dis-je, que notre scene ne doit pas faire un grand fonds sur ces prétendues richesses.

D'abord les *professions* n'ont plus de ridicules faillants comme autrefois. On ne distingue plus dans la société les différents états que par des cheveux plus ou moins longs, un habit plus ou moins brillant, une mine minaudiere, une contenance fiere, & quelques termes favoris ;

mais toutes ces nuances ne peuvent fournir qu'en passant au comique d'une scène, tout au plus.

Il faut donc aller au vif, & peindre le *vice* des *professions* : mais si la Muse de l'*Opéra Comique* rougit quelquefois de n'avoir pas laissé sur les boulevarts & aux foires les trois quarts de ses héros, faut-il envoyer *Thalie* choisir les siens dans les plus viles boutiques ? non, sans doute. Voilà qui nous enlève tout d'un coup une bonne partie de nos sujets, & peut-être les plus comiques.

Si nous nous avisons de mettre sur le théâtre les *professions* recommandables, ou par la richesse, ou par la noblesse, ou par leur crédit, croit-on, de bonne foi, qu'on nous laissera le droit de dire des vérités frappantes, les seules qui doivent être admises au théâtre ? Non sans doute. La licence pourroit aller trop loin, & nous ne sommes point à Athènes.

Pouvons-nous peindre un homme qui fait un commerce de sa faveur, ou qui enrichit une *Vestale* des Chœurs de l'*Opéra*, en lui abandonnant son crédit ?

Nous ne pourrons peindre ce Ministre de *Thémis* n'accordant à une jeune beauté les secours qu'il lui doit qu'en la forçant de manquer à l'honneur ; & cet autre plongeant une famille honnête dans la misère la plus affreuse pour augmenter la fortune d'un client qui n'aura pas craint de le faire rougir en marchandant son suffrage.

Nous n'oserons pas mettre sur la scène ce *Conseiller garde-note*, prenant sur son compte l'argent qu'il feint de placer, le prêtant au plus fort intérêt, faisant enfin banqueroute : non, sans doute. Tel finit ses jours dans les fers de la Jus-

tice, & que la Muse comique seroit forcée de respecter.

Il est encore un autre inconvénient. S'il est vrai qu'on doive mettre les *caractères* à la portée de tout le monde, comment veut-on que les *travers*, les *ridicules*, les *vices* d'une *profession*, connus seulement par ceux qui sont initiés dans les mystères, puissent frapper le grand nombre? la chose n'est pas possible, & la piece en souffre. *Les Plaideurs* de *Racine* ne réussirent pas d'abord. Pourquoi cela? Parceque le public n'est pas instruit de la façon dont un Avocat doit parler; parcequ'il faut avoir plaidé, ou avoir souvent fréquenté le Barreau pour sentir toute la finesse des critiques renfermées dans les plaidoyers de *Petit Jean* & de *l'Intimé*. Il en est des *vices* d'une *profession* comme de ses *ridicules*, ils sont très souvent inconnus à ceux même qui en sont les victimes.

Je vais plus loin. Supposons pour un moment qu'on nous livre les *vices* de toutes les *professions*: supposons que leurs *travers*, leurs *ridicules* ne soient pas trop bas pour la bonne comédie: supposons qu'ils soient à la portée de tout le monde: supposons que ceux de chaque *profession* puissent fournir le comique nécessaire pour une comédie: ce grand fonds, ce fonds immense, se bornera à une comédie par *profession*, encore faudra-t-il ne pas compter toutes celles qui ont déjà été livrées aux coups de la Muse comique. » Pourquoi » cela, me dira-t-on? il n'y a qu'à traiter de nouveau le même sujet: les choses changent de » face tous les cinquante ans; & l'on peut les présenter sous un nouvel aspect. Tout beau! J'attendois là mon Lecteur: sa réplique nous menera loin; elle mérite d'être approfondie.

Toutes les choses changent de face, j'en conviens : mais le fond des choses varie-t-il ? non sans doute : & je demande s'il faut peindre sur le théâtre l'intérieur ou les superficies. L'intérieur, me dira-t-on. Fort bien ! Parcourons quelques-unes des comédies anciennes dans lesquelles on a joué des professions, & voyons si, à présent que les choses ont si bien changé, on pourroit remettre avec succès le même sujet sur la scène.

Je suppose qu'un Auteur ait envie de mettre sur le théâtre les *Procureurs* de nos jours. S'ils sont devenus honnêtes, humains, compatissants ; s'ils ne s'entendent plus avec des Greffiers, des Sergents, pour se procurer de fausses pièces ; s'ils ne donnent pas un carrosse brillant à leurs femmes aux dépens des parties, & avec le produit du *tour de bâton*, pourquoi les mettre sur la scène ? S'ils ont encore les vices qu'on a jadis reprochés à leur profession, pourquoi entreprendre de leur répéter ce que l'Auteur d'*Arlequin Grapigniant* leur a si bien dit ?

ARLEQUIN GRAPIGNANT,

SCÈNE DE L'ÉTUDE.

ARLEQUIN *en Procureur, nommé GRAPIGNANT,*
dans son Etude, dictant à ses Clercs.

GRAPIGNANT.

Et pour faire connoître la chicane de la demanderesse... de la demanderesse, produit lesdites quatre pièces sous la cote G ; lesquelles... lesquelles...

UN CLERC, *répétant le dernier mot.*

Cote G.

GRAPIGNANT.

Vous écrivez bien doucement.

L E C L E R C.

Nous n'écrivons pas doucement , Monsieur ; mais vous dictiez si vite , qu'on ne peut pas vous suivre.

G R A P I G N A N T.

On ne peut pas me suivre ! Ho , ho , ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs céans qui ne fassent quatre-vingts rôles de grosse par jour. On ne peut pas me suivre ! Voyons un peu comment vous vous y prenez. Comment , diable ! Je ne m'étonne pas si vous allez si doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maison , ma foi ! Que cela ne vous arrive plus. Je ne veux pas qu'on mette plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tuchou ! de ce train-là vous enverriez bientôt le Procureur à l'hôpital ! Quatre mots à une ligne ! c'est se moquer. A-t-on envoyé enlever les meubles de ce maître à danser ?

U N C L E R C.

Non , Monsieur.

G R A P I G N A N T.

Est-ce qu'il prétend payer son terme en gambades ?

L'Auteur voudra sans doute nous montrer les Procureurs se chargeant sans distinction de la cause des honnêtes gens & des frippons ; mais le fera-t-il avec plus de succès qu'*Arlequin Grapigniant* ?

S C E N E I V.

(*Un Voleur de grand chemin entre.*)

L E V O L E U R.

Monsieur Grapigniant est-il là ?

U N C L E R C.

Oui , Monsieur , le voilà.

L E V O L E U R , à *Grapigniant*.

Monsieur , je suis votre serviteur.

G R A P I G N A N T.

Monsieur , je suis le vôtre.

L E V O L E U R.

Comme vous êtes le plus honnête homme de tous les Procureurs , je viens vous prier de m'aider de votre bon conseil dans une petite affaire qui m'est arrivée.

G R A P I G N A N T.

De quoi est-il question ?

L E V O L E U R.

Je marchois sur le grand chemin , quand un marchand , monté sur une mazette , m'a heurté fort rudement en passant. Je lui ai dit : A qui en a cet homme-là avec sa rossé ? Lui , prenant le parti de son cheval , met pied à terre , & dit que son cheval n'étoit pas une rossé. Nous nous gourmons ; & , comme il n'étoit pas le plus fort , je le terrasse. Il se leve , & prend la fuite. Il est vrai qu'en nous roulant à terre , il laissa tomber de sa poche vingt-cinq ou trente pistoles. . . .

G R A P I G N A N T.

Ho , ho !

L E V O L E U R.

Que je ramassai : & voyant qu'il avoit gagné au pied , je montai sur son cheval , & je m'en revins comme si de rien n'étoit. Présentement je viens d'apprendre que ce coquin-là , Monsieur , fait informer contre moi , comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ! Je vous prie de me dire à-peu-près où peut bien aller cette affaire.

G R A P I G N A N T.

Ma foi , si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement , elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il vu l'action ?

L E V O L E U R.

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNANT.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si ce marchand venoit à le découvrir, n'ayant pas d'autres témoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur : c'est une rossé qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNANT.

Ne vous y fiez pas : nous voyons tous les jours des témoins muets faire bravement rouer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNANT.

Çà, çà, sans perdre plus de temps, il faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quelque prix que ce soit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit personne sur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNANT.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver... Je songe à deux Bas-Normands qui travaillent ordinairement pour moi ; mais ils ne se rembarqueront qu'à bonnes enseignes, car ils sortent d'une affaire où sans moi... vous m'entendez bien. (*Il met la main à son col, faisant connoître qu'ils auroient été pendus.*) Ainsi les témoins seront terriblement chers cette année.

G R A P I G N A N T.

Allez, laissez-moi faire. Ce sera un grand hasard si, avec mes deux témoins, je n'envoie votre marchand aux galeres.

L'Auteur voudra, sans contredit, nous montrer son héros s'entendant avec les deux parties adverses, & rendant un procès éternel moyennant une pension; mais il se trouvera encore prévenu dans la même piece.

L E C H A P E L I E R *entre*

Bon jour, Monsieur Grapignant. Mon affaire est-elle jugée ?

G R A P I G N A N T, *le regardant brusquement.*

Non.

•
 Votre affaire ne vaut pas le diable... ce qu'on appelle pas le diable, & je n'y veux pas travailler.

L E C H A P E L I E R.

Et que deviendra le chapeau de castor que j'ai donné au secrétaire de mon Rapporteur ?

G R A P I G N A N T.

Un chapeau de castor ? vrai castor ?

L E C H A P E L I E R.

Des meilleurs qui se fassent. En voici le pareil que je rapporte chez moi :

G R A P I G N A N T *prend le chapeau, &, après l'avoir bien manié, dit :*

A propos de votre affaire : n'est-ce pas un pâtissier avec qui vous avez eu du bruit dans la rue ?

L E C H A P E L I E R.

Oui, Monsieur.

•

GRAPIGNANT, *mettant le castor sur sa tête.*

Je me remets votre affaire. Votre affaire est bonne, & je la gagnerai.

LE CHAPELIER.

Que je vous aurai d'obligation !

GRAPIGNANT.

Présentement que je l'ai en tête, je vous assure que je la gagnerai.

LE CHAPELIER, *voulant reprendre son castor de dessus la tête de Grapignant.*

Monsieur, le chapeau ?

GRAPIGNANT, *l'empêchant & le repoussant hors de son Etude.*
Allez-vous-en, dis-je.

LE CHAPELIER,

Mais, le chapeau ?

GRAPIGNANT.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il est de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNANT.

Ne vous embarrassez point. Allez. Je m'en vais lui faire fermer sa boutique à perpétuité.

LE CHAPELIER.

Il est pour un homme qui...

GRAPIGNANT.

Je vous dis encore un coup que j'ai votre affaire en tête, & qu'elle n'en sortira point.

UN PÂTISSIER *entre.*

GRAPIGNANT, *voyant un garçon qui porte quelque chose,*
lui dit :

Approche, mon ami, approche. (*Au Pâtissier.*) Ça, Monsieur, qu'y a-t-il ?

LE PATISSIER.

On m'a dit , Monsieur , que vous étiez procureur contre moi dans une petite affaire qui m'est arrivée.

GRAPIGNANT.

Qui est votre partie ?

LE PATISSIER.

C'est un Chapelier.

GRAPIGNANT.

Tenez , il ne fait que de sortir d'ici.

LE PATISSIER.

Il se vante par-tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNANT.

Il fera bien pis , si je le laisse faire. Mais je ne veux pas qu'il pousse à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSIER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos poursuites. (*A son garçon , qui tient quelque chose de couvert.*) Approche , Champagne. (*A Grapigniant.*) C'est , Monsieur , un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNANT, *regardant le pâté.*

C'est toujours quelque chose. Mais , mon ami , le Criminel va diablement vite , & il y a déjà bien du papier de brouillé.

LE PATISSIER, *lui présentant sa bourse.*

Tenez , Monsieur , prenez par où il vous plaira.

GRAPIGNANT.

Ah ! vous me comblez ! Et puisque vous agissez si honnêtement , je ne prendrai que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monſieur, je ne regarde point après vous. Je vous prie ſeulement de tirer mon affaire en longueur.

GRAPIGNANT.

Laiſſez-moi faire; je vais vous mettre avec mes penſionnaires.

LE PATISSIER.

Qui ſont-ils vos penſionnaires, Monſieur ?

GRAPIGNANT.

Ce ſont d'honnêtes gens comme vous, qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque choſe pour les laiſſer en repos. Les uns cent piſtoles, les autres quatre cents livres; qui, cent écus, plus ou moins, ſelon les affaires. Voyez-vous ce gros ſac-là ? c'eſt contre un homme de la première qualité, que je laiſſe jouir en paix de tout ſon bien à la barbe de ſes créanciers. Ce ſeroit une terrible choſe ſi nous faiſions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occaſions, & ne pas pouſſer à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au-devant de vous.

Enfin le Poëte moderne ne remplira pas ſon objet à notre gré, ſi M. le Procureur ne fait pas une fripponnerie d'éclat qui le brouille avec la Juſtice. *Arlequin Grapignant*, mis au théâtre le 12 Mai 1682, nous fait voir tout cela, en dépit des perſonnes obſtinées à nous ſoutenir que tout change de face dans moins de cinquante ans.

On me dira ſans doute qu'il eſt deux façons de repréſenter ſur le théâtre les vices d'une profeſſion, & qu'un Auteur moderne pourroit introduire ſur la ſcène un Procureur honnête qui fit la critique de ſes confrères, en tenant une conduite tout-à-

fait opposée à la leur. J'aurois à batailler en demandant si cette façon de présenter les *vices* changeroit leur nature, ou les rendroit plus comiques & plus moraux : mais j'aime mieux aller au fait dont il est question dans cet article, & prouver que l'Auteur qui suivroit cette route se trouveroit encore devancé par *Poisson*.

LE PROCUREUR ARBITRE,

Comédie en un acte, & en vers, par Poisson.

S C E N E I I.

A R I S T E , L I S E T T E.

· · · · ·
· · · · ·

A R I S T E.

J'ai voulu voir si sous ce vêtement

Un homme ne pouvoit aller droit un moment ;
Si cette robe étoit d'essence corruptible ,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

L I S E T T E.

Elle vient de l'aïeul du pere du défunt ,
Insigne grapignant , ou frippon , c'est tout un.
Ensuite elle passa , la chose est bien sincere ,
A son fils , qui devint plus frippon que son pere :
Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur ,
Fut encor plus frippon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez , dites , en conscience ,
Ne vous a-t-elle pas déjà bien inspiré ?

A R I S T E.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré :
Et dans mes bras , Lisette , à peine je l'eus mise ,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;

La chicane m'offrit tous les détours affreux ;
Je me sentis atteint de desirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti , maudite robe , dis-je :
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison , ni de votre noirceur.
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme ,
Et qu'on voie une fois sous vous un honnête homme.

L I S E T T E.

Avec ces sentiments , comment va le profit ?

A R I S T E.

Je vis avec aisance , & cela me suffit.

.

Il est vrai quelquefois que le diable me tente ,
Que l'ardeur de piller , m'agite , me tourmente.

.

L I S E T T E.

Vous ne traînez donc pas des procès en longueur ?

A R I S T E.

Moi , traîner des procès ! Ils me font en horreur.
Pour avoir du renom , n'est-il que ce remede ?
Tout au contraire , moi , j'empêche que l'on plaide.

.

L I S E T T E.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture ?

A R I S T E.

Oui , très certainement.

L I S E T T E.

Vous vous relâcherez , quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or , souvent on se laisse séduire.

A R I S T E.

Non, non.

L I S E T T E.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur :
Voilà trois cents louis ; jugez en ma faveur.

A R I S T E.

Non : je suis là-dessus un homme impitoyable.

L I S E T T E.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable ;
Dont les charmes naissants , les graces , les appas...

A R I S T E.

Dont les charmes naissants... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

L I S E T T E.

Vous serez donc , Monsieur , unique en votre espee.

.
.

S C E N E X.

A R I S T E , *seul* , à qui l'on a confié un trésor pour en disposer à sa fantaisie.

L'emploi de ce trésor m'inquiete , m'agite.
Il faut y réfléchir , & cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux ;
Par ma foi , ce sera peu de chose pour eux :
Ils n'auront pas chacun une obole , peut-être ;
Et c'est cent mille francs jettés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant & tant de gens ,
Loin de les enrichir , feroit mille indigents :
Et que toutes ces parts soient réduites en une ,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune ;
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment ,

Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je ? malheureux ! Ne suis-je plus le même ?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
C'est la maudite robe. Elle fait son métier.
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.

.
.

S C E N E X V.

A R I S T E , L A B A R O N N E.

.
.

A R I S T E , à la *Baronne*.

Oh ! je n'y puis tenir , Madame : duffiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux ;
Me battre , me tuer , il faut que je vous dise
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès , loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence ;
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous n'êtes donc pas Procureur ?

A R I S T E.

Non , vraiment.

L A B A R O N N E , avec *fureur*.

Il falloit donc le dire.
.

On me reprochera , je gage , d'avoit choisi entre tous les *états* ou toutes les *professions* , celui qui a le moins changé , & qui , grace à la cupidité qui lui a donné naissance & qui l'entretient , a dû moins varier qu'une infinité d'autres. Pour me

justifier, faisons choix d'un état qui, de l'aveu de tout le monde, ait éprouvé les plus heureux changements.

L'état de Financier s'offre à mon imagination le premier, parceque j'entends journellement dire à tout le monde que nos Financiers sont totalement opposés à ceux du siècle passé. D'après cela, supposons que nous voulions mettre un homme de finance sur notre théâtre : si nous ne le présentons que par le bon côté, c'est-à-dire faisant, comme plusieurs de nos Financiers, tout le bien possible, protégeant réellement les talents, soulageant les misérables de leurs terres, nous ne peindrons que l'honnête homme riche ; nous aurons l'air de solliciter un emploi, ou un couvert à une bonne table, & nous ne ferons pas une comédie. Il est question de peindre les vices de la finance moderne pour corriger ceux d'entre ses membres qui les ont adoptés, ou les tourner en ridicule pour préserver les autres de la contagion. Avec cette intention louable nous ne donnerons pas à notre héros une grande perruque, un air bas ; nous ne le ferons pas commencer sa carrière par la conciergerie de la porte de *Guibrai* ; il n'aura pas été laquais comme *M. Turcaret*. Mais croirons nous de bonne foi que l'ingénieux *le Sage* ne nous ait pas fait des larcins considérables, lorsque son *M. Turcaret* se pique du fol orgueil d'avoir pour maîtresse une femme de condition qui le joue, le hait, le méprise, le pille, & le trompe pour un chevalier ; lorsqu'il envoie un billet au porteur, excellent, & de fort mauvais vers à sa maîtresse ; lorsqu'il veut faire jeter sa maison trente fois à bas pour la faire construire de façon qu'il n'y manque pas un *Iota*, & qu'il ne soit pas

fifflé de ses confreres ; lorsqu'il prétend être connoisseur en musique parcequ'il est abonné à l'Opéra ; lorsqu'il admet à sa table un Poëte qui ne dit rien , mais qui mange & pense beaucoup ; lorsqu'il vend des emplois ; lorsqu'il en donne aux rivaux qui l'embarassent ; lorsqu'à la priere de sa maîtresse il fait un commis de ce laquais naïf qui prie la dame de se servir toujours du même rouge , afin de plaire à son protecteur , & ne pas le mettre dans le cas d'être révoqué ; lorsqu'il refuse de payer à sa femme une modique pension & qu'il se ruine pour une fripponne à laquelle il donne pour dix mille francs de porcelaines , un carrosse , une maison de campagne , &c. lorsqu'il finit enfin , à force de dépenses folles , par déranger ses affaires ?

Qu'on dise tout ce qu'on voudra , je défie qu'on puisse faire un nouveau Financier sans rentrer dans la piece de *le Sage*. Le héros , au lieu d'être né laquais , fera , si l'on veut , très bon gentilhomme ; au lieu d'avoir été concierge , peut-être aura-t-il eu un régiment : mais voilà toute la différence qu'il y aura de lui à M. *Turcaret* , & il lui ressemblera par sa conduite , pour peu qu'il donne prise à la Muse comique. Ceux qui , comme je l'ai dit plus haut , sont des exemples de probité , de générosité , de modestie , de vraie grandeur , ne sont pas de son ressort.

L'illustre M. *Diderot* dit , dans ses *réflexions sur la Poésie dramatique* , page 11 » : Que quel-
 » qu'un se propose de mettre sur la scene la con-
 » dition de Juge ; qu'il intrigue son sujet d'une
 » maniere aussi intéressante qu'il le comporte &
 » que je le conçois ; que l'homme y soit forcé par
 » les fonctions de son état , ou de manquer à la
 » dignité & à la sainteté de son ministere , & de

» se déshonorer aux yeux des autres & des siens ;
 » ou de s'immoler lui-même dans ses passions ,
 » ses goûts , sa fortune , sa naissance , sa femme ,
 » ses enfans ; & l'on prononcera après , si l'on
 » veut , que le *Drame honnête & sérieux* est sans
 » chaleur , sans couleur & sans force «. Je ne dis-
 cuterai point s'il ne vaut pas mieux faire de l'*honnête gai* que de l'*honnête sérieux* : je le pourrois
 d'autant plus aisément , & sans crainte de passer
 pour un téméraire , que M. *Diderot* , juste , im-
 partial comme tous les grands hommes , dit en-
 core dans sa Poétique , page 31 :

» Que j'aie un plan à former : sans que je m'en
 » apperçoive , je chercherai des situations qui
 » quadreront à mon talent & à mon caractère. Ce
 » plan sera-t-il meilleur ? Il me le paroîtra sans
 » doute. Mais aux autres ? C'est une autre ques-
 » tion «.

M. *Diderot* ne semble-t-il pas avouer par-là
 qu'un homme moins gai qu'un autre peut donner
 la préférence au *genre sérieux* , par la seule raison
 qu'il est sérieux lui-même , & qu'il n'a pas cette
 gaieté nécessaire dans l'imagination & l'esprit
 pour faire une comédie. J'ai déjà dit ce que je
 pensois là-dessus en parlant du *genre larmoyant*.
 Ce n'est point de quoi il est question présente-
 ment. Je veux faire remarquer que M. *Diderot*
 ne nous dit point positivement de mettre un Juge
 sur la scene : c'est un exemple qu'il propose , &
 non un conseil qu'il donne ; il connoît trop bien
 tous les théâtres pour ignorer que toutes les situa-
 tions brillantes dans lesquelles on pourroit mettre
 son héros , sont épuisées.

Le devoir de sa charge l'obligerait-il à pronon-
 cer contre son sang ? Les Italiens jouent un ca-

nevas intitulé le *Docteur Avocat des Pauvres*, dans lequel le fils de *Pantalon*, après avoir tué à son corps défendant le fils du *Docteur*, est prêt à perdre la vie. *Pantalon* compte sur la probité du *Docteur*, lui remet sa cause : le *Docteur* la plaide & la gagne.

Le héros aura-t-il à balancer entre l'équité & l'amour ? L'*Avocat Vénitien*, de *Goldoni*, plaide contre celle qu'il doit épouser, lui fait perdre tout son bien, & lui donne la main.

Il y a grande différence, me dira-t-on peut-être, entre plaider & juger contre son intérêt : j'en conviens ; mais elle est toute à l'avantage de l'*Avocat*, puisqu'il peut se récuser plus facilement que le Juge que *M. Diderot* suppose obligé de prononcer, puisqu'il peut encore feindre de combattre vigoureusement, n'alléguer pourtant que des raisons foibles, & voir augmenter sa gloire sans rien perdre de ses intérêts. Veut-on absolument me voir citer un Juge ? Dans *la Gouvernante de La Chaussée*, un *Président*, trompé par son Secrétaire, fait perdre injustement un procès considérable à une famille qu'il plonge par-là dans la dernière misère. Au bout de quelques années il s'apperçoit de sa faute, & des malheurs qui en ont été la suite ; tout son bien suffit à peine pour remplacer celui qu'il a fait perdre aux victimes de sa crédulité : il voudroit cependant le leur abandonner ; mais il a un fils qui n'est pas son complice & qu'il va ruiner en faisant son devoir ; il le consulte, & tous deux s'exécutent. Tout cela prouve qu'en remettant les *états*, les *professions* sur la scène, on risque de se trouver volé par ses prédécesseurs, & de ne pouvoir pas faire même un bon *Drame*.

Il en est des *caractères* du cœur humain, comme du *caractère* des *états* ou des *professions* ; ils n'ont pas varié davantage : nous tâcherons de le prouver dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

Les Caractères des hommes n'ont pas plus changé que ceux des professions.

UN de nos plus célèbres Ecrivains (1) a dit : *les mœurs ont changé depuis Molière, mais le nouveau Peintre n'a point encore paru.* Les jeunes gens partent de là pour se persuader que tous les *caractères* peuvent se remettre avec succès sur notre théâtre. Leur imagination, prompte à s'échauffer, ne voit pas qu'un Auteur dans un de ces moments d'enthousiasme qui lui dicte une belle phrase, une phrase sonore, jette sur le papier, sans scrupule & sans réflexion, une pensée qu'il ne risquerait point ou qu'il détaillerait s'il traitait à fond de l'art dont il ne parle qu'en passant.

Nous avons, grace au Ciel & à *Molière*, peu de femmes savantes : mais hélas ! il en est encore. Je suppose qu'un Comique entreprenne de les peindre sous prétexte que les *mœurs* ont changé depuis *Molière*. Quelle différence mettra-t-il entre son héroïne & *Philaminte*, *Armande* & *Belise* (2) ? Elle recevra de beaux esprits à sa toilette, dans un salon élégant, & sur-tout dans sa salle à man-

(1) M. Rousseau de Geneve.

(2) Personnages des *Femmes savantes* de *Molière*.

ger , au lieu de les recevoir dans un cabinet rempli d'instruments de *mathématique*. Elle ne dira pas comme *Armande* ,

Nous ferons par nos loix les juges des ouvrages :
 Par nos loix prose & vers , tout nous sera soumis :
 Nul n'aura de l'esprit , hors nous & nos amis.
 Nous chercherons par-tout à trouver à redire ,
 Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire (1).

mais elle le pensera : elle aura , comme *les femmes savantes* , un *bureau de bel esprit* chez elle , où l'on jugera en dernier ressort tous les ouvrages nouveaux ; où elle ne manquera pas de critiquer la piece d'un Auteur , par la seule raison qu'il ne va pas chez elle , & qu'il dédaigne son faux savoir , autant que sa maison de campagne , & son cuisinier ; où elle ne manquera pas de faire élever aux nues les productions d'un moderne *Trissotin* , par la seule raison encore qu'il lui présente de petits vers dans lesquels il la nomme , avec autant d'effronterie que de bassesse , *une dixieme Muse*.

La nouvelle *Philaminte* n'avouera pas qu'elle chasse un domestique parce

Qu'il a , d'une insolence à nulle autre pareille ,
 Après trente leçons , insulté son oreille
 Par l'impropriété d'un mot sauvage & bas
 Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas (2) ;

(1) Vers de la même piece , acte III , scene II.

(2) *Claude Fabre de Vaugelas* , né à Chambéry l'an 1585. Il fut Gentilhomme ordinaire , puis Chambellan de Gaston , Duc d'Orléans. Le Cardinal de Richelieu le chargea de faire un Dictionnaire François , & lui fit continuer une

Qu'il a toujours, malgré ses remontrances,
Heurté le fondement de toutes les Sciences,
La Grammaire, qui fait régenter jusqu'aux Rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses loix (1).

Mais elle gardera de préférence à un laquais actif, vigilant, fidele, un mauvais sujet qu'elle aura trouvé quelquefois dans son antichambre avec une brochure, sur-tout si elle est de sa composition, ou de celle de ce précepteur mielleux à qui elle permet de négliger l'éducation de son fils, pourvu qu'il sache faire une ariette, & qu'il concoure dans les académies de province, dût-il être mis constamment sous le tapis.

ension de deux mille livres dont il n'étoit pas payé depuis plusieurs années. Quand *Vaugelas* fut remercier son Eminence, elle lui dit : « Hé bien, Monsieur, vous n'oublierez pas du moins, dans votre Dictionnaire, le mot » *ension* ». Non, Monseigneur, répondit *Vaugelas*, & moins encore celui de *reconnoissance*.

Cet Auteur retoucha pendant trente ans sa traduction de *Quinte Curce*. Voiture le railloit à ce sujet ; *Vaugelas* lui répondit qu'il n'auroit jamais achevé, parceque dans le temps qu'il en polissoit une partie, notre langue venant à changer, l'obligeoit à refaire toutes les autres. Il se comparoit au Barbier de *Martial*, qui étoit si long à faire une barbe, qu'elle repoussoit avant qu'il l'eût achevée.

Vaugelas fut de l'Académie, & mourut, en 1650, fort pauvre : son testament est remarquable. Après avoir disposé de tous ses effets pour acquitter ses dettes, il ajoute : « Mais comme il pourroit se trouver quelques créanciers » qui ne seroient point payés quand même on auroit ré- » parti le tout ; dans ce cas ma volonté dernière est qu'on » vende mon corps aux Chirurgiens le plus avantageuse- » ment qu'il sera possible, & que le produit en soit appli- » qué à la liquidation des dettes dont je suis comptable à » la Société ; de sorte que si je n'ai pu me rendre utile pen- » dant ma vie, je le sois au moins après ma mort ».

(1) Vers des *Femmes savantes*, acte II, scène VI.

Elle

Elle ne mariera pas *Henriette* avec *Trissotin*,
Parcequ'il a l'honneur de rimer à latin.

Elle ne dira pas à son mari d'un ton despotique :

Ce Monsieur *Trissotin*, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut;
Et je fais mieux que vous juger de ce qu'il vaut.
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue (1).

Mais elle aura des vapeurs si son époux ne donne pas sa fille ou sa niece à un prétendu philosophe, qui sera parvenu à glisser un chétif article dans l'*Encyclopédie* (1), & l'on fera enfin *une femme savante* déguisée sous le vernis d'une petite-maîtresse : cependant tout le monde sera frappé de sa ressemblance avec les héroïnes de *Molière*.

Ne nous bornons pas à un seul exemple, & voyons si l'on pourroit mettre sur le théâtre, avec plus de succès, un autre caractère déjà traité : il est encore des *Tartufes*, heureusement pour les *Béates* qu'ils font vivre dans l'aïfance, & malheureusement pour les honnêtes gens dont ils presurent les bourses sous prétexte de faire des œuvres pies. Un Auteur moderne ne fera point pousser des soupirs, de grands élancements à son héros : il ne lui fera pas baiser humblement la terre à tous moments : il ne lui fera pas dire à sa maî-

(1) Vers des *Femmes savantes*, acte II, scène VIII.

(2) On voit bien que ce trait ne regarde ni les excellents articles de cet ouvrage, ni les véritables Philosophes qui s'y font immortalisés.

treffe qu'il a pour elle *une dévotion à nulle autre pareille* ; mais il manquera son coup s'il ne le peint pas convoitant la femme , la fille (1) , & le bien de son bienfaiteur. S'il suit cette route , la seule qu'il ait à prendre , je ne fais pas à quel propos il nous donneroit une copie du *Tartufe* : l'original nous suffit , il est si beau !

Il est singulier qu'un des *caractères* le mieux traité , le plus approfondi par *Moliere* , soit pré-

(1) Tous les Tartufes qu'on a mis sur le théâtre , ont convoité les femmes ou les maîtresses des autres. Dans *Scaramouche Hermite* , pièce qu'on représentoit dans le temps où l'on ne vouloit pas laisser jouer le *Tartufe* , un Hermite vêtu en Moine , monte la nuit , par une échelle , à la fenêtre d'un femme mariée , & y reparoît de temps en temps , en disant , *questo è per mortificar la carne*.

Dans le *Don Gilli* des Italiens , le Pédant qui fait des réprimandes à son élève parcequ'il a une maîtresse , est surpris bientôt avec elle , & son Disciple le rossé. Nous parlerons de cette pièce dans le volume de l'imitation.

M. de *Saint-Foix* a une petite pièce dans laquelle un homme ne se met dans la tête de jouer le rôle de *tartufe* , que pour avoir à lui trois femmes. Il est lui troisième jetté sur la côte d'une isle déserte , ou peu s'en faut , puisqu'il n'y a que trois femmes. Il les trouve , va rejoindre ses camarades , leur dit que l'isle est habitée par des Anthropophages , qu'il faut bien vite remettre à la voile ; mais que les vivres leur manquant , il veut bien se sacrifier pour eux ; qu'il va cueillir quelques fruits , & que s'il ne paroît pas au bout d'un quart-d'heure , il n'ont qu'à prendre bien vite la fuite. On se doute qu'il est un imposteur , on le suit de loin , on le surprend avec les trois femelles. Ses camarades épousent , pour le punir , les plus jeunes , & lui laissent la troisième qui est la mere. Alors il change de batterie sans changer de dessein ; il feint d'être repentant de tous ses crimes , de vouloir faire pénitence & vivre seul en Hermite. Il exhorte les femmes à venir puiser des consolations dans son Hermitage quand leurs affaires domestiques les mettront dans le cas d'en avoir besoin.

cifément celui que nos Auteurs modernes font plus tentés de refaire. J'ai connu trois personnes qui refaisoient *l'Avaré* (1). J'ai même entendu soutenir par un grand nombre de beaux esprits, » que ce caractère pourroit se remettre avec éclat » sur la scène, parceque nos avares font tout-à- » fait différents de ceux du siècle passé «. Oui, rien n'est plus certain, leur ai-je répondu quelquefois en plaisantant ; il est vrai qu'ils laissent manquer leurs femmes & leurs enfans du nécessaire ; qu'ils prêtent à usure ; qu'ils sacrifient devoir, tendresse, honneur à l'argent, comme *Harpagon* : mais en revanche ils ne portent pas une calotte ; ils n'ont ni fraise, ni aiguillettes, ni petite moustache, & la différence est grande : oh ! très grande ! elle est visible ; elle frappe.

La raillerie échauffoit mes adversaires ; ils ramassoient leurs forces & pensoient me laisser sans réplique, en me disant » que si nos avares res- » sembloient intérieurement à *Harpagon*, ils lui » étoient tout-à-fait opposés par l'extérieur, puis- » qu'ils cachoient leur avarice sous un faux air » de magnificence, qui, contrastant toujours avec » leur passion, pouvoit les rendre très plaisants, » sur-tout si un Auteur avoit l'adresse de les met- » tre dans une situation où ils fussent contraints » à faire beaucoup de dépense pour ne pas dé- » mentir leur masque «.

J'avoue que ce raisonnement prononcé avec vivacité, appuyé sur-tout d'un air leste & décidé, est éblouissant, & qu'il peut jeter de la poudre

(1) Dans l'une de ces pièces le héros cherche à se loger dans une chambre placée vis-à-vis un des reverberes des rues : il espere par-là pouvoir se passer de lampe.

aux yeux ; peut-être a-t-il déjà séduit quelqu'un de mes lecteurs : mais il ne lui faudra pas beaucoup de réflexion pour sentir que lorsqu'un peintre se borne à changer seulement le vernis d'un tableau , il ne fait pas un ouvrage bien estimable. D'ailleurs *Harpagon*, forcé de donner un repas , *Harpagon* contraint à laisser un diamant de prix dans les mains de sa maîtresse , ne se trouve-t-il pas , sur-tout dans la dernière scène , dans la situation où l'on désireroit *l'Avare moderne* ? Je prends à témoin quiconque fait lire , tant la chose est frappante.

L'AVARE.

ACTE III. SCÈNE XII.

· · · · ·
· · · · ·

CLÉANTE.

Avez-vous vu , Madame , un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt ?

MARIANNE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, ôtant le diamant du doigt de son pere & le donnant à Marianne.

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANNE.

Il est fort beau sans doute , & jette quantité de feux.

CLÉANTE, se mettant au-devant de Marianne , qui veut rendre le diamant.

Non , Madame , il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi !

C L É A N T E.

N'est-il pas vrai, mon pere, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous ?

H A R P A G O N, *bas à son fils.*

Comment !

C L É A N T E, *à Marianne.*

Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

M A R I A N N E.

Je ne veux point...

C L É A N T E, *à Marianne.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

H A R P A G O N, *à part.*

J'enrage !

M A R I A N N E.

Ce seroit...

C L É A N T E, *empêchant toujours Marianne de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je ; c'est l'offenser.

M A R I A N N E.

De grace...

C L É A N T E.

Point du tout.

H A R P A G O N, *à part.*

Peste soit...

C L É A N T E.

Le voilà qui se désespere de votre refus.

H A R P A G O N, *bas à son fils.*

Ah, traître !

C L É A N T E, *à Marianne.*

Vous voyez qu'il se désespere.

H A R P A G O N, *bas à son fils, en le menaçant.*

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON, *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin !

CLÉANTE, à *Marianne.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE, à *Marianne.*

Mon Dieu, que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANNE, à *Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colere, je la garde donc, &c.

Je le répète, croit-on qu'*Harpagon*, contraint par son fils à laisser un diamant dans les mains de sa maîtresse, ne présente pas la situation où l'on désireroit l'*Avare moderne* ? Croit-on qu'en lui donnant l'adresse de bien feindre dans ces moments fâcheux pour lui, il en sera plus comique ? Pense-t-on qu'en le mettant pendant toute la piece dans la nécessité de se composer, ses situations ne deviendront pas monotones ? On se trompe : le masque ne servira qu'à dérober aux yeux des spectateurs la force de la passion qui le domine, à diminuer son expression, à lui donner une uniformité ennuyeuse. Tel est notre siecle, il s'attache à l'écorce, il ne voit que l'écorce, il n'aime que l'écorce, il y attache la plus grande importance ; il s'ensuit de là malheureusement qu'il n'offre aussi que des superficies à qui veut le peindre.

Etudions les nuances qui distinguent notre siecle du précédent : il le faut absolument ; mais que ce soit seulement pour peindre avec des cou-

leurs propres au temps, les *caractères* échappés à nos prédécesseurs, ou ceux qu'ils ont manqués, jamais pour revêtir leurs chefs-d'œuvre. Un peintre qui retoucherait une Sabine peinte par un grand maître, & qui, sous prétexte de lui donner un air de nouveauté, lui mettroit un *caraco*, du *rouge*, & des *mouches*, ne ferait pas plus ridicule.

Comment a fait *Molière*, me dira-t-on, quand de *l'Avare* de *Plaute* & de plusieurs autres ébauchés dans dix pièces différentes, il a composé le sien? Oh! oh! comment a-t-il fait? il a pris une route tout-à-fait opposée à la vôtre. Vous voudriez déguiser des masses sous des nuances: il a pris des nuances chez le Poëte Latin, chez les Italiens, chez ses contemporains; il les a fondues; il en a fait des masses, & voilà pourquoi ses portraits sont frappants.

Au reste, je ne prétends pas exclure de la scène cette espèce de *caractère* mitigé, s'il m'est permis d'employer cette expression, dont nous venons de parler; il peut très bien figurer dans de petites pièces, dans des scènes épisodiques, ou chez des personnages subalternes, pour faire opposition avec des *caractères* principaux qui sont très rares, quoi qu'on en dise, du moins ceux qui peuvent figurer dans une pièce à grande prétention.



C H A P I T R E X X I X .

Des Caractères propres aux personnes d'un certain rang seulement.

J'AI dit ailleurs que nombre d'Auteurs, entraînés par la vanité de prouver ou de faire croire qu'ils vivent dans le grand monde, craindroient de passer pour des roturiers s'ils ne puisoient leurs sujets & leurs caractères chez nos demi-Dieux. Quelquefois même pénètrent-ils jusqu'au fond de l'Olympe : témoin *le Favori* de Madame de Ville-dieu, & *l'Ambitieux* de Destouches. Comment veulent-ils, ces Auteurs si enorgueillis de la qualité de leurs personnages, comment veulent-ils qu'un marchand, un procureur, un notaire, une petite-maîtresse subalterne, puissent s'intéresser à une intrigue de Cour, qu'ils s'amusent du caractère d'un courtisan placé si loin du leur, dont ils n'ont aucune connoissance ? On raconte qu'un savetier chantoit un jour ce refrain qu'il répétoit sans cesse, *Un jour le Roi dit à la Reine ; un jour la Reine dit au Roi*, & que sa femme impatientée lui demanda avec humeur : Eh bien, enfin, *que dit ce Roi à cette Reine, & cette Reine à ce Roi ?* Alors le savetier indigné imposa silence à sa femme en lui donnant quelques coups de tire-pied, & en lui disant gravement, *Impertinente, c'est bien à vous à vous mêler des affaires de la Cour !* Un bourgeois sensé qui vient à la comédie pour se délasser en y riant du ridicule de ses semblables, & à qui l'on donne une pièce qui roule sur

les intrigues des grands , ne seroit-il pas tenté de répéter à l'Auteur ce que le favetier disoit à sa femme ?

» *Destouches* , me dira-t-on , connoissoit la Cour ; il avoit été chargé des affaires du Roi , chez des Princes étrangers «. Je le fais bien ; mais il auroit dû garder la science & l'air de dignité qu'il avoit puisés dans ses négociations pour les opérations politiques seulement , & se montrer moins digne , moins froid , moins guindé , dans ses piéces ; il n'auroit tenu qu'à lui : il suffit de voir son *triple Mariage* pour s'en convaincre. Cependant la fureur que nous lui reprochons de titrer tous ses personnages , est plus excusable chez lui que chez mille Auteurs qui connoissent les grands par leur nom seulement , & pensent avoir assez vu la Cour quand ils ont assisté au grand couvert.

Je me garde bien de penser qu'il faille avilir notre scene par la peinture des *mœurs* de la vile canaille ; mettre sur notre théâtre , comme sur celui d'Italie , tous les *caractères* sur le compte d'un personnage bas , & nous amuser ou croire nous amuser , pendant cinq actes , avec les fripponneries de deux coquins , comme dans une de leurs piéces intitulée *les grands Voleurs*. Ces farces dont le sujet éternel est le train de vie des gens de mauvaises *mœurs* , sont autant contre les regles que contre les bienféances. Il n'est qu'un certain nombre de personnes qui aient assez fréquenté les originaux dont on expose les copies , pour juger si les *caractères* & les événements sont traités dans la vraisemblance. On se lasse de la mauvaise compagnie sur le théâtre comme dans le monde ,

& l'on dit des Auteurs qui font de pareilles piéces , ce que *Despréaux* dit du satyrique *Regnier*.

Heureux ! si ses discours , craints du chaste lecteur ,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur (1).

Il y a entre la crapule de la canaille & les nobles travers des grands , des *ridicules* roturiers dignes de l'œil du philosophe , & qui méritent d'occuper le premier rang dans une piéce. Il en est même de fort dangereux , & un comique rend de très grands services à un Etat s'il parvient à l'en purger.

Il est , par exemple , dans tous les pays , des gens de rien , de petits artisans , qui n'ont pas reçu la moindre éducation , qui n'ont pas la moindre notion des choses les plus ordinaires , & qui se mêlent cependant de faire les politiques ; qui négligent totalement leurs affaires domestiques pour songer à celles de tous les Princes du monde : des fots qui n'approuvent jamais ce que font les ministres , & qui puisent dans leur ignorance la vanité de croire que les affaires prendroient entre leurs mains une meilleure tournure. Les clabauderies perpétuelles de ces politiques subalternes , leurs impertinentes réflexions , peuvent s'accréditer peu-à-peu dans l'esprit du peuple , & devenir dangereuses. Qu'on propose un pareil ridicule à nos

(1) *Boileau* , dans ses premières éditions , étoit tombé presque dans le défaut qu'il reprochoit à *Regnier*. Il disoit :

Heureux , si , moins hardi dans ses vers pleins de sel ,
Il n'avoit pas traîné les Muses au B...
Et si du son hardi de ses rimes cyniques
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques !

comiques de la bonne compagnie, ils croiroient déroger en le traitant. *Louis Halberg*, Auteur de plusieurs Pièces Danoises, ne l'a pas trouvé indigne de ses soins; il en a fait une pièce très plaisante, très morale, très philosophique, dans laquelle il verse non seulement des flots de ridicule sur les originaux qu'il attaque; il y prouve encore aux gens en place, que, loin de s'affecter sérieusement des propos de leurs imbécilles censeurs & d'avoir recours à des châtimens qui peuvent faire crier à la tyrannie; il doivent rire de leur extravagance & les livrer à tout le ridicule qu'ils méritent; c'est le châtiment des fots. Le Lecteur fera sûrement bien aise de connoître la pièce Danoise (1).

(1) Il semble que M. *Diderot* ait eu cette pièce en vue, quand il a dit, en parlant de la poésie d'amalgame, pag. 26 :
 « Qu'est-ce qu'*Aristophane*? un farceur. Un Au-
 « teur de cette espèce doit être précieux au Gouvernement, s'il fait l'employer. C'est à lui qu'il faut livrer
 « tous les enthousiastes qui troublent de temps en temps la
 « société : si on les expose sur le théâtre, on n'en emplira
 « pas les prisons. Je suis enchanté de me trouver en cela
 du sentiment d'un grand homme. Que d'enthousiastes en effet n'aurions-nous pas à traîner sur la scène, pour les y couvrir de ridicule & leur faire avouer leur néant! Mais il nous faudroit un *Aristophane* qui eût l'esprit souple, adroit, délié; qui eût de la gaieté, de l'imagination; qui sût donner une tournure plaisante aux choses & les fondre dans un plan; & qui, pour ne pas blesser nos loix & celles de l'honnêteté, ne dît pas tout crument à ses héros, vous êtes des frippons. Alors il surpasseroit *Aristophane*, & il ne mériteroit sûrement pas l'épithète de farceur.

316 DEL'ART DE LA COMÉDIE.
LE POTIER D'ÉTAIN POLITIQUE ;

O U
L'HOMME D'ÉTAT IMAGINAIRE.

Principaux Personnages.

M^c. HERMAN DE BREME, Potier d'étain.

M A D E L A I N E, sa femme.

A N G É L I Q U E, leur fille.

M^c. A N T O I N E, amant d'Angélique.

C R I S P I N, valet de M^c. Herman.

A N N E T T E, servante de M^c. Herman.

LE COLLEGE POLITIQUE.

A B R A H A M, Echevin de la ville.

S A N D E R U S, autre Echevin.

La Scene est à Hambourg.

A C T E I. S C E N E I.

Maître *Antoine* est amoureux d'*Angélique*,
fille du potier ; il va la lui demander en mariage ;
il rencontre *Crispin*, valet de Maître *Herman*,
qui est le potier : ils ont la scene suivante.

S C E N E I I.

C R I S P I N, A N T O I N E.

C R I S P I N, *mordant dans une béurrée.*
Serviteur, Maître Antoine. A qui en voulez-vous ?

A N T O I N E.

Je souhaiterois parler à Maître Herman, s'il étoit seul.

C R I S P I N.

Il est bien seul ; mais il est occupé à la lecture.

A N T O I N E.

Il est donc plus dévot que moi.

C R I S P I N.

S'il venoit une ordonnance qui fit de l'*Hercule* (1) un livre évangélique, je crois que mon maître pourroit devenir un grand prédicateur.

A N T O I N E.

Son travail lui laisse-t-il assez de loisir pour lire de pareils livres ?

C R I S P I N.

Oh ! il faut savoir que mon maître a deux professions. Il est en même temps potier d'étain & politique.

A N T O I N E.

Ces deux professions ne s'accordent pourtant guere.

C R I S P I N.

L'expérience ne nous l'a que trop appris ; car lorsqu'il fait tant que de travailler, ce qui lui arrive assez rarement, son ouvrage sent si fort la politique, que nous sommes obligés de le refondre. Cependant si vous voulez lui parler, vous n'avez qu'à passer dans la chambre commune.

A N T O I N E.

Il faut que tu saches, Crispin, que je dois l'entretenir d'une affaire de conséquence. J'ai envie de lui demander sa fille.

Il y va effectivement. Maître *Herman* & lui reviennent sur la scene.

S C E N E I V.

M^e. HERMAN DE BREME, ANTOINE.

H E R M A N.

Je vous ai beaucoup d'obligation, Monsieur Antoine.

(1) C'est le titre d'un ancien livre de Politique, & dont on ne fait aucun cas.

Votre proposition me fait honneur. Vous êtes un joli & honnête garçon. Je crois que ma fille ne seroit pas mal avec vous. Mais je désirerois fort avoir pour gendre un homme qui auroit fait son cours de Politique.

A N T O I N E.

Eh ! Maître Herman de Breme, peut-on entretenir une femme & des enfants avec cela ?

H E R M A N.

Pourquoi non ? Vous imaginez-vous que j'aie envie de mourir potier d'étain ? Vous le verrez avant qu'il soit six mois. Je me flatte qu'après que j'aurai parcouru le *Héraut de l'Europe* (1), on me forcera d'accepter une place dans la Magistrature. Pour le *Politique après le repas* (2), je le fais déjà sur le bout du doigt : je vous le prêterai. . . .

A N T O I N E.

Fort bien, Monsieur : mais si je me donne à la lecture, je négligerai mon ouvrage. . . d'ailleurs je suis trop grand pour retourner à l'école.

H E R M A N.

Vous n'êtes donc pas fait pour être mon gendre.

Maître *Herman* sort ; *Antoine* raconte son malheur à *Madelaine*, femme du potier : ils pesent ensemble contre la politique. La bonne femme est occupée à calmer les pratiques que son mari néglige pour ses affaires politiques.

S C È N E V.

Madelaine demande à *Crispin* où est son maî-

(1) Livre de Politique, en allemand, *Europäischer Herold*.

(2) Autre livre de Politique, en allemand, *Politischer Nachtisch*.

tre. *Crispin* lui demande le secret à son tour, & lui dit que son mari est sorti pour assembler le College politique, qui doit se tenir chez lui, & qui est composé de douze personnes.

M A D E L A I N E.

Connois-tu quelqu'un d'entre eux ?

C R I S P I N.

Oh que oui : je les connois tous. Attendez : mon maître & le cabaretier sont deux ; François, le perruquier... Christophe, le peintre... Gilbert, le tapissier... Cristian, le teinturier... Girard, le pelletier... Jérôme, le brasseur... Léandre, le visiteur de la Douane... Nicolas, le maître d'écriture... David, le maître d'école... Richard, le faiseur de vergettes... Ils détrônent les Empereurs, les Rois, les Electeurs : ils en mettent ensuite d'autres à leur place... Ne me decelez pas. Qui diantre voudroit avoir affaire avec des gens qui dépossèdent les Rois, les Princes & même les Bourg-mestres ?

M A D E L A I N E.

Mon mari t'a-t-il aperçu ?

C R I S P I N.

Dès qu'un homme devient membre de quelque College, il lui tombe une taie sur les yeux, de sorte qu'il ne reconnoît plus même ses meilleurs amis.

A C T E II. S C E N E I.

Le College politique s'assemble : après mille projets extravagants & autant de déclamations contre ceux qui gouvernent, l'un des membres voudroit faire assiéger Paris par mer. Un autre soutient que Paris ne fut jamais une ville maritime. On fait apporter une carte.

H E R M A N.

Voici où est l'Allemagne.

L É A N D R E.

Cela est juste. Je le puis connoître par le Danube qui court là. (*En appuyant sur la table, il renverse une cruche à biere* (1).

L E C A B A R E T I E R.

Ce Danube coule un peu trop fort.

S C E N E I I.

Madelaine vient troubler le College, dire des injures aux membres, & sur-tout à son mari; mais il a lu dans un livre de politique qu'on doit compter jusqu'à vingt lorsqu'on se sent en colere; & il fait offrir un verre de biere à sa femme.

M A D E L A I N E.

Ah! méchant que tu es! penses-tu que je sois venue ici pour boire?

H E R M A N.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13. Ma colere est présentement passée. Ecoute, ma petite femme, tu ne dois pas parler si rudement à ton mari; cela a l'air trop commun.

M A D E L A I N E.

Est-ce donc du grand air de mendier son pain? Chaque femme n'a-t-elle pas sujet de crier lorsqu'elle a un mari qui perd son temps, qui néglige sa maison, & qui laisse souffrir sa femme & ses enfants?

H E R M A N.

Crispin, donne à ma femme un verre de brandevin, car elle est altérée de s'être mise en colere.

(1) Ce trait est imité dans *La Soirée des Boulevards*. Un Gascon renverse un verre d'eau, & s'écrie: *Ah! sandis! voilà la Garonne qui déborde!*

M A D E L A I N E.

M A D E L A I N E.

Crispin, donne à mon mari, à ce méchant homme, une paire de soufflets.

C R I S P I N.

Cela vous regarde, Madame: je vous remercie de la commission.

M A D E L A I N E.

Je le ferai donc moi-même.

Elle les donne en effet: son mari compte gravement jusqu'à vingt. On met *Madelaine* à la porte: elle vomit mille injures à travers la serrure.

A C T E I I I.

Les Echevins de la ville paroissent, disent entre eux qu'on vouloit d'abord punir sévèrement Maître *Herman*; mais on a décidé qu'en arrêtant un pareil fou, on exciteroit des troubles parmi la populace, & qu'on rendroit sa folie plus illustre. On a résolu de se moquer de lui, de lui envoyer des Députés pour le féliciter de sa nomination à la charge de Bourg-mestre, & de lui faire voir par lui-même quelle différence il y a entre raisonner d'une charge ou l'exercer. Les Echevins font effectivement leur députation d'un air fort grave. Le Potier en est la dupe, se rengorge, appelle sa femme pour l'instruire de son bonheur; il l'exhorte à prendre un ton conforme à sa nouvelle dignité, à porter sur-tout un chien sous le bras. Il raisonne avec *Crispin* sur les ennemis que sa charge va lui attirer, & sur la harangue qu'il doit faire au Sénat.

A C T E I V.

Crispin réfléchit sur les raisons qui ont pu dé-

terminer le Sénat à nommer son maître Bourg-mestre.

La fille du Potier, qui craint que sa qualité ne l'empêche d'épouser *Antoine*, pleure. Les femmes des Echevins viennent complimenter l'épouse du nouveau Bourg-mestre, se moquent tout bas de son embarras & de son air gauche. La femme d'un Serrurier qui étoit bonne amie de *Madelaine*, & qui lui avoit souvent prêté de l'argent, arrive pour la féliciter; *Madelaine* ne la reconnoît plus & la fait mettre à la porte.

A C T E V.

Crispin s'arrange pour tirer parti de sa nouvelle dignité, il fait financer deux Avocats qui veulent parler à son maître : les Avocats plaident leurs causes devant le nouveau Bourg-mestre qui ne fait que répondre, & qui déjà est fort ennuyé de sa charge, comme on le verra dans la scène suivante.

S C E N E III.

BREMENFELD, CRISPIN.

BREMENFELD.

Crispin, tu seras battu si tu fais entrer dorénavant des vieilles femmes ou des avocats; car chacun d'eux me tue à sa mode. S'il se présente d'autres personnes qui veuillent me parler, tu leur diras qu'elles doivent prendre garde à ne point parler latin, parceque, pour certaines raisons, j'ai juré de ne point écouter cette langue.

CRISPIN.

J'ai aussi fait un semblable serment pour la même raison.

B R E M E N F E L D.

Tu pourrois dire que je ne veux parler que grec.

(*On frappe derechef ; Crispin va à la porte , & revient avec un gros paquet de papiers.*)

C R I S P I N.

Voici , Monsieur , une grande quantité de papiers que le Syndic vous envoie , pour que vous les examiniez , & que vous donniez votre sentiment dessus.

BREMENFELD *s'assied près d'une table & feuillète les papiers.*

Être Bourg-mestre , Crispin , n'est pas une chose aussi aisée que je me l'étois imaginé. J'ai reçu ici quelques affaires à examiner , & le diable , je pense , ne s'en débarrasseroit pas. (*Il commence à écrire ; il se leve aussi-tôt , essuie la sueur de son visage , se remet sur son siege , efface ce qu'il avoit écrit , & dit :*) Crispin.

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Quel bruit fais-tu là ? Ne veux-tu pas te tenir en repos ?

C R I S P I N.

Eh ! je ne branle pas de ma place , Seigneur Bourg-mestre.

BREMENFELD *se releve , essuie la sueur de son visage & jette sa perruque par terre , pour pouvoir mieux méditer avec la tête nue. En se promenant il marche sur sa perruque , & la pousse à côté. Enfin il se remet sur son siege pour écrire , & crie :*

Crispin.

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Tu as le diable au corps. Ne peux-tu pas te tenir tranquille.

quille ? C'est la seconde fois que tu m'interromps dans mes pensées.

C R I S P I N.

Je ne fais, ma foi, rien autre chose qu'accommoder ma chemise, & mesurer à mes jambes de combien mon habit de livrée m'est trop long.

BREMENFELD *se relève encore, & frappe sur son front avec la main, afin de mieux concevoir ce qu'il médite, & crie :*
Crispin.

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Sors, & dis à ces femmes qui crient des huîtres, qu'elles ne doivent pas crier dans la rue où je demeure, parce que cela me trouble dans mes affaires.

C R I S P I N *crie par trois fois à la porte.*

Ecoutez, vous, vendeuses d'huîtres ! vous, canailles ! vous, carognes ! vous, femmes de mauvaise vie ! vous, prostituées à des gens mariés ! c'est une honte d'oser ainsi crier dans la rue d'un Bourg-mestre, & de l'interrompre lorsqu'il travaille.

B R E M E N F E L D.

Crispin,

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Tais-toi donc derechef, grosse bête !

C R I S P I N.

Cela ne sert aussi de rien que je crie davantage ; car la ville est remplie de semblables gens. Dès que l'une est passée, une autre lui succède. Car si...

B R E M E N F E L D.

Ne souffle pas : demeure en repos , & retiens ta langue.
(*Il s'assied encore , efface ce qu'il avoit écrit , récrit de nouveau , se releve ensuite , frappe le pavé , & appelle :*) Crispin.

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Je serois ravi que cette charge de Bourg-mestre fût au diable. Veux-tu être Bourg-mestre en ma place ?

C R I S P I N.

Le diable emporte celui qui le veut , (*A part.*) & celui qui le demande.

BREMENFELD *veut s'asseoir pour écrire derechef ; mais , par distraction , il manque la chaise , tombe par terre , & crie :* Crispin.

C R I S P I N.

Seigneur Bourg-mestre ?

B R E M E N F E L D.

Je suis sur le pavé.

C R I S P I N.

Je le vois bien.

B R E M E N F E L D.

Approche , & aide-moi à me relever.

C R I S P I N.

Mais , Seigneur Bourg-mestre , vous m'avez défendu de branler de ma place.

B R E M E N F E L D.

Voilà un impertinent garçon !

Un Résident d'une Puissance étrangere demande à parler au Bourg-mestre ; celui-ci qui a la tête cassée , qui ne fait plus où il en est , lui fait

refuser la porte. Les Echevins qui sont venus le nommer Bourg-mestre, reviennent pour se plaindre de ce qu'il a eu la témérité de renvoyer le Résident, & vont au Sénat pour savoir ce qu'il décidera de lui après une faute qui met la ville dans un grand danger. Le Bourg-mestre maudit sa charge, les livres où il a puisé sa manie; & ne sachant plus où donner de la tête, il va se pendre, quand *Antoine* vient lui annoncer qu'on n'a feint de l'élire Bourg-mestre que pour se moquer de lui: il en est enchanté, & reconnoît sa folie.

Le héros de la piece *Danoise* est un très petit Monsieur: opposons-le à quelqu'un des nobles personnages qui embellissent notre scene, à *l'Ambitieux* de *Destouches*, par exemple.

Don Fernand, sujet du Roi de Castille, non content d'être le favori de son maître, de voir son frere premier Ministre, d'avoir obtenu pour son pere la dignité de Grand de la premiere classe, forme encore le projet téméraire de s'allier à son Souverain, de partager avec lui l'autorité, de tenir sa grandeur moins de ses faveurs que de la nécessité, & de se préparer par là des moyens surs de pouvoir être ingrat sans danger.

Les premiers personnages de la piece *Danoise* sont des Artisans, ceux de la seconde sont de grands Seigneurs: il reste à savoir lequel des deux Drames est plus utile à l'humanité. Que le Lecteur décide; mais qu'il songe auparavant, qu'il y a dans tous les pays dix mille fous qui s'avisent de crier à tort & à travers contre les Ministres, & qu'il n'y a pas dans toutes les Cours du monde deux sujets qui soient assez extravagants pour vouloir s'allier à leur maître.

C'est le fond & non l'écorce qu'un Poëte co-

mique doit peindre. Par conséquent que ses regards ne s'arrêtent presque point sur les superficies, & qu'il ne leur donne point la préférence : qu'il soit indifféremment de tous les états ; qu'il vive dans tous ; sur-tout, qu'il ne se fasse point illusion sur la différence des avantages qu'il en retirera.

Il puisera dans le grand monde un goût fin, beaucoup de délicatesse, une façon aisée d'exprimer ses idées ; mais comme tous ceux qui le composent ont à-peu-près reçu la même éducation, que cette éducation leur apprend à paroître tout ce qu'ils ne sont pas, ils ne lui laisseront entrevoir que des nuances. S'il peut saisir quelques-uns de leurs ridicules, les portraits qu'il en fera ne produiront aucun effet dans un siècle où ils sont érigés en agréments. Si à travers les nuages épais de la dissimulation il parvient à découvrir des vices, on ne lui permettra pas de les peindre au naturel.

Vive la Bourgeoisie ! la nature s'y découvre toute nue & sans fard aux regards de ses Peintres. Molière étudioit la Cour, mais il ne négligeoit pas la Ville.

C H A P I T R E X X X.

Des Caractères propres à tous les rangs.

LES caractères dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, sont tels par leur nature, que *Destouches* ne pouvoit choisir pour son héros qu'un des premiers Seigneurs de la Cour, & *Louis Halberg* qu'un Artisan : l'ambition du pre-

mier seroit devenue une vertu , du moins par rapport à nos *mœurs* , s'il n'eût ambitionné que la place d'un sujet plus en faveur que lui ; & les raisonnemens politiques de maître *Herman de Breme* pourroient être à leur place dans un homme instruit & en place. Mais il est des *vices* , des *ridicules* , des *travers* qui vont à tous les hommes.

Quand on a le bonheur de rencontrer un de ces *caractères* , il faut placer le personnage qu'on prend pour son héros , dans un rang qui le mette à la portée de tous les autres : il faut enfin prendre pour modele *Moliere* dans son *Bourgeois Gentilhomme*.

La folie qu'ont tous les hommes de vouloir paroître plus qu'ils ne sont , a frappé *Moliere* : il a senti tout l'avantage qu'il pouvoit tirer d'un *ridicule* général , puisque les Princes prennent le titre de Rois , que les grands Seigneurs veulent être des Princes , qu'un simple Gentilhomme se fait appeller Monseigneur par son Laquais & par le Barbier de son village ; ainsi des autres. *La Fontaine* a dit :

Tout Prince a des Ambassadeurs ,
 Tout Marquis veut avoir des Pages.

Moliere s'est gardé de prendre pour son héros un Prince ou un homme élevé à la Cour : ce n'est point que le ridicule qu'il vouloit peindre ne se trouve aussi complètement chez eux que chez leurs inférieurs ; mais il n'auroit pas été aussi frappant , *grâce à l'adresse qu'ont les Grands* , dit M. de Voltaire , *de couvrir toutes leurs sottises du même air & du même langage*.

Moliere n'a eu garde encore de prendre son

principal personnage dans le rang le plus bas , parceque ses sottises auroient été grossieres & mauffades. L'Auteur, guidé par son bon goût, & par cet esprit de justesse admirable qu'on voit dans tous ses ouvrages, a senti toutes les ressources qu'il se ménageoit en donnant la préférence à un Bourgeois. Premièrement le plaisant qui naît de l'extrême disproportion qu'il y a entre les manieres ou le langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, auroit disparu chez un homme au-dessus de la Bourgeoisie, parcequ'après un certain état, l'uniformité d'éducation ne met plus de nuances entre les propos & les manieres des hommes : d'un autre côté, ce même contraste auroit été dégoûtant dans un homme au-dessous de M. *Jourdain*, parcequ'on peut souffrir des manieres & des propos grossiers dans un bout de scene, mais non pas durant toute une piece en cinq actes.

Secondement, il s'est ménagé le comique que produisent la morgue, la bassesse, & la dispute des différents maîtres. Leur morgue n'en auroit pas imposé chez un grand ; leur bassesse n'y auroit eu rien d'extraordinaire, ou bien y auroit passé pour une maniere honnête de faire la cour ; & ils n'eussent point osé s'y battre. Chez un homme de la lie du peuple, un Maître en fait d'armes, un Chanteur, un Danseur, un Philosophe, auroient été tout-à-fait déplacés.

Il s'est ménagé encore le plaisant qui naît de la bassesse de ce Courrisan intéressé qui ne rougit pas de passer dans l'esprit de *Jourdain* pour son Mercure, pourvu que le Bourgeois lui prête de l'argent & régale sa maîtresse. Qu'on place *Dorante* chez un homme de sa condition, il ne pourra

plus être escroc ; chez un homme de rien , il ne lui persuadera pas qu'il est aimé d'une belle Marquise.

Enfin *Moliere* a préparé par le seul état de son héros , toutes les richesses comiques amenées par le bon sens de *Madame Jourdain* , l'ingénuité de *Nicole* , le bon esprit de *Lucile* , la noble franchise de *Cléonte* , la subtilité de *Covielle* ; ils se trouvent très bien en opposition avec le caractère principal , & font ressortir le ridicule de *M. Jourdain* qui rejaillit ensuite de lui sur tous les états de la vie.

Il est des caractères si bons , si vrais , & qui tiennent si bien au cœur humain , qu'ils conviennent non seulement à tous les états , mais qu'ils frappent encore également les hommes dans quelque rang qu'on place le héros de la piece. La jalousie est au rang des passions qui ont cet avantage. *Moliere* l'a senti quand il a mis sur la scene *le Prince jaloux* , *le Cocu imaginaire* , *George Dandin* : on y voit trois jaloux d'un rang tout-à-fait opposé ; l'un est Prince , l'autre un bon Bourgeois , & le troisieme un Payfan : tous les trois frapperoient également les hommes de tous les états , si les pieces étoient également bien faites.



C H A P I T R E X X X I.

Des Caractères de tous les siècles , & de ceux du moment.

ENTRE les caractères dont nous avons parlé , il faut distinguer encore les caractères qui sont de tous les siècles , & ceux qui ne sont que du moment. Il y aura toujours des avarés , des misanthropes , des jaloux , des fâcheux ; mais les précieuses ont disparu , pour ne pas reparoître , à moins que ce ne soit sous un nouveau masque.

Les caractères de tous les temps sont préférables aux autres pour deux raisons : la première , parce que si l'Auteur réussit à les peindre comme il faut , sa gloire est plus durable ; il n'est pas douteux que le spectateur ne prenne plus de plaisir à voir jouer sur le théâtre des travers , des ridicules ou des vices qui le frappent tous les jours dans la société , que s'il ne les connoissoit que par tradition : de telles pièces bien faites réunissent le double avantage de frapper toujours les connoisseurs & le commun des hommes : elles ont sans cesse les graces de la nouveauté (1).

(1) On m'objectera que nous voyons jouer les *Précieuses* avec plaisir , quoique les modèles n'existent plus. Je puis répondre qu'ils ont cessé d'exister depuis si peu de temps , que nous nous rappelons encore leurs traits : d'ailleurs les pièces de *Molière* peuvent se comparer aux portraits de l'illustre M. de la Tour. On les admirera après que leurs originaux auront disparu : ils respireront toujours la vérité , & l'on s'écriera : *Ils devoient être bien ressemblants !*

Secondement un *caractère* de ce genre est plus facile à traiter qu'un *caractère* du moment, parce qu'étant presque toujours un vice du cœur, il est plus frappant; il a jeté un plus grand nombre de branches & de racines qu'on peut lier au corps pour le rendre plus fort: un plus grand nombre de personnes peuvent en raisonner & vous communiquer leurs lumières; on a même un plus grand nombre d'originaux entre lesquels on peut choisir: indépendamment de cela les Auteurs qui nous ont précédés chez l'étranger ou dans notre patrie, n'ont pas manqué de voir un *caractère* qui a toujours existé, & de le traiter soit en grand, soit en détail. Nous pouvons ramasser ces différentes idées & nous en enrichir. Nous verrons, quand nous parlerons de l'*Art de l'Imitation*, que *Molière*, pour composer la plus grande partie de ses pièces, & principalement son *Avare*, a pris des traits chez une infinité d'Auteurs qui avoient peint avant lui l'avarice.

Un Auteur qui veut traiter un *caractère* permanent, peut même essayer ses forces & la bonté de son sujet dans une esquisse, avant que d'entreprendre le portrait en grand. Qui nous dira si *Molière*, avant que de travailler au *Tartufe*, n'a pas voulu sonder le goût du Public dans cette tirade du *Festin de Pierre*, acte V, scène II. Le Lecteur aimera peut-être mieux la voir en vers par *Thomas Corneille*, elle est exactement rimée sur celle de *Molière*.

D O N J U A N.

Il n'est rien si commode,

Vois-tu? l'hypocrisie est un vice à la mode,

Et quand de ses couleurs un vice est revêtu,

Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.

Sur tout ce qu'à jouer il est de personnages ,
Celui d'homme de bien a de grands avantages.
C'est un art grimacier , dont les détours flatteurs
Cachent , sous un beau voile , un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est que faux zele ,
L'imposture est reçue , on ne peut rien contre elle :
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement :
Chacun a liberté d'en faire voir le piège.
Mais pour l'hypocrisie , elle a son privilège ,
Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté ,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ,
On se fait d'un grand corps le membre inséparable.
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un , les a tous sur ses bras :
Et ceux même qu'on fait que le Ciel seul occupe ,
Des singes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe.
A quoi que leur malice ait pu se dispenser ,
Leur appui leur est sûr , ils ont vu grimacer.
Ah ! combien j'en connois qui , par ce stratagème ,
Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
S'armant du bouclier de la Religion ,
Ont r'habillé sans bruit leur dépravation ,
Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes ,
D'être , sous ce manteau , les plus méchants des hommes !
On a beau les connoître & savoir ce qu'ils sont ,
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont :
Toujours même crédit. Un maintien doux , honnête ,
Quelques roulements d'yeux , des baissements de tête ,
Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours ,
Sont pour tout rajuster d'un merveilleux secours.
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires ,

Je veux de mes censeurs duper les plus sévères ;
 Je ne quitterai point mes pratiques d'amour ;
 J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour ,
 Et saurai , ne voyant en public que des prudes ,
 Garder à petit bruit mes douces habitudes .
 Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets ,
 Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
 Et , sans me remuer , je verrai la cabale
 Me mettre hautement à couvert du scandale .
 C'est là le vrai moyen d'oser impunément
 Permettre à mes desirs un plein emportement .
 Des actions d'autrui je ferai la critique ,
 Médirai faintement , & d'un ton pacifique ;
 Applaudissant à tout ce qui fera blâmé ,
 Ne croirai que moi seul digne d'être estimé .
 S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe ,
 Fût-ce veuve , orphelin : point d'accord , point de grace ;
 Et , pour peu qu'on me choque , ardent à me venger ,
 Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger .
 J'aurai tout doucement le zele charitable
 De nourrir une haine irréconciliable :
 Et , quand on me viendra porter à la douceur ,
 Des intérêts du Ciel je ferai le vengeur ;
 Le prenant pour garant du soin de sa querelle ;
 J'appuierai de nouveau la malice infidelle ;
 Et , selon qu'on m'aura plus ou moins respecté ,
 Je damnerai les gens de mon autorité .
 C'est ainsi que l'on peut , dans le siècle où nous sommes ;
 Profiter sagement des foibleesses des hommes ,
 Et qu'un esprit bien fait , s'il craint les mécontents ,
 Se doit accommoder aux vices de son temps .

Cette tirade fut certainement applaudie dans
 sa nouveauté comme elle l'est encore , & je ne

doute point que *Moliere* n'ait senti dès-lors qu'après avoir mis sur la scene la fausse dévotion en récit, il pouvoit l'y mettre en action.

Les caractères du moment sont donc plus difficiles à traiter que les autres, & plus ingrats : ils sont plus difficiles, parcequ'un Auteur n'a pas avec eux tous les avantages dont nous venons de parler, qu'il a besoin de prendre le *ridicule* sur le fait, de saisir ses traits au moment où ils sont à peine formés, de peindre sa laideur dès qu'elle commence à se faire remarquer, & de rendre cependant le portrait frappant.

Ils sont plus ingrats, parceque si vous réussissez à peindre si bien la laideur de votre modele, que les originaux disparoissent, votre ouvrage ressemble aux portraits qui n'ont plus de valeur dès que la personne qu'ils représentoient est morte, à moins que le Peintre n'ait réuni au mérite de la ressemblance celui du dessein, du coloris, & des autres parties de son art, & qu'il ne captive par-là le suffrage des connoisseurs : c'est ce qui fait survivre, comme nous venons de le dire, les *Précieuses* de *Moliere* aux héroïnes de la piece. Mais hélas! tout Auteur n'est pas un *Moliere*.

Je ne veux pas décourager les jeunes Auteurs qui entreprendroient de faire la guerre aux *ridicules*, aux *travers*, même aux *vices* naissans : au contraire, je leur ai fait voir les difficultés qu'il y a dans le succès, non pour ralentir leur zele, mais pour les engager à redoubler leurs efforts : je leur dirai même, pour les encourager, que si ces sortes de pieces procurent une gloire souvent moins durable, elle est ordinairement plus éclatante. Il a fallu un temps assez considérable pour constater le mérite de *l'Ecole des Fem-*

mes, de *l'Avare*, du *Misanthrope* : ces trois chefs-d'œuvre n'ont pas réussi dans leur nouveauté. *Les Précieuses* paroissent ; un vieillard s'écrie du milieu du parterre : *Courage*, *Moliere*, voilà la bonne Comédie. *Ménage* dit à *Chapelain* : » Nous » adorions vous & moi toutes les sottises qui » viennent d'être si bien critiquées, croyez-moi, » il nous faudra brûler ce que nous avons adoré ». Enfin les Comédiens doublent le prix des places, & malgré cela la piece est jouée quatre mois de suite.

CHAPITRE XXXII.

*Des Caractères principaux ou simples ,
des Caractères accessoires , des Caractères composés.*

SOIT que nous prenions un caractère propre à plusieurs nations ou à une nation seulement , il y a encore un choix à faire : tous ne sont pas également fertiles pour la scene. Les caractères principaux méritent la préférence sur les caractères accessoires. Nous avons appelé caractères principaux ou simples, si l'on l'aime mieux, ceux qui n'empruntent rien d'un autre ; & caractères accessoires ceux qui émanent d'un caractère principal.

Les Auteurs doivent toujours, par préférence, faire choix des caractères principaux, parcequ'ils sont plus frappants & bien plus propres à fournir l'action nécessaire à une Comédie que les caractères accessoires, puisque ceux-ci ne sont qu'un

qu'un diminutif des autres dont ils émanent : la chose est bien facile à prouver. Deux caractères s'offrent à mon imagination, *le jaloux & le soupçonneux* : le premier est un caractère principal ; le second un caractère accessoire. Si l'Auteur se détermine à peindre *le soupçonneux*, il n'aura que des soupçons à mettre en action : s'il choisit *le jaloux*, il pourra mettre non seulement sur la scène tous les transports dont la jalousie est capable ; mais il pourra y placer encore toutes les craintes, toutes les fausses alarmes qui naissent dans la tête d'un *soupçonneux*, parce qu'un *jaloux* est toujours *soupçonneux*, & qu'un *soupçonneux* peut n'être pas *jaloux*.

Imitons *Moliere* : tous les héros de ses pièces à caractère ont des caractères principaux, témoins son *Misanthrope*, son *Imposieur*, son *Avare*, ses *Femmes savantes*, son *Prince jaloux* même ; aucun héros de ces différentes comédies n'est caractérisé par des demi-teintes, & des nuances seulement.

D'après ce que je viens de dire sur la préférence qu'on doit accorder aux caractères principaux, bien des personnes se persuaderont peut-être qu'en réunissant sur un seul personnage deux caractères principaux, mais opposés, le caractère composé qu'elles lui donneront leur fournira plus de richesses comiques, & doublera leur fonds. Il n'est point de plus grande erreur. Un homme n'a jamais deux caractères fortement prononcés : si vous les lui donnez, vous blessez la nature : si les deux caractères ne sont pas à-peu-près de la même force, ils ne peuvent pas se contrarier, & le spectateur demande à propos de quoi vous avez inféré dans votre pièce le second caractère. Les partisans des caractères composés ne peuvent

m'opposer qu'une seule pièce dans ce genre, qui se joue avec succès, c'est *le Sage étourdi* de *Boissy* : ce titre nous annonce un personnage qui a deux caractères tout-à-fait opposés, il faut voir l'effet qu'ils produisent.

LE SAGE ÉTOURDI,

Comédie en vers, en trois actes.

Léandre, jeune homme de vingt ans, est sur le point de se marier avec *Lucinde* ; mais il frémit en songeant qu'il va s'unir à une personne aussi jeune que lui : il devient épris d'*Éliante*, jeune veuve, tante de sa prétendue : il commence par engager *Lucinde* à ne pas précipiter leur union ; il se charge d'obtenir de la tante un délai de trois mois, il le lui demande.

ACTE II. SCÈNE I.

É L I A N T E.

Rassurez votre esprit : dites, qui vous engage
A reculer l'instant de votre mariage ?
Auriez-vous, de ma niece, à vous plaindre, entre nous ?

L É A N D R E.

Non, mon cœur ne peut plus déguiser avec vous :
Pour une autre, en secret, Madame, je soupire.

.
.

É L I A N T E.

Mais quel est donc l'objet de votre attachement ?
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous interroge
Sur un sujet pareil.

L É A N D R E.

Son nom fait son éloge.

ÉLIANTE.

Ce discours ne dit rien. Cet objet si vanté
Surpasse-t-il Lucinde en esprit, en beauté ?
Sa personne en vertu est-elle plus brillante ?

LÉANDRE.

Oui, cent fois.

ÉLIANTE.

Nommez-la.

LÉANDRE.

C'est...

ÉLIANTE.

Eh bien ! c'est...

LÉANDRE.

Sa tante

ÉLIANTE.

Je n'ai pas entendu. Comment avez-vous dit ?

LÉANDRE.

C'est vous que j'aime.

ÉLIANTE.

Moi ?

LÉANDRE.

Vous-même.

ÉLIANTE.

Votre esprit

S'égare...

LÉANDRE.

Non : faut-il vous le redire encore ?

C'est, Madame, c'est vous, vous seule que j'adore.

• • • • •
• • • • •

ÉLIANTE.

Vous êtes bien hardi de me le déclarer.

Y ij

L É A N D R E.

Madame , sur ce point mon cœur n'est plus son maître.
 Après les sentiments qu'il vous a fait connoître,
 Fâchez-vous , éclatez autant qu'il vous plaira,
 Il vous dira toujours , & vous répétera
 Que son amour pour vous est fondé sur l'estime ;
 Que la raison l'éclaire & la vertu l'anime ;
 Qu'elles l'ont affermi dans son culte secret,
 Et qu'il adore en vous un mérite parfait ;
 Qu'il l'avouera tout haut , qu'il s'en fait une gloire ;
 Qu'il fuit tout autre nœud ; que vous devez l'en croire ;
 Qu'il met à vous fléchir son bonheur le plus doux ,
 Et qu'il sera constant , fût-il haï de vous.

É L I A N T E.

Monsieur...

L É A N D R E.

J'entends d'ici votre austere langage :
 Vous allez commencer par m'opposer votre âge.
 Je vous arrête là : vous avez vingt-six ans ;
 C'est l'été de vos jours , par conséquent le temps
 D'inspirer , d'éprouver une flamme constante :
 Car l'âge de penser d'une façon prudente ,
 De sentir fortement est aussi la saison.
 Il faut , pour bien aimer , il faut de la raison.

É L I A N T E.

D'aimer , en ce cas-là , vous êtes peu capable.

L É A N D R E.

Mais je suis assez vieux pour être raisonnable.
 Notre âge est assorti mieux que vous ne pensez.
 Madame , savez-vous que j'ai vingt ans passés ?
 Il suffit de mon choix pour prouver ma sagesse ;
 Mes feux sont raisonnés. Je veux une maîtresse

Qui m'aide à me conduire , & non à m'égarer ;
 Dont l'utile amitié , faite pour m'éclairer ,
 Doucement vers le bien me tourne avec adresse :
 Et voilà ce qu'en vous rencontre ma tendresse.
 De pareils sentiments font-ils d'un étourdi ?
 Et quand je me dis sage , hem ! vous ai-je menti ?
 Rendez-moi donc justice , & convenez vous-même
 Que ma flamme est sensée autant qu'elle est extrême ;
 Que la prudence seule a décidé mon choix ,
 Et que votre raison doit lui donner sa voix.

.

Léandre fait plus ; il s'apperçoit qu'*Erasme* a du penchant pour *Lucinde* , il l'engage à l'épouser , & il combat l'antipathie que son ami a pour le mariage.

ACTE II. SCENE III.

.

L É A N D R E .

Et moi , moi , pour ton bien , je veux te marier.
 A prendre ce parti c'est l'honneur qui t'invite.
 Malgré toi je veux faire éclater ton mérite.
 Avec de la naissance , à l'âge où tu te vois ,
 Propre & fait pour remplir les plus brillants emplois ,
 Dis , ne rougis-tu point d'être un grand inutile ,
 Et de grossir l'essaim des oisifs de la ville ?
 Du destin qui t'attend , il faut remplir l'éclat ;
 Il faut prendre une femme , il faut prendre un état :
 C'est là le seul parti qu'il te convient de suivre.
 Qui ne vit que pour soi , n'est pas digne de vivre.

Tu dois à tes amis, tu dois à tes parents,
 A ton pays, à toi, compte de tes moments :
 Tu dois les employer pour leur bien, pour ta gloire.

É R A S T E.

Va, mon cher, je n'ai pas la vanité de croire
 Que mes instants pour eux soient d'un aussi grand prix ;
 Et je puis les couler dans un repos permis.
 Trop d'ennuis, trop de soins, suivent le mariage.

L É A N D R E.

L'ennui, de l'indolence est plutôt le partage ;
 C'est un vuide du cœur, né de l'inaction.
 Il faut du mouvement, de l'occupation,
 Des charges, des emplois qui remplissent ce vuide ;
 Des devoirs dont la voix nous excite & nous guide.
 A s'en bien acquitter on trouve un bien plus sûr,
 Et, pour un cœur bien fait, le plaisir le plus pur,
 Le bonheur le plus grand, & plus digne d'envie,
 Est celui d'être utile & cher à sa patrie.

Léandre, non content de prouver qu'on doit
 se marier & prendre un état, s'empporte contre
 le valet de son ami qui est d'un autre avis &
 qui vante les charmes de la douce paresse.

ACTE III. SCÈNE III.

L É A N D R E.

Va, coquin ; c'est le lot des gens de ton espèce.

F R O N T I N.

Il est aussi celui des plus honnêtes gens.

L É A N D R E.

On y laisse ramper des faquins fans talents ,
 Sans esprit, comme toi, nés pour la nuit profonde.
 Mais, pour ton maître, en tout fait pour orner le monde,
 C'est un meurtre ; & je dois, par raison, arracher
 Son mérite au repos qui semble le cacher.
 On doit m'en tenir compte, on doit m'en rendre grace :
 C'est créer les talents, que de les mettre en place.

Enfin *Léandre* parvient à marier *Eraсте* à *Lucinde*, il obtient la main de son aimable veuve, & son pere s'écrie :

Jamais je n'aurois cru que mon fils fût si sage.

Je demande présentement si *Léandre* a les deux *caractères* que le titre de la piece nous promet. Non fans doute : il est sage ; mais il n'est étourdi ni dans ses actions, ni dans ses propos : il peut en avoir l'air, voilà tout, & l'air ne fut jamais un *caractère*. Ne nous laissons point corrompre par le titre & le succès de la piece : mettons-nous sur-tout bien dans la tête que si *Léandre* eût été aussi souvent étourdi que sage dans le courant de la piece, elle eût été détestable : j'en ai déjà dit la raison ; il n'est pas naturel qu'un homme ait en même temps deux *caractères* fortement prononcés, sur-tout quand ils sont tout-à-fait opposés.

Après avoir parlé des *caractères* qu'on compose dans la fausse idée de doubler leur force, il seroit à propos, je crois, de dire quelque chose sur ceux qu'on décompose en les resserrant, & en se resserrant soi-même, dans des bornes plus étroites que celles qu'ils présentent d'abord : tel est le *caractère* du *Philosophe marié*.

Le titre de *Philosophe* m'annonce beaucoup ;

le mot *marié* qu'on y ajoute, met tout de suite mon imagination à l'étroit. L'Auteur, me dira-t-on, a voulu peindre un *Philosophe* seulement dans la situation qu'il vous indique. A la bonne heure : mais je n'aime pas un Auteur qui se réfère, qui s'emprisonne volontairement ; rien ne marque mieux la sécheresse de son imagination. Il faut voir un *caractère* en grand, saisir toutes les situations qu'il peut amener, & ne pas se borner à une seule, sur-tout quand on a l'ambition de faire cinq actes. *Molière* ne s'est pas borné à peindre dans son *Avare*, l'*Avare amoureux*, l'*Avare mauvais pere*, l'*Avare usurier* ; son *Harpagon* est tout cela : il ne s'est pas contenté de saisir une seule branche de l'avarice, il les a embrassées toutes.

Comme je ne veux point être accusé de ne présenter que le côté favorable à mon opinion, je vais prendre pour un moment les armes contre moi, & mettre en usage les plus fortes. J'opposerai à mon raisonnement le *Jaloux honteux*, de *Dufresny*, & l'on sera forcé de convenir que mes adversaires mêmes n'auroient pas mieux choisi. Dans cette piece le *Président* est *jaloux* de sa femme, mais il est *jaloux honteux* : les efforts qu'il fait pour cacher la jalousie qui le dévore, ont fourni à l'Auteur des scènes inimitables ; voici une des meilleures.

LE JALOUX HONTEUX,

Comédie en prose, & en cinq actes.

ACTE II. SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! permettez-moi de rire, Madame, je vous prie. Je

suis en humeur aujourd'hui de me réjouir ; & l'heureux accommodement que je viens de terminer , nous doit inspirer à tous de la gaieté. Permettez-moi donc de rire un peu de la conversation que nous venons d'avoir ensemble.

L A P R É S I D E N T E .

Je ne trouve rien de risible dans notre conversation. Depuis le moment de votre arrivée , vous m'avez fait un détail de la mort subite d'une vieille plaideuse , & de la manière dont les Juges veulent accommoder deux familles par un mariage : que trouvez-vous de plaisant à tout cela ?

L E P R É S I D E N T .

Le plaisant que j'y trouve , Madame , c'est que pendant tout ce long détail , vous ne m'avez questionné que sur un seul article. J'ai pris plaisir à vous voir , sur cet article seul , une curiosité excessive retenue par la crainte de paroître trop curieuse. Chaque fois que j'ai parlé d'un héritier que nos arbitres veulent marier à Lucie , vous m'avez demandé d'un ton curieux & retenu : Cet héritier , Monsieur , quel homme est-ce ? puis un moment après : Monsieur , cet héritier a-t-il du mérite ? Moi , prenant plaisir à continuer d'autres détails , sans répondre à vos questions sur l'héritier , & vous , les y faisant tomber à tous propos : l'héritier est-il jeune ou vieux ? l'héritier est-il bien fait ? l'héritier est-il aimable ? & toujours tremblante de peur que votre curiosité ne me donnât de l'ombrage : j'avoue que cette curiosité vive & timide m'a paru très plaisante.

L A P R É S I D E N T E .

Oh ! permettez que je rie un peu à mon tour de vous voir rire avec tant d'affectation de ma curiosité , pour me cacher l'inquiétude qu'elle vous donne.

L E P R É S I D E N T .

Vous voilà dans vos plaisanteries ordinaires.

L A P R É S I D E N T E.

Si je plaifante quelquefois avec vous des petites inquiétudes que je vous vois , ce n'est qu'entre nous autres , au moins. Je craindrois que , hors votre niece & moi , quelqu'un s'en apperçût.

L E P R É S I D E N T.

Oh ! ne craignez point qu'il vienne jamais dans l'idée de personne que je fois un mari inquiet : il n'y a que vous & ma niece qui vous mettiez ces visions en tête ; & je blâme fort les précautions que vous prenez là-dessus. Pourquoi , par exemple , vouloir vous renfermer dans un château ? Encore si vous receviez des compagnies de plaisir ; si vous attiriez ici les jeunes gens de la ville de Rennes...

L A P R É S I D E N T E.

C'est à vous à les y amener , si cela vous fait plaisir.

L E P R É S I D E N T.

Bon ! j'irai vous amener des gens qui ne vous conviendront point ! J'aime mieux vous en laisser le choix.

L A P R É S I D E N T E.

Parceque vous savez que nous ne choisirons personne.

L E P R É S I D E N T.

Quoi ! toujours des soupçons ! toujours des injustices ! Me soupçonner d'un vice que je déteste , que j'ai en horreur ! Je vous le dis sans cesse : oui , de toutes les passions , la jalousie est celle qui me paroît la plus honteuse & la plus déshonorante.

L A P R É S I D E N T E.

Quoi qu'il en soit , vous ne sauriez blâmer notre goût pour la solitude : & pour mettre en repos l'esprit d'un mari qu'on aime , on ne sauroit prendre trop de précautions.

LE PRÉSIDENT, *riant.*

La possibilité y est toujours.

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! par plaisir , imaginez-vous un peu par quel moyen.

LE PRÉSIDENT, *riant.*

Pour imaginer des moyens de tromper , il faut être femme. Pour moi , je ne m'imagine rien.

LA PRÉSIDENTE.

Faites un effort d'esprit.

LE PRÉSIDENT.

J'ai l'esprit bouché sur le manège des femmes.

LA PRÉSIDENTE.

Mais encore.

LE PRÉSIDENT.

Je suis un enfant là-dessus.

LA PRÉSIDENTE.

Vous savez qu'aucune autre domestique ne m'approche , qu'une simple jardinière.

LE PRÉSIDENT, *riant.*

La fille la plus simple a de l'esprit de reste pour conduire une intrigue.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut passer par votre chambre pour entrer dans la mienne ; car j'ai fait condamner toutes les portes de dégagement.

LE PRÉSIDENT, *riant.*

N'y a-t-il pas des fenêtres ?

LA PRÉSIDENTE.

Pour recevoir une visite par les fenêtres , il faudroit que je fusse un moment sans vous.

LE PRÉSIDENT.

Mais , je dors quelquefois.

L A P R É S I D E N T E.

Rarement. Mais, en cas de surprise, où cacher un galant? Tout est ouvert pour vous, cabinets, armoires, coffres.

L E P R É S I D E N T, *riant.*

J'ai connu un petit homme qui se cacha un jour dans un étui de ces grosses basses de violon. Pour moi, je ne m'aviferois jamais d'aller chercher là.

L A P R É S I D E N T E.

Vous vous avisez d'y penser pourtant. Vous me dérangez mes tiroirs, mes boîtes; vos mains sont plus souvent dans mes poches que dans les vôtres: où pourrois-je seulement cacher un billet?

L E P R É S I D E N T.

Un billet? on l'avale.

L A P R É S I D E N T E.

Vous n'imaginez rien! vous avez l'esprit bouché! vous n'êtes qu'un enfant!

L E P R É S I D E N T.

Ce sont des plaisanteries que je vous dis. Ne voyez-vous pas que je suis en humeur de plaisanter sur tout? Mais parlons sérieusement; je vais satisfaire votre curiosité. Ma niece, ma niece.

Cette scène est de la plus grande beauté, & elle ne doit, ainsi que plusieurs autres, tout son mérite qu'à la contrainte où se trouve le jaloux, qui n'ose le paroître: je conviens de tout cela; mais le Lecteur intelligent doit convenir aussi que *Dufresny* s'est mis volontairement des entraves qui l'ont forcé de donner le même ton à-peu-près à toutes les scènes de son héros, au lieu que s'il eût tout uniment fait le *Jaloux*, il auroit pu mettre le *Président* tantôt dans une situation qui

lui auroit permis de laisser voir son *caractère* à découvert, tantôt dans une autre qui l'auroit forcé de se déguiser comme *Harpagon*, l'inimitable *Harpagon*, qui dans un moment dévoile toute son avarice aux yeux de ses enfants, de son intendant, de Maître Jacques, & la déguise ensuite de son mieux en présence de sa maîtresse, lorsque son fils le poignarde en lui arrachant la bague qu'il a au doigt pour la donner à l'objet qu'il aime. Si *Dufresny* eût agi comme *Molière*, sa pièce eût été moins froide, moins monotone; & *M. Collé*, si connu par des comédies charmantes, n'auroit pas été forcé de la réduire en trois actes pour en conserver les beautés.

CHAPITRE XXIII.

Examen de quelques Caractères.

Nous venons de voir dans les derniers Chapitres quelles sont les qualités d'un *caractère*, quels sont ses défauts, ce qui le rend plus ou moins propre à la scène, & plus ou moins facile à traiter: ne nous laissons donc pas éblouir par des titres pompeux, & avant que de mettre un *caractère* au théâtre, sachons voir d'un coup d'œil le parti que nous pourrons en tirer. Tel frappe d'abord en grand, qui n'est propre bien souvent qu'à figurer dans une petite scène; & tel n'en impose point au premier aspect, qui peut fournir une longue carrière.

Nous avons promis, en parlant du choix d'un sujet, d'analyser six caractères que *M. de Marmontel*, dans sa *Poétique*, a indiqués aux Auteurs

Comiques. Ces six caractères sont, *le Misanthrope par air, le Fat modeste, le Faux Magnifique, le Petit Seigneur, l'Ami de Cour, le Désiant*. Voilà de quoi faire six pièces excellentes, divines, s'écrient d'abord les enthousiastes. Ils pensent qu'il n'y a plus qu'à prendre la plume, comme si *M. de Marmontel* leur eût assuré, leur eût prouvé que chacun des fonds qu'il leur donne peut fournir cinq actes. Il ne nous a pas dit cela; il a trop d'esprit, de jugement; il connoît trop bien le théâtre. Six caractères se sont présentés à son imagination, il nous les propose; c'est à nous à les décomposer, à voir le parti que nous en pourrions tirer. Tous sont bons, tous peuvent figurer sur la scène; mais tous n'amènent pas des richesses aussi grandes, tous n'ont pas un fonds aussi fécond. Nous devons cependant des remerciements à l'Académicien célèbre qui nous les a indiqués, parceque si nous savons peser leur juste valeur & les placer comme il faut, nous tirerons parti de tous.

LE MISANTHROPE PAR AIR.

Ce titre annonce un homme qui, frappé des paroles du Duc de Montausier (*je voudrois bien ressembler au Misanthrope de Moliere*), voudroit avoir l'air de lui ressembler aussi, & affecteroit de haïr les hommes qu'il aime dans le fond, & dont il approuve intérieurement toutes les foiblesses.

Nous avons assez parlé des caractères composés pour connoître que celui-ci est du nombre. Ils sont plus ou moins bons, selon que le caractère simple, qui en est la principale branche, a été bien ou mal traité par un autre Auteur. On va s'écrier qu'en ce cas-là *le Misanthrope par air* ne peut être

que mauvais, parceque le *Misanthrope* de *Moliere* passe pour le chef-d'œuvre de tous les théâtres. Je soutiendrai au contraire que de tous les caractères composés, celui que *M. de Marmontel* indique ici est peut-être le plus riche, grâce à *Moliere*, qui, encore novice dans l'art de mettre de grands caractères sur la scène, a rétréci son sujet, en faisant de son *Homme au ruban verd* un personnage qui hait les hommes plus par humeur que par raison, en le resserrant dans un cercle fort étroit, & en ne le mettant aux prises qu'avec un bel esprit, des petits-maîtres, une fausse prude & sa maîtresse. Il a laissé par-là à l'Auteur qui traiteroit le *Misanthrope par air*, les grandes beautés que le caractère présente d'abord, & que les autres nations n'ont pas dédaignées quand elles ont peint leur *Misanthrope* haïssant le genre humain parcequ'il en avoit éprouvé des noirceurs, & distribuant un trésor à deux armées ennemies pour leur fournir le moyen de s'égorger (1).

Il est cependant un écueil que je suis obligé de faire remarquer à ceux qui voudroient mettre le *Misanthrope par air* sur la scène. Les petites simagrées & les affectations d'un pareil original figureroient, je crois, très mal à côté des traits mâles & vigoureux que *Moliere* leur a abandonnés.

LE FAT MODESTE.

Voilà encore un titre qui annonce un caractère composé, & promet en même temps une pièce dont le héros seroit intérieurement pètri de fatuité & auroit l'extérieur d'un homme qui

(1) *Timon*, ou le *Misanthrope Anglois*.

ne connoîtroit pas son mérite. Un tel *caractère* n'a malheureusement que trop d'originaux; mais plus malheureusement encore l'Auteur, qui ne pourroit pas toujours montrer au spectateur le masque de son héros, qui seroit obligé de lui en peindre l'intérieur & la fatuité, trouveroit la matière épuisée par ses prédécesseurs qui n'ont cessé de mettre la fatuité sur la scène. La fausse modestie du personnage la changeroit bien quant à la superficie, mais le fond seroit toujours égal; &, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois dans le cours de cet Ouvrage, ce ne sont point les superficies qui doivent frapper sur la scène.

LE FAUX MAGNIFIQUE.

Autre caractère composé. Je croyois d'abord renvoyer mes Lecteurs à l'article où nous avons discuté si l'on pourroit faire un nouvel *Avaré*, en donnant à son héros un extérieur de magnificence; mais un peu de réflexion m'a fait voir qu'il y a une différence assez grande entre un *Avaré* qui veut passer pour magnifique, & un *Faux Magnifique*. L'un veut déguiser son avarice sous un extérieur de magnificence; l'autre aspire à la gloire de passer pour magnifique, sans dépenser plus qu'un homme qui ne seroit ni *avare* ni *prodigue*. Il reste à savoir lequel de ces deux sujets seroit plus fécond. Est-ce le premier? est-ce le dernier? *Hippocrate* dit oui; mais *Galien* dit non; & la chose me paroît difficile à décider.

Si j'avois à peindre un *avare* qui voulût passer pour *prodigue*, le contraste qu'il y a entre le fond du *caractère* & le masque, pourroit me faire espérer du comique; mais j'aurois à glaner sur les
pas

pas de *Moliere*, le moissonneur le plus cruel pour tous ceux qui viendront après lui.

Si d'un autre côté je voulois mettre sur le théâtre le *Faux Magnifique* (1), j'aurois, à la vérité, l'avantage de ne pas trouver le fond du caractère épuisé, parcequ'on a mis rarement la magnificence en action. (2) : mais la matiere est-elle bien comique, bien morale ? Les Auteurs doivent peser toutes ces choses.

LE PETIT SEIGNEUR.

Le peu de connoissance que les personnes superficielles ont du théâtre, est ce qui leur per-

(1) Il paroît, dit-on, dans les sociétés une pièce qui porte ce titre. Le dénouement en est singulier. *Le faux Magnifique* a rassemblé chez lui beaucoup de monde. Tout annonce une fête préparée à grands frais. On s'appête à y faire honneur : un laquais vient annoncer d'un air troublé, que le feu est à la maison : les convives prennent la fuite, & le héros jouit à peu de frais de sa réputation.

(2) Nous avons le *Magnifique* de *la Motte*, fait d'après le Conte de *la Fontaine* ; mais la magnificence n'y est presque point en action. *Le Magnifique* donne un cheval de prix au tuteur de celle qu'il aime, pour obtenir la permission de lui parler un instant. Le tuteur consent, à condition qu'il sera présent, mais un peu éloigné. D'un autre côté, il exige de sa pupille qu'elle n'ouvrira pas la bouche. *Le Magnifique* tire malgré cela très grand parti de l'entrevue. Il dit tout bas à son amante que tout est disposé pour l'enlever ; il l'instruit des moyens auxquels elle doit se prêter ; il ajoute que si elle y consent, elle ne répondra pas un seul mot. En effet la belle se garde bien de manquer à ce qu'elle a promis à son tuteur, qu'elle déteste. Le jaloux croit triompher, & se moque de son rival, lorsqu'il apprend son fort. On voit que le comique de la pièce est plus amené par l'adresse de l'amant, que par son caractère magnifique.

suade qu'il y a encore une infinité de *caractères* excellents à mettre sur la scène. Elles sont abonnées, ou elles ont une loge à l'année; & parce qu'elles ont vu épuiser deux ou trois fois le répertoire borné que se sont fait les comédiens, elles pensent connoître tous les théâtres possibles. Il n'est pas douteux que si les Auteurs sont aussi peu instruits qu'elles, ils croiront bien souvent avoir trouvé un sujet neuf & fertile, tandis que leurs prédécesseurs auront, sous un autre titre, épuisé la matière, ou n'en auront laissé que pour faire un acte tout au plus. Je ne fais pas comment *M. de Marmontel* a envisagé son *Petit Seigneur*, & s'il a cru faire présent aux jeunes comiques d'un *caractère* propre à fournir une petite ou une grande pièce; par conséquent je puis risquer mon sentiment.

Un jeune homme qui consacre ses veilles à la Muse Comique, lit la Poétique de *M. de Marmontel*, dévore les principes excellents dont l'article *Comédie* est plein, parvient à l'endroit qui nous occupe présentement: ce titre le frappe: *le Petit Seigneur!* Le sujet le séduit d'autant plus aisément qu'il a un air de grand monde & de noblesse qui éblouit tous les jeunes gens. Il cherche des originaux; il voit avec plaisir que la Cour & Paris en fourmillent. Il ramasse des matériaux exquis; il commence d'abord à se représenter son héros dans cet âge où l'ambition dévore les hommes; il lui donne une fortune très bornée & un grand desir d'en acquérir une plus grande; il lui fait employer toutes sortes de ressorts pour cela, sur-tout auprès d'une riche héritière, dans l'espoir d'obtenir son bien avec sa main. Il n'en fait qu'un bon Gentilhomme; mais il lui donne la fatuité

de vouloir passer pour le rejetton d'une maison titrée : enfin , son héros feint d'être un homme essentiel à la Cour , de disposer des Ministres ; c'est lui , si on veut l'en croire , qui fait donner tous les emplois , tous les bénéfices , qui envoie nos Résidents dans les Cours étrangères , qui fait nommer tous les Colonels. Pour soutenir les grands airs qu'il prend & qui ne vont pas avec sa fortune , il erige son valet-de-chambre en Ecuyer ; il emprunte de tous côtés , & calme ses créanciers en leur promettant de faire bientôt un riche mariage. Il imite tous les travers des véritables Seigneurs , & ne possède aucune de leurs qualités : il finit par être démasqué ignominieusement.

Voilà , je crois , quel est l'aspect sous lequel tout homme raisonnable peut se peindre *le Petit Seigneur*. Aussi l'Auteur , content d'avoir ramassé ces différents traits , qui sont en même temps comiques & moraux , qui peuvent lui fournir cinq grands actes , s'empresse de les mettre à leur place. Il fait son plan en conséquence , travaille nuit & jour , finit sa piece , la lit à quelques amis qui l'admirent : l'Auteur triomphe ; mais , hélas ! il n'a pas long-temps à jouir. Les Comédiens François annoncent *l'Important de Cour* : il ne le connoît pas , il va le voir , & s'apperçoit avec chagrin que le héros de cette piece est exactement son *Petit Seigneur*. Pour le prouver , réunissons quelques morceaux de *l'Important* (1) , & com-

(1) On croit que cette piece est de *Palaprat* ; mais c'est à tort : l'Auteur l'avoue lui-même dans un Discours qu'il a placé à la tête de la piece.

» Quoique je ne sois pas l'Auteur de cette comédie , j'en

parons-les aux matériaux que nous avons ramassés pour composer *le Petit Seigneur*.

L'IMPORTANT DE COUR,

Comédie en cinq actes, & en prose, de Brueys, attribuée à Palaprat.

ACTE I. SCÈNE II.

M. DE CORNICHON.

Mais, dis-moi : tu as donc fait fortune, à ce que je vois ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur ; je suis toujours au service de Monsieur votre neveu.

M. DE CORNICHON.

Il est donc devenu grand Seigneur ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

25 fais les particularités aussi-bien, & peut-être mieux, que
26 celui qui l'a faite ; & j'aurois eu plus de droit de deman-
27 der d'être placé dans le *Mercure*, pour avoir eu part à cet
28 ouvrage, que la *Rissolle* pour avoir contribué à la mort
29 de *Ruiter*.

30 Mais je devois partir en très peu de jours pour suivre
31 mes Princes à l'Armée que commandoit M. le Maréchal
32 de *Catinat*, près de Pignerol, d'où le commerce avec mon
33 ami ne pouvoit pas être aussi fréquent que lorsque je n'a-
34 vois été qu'en Flandres. Je lui abandonnai donc toutes
35 mes flatteuses espérances sur cette Piece, & il la fit tout
36 fait de la manière heureuse que je viens de la faire réim-
37 primer. Je n'y eus d'autre part que peut-être quelques
38 idées que je pus lui donner dans plusieurs repas que nous
39 fîmes encore ensemble avant mon départ.

M. DE CORNICION.

Quoi ! un homme de sa condition habiller ainsi son valet !

L A B R A N C H E.

Oh ! Monsieur, ce n'est plus comme de votre temps. Les gens des plus petits soi-disants gentilshommes sont aujourd'hui plus dorés que les Ducs & Pairs du temps passé. D'ailleurs, Monsieur, on portoit autrefois l'or & l'argent dans la bourse ; la mode a changé, on le porte sur les habits.

M. DE CORNICION.

Cependant la terre de Clincan ne sauroit fournir à mon neveu...

L A B R A N C H E.

Parlez bas, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DE CORNICION.

Eh ! pourquoi ?

L A B R A N C H E.

Nous sommes ici dans l'appartement d'une Marquise qui est à Paris pour un grand procès. Elle a une fille fort belle & fort riche... Mon maître songe à la croquer à cause de sa richesse ; car pour sa beauté, ce n'est pas ce qui le touche. Il ne seroit pas à propos qu'on entendît ce que vous venez de dire ici de lui.

M. DE CORNICION.

Je comprends. C'est-à-dire que mon neveu fait le grand Seigneur auprès de la mere pour se faire donner la fille.

L A B R A N C H E.

Vous l'avez dit, Monsieur. Depuis quelques mois il a été érigé, de sa propre autorité, la terre de Clincan en Comté, & il est Monsieur le Comte tout court.

Où fera donc né *le Petit Seigneur*, si ce n'est dans cet état intermédiaire entre le roturier & l'homme de qualité, qui lui permet de se faufiler dans le monde? S'il est moins qu'un petit Gentilhomme, il n'en imposera pas long-temps; s'il est davantage, il n'en impose plus.

Quelle fortune aura donc *le Petit Seigneur*, si ce n'est une petite terre qu'il puisse ériger en Comté, en Marquisat? S'il est tout-à-fait sans bien, s'il usurpe un titre sans avoir de quoi l'étayer un peu, & bâtir une fable au moins vraisemblable, il est un escroc du plus bas étage.

Quel moyen de s'enrichir pourra-t-on faire tenter au *Petit-Seigneur*, s'il ne vise à un grand mariage? Il est au dessous de lui de solliciter un emploi dans les Finances, il ne peut courir après un bénéfice; les postes dans le militaire ne se donnent qu'à l'ancienneté ou bien au mérite; il faut avoir réellement de l'argent pour acheter des charges; il faut se procurer cet argent par quelque moyen: un riche établissement est le meilleur; c'est le seul commerce où l'on puisse impunément être faux & frippon.

L A B R A N C H E.

Pour moi, je suis, à Versailles, son secrétaire; à l'auberge, son valet-de-chambre; & céans, son écuyer. . .

M. D E C O R N I C H O N.

Sur ce que tu viens de me dire, il doit être bien endetté.

L A B R A N C H E.

Passablement, Monsieur: un certain Banquier à qui nous devons deux mille pistoles, nous talonne d'assez près.

M. DE CORNICHO N.

Mais aussi, que fait-il depuis si long-temps à Paris ?

L A B R A N C H E.

Rien, Monsieur. Il va souvent à Versailles.

M. DE CORNICHO N.

A-t-il une charge chez le Roi ?

L A B R A N C H E.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHO N.

Est-il dans le Service ?

L A B R A N C H E.

Non, Monsieur.

M. DE CORNICHO N.

Est-il dans la Robe ?

L A B R A N C H E.

Non, Monsieur... Il est... Vous m'embarrassez... Il est ce qu'on appelle... à la fuite de la Cour.

M. DE CORNICHO N.

Et que fait-il à la fuite de la Cour, n'étant pas en place ?

L A B R A N C H E.

Oh ! Monsieur, cela n'est pas nécessaire. Mais il faut vous expliquer ceci. Tenez, Monsieur, il y a dans ce pays une espèce de gens qui, voyant qu'on ne leur fait pas l'honneur de les élever dans les charges & dans les emplois de distinction, trouvent le moyen, par leur propre industrie, de se faire valoir eux-mêmes.

M. DE CORNICHO N.

Et comment cela ?

L A B R A N C H E.

Ils vont à la Cour, chez les Princes, chez les Ministres : ils s'intriguent dans les Bureaux. Ils n'y ont pas véritablement grand crédit ; mais ils trouvent des gens à qui ils persuadent qu'ils en ont beaucoup. Cela leur

donne un grand relief dans le monde ; & Monsieur votre neveu a embrassé cette profession-là.

M. DE CORNICHO N.

Voilà une belle profession !

L A B R A N C H E.

La profession amene quelquefois à de gros mariages : par exemple, la Dame de céans, qui songe à manquer de parole à Dorante pour donner sa fille à mon maître. . . . Vous n'êtes pas assez proprement mis pour vous dire l'oncle de M. le Comte, &c.

De quoi sera composé le domestique du *Petit Seigneur*, si ce n'est d'un *la Branche*, très proprement vêtu, & qui fera le valet-de-chambre, le secrétaire & l'écuyer ?

Quel parti prendra *le Petit Seigneur* pour se donner un air de considération, & pour éblouir la famille avec laquelle il veut s'unir, s'il ne feint d'être bien chez les Princes, les Ministres, & d'avoir du crédit dans les Bureaux ? Continuons.

ACTE II. SCÈNE II.

LE COMTE, LA BRANCHE, LA MARQUISE,
UN LAQUAIS.

LE COMTE, *réviant à part.*

Est-ce là tout ? je pense qu'oui. Y a-t-il encore là quelqu'un ?

LE LAQUAIS.

Il n'y a, Monsieur, que le commis du Banquier qui veut être...

LE COMTE.

A demain, à demain.

LE LAQUAIS.

Il dit, Monsieur...

LE COMTE.

Allez, allez ; je ne vois plus personne d'aujourd'hui.
Madame, je suis votre serviteur.
Je quitte tout, Madame, pour me rendre chez vous.

LA MARQUISE.

Que je vous suis obligée, Monsieur !

LE COMTE, *à la Branche.*

Allez rendre ces dépêches... Enfin, Madame... N'oubliez pas de les donner en main propre.

LA BRANCHE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE.

Enfin, Madame, vous êtes aujourd'hui... Elles sont de conséquence.

LA BRANCHE.

Je le fais, Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes aujourd'hui de nocce ?

LA MARQUISE.

Monsieur, je ne suis pas encore...

LE COMTE, *rappelant la Branche.*

A propos, Monsieur... Mille pardons, Madame ; vous voulez bien que, pour être plus libre...

LA MARQUISE.

Oh ! Monsieur...

LE COMTE.

A-t-on donné ce brevet à ce petit Marquis ?

L A B R A N C H E.

Oui, Monsieur, votre valet-de-chambre le lui donna hier dans votre appartement.

L E C O M T E.

Ces provisions à cet homme de Robe ?

L A B R A N C H E.

Votre secrétaire l'expédia à Versailles.

L E C O M T E.

A Versailles ! Et la lettre de cachet ?

L A B R A N C H E.

Votre écu... Je l'ai rendue, Monsieur, ce matin...

L E C O M T E.

Ce matin ! Voilà qui est bien. Allez à présent, & que d'aujourd'hui on ne me rompe plus la tête d'aucune affaire. Allez. Non, non, demeurez, Monsieur ; Madame le veut bien. Vous savez, Madame, que c'est un homme de condition. . . .

L A B R A N C H E.

Oh ! Monsieur...

L E C O M T E.

Qui a bien voulu se donner à moi.

Si le Petit Seigneur n'a pas des dettes, comme l'Important de Cour, l'Auteur ne peindra ni un petit ni un grand Seigneur du siècle.

Si le Petit Seigneur n'érige pas son prétendu Ecuyer en homme de condition, & s'il ne feint pas de faire donner des emplois, expédier des brevets & des lettres de cachet, l'Auteur ne connoîtra pas le monde. Passons à la manière dont l'Important tâche d'amener son mariage.

L E C O M T E.

Vous êtes donc de noce aujourd'hui, Madame ?

L A M A R Q U I S E.

En vérité, Monsieur, je ne fais pas encore trop bien ce que je dois faire. . . . Vous savez, Monsieur, qu'on veut me faire donner ma fille à Dorante. . . . C'est un riche gentilhomme.

L E C O M T E.

Et vous n'avez jamais porté vos vues plus haut qu'un simple gentilhomme ?

L A B R A N C H E.

Ah ! ah !

L A M A R Q U I S E.

Monsieur, je ne manque pas d'ambition. Ma fille a de l'esprit, de la beauté. . . . Elle portera à son époux plus de vingt mille livres de rente en bonnes terres, outre deux cents mille livres d'argent comptant qu'on me garde ici pour sa dot.

L E C O M T E.

C'est quelque chose.

L A M A R Q U I S E.

Et je lui ferai encore de plus grands avantages, pourvu que je gagne mon procès.

L E C O M T E.

Oh ! pour cela, Madame, on peut, on peut, je crois, vous en répondre.

L A M A R Q U I S E.

Ainsi, Monsieur, vous croyez que je pourrais prétendre à quelque chose de mieux ?

L E C O M T E.

Oui, Madame.

L A M A R Q U I S E.

Cependant Monsieur de Vieufancour, le pere de Dorante, est Résident chez un Prince d'Italie.

L E C O M T E.

Vieufancour ! Ah ! il m'en souvient. Résident en Italie !

Il y est encore, n'est-ce pas?... Monsieur, n'ai-je pas fait donner cette résidence ?

L A B R A N C H E.

N'étoit-ce pas une ambassade, Monsieur ?

L E C O M T E.

Non, non... à cet homme-là... Diable ! Non... non... une résidence.

L A B R A N C H E.

Ah ! oui, oui, Monsieur : c'étoit au moins quelque nom comme cela, qui finissoit en cour (1).

L A M A R Q U I S E.

Quand on est, Monsieur, d'une aussi grosse considération...

L E C O M T E.

Oh ! oui, oui, Madame, grosse considération ! Voilà qui est bien, grosse considération ! Mais, parbleu ! cela est accablant ; on ne dit pas cela pour vous, Madame... J'ai fait mettre votre Chevalier aux Cadets : j'ai un Régiment tout prêt pour votre aîné, & nous n'en demeurerons pas là.

L A M A R Q U I S E.

Ah ! Monsieur !

L E C O M T E.

Mais tout le monde se rue sur moi : une charge à l'un, un emploi à l'autre, une pension à celui-ci, un gouvernement à celui-là... A la fin je quitterai tout & m'irai confiner dans quelqu'une de mes terres. Que j'envie, Madame, le sort d'un petit Gentilhomme de dix à douze mille livres de rente, qui vit tranquillement chez lui : il est cent fois plus heureux que moi.

(1) Les Comédiens disent ordinairement : *Oui, c'étoit au moins un mot qui finissoit en danse*, faisant allusion à la résidence.

Si le *Petit Seigneur* ne file pas l'histoire de son mariage précisément comme l'*Important*, il se trouvera sûrement au-dessous de lui. Voyons comme il va se débarrasser d'un créancier qui pourroit nuire à son établissement.

S C E N E I I I.

LE COMMIS DU BANQUIER, *les précédents.*

L E C O M T E.

Pardon, Madame.... Qu'est-ce, mon petit ami? Qu'est-ce? Ne pouviez-vous pas bien m'attendre chez moi? Parlez bas.

L E C O M M I S.

En un mot, si les deux mille pistoles ne sont dans deux heures....

L E C O M T E.

Mais, mais, parlez donc plus bas: on ne rompt pas ainsi la tête à des gens de qualité pour ces bagatelles.

L A M A R Q U I S E.

Qu'est-ce donc, M. le Comte?

L E C O M T E, *bas.*

C'est un maraud (*Haut.*) de Banquier (*Bas.*) qui me doit (*Haut.*) deux mille pistoles, (*Bas.*) & qui me fait demander (*Haut.*) deux heures. Entends-tu au moins? dans deux heures.

L E C O M M I S.

Il viendra lui-même, ou envoyez-y. (*Il sort.*)

S C E N E I V.

L E C O M T E, *quand le Commis est sorti.*

Il fera fort bien de n'y manquer pas: j'attends ce gueux-là depuis six mois; mais la patience échappe, à la fin.

LA MARQUISE.

Sans doute, Monsieur.

LE COMTE.

Ces deux mille pistoles me font souvenir que j'ai oublié de me trouver ce matin au petit lever.

LA MARQUISE.

Au petit lever!

LE COMTE.

Oui, Madame : je vais réparer cela ; vous le voulez bien. . . . (*Bas.*) Va-t'en dire à ce Banquier, bs, bs, bs.

LA BRANCHE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE COMTE, *haut.*Va-t-en dire au Duc, (*Bas.*) au Banquier, bs, bs, bs.LA MARQUISE, *à part.*

Au Duc!... Si je pouvois lui donner ma fille!

LA BRANCHE.

Je n'entends pas.

LE COMTE, *bas.*

J'enrage! (*Haut.*) Si le Duc fait difficulté... (*A l'oreille.*)
Le Banquier, bourreau! le Banquier, bs, bs, bs.

LA MARQUISE, *à part.*

Quelle différence de lui à Dorante!

LA BRANCHE.

Que diantre me dit-il?

LE COMTE, *bas.*

Ah! le butor! (*Haut.*) Vous irez trouver le Prince de... (*A l'oreille.*) bs, bs, bs.

LA MARQUISE.

Le Prince!... Il faut que j'aille rompre le mariage de ma fille avec Dorante.

Si le *Petit Seigneur* ne renvoie pas ses créanciers , & ne fait pas desirer son alliance avec autant d'adresse que l'*Important* , il aura eu tort de venir après ; & malheur à lui si on les compare. Il faut sans doute aussi que le *Petit Seigneur* ne réussisse pas dans ses projets. Voyons en partie la dernière scène de l'*Important*.

L A M A R Q U I S E , à un Banquier.

Je veux être payée tout-à-l'heure : c'est pour la dot de ma fille. Je veux donner ce soir même cette somme à Monsieur.

L E B A N Q U I E R .

Monsieur aura donc la bonté, Madame , de prendre des billets endossés par les gens de Paris les plus solvables ; sans cela je ne m'en serois pas chargé.

L E C O M T E .

Un homme comme moi n'a que faire d'aller courir après ces gens-là.

L A M A R Q U I S E .

Monsieur , allez querir de l'argent , puisque M. le Comte de Clincan...

L E B A N Q U I E R .

Monsieur de Clincan ! Ah ! parbleu , Madame , cela ne pouvoit mieux venir ! Monsieur , vous ne refuserez pas de les prendre , quand vous saurez qu'il y en a pour plus de vingt mille écus des vôtres.

L A M A R Q U I S E .

Pour plus de vingt mille écus !

L E C O M T E .

Eh ! bon ! bon ! Madame , ce n'a été que pour faire plaisir à des gens qui... Il ne fait ce qu'il dit.

LE BANQUIER, *en colere.*

Monfieur votre oncle, dont je fuis connu, fait fi je dis la vérité : & puis que l'on me force de parler ; fachez, Madame, que Monfieur, à qui je vois que l'on donne la qualité de Comte, est à peine gentilhomme, & très mal dans fes affaires.

LA MARQUISE.

Comment ! l'homme d'importance !

LE COMTE, *en reculant.*

Oh ! ça, ça, Madame, point d'explication, s'il vous plaît ; je ne prétends pas vous donner davantage ici la comédie. Puis que vous prenez mal les choses, tant pis pour vous. Renouez, renouez avec vos gens. Je retire... ma parole... (*En revenant.*) Ne comptez pas sur moi ; je retire ma parole. Adieu, adieu.

Voilà quatre scènes qui doivent certainement mettre à l'étroit tout homme qui voudra faire une pièce en cinq ou en trois actes du *Petit Seigneur*. Tous les traits avec lesquels nous l'avons caractérisé avant que d'extraire l'*Important*, servent encore dans la pièce, de *Brueys*.

L'on me dira qu'un Auteur moderne pourra peindre son héros avec plus de noblesse. Je ne vois pas s'il ferait mieux : n'avons-nous pas dans Paris bien des Comtes, des Barons, des Marquis qui ne sont pas Gentilshommes, & qui n'ont pas une Terre comme M. de *Clingant* ? N'avons-nous pas d'un autre côté bien des Nobles réels, qui, pour raccommo-der leurs affaires, n'aspirent pas à une Marquise, & se bornent à tromper une simple roturière ? Mais prêtons-nous aux idées nobles & relevées de l'Auteur. Alors son héros, au lieu d'en imposer à une Marquise de province, en imposera à une Femme de la Cour encore mieux

mieux titrée. Dès ce moment l'Auteur s'éloigne de la vraisemblance.

On me dira encore que *le Petit Seigneur* peut se croire de bonne foi un homme d'importance, & n'être pas un frippon comme *M. de Clinquant*. En ce cas-là le héros ressemblera au *Glorieux* par la haute idée qu'il aura de lui, & il fera un modèle du côté de la probité. Adieu ridicule, adieu plaisant; par conséquent, adieu les ris, adieu la comédie.

Je conçois qu'on peut envisager *le Petit Seigneur* d'un autre côté, & c'est peut-être celui que le Lecteur oppose tout bas à mes raisonnements. On pourroit peindre ces têtes folles qui, jouissant dans leur province d'une fortune & d'un rang distingués, viennent se ruiner dans la capitale, pour se confondre parmi les Grands, & y mener leur train pendant quelques années. Ils font en effet les *petits Seigneurs*; mais si l'on veut mettre sur la scène leurs travers, leurs ridicules, leurs folles dépenses, leurs prétentions, on refera *le Bourgeois Gentilhomme*, au seul titre près.

L'AMI DE COUR.

J'ai entendu disputer très souvent sur la différence qu'il y a entre *un homme de Cour*, & *un homme de la Cour*. J'ai vu prononcer qu'*un homme de Cour* est celui qui veut se donner l'air de tenir à la Cour ou d'y être nécessaire; & *un homme de la Cour*, celui qui, par son rang, y tient réellement.

Je ne décide pas si la signification est bien ou mal déterminée. Dans le premier sens, *l'Ami de*
Tome II. A a

Cour présenteroit le même sujet que *l'Important de Cour*, beaucoup plus encore que *le Petit Seigneur* : dans le dernier sens, *l'Ami de Cour* offre un caractère plus grand, plus magnifique à traiter. Mais songeons, avant que de l'entreprendre, qu'il n'est pas à la portée de tout le monde, & que le parterre, avec les trois quarts & demi du spectacle, sont composés de personnes qui fréquentent peu la Cour.

On peut, me dira-t-on, rabaisser ce sujet au niveau de tout le monde & de tous les états, par les accessoires, par les personnages subalternes. Oui, si la pièce étoit seulement intitulée *l'Homme de Cour* ; mais *l'Ami de Cour* ne doit être entouré que de personnes assez assorties à sa qualité pour qu'il puisse se dire leur ami, & qu'elles puissent le croire avec quelque ombre de vraisemblance. D'ailleurs, les intrigues de la Cour ne sont plus du ressort de la comédie, pour peu qu'elles deviennent graves & mystérieuses. *Molière* a bravé les partis des Beaux-Esprits, des Prudes, des Femmes Savantes, des Tartufes, tous réunis contre lui : il les a attaqués & combattus avec une noble audace, dont on ne sauroit assez le louer ; mais il se fût perdu s'il eût été au-delà du ridicule des Marquis. *Thalie* doit attaquer seulement les ennemis qu'elle peut terrasser, & non ceux qui ont droit de lui imposer silence. Tel Auteur qui n'osera pas se permettre une raillerie contre un Comédien qui l'aura fait attendre deux heures dans son antichambre, contre un Journaliste dont il craint la critique, contre le plus mince Bureau du *bel esprit*, croira follement se faire un nom en prenant le vol le plus

audacieux. Heureusement pour lui ses ailes, semblables en tout à celles d'*Icare*, sont fondues avant qu'il puisse tomber de fort haut.

L E D É F I A N T.

Un homme qui se défie de tous les autres est certainement un original très propre à mettre sur la scène. Il peut fournir autant de comique que de moral : il a le mérite d'être à la portée de tous les rangs, de tous les états, de tous les âges, de toutes les nations ; cependant je ne craindrai point de dire que ce sujet est extrêmement difficile à traiter : premièrement, parceque le *Défiant* est un caractère qu'on peut lier à une infinité d'autres ; un jaloux est *défiant* ; une mere qui veut conserver l'honneur & la réputation de sa fille est *défiante* ; un philosophe qui connoît les hommes est *défiant* ; un méchant est *défiant*, parcequ'il redoute dans les autres les méchancetés qu'il est capable de faire, &c. &c.

J'entends la plupart de mes Lecteurs s'écrier » que ce que je dis pour persuader que le *Défiant* » est très difficile à traiter, prouve tout le contraire, puisqu'on peut l'associer à une infinité » de caractères qui le rendront plus théâtral en » redoublant ses forces ». C'est très bien raisonner ; mais comme nos prédécesseurs ont senti cet avantage avant nous, ils en ont profité ; ils nous ont prévenus, & voilà précisément pourquoi ce caractère si fécond à la première inspection, le devient moins à mesure qu'on veut l'approfondir.

Veut-on peindre la *défiance* d'un jaloux ? *Des touches* a pris les devants dans son *Curieux impertinent*, comédie en cinq actes & en vers, qu'il

a prise de *Don Quichotte*. A-t-on envie de représenter la *défiance* d'un pere tendre qui craint de voir sa fille, son gendre, & leurs enfans ne pas répondre à ses soins paternels? *M. Collé* l'a déjà fait avec le plus grand succès. Voyons s'il nous a laissé quelque chose à dire après lui.

DUPUIS ET DESRONAIS,

Comédie en trois actes, & en vers libres.

ACTE I. SCENE III.

DESRONAIS.

Oui, je connois sa défiance...

CLÉNARD.

Mais bien ? la connoissez-vous bien ?

Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien...

Avez-vous eu la patience

De la bien observer ? ... D'abord dans son maintien

Rien ne l'annonce... Il est d'une humeur libre & gaie ;

Mais je dis d'une gaieté vraie ;

Malin, railleur, aimant les traits plaisants.

C'est sous ces dehors séduifants,

C'est sous un air ouvert en apparence,

Qu'il cache cette défiance...

L'espece de la sienne, à ce qu'il me paroît,

Ne porte point sur l'intérêt,

Mais sur les sentimens... J'ai cru voir & je pense

D'abord... qu'il ne croit point à la reconnaissance...

Et puis d'ailleurs, inquiet comme il est...

DESRONAIS.

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

CLÉNARD.

Précisément ; & c'est son ami même

Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt...

Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne feroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout... Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

D E S R O N A I S.

Eh ! Monsieur,

Doute-t-il que je l'aime & le respecte en pere ?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin ? & d'où peut-elle naître ?

C L É N A R D.

Bon ! il la pousse encor plus loin peut-être ;
Et je n'en ferois point surpris... car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs,
La perfidie & les horreurs
De ses amis... j'entends des gens qu'on aime,
Enfin des trahisons de toutes les couleurs...
De sa défunte femme même,
Peuvent servir de reste à le justifier
De craindre les humains, & de s'en défier.

D E S R O N A I S.

Quoi ! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi !

Et sur quoi, je vous prie...

C L É N A R D.

Cette galanterie

A a jii

Que d'un œil indulgent il a vue en autrui ,
 Peut très bien, sans pédanterie ,
 Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui .
 Son esprit défiant , son humeur soupçonneuse ,
 Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereux .
 Que vous ne vous l'imaginez...
 Par elle il voit d'abord vos cœurs aliénés ,
 Le mari dérangé , la femme malheureuse ,
 Et peut-être moins vertueuse...
 Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnés ,
 Une conduite scandaleuse ,
 L'exemple affreux que vous donnez
 A des enfants infortunés ,
 Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse ,
 En les voyant , après , eux & vous ruinés
 Et du mépris public couverts & consternés .
 Voilà , Monsieur , voilà la peinture fidelle
 Qu'il peut se faire , lui , des plaisirs effrénés ,
 Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle ,
 Quand leurs tristes effets , quand leur suite cruelle
 Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés .

Voilà certainement plusieurs traits qui caracté-
 risent bien la *défiance* , & qu'un Auteur ne pour-
 roit que copier pour en faire un second portrait
 bien ressemblant . Voyons encore *Dupuis* peindre
 lui-même son *caractère défiant* .

S C E N E I X.

D U P U I S , seul.

A cet hymen si je donnois les mains ,
 Abandonné dans ma vieillesse ,

Réduit à cet état dont j'ai cent fois frémi,
 Je vivrois seul, & mourrois de tristesse,
 De perdre en même temps ma fille & mon ami...
 C'est cette juste défiance
 Que je renferme dans mon sein,
 Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance;
 Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
 Et pour donner en apparence
 Quelques motifs à mes délais,
 Sur ses exploits galants j'attaque Desronais.

.

Ma fille & Desronais

Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
 Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
 Pour faire plutôt leur bonheur,
 Me rendre malheureux moi-même (1).

En voilà suffisamment pour prouver qu'un Auteur seroit extrêmement gêné en traitant *le Défiant*. Qu'on ne m'accuse pas d'opiniâtreté, en me voyant insister sur les larcins que nous ont fait nos prédécesseurs : je le dois pour montrer aux personnes superficielles qu'il est moins facile qu'elles le pensent de faire aujourd'hui une bonne comédie à *caractère*, & pour engager les Auteurs

(1) A la première représentation de *Dupuis & Desronais*, quelques personnes soutenoient dans le parquet, que le rôle du père n'étoit pas dans la nature. « Oh ! par-
 » bleu, je prouverai le contraire, s'écria le grand Ra-
 » meau, & ma fille n'a qu'à s'arranger en conséquence :
 » elle ne se mariera qu'après ma mort ». Il a tenu pa-
 role.

à se familiariser avec tous les théâtres (1) ; non pour les piller, à moins qu'ils ne soient d'une nation étrangère ; mais pour ne pas se rencontrer avec eux, soit dans les traits principaux qu'on veut donner à son héros, soit dans les ressorts qu'on a dessein d'employer pour le corriger ou pour le punir.

En second lieu, le *Défiant* est plus difficile qu'on ne pense à mettre sur la scène, parcequ'on doit nécessairement le rendre la dupe de son caractère ; ce qui n'est pas aisé, puisqu'on ne sauroit le faire trahir par un de ses confidens, comme l'on a fait dans mille autres pièces. Comment donc amener un dénouement ? Peu de temps après que *M. de Marmontel* eut donné sa Poétique, on lut aux François cinq *Défians*, qui tous furent refusés, & le méritoient, parceque le héros qui,

(1) Si j'exhorte les Auteurs à connoître toutes les pièces de nos différens comiques avant que de traiter un sujet, c'est que j'ai éprouvé les dangers & les désagrémens qu'on risque à ne pas le faire. Je lis sur un écran une histoire qui m'intéresse, je brûle de la mettre en action, je dresse mon plan, je le montre à mes amis, qui, pour toute réponse, prennent un volume de *Piron*, & me font voir mon sujet traité par cet Auteur dans *les Fils ingrats*.

Je cherchois depuis long-temps le fonds d'une pièce à caractère. *L'homme sans caractère* s'offre à mon imagination. Bon ! me dis-je : je vais faire prendre à mon héros les diverses façons de penser de toutes les personnes qui l'entourent : il aura alternativement jusqu'à leur humeur : il sera gai avec l'un, triste avec l'autre ; il pleurera avec celui-ci, il rira avec celui-là, & j'aurai un fonds aussi plaisant qu'inépuisable. Je me trompois, il étoit déjà épuisé dans *le Complaisant*, comédie en cinq actes & en prose, de MM. * * * & J'aurois été inconsolable, si je n'eusse été flatté de m'être rencontré avec des Auteurs aussi ingénieux.

à la vérité, se méfioit de plusieurs personnes, se confioit à celles qu'il auroit dû redouter davantage, & qui le trahissoient, de sorte que le *Désiant* se trouvoit la victime de sa confiance. Le *Désiant* a beau se défier de cent personnes, s'il fait part de ses secrets à une seule, le caractère est manqué.

Malgré ce que je viens de dire, le *Désiant* seroit le caractère que je choisirois de préférence à tous ceux que nous avons analysés dans ce Chapitre : j'en ai dit la raison. Depuis le sceptre jusqu'à la houlette, tout homme à vingt ans, à cinquante, à quatre-vingts, peut être *désiant*; & l'on a de grandes ressources avec des caractères aussi généraux. Quant aux autres, quoiqu'ils ne soient pas autant à la portée de tout le monde, nous n'en sommes pas moins redevables, je le répète, à celui qui nous les a indiqués. Ceux qui par leur nature ne sauroient remplir une grande piece, ou y occuper la première place, peuvent cependant jouer un rôle essentiel entre les mains d'un habile homme. *Moliere* n'a traité que deux ou trois caractères généraux; toutes ses pieces fourmillent pourtant de caractères. Apprenons de lui l'art d'en faire usage & de les placer selon leur juste valeur. Nous n'avons pour cela qu'à décomposer quelques-unes de ses comédies.

CHAPITRE XXXIV.

On peut faire usage de tous les caractères.

SOIT que *Moliere* ait arrangé ses fables d'après les *caractères* qu'il avoit dessein de traiter, soit qu'il ait décidé le choix des *caractères* d'après les plans que la Cour lui prescrivoit quelquefois, nous voyons qu'il a tiré le plus grand parti de ses divers *caractères*. Les principaux, les accessoires, les simples, les composés, tous lui servent. Ne nous bornons pas à prouver par-là que le plus petit *caractère* peut jouer un rôle dans les mains d'un habile homme ; tâchons d'indiquer le moyen d'en faire un bon usage, & de les placer dans leur jour le plus favorable. Le meilleur, à mon avis, est de nous familiariser avec les pieces de *Moliere*, de les analyser, de les méditer ; nous y apprendrons l'art si difficile de mettre en œuvre tous les *caractères* ; d'apprécier au juste ce que chacun d'eux peut produire, de l'isoler ou de l'associer à un, deux, trois, ou plusieurs autres personnages en conséquence de leur valeur précise, afin que tous puissent produire l'effet dont ils sont capables, sans se nuire mutuellement.

Examinons d'abord *l'Avare*, nous ne verrons qu'un seul *caractère* frappant dans cette piece. Pourquoi cela ? parceque l'avarice, qui est un vice de tous les pays, de tous les états, forme un *caractère* si bien marqué par lui-même, qu'il n'a pas besoin d'être placé à côté d'un autre pour ressortir ; parcequ'il est encore si fécond, que, sans

le secours de tout autre , il peut fournir une longue carrière : par conséquent il eût été mal-adept de lui donner un compagnon qui l'auroit éclipsé de temps en temps , qui l'auroit empêché d'agir , ou qui ne lui auroit été d'aucune utilité.

Dans *les Fâcheux* , *Moliere* devoit peindre nécessairement plusieurs importuns , & soutenir l'attention du public par la variété autant que par la vérité de ses images ; il eût manqué son but si l'un de ses portraits eût été assez fort pour dominer sur les autres d'une façon sensible : aussi tous les caractères qu'il introduit dans cette pièce ont-ils à-peu-près la même force , la même valeur ; ce qui devoit être nécessairement , puisque l'Auteur les destine tous à la même chose : l'un ne doit pas faire plus qu'un autre , les coups qu'ils portent doivent donc être également frappés.

Ergaste obtient un rendez-vous d'*Orphise* qu'il aime ; il est question de le lui faire manquer , en lui suscitant des importuns qui viennent l'un après l'autre l'arrêter. L'homme qui l'entretient de ses chevaux , de ses bonnes fortunes , de sa caleche ; celui qui le consulte sur l'air & les pas d'un ballet qu'il vient de composer ; *Alcandre* qui le prie de lui servir de second , & de porter un cartel pour lui à son ennemi ; *Alcippe* qui lui raconte ses malheurs dans une partie de piquet ; *Oronte* & *Climene* qui le prient de décider si un amant jaloux est préférable à celui qui ne l'est point ; le *Chasseur* qui lui fait part d'une chasse malheureuse ; l'*Homme aux projets* , qui veut enrichir la France en l'entourant de ports de mer ; le *Savant* , qui sollicite la charge de *Contrôleur* , *Intendant* , *Correcteur* , *Reviseur* & *Restaurateur général des enseignes de Paris* ; enfin , les divers

caractères de ces *fâcheux* devant également impatienter *Ergaste* en l'arrêtant, aucun d'eux ne devoit écraser les autres par une force trop supérieure. Si l'un d'eux eût suffi pour déranger tout-à-fait les projets d'*Ergaste*, les autres seroient devenus inutiles.

On ne manquera pas de répondre » que la » comédie des *Fâcheux* est épisodique ; qu'il seroit bien désagréable, lorsqu'on a plusieurs pe- » tits *caractères* à placer, de ne pouvoir faire que » des pièces à scènes détachées ». Cela est vrai, aussi n'y est-on pas forcé. *Molière* va nous servir encore de guide dans une autre carrière. Ne craignons point de nous engager sur ses pas.

Dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, le *Vicomte*, *M. Tibaudier*, *M. Harpin*, *M. Bobinet* ont tous un *caractère* aussi marqué, ou peu s'en faut, que celui de l'héroïne. *Le Comte* a la manie des gens d'esprit : il meurt d'envie de lire ses Ouvrages, & la satisfait tout en plaisantant ses pareils.

S C E N E I.

L E V I C O M T E.

Il est cruel, belle Julie, que ma feinte tendresse pour Madame d'Escarbagnas dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur ; & cette nuit j'ai fait là-dessus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de lire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de poète.

S O N N E T.

C'est trop long-temps, Iris, me mettre à la torture ;
Et si je suis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux , à qui je rends les armes ,
 Veillent me divertir de mes tristes soupirs ?
 Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes ,
 Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
 Et ce qu'il me faut taire , & ce qu'il me faut dire ;
 Exerce sur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu , la contrainte le tue ;
 Et si par la pitié vous n'êtes combattue ,
 Je meurs & de la feinte & de la vérité.

M. *Harpin* est un brutal de Financier , qui , sur la foi de son coffre-fort , croit que les femmes sont obligées de lui être fidelles , & prend brusquement congé de la *Comtesse*, en lui reprochant grossièrement ses bienfaits.

S C E N E X X I.

H A R P I N.

Hé ! ventrebleu , Madame , quittons la faribole..... Je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de Monsieur le Vicomte : vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractères , & qui ait auprès d'elle un Monsieur le Receveur , dont on lui voit trahir & la passion & la bourse , pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez pas étrange aussi que je ne sois pas la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps , & que je vienne vous assurer , devant bonne compagnie , que je romps commerce avec vous , & que Monsieur le Receveur ne sera plus pour vous Monsieur le donneur.

M. *Bobinet* est un pédant de Précepteur qui ne fait point parler naturellement comme le reste des hommes , & qui ne voit rien au-delà de ses Auteurs classiques.

SCÈNE XVII.

BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie.
Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas de son très
humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Es-
carbagnas avec mon fils le Comte ?

BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre
commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis &
le Commandeur ?

BOBINET.

Ils sont, Dieu graces, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte ?

BOBINET.

Dans votre chambre à alcove, Madame... Il compose
un thème que je viens de lui dicter sur une Épître de Ci-
céron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

BOBINET.

Soit fait ainsi que vous le commandez.

.

SCÈNE XIX.

BOBINET.

Allons, Monsieur le Comte, faites voir que vous pro-

lisez des bons documents que je vous donne. La révérence à toute l'honorable assemblée.

L A C O M T E S S E .

Monfieur Bobinet , faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

B O B I N E T .

Allons , Monfieur le Comte , récitez votre leçon d'hier au matin.

L E C O M T E .

Omne viro foli quod convenit esto virile.

Omne vi... : : :

M. Tibaudier est un Confeiller précieux , un personnage autant alambiqué dans fa profe que dans fes vers. Lifons la lettre qu'il adrefse à la Comteffe , en lui envoyant des poires.

Madame , je n'aurois pas pu vous faire le préfent que je vous envoie , fi je ne recueillois pas plus de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon amour : les poires ne font pas encore bien mures ; mais elles en quadrent mieux avec la dureté de votre ame qui , par fes continuels dédains , ne me promet pas poires molles. Trouvez bon , Madame , que fans m'engager dans une énumération de vos perfections & charmes qui me jetteroit dans un progrès à l'infini , je conclue ce mot en vous faifant confidérer que je fuis d'un auffi franc chrétien que les poires que je vous envoie , puiſque je rends le bien pour le mal ; c'est-à-dire , Madame , pour m'expliquer plus intelligiblement , puiſque je vous préfente des poires de bon chrétien pour des poires d'angoiſſe que vos cruautés me font avaler tous les jours.

La Comtesse d'Escarbagnas joint au ridicule de titrer avec emphase Messieurs ses fils , celui de parler avec affectation de ses chandeliers d'argent , de sa bougie qui n'est que de suif , de son garde-meuble qui est son grenier. Elle marie des manieres campagnardes à son faux air de grandeur ; elle veut faire payer un verre que sa servante casse par mégarde. Son caractère n'est pas mieux frappé que les quatre autres : tous ont une portion de ridicule à-peu-près aussi forte ; ils fournissent presque autant de comique l'un que l'autre. Mais *Moliere* voulant filer une petite intrigue , a choisi le caractère de la *Comtesse* pour en faire le principe de l'action : & quoiqu'il le fasse agir de préférence , il ne lui donne jamais assez de supériorité sur les autres pour qu'il puisse les rendre subalternes , & devenir principal.

Le Misanthrope est , dans le sérieux , ce que la *Comtesse d'Escarbagnas* est dans le bouffon. Cette comédie peut encore nous enseigner l'art de faire entrer plusieurs caractères dans une même piece. *Alceste* , n'ayant pas un de ces caractères communs , dont le genre humain présente des modeles à chaque pas , dont les traits marqués rendent la peinture plus facile & diminuent le travail du peintre , *Moliere* ne pouvoit par conséquent se flatter d'en faire l'unique objet d'une comédie en cinq actes. D'un autre côté , le caractère étoit trop beau pour le confondre tout-à-fait avec plusieurs autres. Quel parti prend l'Auteur ? Il fait du *Misanthrope* le principal mobile de son ouvrage ; il y joint en même temps les caractères de la prude *Arsinoé* ; du bel esprit & des petits-mâtres de Cour , de l'indulgent *Philinte* ; il y joint enfin le

caractère

caractère de la coquette *Célimène*, non pour faire l'intrigue de la pièce, puisqu'il n'y en a point, mais pour les mettre en opposition avec le *caractère* d'*Alceste*, & lui donner occasion de se développer, pour le faire briller davantage, sans cependant marquer eux-mêmes trop de foiblesse, parcequ'ils ont la portion de force & de comique qui leur est nécessaire pour briller durant le peu de temps qu'ils sont sur la scène.

J'ai cherché pendant long-temps la cause de cette supériorité que *Molière* a sur ses prédécesseurs & sur ses successeurs dans l'art de faire briller plusieurs *caractères* par le secours l'un de l'autre; & j'ai trouvé qu'il la doit à l'adresse avec laquelle il met ses *caractères* en opposition. Remarquez, de grace, comme je m'exprime; je parle de mettre en opposition, & non de faire contraster. Bien des personnes se figurent que c'est à-peu-près la même chose; ils verront le contraire dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE XXXV.

Du contraste des Caractères.

ON prétend dans le monde qu'on ne peut rendre les traits d'un *caractère* bien saillants, sans les faire *contraster* avec ceux d'un autre. Quelle erreur, grands dieux! On vient de voir que dans *l'Avare*, *Harpagon* seul a un *caractère* décidé; aucun des autres personnages ne peut donc avoir un *caractère* qui *contraste* avec le sien: cependant *Harpagon* n'est-il pas une image frappante de

l'avarice, & le portrait laisse-t-il quelque chose à désirer? Que dis-je! *Harpagon* n'est-il pas l'avarice même personnifiée?

» Le caractère de *Cléante*, disent les gens superficiels, contraste avec celui de son père, » puisque l'un emprunte de l'argent à gros intérêt, & que l'autre prête à usure «.

L'objection paroît d'abord convaincante; mais *Harpagon* prête à usure par raffinement d'avarice: nous allons voir quel motif engage *Cléante* à faire des dettes. Si c'est par prodigalité, on a raison, & j'ai tort.

ACTE I. SCÈNE II.

E L I S E.

Oui, je conçois, mon frere, quel est votre chagrin.

C L É A N T E.

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire! car enfin, peut-on voir rien de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Hé! que nous sert d'avoir du bien s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours les secours des Marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis; & si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par-tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; & si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le

quitterons là tous deux , & nous nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient , depuis si long-temps , son avarice insupportable.

ACTE II. SCENE I.

L A F L E C H E.

Je vous vois , Monsieur , ne vous en déplaîse , dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner , prenant argent d'avance , achetant cher , vendant à bon marché , & mangeant son bled en herbe.

C L É A N T E.

Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des peres. Et l'on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent !

S C E N E I I I.

H A R P A G O N.

Ote-toi de mes yeux , coquin ! ôte-toi de mes yeux !

C L É A N T E.

Qui est plus criminel , à votre avis , ou celui qui achete un argent dont il a besoin , ou celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

Loin que *Cléante* emprunte par esprit de prodigalité , il ne cherche à faire des dettes que pour fournir au nécessaire que son pere lui refuse , & pour s'affranchir de la tyrannie. Son caractère ne contraste donc point avec celui d'*Harpagon* ; aussi rend-il la piece bien plus morale , aussi fert-il bien mieux à nous inspirer de l'horreur pour l'avarice.

Loin de croire que le *contraste* des caractères soit nécessaire dans la comédie , je l'y crois un grand défaut ; & tout homme qui connoîtra l'art

dramatique, fera certainement de cet avis. Voyons ce que dit là-dessus *M. Diderot*.

» Je veux que les *caractères* soient différents ;
 » mais je vous avoue que le *contraste* m'en dé-
 » plaît. Ecoutez mes raisons, & jugez.

» Je remarque d'abord que le *contraste* est
 » mauvais dans le style. Voulez-vous que des
 » idées grandes, nobles & simples se réduisent à
 » rien, faites-les *contraster* entre elles & dans
 » l'expression.

» Voulez-vous qu'une pièce de musique soit
 » sans expression & sans génie, jetez-y du *con-*
 » *traste*, & vous n'aurez qu'une suite alernative
 » de doux & de fort, de grave & d'aigu.

» Voulez-vous qu'un tableau soit d'une com-
 » position désagréable & forcée, méprifez la fa-
 » gesse de *Raphaël*, strapassez, faites *contraster*
 » vos figures.

» L'architecture aime la grandeur & la simpli-
 » cité. Je ne dirai point qu'elle rejette le *con-*
 » *traste* ; elle ne l'admet point.

» Dites-moi comment il se fait que le *contraste*
 » soit une si pauvre chose dans tous les genres d'i-
 » mitation, excepté dans le dramatique.

» Mais un moyen sûr de gâter un drame & de
 » le rendre insoutenable à tout homme de goût,
 » ce seroit d'y multiplier les *contrastes*.

» Je ne fais quel jugement on portera du *Pere*
 » *de famille* ; mais s'il n'est que mauvais, je l'au-
 » rois rendu détestable en mettant le *Comman-*
 » *deur* en *contraste* avec le *Pere de famille*, *Ger-*
 » *ménil* avec *Cécile*, *Saint-Albin* avec *Sophie*,
 » & la *Femme-de-chambre* avec un des *Valets*.
 » Voyez ce qui résulteroit de ces antitheses, &c...
 Je ne me connois pas assez en musique, en

peinture , en architecture , pour juger d'après moi si ces trois arts admettent ou rejettent les *contrastes* , & j'en crois *M. Diderot* sur sa parole ; mais je sens bien vivement le bonheur de me trouver de son sentiment à l'égard des piéces de théâtre. On peut , on doit même y mettre des oppositions & des nuances différentes qui leur donnent l'agrément de la variété ; jamais de *contrastes* qui , loin de se faire ressortir , s'écrasent mutuellement. *M. Diderot* continue :

» Mais n'est-ce pas assez du vernis romanef-
 » que malheureusement attaché au genre drama-
 » tique par la nécessité de n'imiter l'ordre géné-
 » ral des choses que dans le cas où il s'est plu à
 » combiner des incidents extraordinaires, sans
 » ajouter encore à ce vernis si opposé à l'illusion
 » un choix de *caractères* qui ne se trouvent pres-
 » que jamais rassemblés ? Quel est l'état commun
 » des sociétés ? Est-ce celui où les *caractères*
 » sont différents , ou celui où ils *sont contrastés* ?
 » Pour une circonstance de la vie où le *contraste*
 » *des caractères* se montre aussi tranché qu'on le
 » demande au Poète , il y en a cent mille où ils ne
 » sont que différents «.

Tant pis pour les Auteurs dramatiques qui ne savent pas choisir un Roman propre à faire illusion , c'est la faute de l'Auteur & non celle du genre. Quant aux *contrastes* parfaits , je veux croire qu'il en est peu dans les sociétés , mais ce ne seroit pas une raison suffisante pour les exclure de la scène. *M. Diderot* va les combattre avec de meilleures armes.

» Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraster
 » un *caractère* avec un autre ? c'est sans doute afin
 » de rendre l'un des deux plus fortant : mais on

» n'obtiendra cet effet qu'autant que ces *carac-*
 » *teres* paroîtront ensemble. De là, quelle mono-
 » tonie pour le dialogue ? quelle gêne pour la con-
 » duite ? Comment réussirai-je à enchaîner natu-
 » rellement les événements, & à établir entre les
 » scènes la succession convenable, si je suis oc-
 » cupé de la nécessité de rapprocher tel person-
 » nage de tel autre ? Combien de fois n'arrive-
 » ra-t-il point que le *contraste* demande une sce-
 » ne, & que la vérité de la Fable en demande
 » une autre ?

» D'ailleurs, si les deux personnages contraf-
 » tants étoient dessinés avec la même force, ils
 » rendroient le sujet du drame équivoque ».

Voilà la raison triomphante à laquelle on ne peut rien opposer. Si les deux personnages *contrastants* sont de la même force, le titre de la pièce doit annoncer leurs deux *caractères* ; & le sujet n'a plus le mérite de l'unité. Si l'un des *caractères contrastants* est sacrifié à l'autre, on attribue sa foiblesse à l'Auteur.

» Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point
 » été affiché, & qu'on l'eût joué sans annonce.
 » Que seroit-il arrivé si *Philinte* eût eu son *carac-*
 » *tere* comme *Alceste* a le sien ? Le Spectateur
 » n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du
 » moins à la première scène où rien ne distingue
 » encore le personnage principal, lequel des
 » deux on jouoit, du *Philanthrope* ou du *Misan-*
 » *thrope* ? Et comment évite-t-on cet inconvé-
 » nient ? On sacrifie l'un des deux *caractères*. On
 » met dans la bouche du premier tout ce qui est
 » pour lui, & l'on fait du second un sot ou un
 » mal-adroit. Mais le Spectateur ne sent-il pas ce
 » défaut, sur-tout lorsque le *caractère* vicieux est

» principal , comme dans l'exemple que je viens
» de citer.

» La premiere scene du *Misanthrope* est cepen-
» dant un chef-d'œuvre.

» Oui : mais qu'un homme de génie s'en empa-
» re , qu'il donne à *Philinte* autant de sang froid ,
» de fermeté , d'éloquence , d'honnêteté , d'a-
» mour pour les hommes , d'indulgence pour
» leur foiblesse , qu'un ami véritable du genre
» humain en doit avoir ; & tout-à-coup , sans
» toucher au discours d'*Alceste* , vous verrez le
» sujet de la piece devenir incertain. Pourquoi
» donc ne l'est-il pas ? est-ce qu'*Alceste* a raison ?
» est-ce que *Philinte* a tort ? Non ; c'est que l'un
» plaide bien sa cause , & que l'autre défend
» mal la sienne «.

Après avoir admiré *M. Diderot* sur plusieurs choses excellentes qu'il a dites en parlant des *contrastes* , voudra-t-il nous permettre de lui demander s'il ne s'est point trompé lorsqu'il a voulu nous faire entendre que le caractère de *Philinte* contraste avec celui d'*Alceste* , & que celui du dernier ne domine que parceque sa cause est mieux plaidée que celle du premier. Je suis vrai , & j'avouerai que je ne suis pas de ce sentiment. J'ose penser que si le public ne croit pas dans la premiere scene voir autant le *Philanthrope* que le *Misanthrope* , ce n'est ni au titre ni à l'annonce que l'Auteur en a l'obligation : c'est encore moins à la précaution de mettre dans la bouche d'*Alceste* des raisons triomphantes & de faire de *Philinte* un sot ; de bien plaider la cause du *Misanthrope* , de mal plaider celle du prétendu *Philanthrope* ; mais à l'adresse de différencier les deux rôles sans les faire *contraster* , puisqu'*Alceste* est l'ennemi de

claré du genre humain , & que *Philinte* , loin d'être l'ami déclaré des hommes , les plaint sans les aimer , souffre leurs défauts uniquement par la nécessité de vivre avec eux , & l'impossibilité de les rendre meilleurs. Rapprochons quelques-uns de leurs traits.

ACTE I. SCENE I.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE.

Oui , j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels , sans nulle exception ,
Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encore en est-il bien dans le siècle où nous sommes. . . .

ALCESTE.

Non , elle est générale & je hais tous les hommes ;
Les uns parcequ'ils sont méchants & malfaisants ,
Et les autres pour être aux méchants complaisants ,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses ,
Que doit donner le vice aux ames vertueuses.

.
Et par fois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins
en peine ,

Et faisons un peu grace à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur ,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut parmi le monde une vertu traitable ;
A force de sagesse on peut être blâmable :

La parfaite raison fuit toute extrémité ,
 Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
 Cette grande roideur des vertus des vieux âges
 Heurte trop notre siècle & les communs usages ;
 Elle veut aux mortels trop de perfection.
 Il faut fléchir au temps sans obstination ;
 Et c'est une folie à nulle autre seconde
 De vouloir se mêler de corriger le monde.
 J'observe comme vous cent choses tous les jours
 Qui pourroient mieux aller prenant un autre cours ;
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paroître ,
 En courroux , comme vous , on ne me voit pas être :
 Je prends tout doucement les hommes comme ils font :
 J'accoutume mon ame à souffrir ce qu'ils font ;
 Et je crois qu'à la Cour , de même qu'à la ville ,
 Mon phlegme est philosophe autant que votre bile.

A L C E S T E.

Mais ce phlegme , Monsieur , qui raisonnez si bien ,
 Ce phlegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et , s'il faut , par hasard , qu'un ami vous trahisse ,
 Que pour avoir vos biens on dresse un artifice ,
 Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous ,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

P H I L I N T E.

Oui , je vois ces défauts dont votre ame murmure ,
 Comme vices unis à l'humaine nature ;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe , injuste , intéressé ,
 Que de voir des vautours affamés de carnage ,
 Des singes malfaisants & des loups pleins de rage.

Un homme qui ne voit les hommes , qui ne
 les aime , que comme *des vautours affamés de car-*
nage , des singes malfaisants , & des loups pleins

de rage, ne *contraste* certainement point avec un *Misanthrope*. Tous deux détestent presque également les humains : ils ne sont différents que par la manière dont ils haïssent. La haine du dernier est beaucoup plus bruyante, voilà tout. Les vers que nous venons de lire me confirment dans mon idée, & me font croire que tout homme de génie, loin de s'emparer de cette scène pour la retoucher, la respecteroit au contraire, parcequ'il verroit qu'elle est traitée comme elle doit l'être. L'éloquence, la fermeté, ou la vigueur qu'on y ajouteroit, éblouiroit peut-être tout-de-suite, mais feroit réellement un défaut aux yeux des Connoisseurs, puisqu'elle défigureroit le caractère de *Philinte*, du moins si je l'ai bien vu. Je me garderai de prononcer.

» Concluons, ajoute M. *Diderot*, qu'il n'y a
 » qu'une raison pour *contraster* les caractères,
 » & qu'il y en a plusieurs pour les montrer diffé-
 » rens.

» Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trou-
 » vera pas un mot de ces *contrastes*. Il me paroît
 » donc qu'il en est de cette règle comme de beau-
 » coup d'autres, qu'elle a été faite d'après quelques
 » productions de génie, où l'on aura remarqué
 » un grand effet de *contraste*, & qu'on aura dit : le
 » *contraste* fait bien ici ; donc on ne peut bien faire
 » sans *contraste*. Voilà la logique de la plupart
 » de ceux qui ont osé donner des bornes à un art
 » dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est
 » aussi celle des Critiques qui nous jugent d'a-
 » près ces autorités «.

Il n'est pas possible de parler avec plus de justice, & je me pénétre de la solidité de ce raisonnement. Chaque succès, bien ou mal mérité,

fait établir de nouvelles regles sur la scene. Une piece d'un nouveau genre paroît, elle est soutenue par une cabale puissante, un acteur en impose à la multitude en y extravagant; on part de là pour dire que toutes les pieces doivent être faites & représentées comme celle-là : elle a réüssi, il n'importe comment. Voilà comme les monstres dramatiques s'accréditent & se multiplient.

» TERENCE, dit encore M. *Diderot*, *contraste*
 » peu : *Plaute* *contraste* moins encore, *Moliere*
 » plus souvent. Mais si le *contraste* fut quelque-
 » fois pour *Moliere* le moyen d'un homme de
 » génie, est-ce une raison pour le prescrire aux
 » autres Poëtes ? N'en feroit-ce pas une au con-
 » traire pour le leur interdire « ?

Non, sans doute, ce ne feroit pas une raison pour prescrire des *contrastes* aux Auteurs : mais en feroit-ce une pour les leur interdire ? D'ailleurs, loin de penser que *Moliere* soit l'ami des *contrastes*, je l'en crois l'ennemi capital; du moins ai-je de la peine à trouver un *contraste* parfait dans une seule de ses pieces à caractere. Dans *l'Etourdi*, où est l'homme prudent ? Dans *les Femmes Savantes*, où sont les femmes vraiment instruites de ce qu'elles doivent savoir sans aller au-delà des sciences prescrites à leur sexe ? Dans *les Précieuses*, je ne vois pas leur *contraste*. Dans *le Cocu imaginaire*, qui fait tant de bruit pour rien, je vois aussi peu le cocu réel qui prend son mal en patience. Dans *le Malade imaginaire*, trouvons-nous un homme vraiment infirme ? On ne peut en mettre sur la scene comique, me dira-t-on. Pourquoi cela ? Le *Géronte* du *Légataire universel* n'est-il pas malade tout de bon ? Si vous n'en

croyez pas ses léthargies , croyez-en *Lisette* ; elle est digne de foi. C'est elle qui prend soin

De ses bouillons de bouche , & des postérieurs (1).

ACTE I. SCENE I.

L I S E T T E.

Un remede par moi lui vient d'être donné ,
 Tel que l'Apothicaire en avoit ordonné :
 J'ai cru que ce feroit le dernier de sa vie ;
 Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

.

S C E N E I I.

Ah ! Monsieur , depuis hier il est encor déchu ;
 J'ai cru que cette nuit seroit sa nuit dernière ,
 Et que je ferois pour jamais sa paupiere.
 Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
 Ne lui serviront guere , ou je me trompe fort.

.

Je ne parle pas de *l'Ecole des Femmes* & de *l'Ecole des Maris* , parceque les héros de ces pieces n'ont pas de *caractères* décidés ; ils n'ont que des nuances de plusieurs autres caracteres , du *Jaloux* , du *Bourru* , &c. Quant au *Tartufe* , c'est une autre affaire. La franchise , l'honnêteté , la crédulité y sont continuellement en *contraste* avec la scélératesse & l'imposture ; mais ce même *contraste* qu'on oppose au héros , est partagé entre plusieurs personnages ; aussi aucun d'eux n'écrase-t-il le principal. Je m'étendrai davantage là-dessus quand il sera question de l'art d'épuiser un sujet.

(1) Vers du *Légataire*.

» Enfin, s'écrie M. *Diderot*, le véritable *con-*
traste est celui des *caractères* avec les situations,
 » & celui des intérêts avec les intérêts. Si vous
 » rendez *Alceste* amoureux, que ce soit d'une
 » coquette; *Harpagon*, d'une fille pauvre «.

Nous ne pouvons que nous écrier aussi, Voilà qui est bien vu ! Toutes les pièces de *Molière* fourmillent de pareils *contrastes*. Pour le prouver, jettons les yeux sur une des plus mauvaises, sur *l'Étourdi*. Ici, *Lélie*, divisé d'intérêt avec *Trufaldin* qui ne veut lui céder l'esclave dont il est amoureux, qu'à beaux deniers comptants, & avec un rival assez riche pour faire cet achat, se trouve toujours dans des situations dont un homme prudent tireroit avantage, & qu'il tourne contre lui; mais, qu'est-ce en comparaison de *Tartufe* surpris par *Damis* lorsqu'il fait la déclaration de son amour à *Elmire*? de *Damis* accusé d'imposture par *Tartufe* qu'il croyoit confondre? de ce même *Tartufe* embrassant *Orgon* au lieu d'*Elmire*? d'*Orgon* chassé de sa maison par le scélérat qu'il veut en bannir? Qu'est-ce encore en comparaison d'*Harpagon* obligé de donner un repas, de céder une bague à sa maîtresse? d'*Harpagon* privé de sa chère cassette, & réduit à se pendre, s'il ne la trouve pas? d'*Harpagon* enfin forcé d'abandonner celle qu'il aime pour ravoit son trésor? &c. Voilà les *contrastes* qu'un Auteur doit rechercher. Finissons ce Chapitre en répétant, d'après M. *Diderot*: le véritable *contraste* est celui des *caractères* avec les situations, & des intérêts avec les intérêts. C'est une vérité que nous devons avoir toujours présente en composant.

CHAPITRE XXXVI.

De l'opposition des Caractères.

POURQUOI les Maîtres de l'art ont-ils admis plus volontiers les *oppositions* que les contrastes entre les premiers personnages d'une pièce ? Nous en avons dit quelque chose dans le Chapitre précédent, parceque deux personnages également contrastants, sont exactement de la même force entre les mains d'un habile homme ; qu'étant de la même force, ils exigent un double titre, ou rendent le sujet équivoque ; que ce qui peut leur arriver de plus heureux, si l'un d'eux n'est pas écrasé tout-de-suite, est de briller alternativement l'un aux dépens de l'autre ; de se nuire par conséquent, & de partager à eux deux par égale portion l'intérêt que le public auroit réuni sur un seul. Au lieu qu'un caractère *opposé* simplement à un caractère principal, n'étant pas obligé d'être aussi grand, aussi vigoureux que lui, est dispensé, pour figurer dignement à ses côtés, de l'éclipser, ou de se faire écraser lui-même. Le public ne les juge plus alors par comparaison.

Lorsque je trouve dans une comédie deux caractères également renforcés & parfaitement contrastants, je crois voir deux maîtres d'armes l'épée à la main : les coups qu'ils se portent mutuellement sont tous dangereux : quelquefois ils se tuent tous deux, ou bien celui qui triomphe n'a ce triste avantage qu'après avoir été considérablement affoibli par son adverfaire. Mais

dans une piece où les principaux personnages ne sont qu'en *opposition*, je crois considérer avec la plus grande satisfaction un maître d'escrime qui fait assaut avec le plus leste, le plus délié, le plus adroit de ses élèves. Ce ne sont plus deux furieux qui cherchent à terminer bien vite leur combat par des coups mortels, ce sont au contraire deux athletes qui, placés dans la position la plus favorable pour faire admirer la souplesse, la grace & la vivacité de leurs mouvements divers, se fournissent tour-à-tour les moyens de les développer aux yeux du spectateur charmé. L'un est sans contredit bien inférieur à l'autre; cela doit être ainsi, le public s'y attend, & le peu de résistance qu'il oppose à sa défaite vaut la victoire que l'autre remporte : elle lui fait autant d'honneur (1).

On a dit que *Destouches* faisoit toujours contraster les deux premiers personnages de ses pieces; c'est à tort, du moins dans celles de ses pieces qui sont restées au théâtre. Voyons d'abord *le Philosophe marié*, ou *le Mari honteux de l'être*. Quel doit être le principal personnage? Celui du

(1) La comparaison, quoiqu'imparfaite, comme elles le sont toutes, rend, je crois, mon idée. Cependant je ne l'aurois pas risquée si *Boileau* n'eût déjà comparé *Moliere* à un maître d'escrime.

S A T Y R E I I , à *Moliere*.

Rare & fameux esprit, dont la fertile veine
 Ignore en écrivant le travail & la peine;
 Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
 Et qui fais à quel coin se marquent les bons vers:
 Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
 Enseigne-moi, *Moliere*, où tu trouves la rime.

Philosophe, puisqu'il le titre l'annonce. Que promet-il tel qu'il est annoncé? Un homme qui, après s'être marié, en rougit & n'ose l'avouer. Supposons quelques personnes à qui la pièce soit inconnue, & demandons-leur ce qu'elles mettroient en contraste avec ce personnage. » Un » *Philosophe marié*, me répondront-elles fure- » ment, qui soutiendra qu'on ne doit pas rougir » de s'allier à la vertu, à la sagesse, & que de pa- » reils préjugés, indignes de la philosophie, sont » le partage de la seule fatuité «. Alors les deux *Philosophes* contrasteroient en effet; mais le second personnage de la pièce, la folle, la capricieuse *Céliante* qui, dans tout son rôle, ne combat pas d'un mot la manie du héros, n'est tout au plus qu'en *opposition* avec lui.

Quels sont, dans *le Dissipateur* ou *l'Honnête Fripponne*, les deux personnages principaux? Ceux que le titre annonce. L'héroïne emploie l'argent que le héros lui donne, à faire emplette sous main des terres que vend ce dernier. Elle tâche de ramasser les débris de sa fortune pour lui en faire part après sa ruine totale. On peut dire que ce personnage est en *opposition* avec celui du *Dissipateur*; mais il est faux qu'ils contrastent. C'est le caractère de l'oncle avare qui est le contraste bien parfait du caractère principal. Aussi les scènes qu'ils font ensemble ont-elles bien complètement le défaut que les contrastes amènent nécessairement, celui de faire briller un des personnages aux dépens de l'autre (1).

Quels sont encore dans *le Glorieux* les deux

(1) Une tirade seule de l'oncle avare vaut tout le rôle premiers

premiers personnages ? le *Comte de Tufiere & Lisimon*. Le premier, vain de sa naissance, croit faire beaucoup d'honneur au Financier en s'alliant à lui ; le second, fier de sa richesse, croit faire beaucoup de grace au Comte en lui donnant sa fille. Ces deux caractères contrastent encore moins que ceux du *Dissipateur & de l'Honnête Fripbonne* ; ils ne sont qu'opposés. C'est le caractère du timide, du modeste *Philinte*, qui contraste bien avec celui du héros (1). Aussi dans leur scène *Philinte* ressort-il davantage que le

du *Dissipateur*, si l'on en excepte le dénouement.

A C T E I I I. S C E N E V.

Plus on aime l'argent & moins on a de vices.
 Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
 Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
 Un ami qu'on implore, ou refuse, ou chancelle ;
 L'argent est un ami toujours prompt & fidele.
 Le plaisir d'amasser vaut seul tous les plaisirs.
 Dès qu'on fait que l'on peut remplir tous ses desirs,
 Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
 De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
 Et cela me suffit. J'admire un beau château :
 Il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir un plus beau,
 Me dis-je. J'apperçois une femme charmante :
 Je l'aurai, si je veux, & cela me contente.
 Enfin ce que le monde a de plus spécieux,
 Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux,
 Sous ma main ; & par-là l'avarice qu'on blâme,
 Est le plaisir des sens, & le charme de l'ame.

(1) L'Auteur convient lui-même du contraste.

A C T E I. S C E N E I V.

P A S Q U I N.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits.

Tome II.

Cç

Comte. Que seroit-ce, s'ils eussent souvent été en action ?

Après avoir prouvé que *Destouches* connoissoit la supériorité des *oppositions* sur les contrastes, puisque dans ses meilleures pieces ses principaux personnages ne sont qu'*opposés*, & ne contrastent jamais, voyons s'il a tiré tout le parti possible des *oppositions*, & s'il s'en est servi pour faire briller ses héros. Hélas ! nous ferons forcés d'avouer le contraire, du moins dans quelques-unes de ses pieces. Dans *le Dissipateur* ou *l'Honnête Fripponne*, par exemple, l'héroïne fait-elle briller le héros avec lequel elle est en *opposition* ? Non, certainement. Ils ne se trouvent presque jamais ensemble sur le théâtre, & les scenes qu'ils y font, si vous en exceptez la dernière, sont les plus froides, les plus insipides, les plus mauvaises de la piece. Ne nous contentons pas d'indiquer le défaut. Il est nécessaire, pour mettre à profit nos remarques, d'aller à la source du vice : je crois l'avoir découverte.

Nous avons dit dans le Chapitre précédent que les véritables contrastes étoient ceux des situations avec les caractères, & des intérêts avec les intérêts. Mettons-nous bien cette vérité dans la tête ; tâchons de l'approfondir ; suivons-la : nos réflexions nous meneront peu à peu à voir clairement que lorsque le personnage *opposé* au principal ne fait pas avec lui des scenes où ils soient divisés d'intérêt, il ne peut le mettre dans des situations qui contrastent avec son caractère, & ne fauroit par conséquent aider à le faire ressortir. Jettons un coup d'œil sur les principales scenes que *le Dissipateur* & *l'Honnête Fripponne* font ensemble.

ACTE II. SCENE II.

Cléon a vendu une terre dont *l'Honnête Friponne* a fait emplette sous un nom supposé, cependant elle menace son amant d'avertir *le Baron* de sa dissipation. *Cléon* demande le secret; on le lui promet aux conditions suivantes.

F I N E T T E.

Doucement, nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire;
Combien pour cette terre avez vous eu d'argent?

C L É O N.

Deux cents mille écus.

F I N E T T E.

Bon! est-ce en argent comptant?

J U L I E.

Oui, j'en suis sûre.

F I N E T T E.

Ho ça! combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue & calmer son courroux?

C L É O N.

Tout ce qu'elle voudra.

F I N E T T E.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit sans doute une amende plus haute:
C'est marché donné; mais nous avons le cœur bon.

C L É O N.

Je reviens à l'instant.

Dans la scène IV *Cléon* porte en effet la somme qu'on lui a demandée, & la donne avec cent louis qu'il y ajoute pour enchaîner la langue de *Finette*. Ainsi *Julie*, loin d'entraîner *Cléon* dans des situations qui contrastent avec son caractère,

le met au contraire tout-de-suite à son aise , en l'engageant à faire de la dépense. Les personnages qui entourent l'*Avare* le mettent dans des situations qui finissent toutes par lui faire développer son caractère ; mais c'est en le contrariant : aucun personnage ne l'engage à faire des traits d'avarice : au contraire , c'est en dépit de tout le monde qu'il les fait.

ACTE IV. SCÈNE II.

Cléon est surpris que son oncle lui permette de se livrer à ses folles dépenses. Il croit que le bon homme a voulu plaisanter ; *Julie* lui assure le contraire.

JULIE.

Non , *Cléon* , je vous parlé ici de bonne foi :
 Votre oncle vous blâmoit , il reconnoît sa faute ;
 Vous aviez un tyran , & c'est moi qui vous l'ôte.
 J'ai corrigé son ton. Sans aigreur , sans courroux ,
 Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts :
 Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
 Moi-même , qui sur vous voulois être absolue ,
 J'ai suivi son exemple , & mon cœur désormais
 Veut se montrer par-là sensible à vos bienfaits.

Je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit de la scène précédente. Point de contraste d'intérêt à intérêt , point de contraste de situation avec le caractère ; par conséquent point de comique , point de trait faillant.

ACTE V. SCÈNE V.

Julie a ruiné *Cléon* au jeu , il vient l'accabler de reproches.

CLÉON, du côté par où il entre d'un air furieux.

Non, ne me suivez pas;

Je veux lui parler seul.

Un moment d'audience.

Eh quoi! d'un malheureux vous fuyez la présence!

Barbare! ingrate! Eh bien! me voilà ruiné!

De votre propre main je suis assassiné!

Vous triomphez!

JULIE.

Le fort...

CLÉON.

Vous triomphez, ingrate!

Oui, malgré vous je sens que ma fureur vous flatte;

Ce qui me désespère est un charme pour vous;

J'écoute mon respect, il retient mon courroux.

Mais je veux une fois vous dire ma pensée.

Vous n'avez jamais eu qu'une ame intéressée:

Vous n'aimiez pas Cléon, vous adoriez son bien;

Son malheur vous l'assûre, & Cléon n'est plus rien.

Je vais à mes amis demander un asyle,

En vous laissant chez moi triomphante & tranquille.

Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,

Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais;

Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console,

Et j'espère.

Julie lui fait une grande révérence, & se retire sans dire un mot. Elle a enfin mis, tant bien que mal, son héros dans une situation qui contrarie son caractère, puisqu'il ne pourra plus faire de la dépense; mais ses plaintes ne nous touchent ni ne nous intéressent. Nous savons trop bien que les intérêts de *Julie* sont ceux de *Cléon*. Il n'y a

donc point dans cette scene, ainsi que dans les deux rôles, durant toute la piece, le moindre contraste d'intérêt, pas même celui que l'amour fait naître dans les pieces les plus médiocres. *Julie* ne craint jamais ses rivales, & *Cléon* n'est jamais réellement amoureux que de *Julie*.

Les Auteurs Comiques tombent quelquefois dans une faute bien plus grande que celle de ne pas faire briller un principal caractère par le secours du second personnage qui lui est *opposé*. Je connois plusieurs pieces dans lesquelles le personnage mis en *opposition* avec le premier brille plus que lui, l'écrase si bien qu'il s'empare de toute l'attention des spectateurs, & passe aux yeux de la plupart pour le héros de la piece. Je vais encore citer *Destouches*. Les beautés ou les défauts d'un grand homme sont toujours des exemples plus frappants, & plus propres par conséquent à nous instruire.

Dans *le Philosophe marié*, le caractère vif, plaisant, & bien dessiné de la capricieuse *Céliante* éclipse, de l'aveu de tout le monde, celui du froid *Ariste*. Quand *le Philosophe* n'est pas sur la scene, on ne le desire point; & quand il y est, on lui fait l'affront d'attendre avec impatience sa belle-sœur. Pourquoi cela? la raison en est toute simple. Si, comme nous venons de le voir, les caractères ne se développent que par le secours des *oppositions* qui amènent les contrastes des intérêts avec les intérêts, & des situations avec le caractère, comment veut-on que *Céliante* ne brille point de préférence au *Philosophe*, elle que l'Auteur entoure, au préjudice du héros, d'une infinité de personnages uniquement occupés à la faire ressortir par des *oppositions* bien ménagées.

Céliante est en *opposition* avec la tranquille *Mélite* ; sa sœur, qu'elle boude ou embrasse tour-à-tour, selon son caprice : elle est en *opposition* avec le flegmatique *Damon* , qu'elle a résolu de désespérer, & qui, par un caractère *opposé* au sien, relève les agréments de sa vivacité, & met en jeu son humeur capricieuse.

ACTE II. SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

D A M O N.

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir ?

C É L I A N T E.

Vous auriez dû d'abord vous en appercevoir ;
Mais vous ne sentez rien !

D A M O N.

Quoique je vous ennuie,

Je ne puis me résoudre. . .

C É L I A N T E.

A moins qu'on ne vous fuie ;

On ne sauroit jamais se défaire de vous.

D A M O N, à part.

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.

(Il s'assied dans un coin.)

C É L I A N T E.

Je veux que vous sortiez.

.

D A M O N.

Eh bien ! tout de ce pas,

Je vais me retirer.

C É L I A N T E, le retenant.

Non, non, je me ravise.

.

Ils se brouillent, ils se raccommodent : *Céliante* s'attendrit jusqu'au larmes, fait à *Damon* les protestations les plus tendres : ils finissent par se dire des vérités dures.

D A M O N.

J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

C É L I A N T E.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirois point ,
Si je voulois à fond examiner ce point.

D A M O N.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire,

C É L I A N T E.

Premièrement, Monsieur, sous un air très sincère,
Vous êtes faux, malin, rusé comme un démon.

D A M O N.

Je pense...

C É L I A N T E.

Ecoutez-moi, ceci vaut un sermon.

De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant & soumis :
Votre intérêt vous guide & seul vous détermine :
Chez vous en grand secret l'amour-propre domine :
Quand vous n'êtes point vu vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

D A M O N.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

C É L I A N T E.

Fort bien !

D A M O N.

Vous êtes belle , aimable , généreuse ;
 Mais vous êtes hautaine , inquiète , orgueilleuse :
 Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui ,
 Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
 Vous avez de l'esprit ; mais souvent il s'égaré ,
 Il vous rend d'une humeur inconstante , bizarre.
 Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
 Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
 Votre sincérité , dont vous faites parade ,
 N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
 Sans choix , tout est pour vous matière à discourir ;
 Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
 Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
 Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

C É L I A N T E.

Vous m'aimez !

D A M O N.

Que le Ciel m'écrasé en ce moment ,
 S'il fut jamais , Madame , un plus fidèle amant !
 Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes ,
 Mon cœur trop prévenu n'en conçoit pas d'alarmes.

C É L I A N T E.

Puis-je compter sur votre complaisance ?

D A M O N.

Sans doute.

C É L I A N T E.

Pour jamais évitez ma présence.

D A M O N.

Vous raillez.

C É L I A N T E.

Point du tout : partez dès ce moment ,
Ou je ne répons pas de mon emportement.

Cette scène , dont je n'ai rapporté qu'une foible partie , est charmante d'un bout à l'autre. Pourquoi cela ? parceque *Céliante* & *Damon* y sont très bien en *opposition*. Mais plus leur scène a de beautés tout-à-fait étrangères au principal personnage , plus elle entraîne loin de lui l'attention du public , plus elle fait donner la préférence aux acteurs subalternes sur le premier.

ACTE III. SCÈNE VII.

Céliante entreprend la conquête du Marquis pour se venger de *Damon* qui écoute ; & le Marquis veut faire celle de *Céliante* pour piquer *Mélite*.

L E M A R Q U I S.

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

C É L I A N T E.

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alarmes.

L E M A R Q U I S.

Déjà depuis long-temps , je l'avoue à regret ,
Mon cœur vous rend , Madame , un hommage secret.

C É L I A N T E , à part.

(Haut.)

Oh ! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis long-temps m'inspire de l'estime.

L E M A R Q U I S.

Votre estime , Madame , est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris ?

C É L I A N T E.

Vous vous piquez , Marquis , de tant d'indifférence ,
Que , lorsqu'on vous estime , on fait beaucoup , je pense.

LE MARQUIS.

Mais si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois...

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh ! de grace, Marquis, finissez ce langage :
Vous feignez de m'aimer, & n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, & je veux vous aimer constamment.
(*A part.*)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse ;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle & s'empresse.
Il me dit...

LE MARQUIS.

Que dit-il ?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile & crédule !

CÉLIANTE, *à part.*

Oh ! qu'un amant novice est fade & ridicule !

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions.

C É L I A N T E.

Je méditois à part sur vos perfections.

L E M A R Q U I S.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

D A M O N, *se jettant tout d'un coup entre eux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres ;

Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux !

C É L I A N T E.

Bon ! le voilà jaloux , & c'est ce que je veux.

D A M O N.

Non , je ne donne point dans cette frénésie.

C É L I A N T E.

Vous n'êtes pas jaloux ?

D A M O N.

Moi , jaloux ! Et pourquoi ?

C É L I A N T E.

L'impudent !

D A M O N.

Je n'ai point compté sur votre foi.

C É L I A N T E.

Ah ! le traître !

D A M O N.

Et tout homme aura peu de cervelle :

S'il ose se flatter de vous rendre fidelle.

Rien n'est plus naturel que votre changement :

Je le vois sans douleur & sans étonnement.

C É L I A N T E.

Oh ! je l'étrangerois !

Enfin *Céliante*, au cinquieme acte, est en *opposition* avec presque tous les acteurs, lorsqu'il est

question d'obtenir le consentement de *Lisimon* & de *Géronte*, tous deux irrités du mariage secret qu'a fait *le Philosophe*. Elle est entraînée par sa vivacité ; elle dit des injures au Financier dans un moment encore où l'oncle & le pere la prennent pour l'épouse de *le Philosophe*, pour *Mélite*, dont on leur a vanté la douceur, la modestie.

ACTE V. SCENE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE,
FINETTE.

GÉRONTE, à part.

Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON.

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon Dieu ! laissez-moi faire ;

Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou plutôt la gêner.

GÉRONTE.

Ah ! ma belle, est-ce vous

Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire ?

F I N E T T E , à part.

L'entretien fera vif, & je m'apprête à rire.

G É R O N T E.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté:

Le mariage est nul, de toute nullité.

C É L I A N T E.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence;

Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

F I N E T T E.

On n'a rien oublié.

G É R O N T E.

Que mon consentement,

Et celui de mon frere.

C É L I A N T E.

On s'en passe aisément;

Comme vous le voyez.

G É R O N T E , à *Lisimon*.

Tableu, quelle commerce!

C É L I A N T E , à *Lisimon*.

Apparemment, Monsieur, vous êtes le beau-pere?

L I S I M O N.

Je suis pere d'Ariste.

C É L I A N T E.

Ayez la fermeté

Dé vour servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage.

Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,

Signerez au contrat sans vous faire prier.

(*A Geronte.*)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit Financier,

Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance

D'une fille d'honneur & d'illustre naissance!

Oh bien ! tenez de moi pour un fait assuré ,
Que vous vous en devez croire fort honoré ;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille ,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

G É R O N T E , à Lisimon.

C'est donc là cet esprit sage , modeste & doux ,
Qui devoit tout d'abord défarmer mon courroux ?

L I S I M O N .

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise !
Je crois que notre sage a fait une sottise.

G É R O N T E .

Et vous me retiendrez encore après cela !

L I S I M O N .

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là ;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frere ,
Me fait mal augurer de votre caractère.

C É L I A N T E .

Tant pis pour vous, Monsieur.

L I S I M O N .

Dans cette occasion ,

Votre unique parti , c'est la soumission.

G É R O N T E .

• • • • •
• • • • •
Je n'écoute plus rien , tant je suis en colere !
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere :
Mais , puisqu'on m'ose encor traiter de la façon ;
Un bon procès , morbleu , va me faire raison.
Allons , malgré ce fils , que vous croyez si sage ;
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

Il seroit bien difficile qu'un caractère si bien
opposé à tout ce qui l'entoure, dont les intérêts,

quoique petits, contrastent si bien avec les intérêts des autres personnages, tous amenés adroitement pour la mettre dans des situations qui font valoir ses caprices; il seroit bien difficile, dis-je, qu'un pareil personnage n'en éclipsât pas un autre, en faveur duquel l'Auteur n'a pas pris les mêmes précautions. En sorte que nous ne devons point reprocher à *Destouches* de ne pas savoir faire des *oppositions*, mais de les mal placer.

Les scènes que *Destouches* ménage à sa capricieuse, & dont il l'établit l'héroïne, sont autant de larcins qu'il fait au Philosophe. Plus ces scènes sont brillantes, plus elles font oublier le véritable héros, lui pour qui le spectateur vient sur la foi du titre, qu'il veut voir briller de préférence, qu'il veut sur-tout voir toujours en action, ou duquel il veut du moins être entretenu quand il ne le voit pas. Dans la pièce dont nous venons de parler, il n'est seulement pas question de lui durant les trois quarts de l'ouvrage, & c'est un grand défaut. Dans les pièces à caractère, le titre doit annoncer le caractère du héros; l'exposition doit l'ébaucher; toutes les scènes, même la plus petite, doivent le peindre, & le dénouement doit lui donner le dernier coup de pinceau. Nous raisonnerons là-dessus dans les quatre Chapitres suivans.



CHAPITRE XXXVII.

Du titre des Pièces à caractère.

LES Auteurs frémiroient de la négligence qu'ils affectent pour les *titres* de leurs pièces, si, réfléchissant sur l'Histoire du Théâtre, si, étudiant la cause de la réussite ou de la chute des pièces, ils daignoient voir que plusieurs bonnes comédies sont tombées, ou n'ont pas eu un grand succès, par la faute seule du *titre*. Tous les théâtres fourmillent d'exemples; je n'en citerai qu'un, parceque nous avons déjà traité cette matière dans le premier volume, Chapitre IV, *du choix d'un titre*.

La pièce que je présente pour exemple est *l'Orpheline léguée*, comédie en trois actes & en vers libres par *M. Saurin* (1), de l'Académie Française. L'Auteur laisse entrevoir dans sa Préface, qu'il auroit intitulé sa comédie *l'Anglomane* s'il n'avoit craint de lui donner un *titre trop ambitieux*. On voit peu d'Auteurs pécher faute d'être fastueux, & *M. Saurin* a sacrifié son succès au plaisir de faire par sa modestie la critique de presque tous ses confrères. Mes Lecteurs feront de mon avis après avoir lu la première scène & une courte analyse de *l'Orpheline léguée* ou de *l'Anglomane*: je les exhorte à rete-

(1) *M. Saurin* est auteur de plusieurs tragédies, des *Mœurs du temps*, petite comédie charmante, & du *Joueur Anglois* ou *Beverley*.

nir & à rapprocher ce qui convient à chacun de ces titres.

ACTE I. SCENE I.

DAMIS, *en habit à l'Angloise, avec une petite perruque ronde*; FINETTE, *avec un petit chapeau à l'Angloise*.

FINETTE, *avec surprise*.

C'est vous, Monsieur Damis ?

DAMIS.

Chut ! Blacmore est mon nom,

De plus, Anglois : souviens-t'en.

FINETTE.

Bon !

De ce déguisement que faut-il que j'augure ?

DAMIS.

Tu le sauras. Mais par quelle aventure

Te rencontré-je en ce logis ?

Lorsque je quittai ce pays

Pour faire un tour en Angleterre ;

Chez la Marquise d'Enneterre

Tu servois.

FINETTE.

Il est vrai. Mais avec de gros biens,

Prodigue par caprice, avare par nature,

Elle est impérieuse & dure,

Ne hait que son époux, & n'aime que ses chiens.

Que sans cesse pour eux il fût maltraité ; passe,

C'est un mari : mais moi, j'en devins bientôt lasse.

Un beau jour je quittai Madame & ses gredins.

Enfin, je fers ici.

DAMIS.

Tant mieux. Pour mes desseins

Je t'y trouve à propos. J'espère que Finette
N'aura pas oublié que je suis libéral.

F I N E T T E.

Ma mémoire, Monsieur, n'est pas toujours bien nette ;
C'est là , je l'avouerais , mon défaut capital.

D A M I S , *lui présentant une bague.*

Voici , pour t'en guérir , une sure recette.

F I N E T T E , *avec une révérence.*

On ne refuse point le remède à son mal.

Çà , pour bien m'acquitter , parlez : que faut-il faire ?

D A M I S.

Me mettre au fait d'Erasme & de son caractère :

Je ne suis instruit qu'à demi.

F I N E T T E.

Lisimon cependant est son meilleur ami :

C'est votre oncle.

D A M I S.

S'il faut qu'Erasme lui ressemble ;

C'est un Philosophe parfait.

Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble ,

J'étois absent.

F I N E T T E.

Votre oncle est un sage en effet ;

(S'il est pourtant permis à quelque homme de l'être.)

Erasme l'est bien moins qu'il ne le veut paroître.

Lisimon a sur lui le plus fort ascendant ,

Et l'a déjà sauvé de plus d'une méprise.

Il condamne sur-tout , & sans ménagement ,

La singularité dont son ame est éprise.

D A M I S.

Apprends-moi donc...

F I N E T T E.

Voyez d'abord le beau côté :

Dd ij

Erafte a le cœur noble & plein d'humanité.

Nous l'aimons tous tant que nous sommes :

Car , malgré l'inégalité ,

Ses valets font pour lui des hommes.

Une chose fur-tout l'honore infiniment.

D A M I S.

Eh ! quelle est cette chose ?

F I N E T T E.

Un trait rare.

D A M I S.

Comment ?

F I N E T T E.

Sophie... (*Elle s'arrête en regardant Damis.*)

D A M I S , *vivement.*

Eh bien ! acheve donc. Sophie...

F I N E T T E.

Oh ! oh ! quel feu ! Je gagerois ma vie...

D A M I S.

Ne gage point , & finis promptement.

Tu disois donc que Sophie...

F I N E T T E.

Un moment.

Je disois que Sophie eut pour pere Pirante ;

Que par le sang & l'amitié

Il fut avec Erafte étroitement lié ;

Que d'une fortune brillante

Dépouillé par un coup du sort ;

La douleur lui donna la mort.

Sophie étoit lors en bas âge ;

Et fon pere , pour héritage ,

N'avoit à lui laisser qu'un fonds très décrié ;

L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié ?

Pirante osa compter sur elle ;

Et par un testament d'espece fort nouvelle
 Il fit l'honneur à ce parent ,
 Non de recommander à ses soins son enfant ,
 Mais de le subroger en sa place de pere :
 En un mot , comme un don , imposant ce devoir ,
 De sa fille à nourrir , élever & pourvoir ,
 Il fit Erasste légataire.

D A M I S.

Qu'un tel acte est noble & touchant !
 Il n'est qu'un cœur véritablement grand
 Qui soit capable de le faire.

F I N E T T E.

Erasste en étoit digne. A peine encor majeur ,
 Il accepta son legs comme un très grand honneur ,
 Sans pourtant y mettre de faste.

Un couvent fut l'asyle où des soins assidus
 Ont formé Sophie aux vertus.

Elle comptoit seize ans , quand une sœur d'Erasste...

Ces deux couplets semblent vouloir tenir ce
 que promet le *titre d'Orpheline léguée* ; mais ce
 sont les seuls. Continuons.

D A M I S.

Quelle est cette sœur ?

F I N E T T E.

Entre nous ;

C'est un composé rare , & qui par fois allie
 Un bon sens étonnant à beaucoup de folie.
 Veuve , graces au Ciel , de son troisieme époux ;

Elle vint demeurer au logis de son frere :

Notre orpheline alors quitta son monastere.

Un an depuis s'est écoulé ;

En sorte que , tout calculé ,

La pauvre enfant se trouve âgée
De dix-sept ans, & partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour, & l'embellissant.

Vous l'aimez, Monsieur, tout est dit...
Comme sa propre fille Erasfe la chérit ;
Et c'est à cet égard un homme incomparable.

D A M I S.

Je le trouve très respectable.

F I N E T T E.

Voyez à présent les revers :
Il s'est fait singulier, pour être Philosophe,
C'est la source de cent travers,
Qui de tout le public lui valent l'apostrophe
Du plus grand fou de l'univers.
Placé dans la Magistrature,
Où l'on vante, à bon droit, son savoir, sa droiture,
Il faut bien qu'à la ville il en porte l'habit ;
Mais, dans cette campagne où d'ordinaire il vit,
On s'habille, on se coiffe & l'on toste à l'Angloise.
(J'estropiai long-temps ce mot encor nouveau,)
A son œil prévenu, sans un petit chapeau,
Il n'est point de femme qui plaise.

D A M I S.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien :
Mais je crois qu'à Sophie...

F I N E T T E.

Oh ! sans doute... Il n'est rien
Qui d'Erasfe obtienne l'estime,
Si, venu d'Angleterre, il n'en porte le sceau,

Chez ce peuple tout est sublime ;
Et chez nous il n'est rien d'utile ni de beau.

D A M I S.

Que cette nation libre , noble , éclairée ,
Par Erasme soit admirée ,
Est-ce donc un cas si nouveau ?
Elle est respectable.

F I N E T T E.

Sans doute :

Mais exclusivement la vouloir estimer !
Tout admirer chez elle , & chez nous tout blâmer !
Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte ! . . .

D A M I S.

Il a grand tort , à mon avis.
Tout peuple a ses défauts , & tout peuple a son prix.
Mais à des préjugés s'il faut que l'on se livre ,
Par préférence , un citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son Prince & son pays.

F I N E T T E.

Fort bien ! Mais c'est là sa manie.
Il prétend même que Sophie
Apprenne incessamment l'Anglois.

D A M I S.

Tu vois son maître.

F I N E T T E.

-Vous ?

D A M I S.

Te voilà bien surprise !

F I N E T T E.

Aux belles , je le fais ; vous parlez bon françois :
Mais savez-vous l'anglois ?

D A M I S.

Sottise !

Dd iv

Enseigner ce qu'on ne fait pas,
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde ?
Que de gens à Paris, bien vêtus, gros & gras,
Dont, sur ce beau secret, la cuisine se fonde !

Des Anglois Erasme fait cas :

Mais, pour lui, m'a-t-on dit, leur langue est de l'arabe.

Il n'en fait pas une syllabe.

Moi, j'en puis écorcher quelques mots au besoin.

O di dou, Mifs ? Kifs-mi.

F I N E T T E.

Ce mot a de quoi plaire.

D A M I S, *voulant l'embrasser.*

Il faut te l'expliquer.

F I N E T T E.

Epargnez-vous ce soin.

D A M I S.

Je suis muni d'une grammaire.

Londres fut un temps mon séjour ;

Et puis j'aurai pour moi la fortune & l'amour,

F I N E T T E.

L'amour ! Vraiment, Erasme en condamne l'usage.

Avec ce regard tendre & ce joli visage,

(Jugez combien cet homme est fou !)

De sa jeune pupille il prétend faire un sage,

Qui, renonçant au mariage,

Dans sa retraite de hibou,

Perde, à philosopher, le plus beau de son âge,

Et prend, au lieu d'amour, de l'ennui tout son souf.

D A M I S.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable.

F I N E T T E.

Mais Sophie à vos vœux est-elle favorable ?

D A M I S.

Mon amour n'a point éclaté :
Mes regards seuls ont pu lui déclarer ma flamme.
Je croirois cependant avoir touché son ame ,
Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

F I N E T T E.

De son cœur ils font la peinture.
La naïve Sophie , en sa simplicité ,
Est une glace encore pure ,
Qui réfléchit la nature
Dans toute sa vérité.

D A M I S.

Mais j'ai pu me tromper moi-même.
Sophie ignore encore à quel excès je l'aime ;
Et cet amour fait tout mon prix.

F I N E T T E.

Si modeste à vingt ans ! tandis qu'en cheveux gris ,
Il est tant de fats honoraires !
Vous êtes un phénix ; & l'on ne voit plus gueres...
Mais Erasfe s'avance .. Adieu.
Il est très important de prévenir Sophie :
Je m'en charge.

D A M I S.

A tes soins mon amour se confie.

Tout , dans cette exposition , ne promet-il pas la peinture d'un homme qui ne se contente pas d'admirer ce que les Anglois ont d'estimable , mais qui chérit jusqu'à leurs défauts , & qui a la manie de les estimer en tout. Il y a , à la vérité , comme nous l'avons remarqué , un couplet où il est question de *Sophie* léguée à *Erasfe* ; mais ce n'est qu'en passant. Continuons.

SCÈNE I I.

Erasfe marque, dans cette scène, à *Damis* qu'il croit un maître Anglois, son enthousiasme pour l'Angleterre & pour tout ce qui lui appartient. Il dit avec vivacité : *Ah ! si dans ce pays j'avois un coin de terre !* Il cite avec vénération *Locke*. Pas un mot qui ait rapport au legs de l'Orpheline.

SCÈNE I I I.

Erasfe présente à *Sophie* le prétendu maître. Il exhorte *Bélise* à apprendre l'anglois ; il vante la coutume où il est de prendre tous les matins du thé à l'angloise, & il n'est pas question du legs.

SCÈNE I V.

L'Olive porte une lettre de *Milord Cobham*, écrite en anglois. Comme *Erasfe* n'entend pas cette langue, il la donne à lire au prétendu maître, qui l'entend aussi peu qu'*Erasfe*, & qui, par conséquent, est très embarrassé. Après bien des quiproquo très plaisants, il imagine de lire que celui qui écrit va marier son fils. *Erasfe*, satisfait, jure de par *Newton* qu'il voyagera en Angleterre, & qu'il verra Londres, la patrie de tous les Précepteurs du monde. Pas la plus petite mention du legs.

SCÈNE V.

L'Olive revient pour annoncer l'arrivée d'un cheval anglois. Voilà *Erasfe* enchanté ; il ne se possède pas de joie ; il vole pour voir ce précieux cheval, & voudroit emmener tout le monde avec lui.

A C T E II.

Sophie & Damis font une scène amoureuse ;
Erasle surprend *Damis* aux genoux de sa pupille :
grand trouble des amants ! la manie du tuteur
les aide à fortir d'embarras. On fera charmé de
voir la scène.

S C E N E VII.

SOPHIE, DAMIS, ERASTE *au fond du théâtre*,
FINETTE.

FINETTE, à *Damis*.

Prenez garde : on vient de ce côté.

Erasle... Il pourroit vous entendre.

DAMIS, *bas*.

(*Haut*, à *Sophie*.)

Laisse-moi faire. Eh bien ! jugez, par cet essai,
Si nos Auteurs n'ont pas cette expression tendre...

(*A Erasle*, qui s'avance.)

Je lui disois, Monsieur, un beau morceau d'Othouai.

Mademoiselle s'imagine

Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ERASTE.

Oh !

SOPHIE.

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai ?

Je crains,

DAMIS.

C'est la nature même.

Mon Auteur est sans art, & ne fait que sentir.

ERASTE.

Avant tout autre, il en est un que j'aime ;

C'est *Shakespear*.

DAMIS.

Nous prononçons *Chespir*,

E R A S T E.

Chespir, soit. Mais en tout j'admire sa maniere.
J'aime des fossoyeurs, qui, dans un cimetièrè,
Moralisent gaiement sur des têtes de morts.

Nous n'avons rien chez nous de si philosophique :
Nos esprits pour cela ne sont pas assez forts...

Othouai, dit-on, est pathétique.

Je voudrois bien entendre ce morceau
Que tout-à-l'heure...

D A M I S.

Oui... Mais...

E R A S T E.

Quoi donc ?

D A M I S.

Seroit-il beau

Qu'un sage, en matière pareille ?...

C'est de l'amour... L'amour offense votre oreille.

E R A S T E.

C'est de l'amour anglois... Je saurai me prêter.

Voyons.

D A M I S.

Il faut vous contenter.

E R A S T E.

A quoi rêvez-vous donc ?

D A M I S.

Je cherche à vous bien rendre

Ce que l'Auteur fait dire à l'amant le plus tendre.

- » Abjurez une triste erreur :
- » Le Ciel à l'humaine nature
- » Donna la beauté pour parure,
- » Et l'amour pour consolateur.
- » Dans le calice de la vie,
- » C'est une goutte d'ambroisie

- » Qu'y versa la bonté des Dieux.
» On vous a peint l'amour de rayons odieux.
» Voyez-le tel qu'il est : il s'est peint dans mes yeux :
» Ils vous disent : Je vous adore :
» Mon cœur vous le dit encor mieux... »

E R A S T E.

Savez-vous bien, Monsieur *Blacmore*,
Que vous seriez comédien parfait ?
Ma foi, si je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un amant véritable.

D A M I S.

Et le morceau ?

E R A S T E.

Charmant, grace à nos traducteurs,
Je connois un peu vos Auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable.
Avons-nous un poète à Pope comparable ?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,
Je verrois tout aller au diable,
Que je croirois qu'il n'en est rien.
Tout en sortant de sa lecture,
J'eus la goutte ; mon corps étoit à la torture...

F I N E T T E.

Eh ! mais, Monsieur, je m'en souviens :
Vous pouffiez de grand cris.

E R A S T E.

Je criois... Tout est bien.

F I N E T T E.

Par ma foi, vous faisiez une laide figure.

E R A S T E, à *Sophie*.

Sentez-vous bien votre bonheur ?
Incessamment vous pourrez lire
En original cet Auteur,

Oh ! çà , Monsieur , daignez me dire :
Lui trouvez-vous des dispositions ?
Sera-t-elle bientôt habile ?

D A M I S .

Il le faut espérer , pourvu qu'à mes leçons
Mademoiselle soit docile.

E R A S T E .

Comprenez là-dessus , j'en réponds...
Comment ! vous nous quittez , Sophie !

S O P H I E .

Oui , je vais au jardin.

F I N E T T E .

Nous avons à rêver :
Ce qu'enseigne Monsieur , il faut qu'on l'étudie.

E R A S T E .

Fait bien ! dans votre esprit tâchez de le graver.
Mon cher *Blacmore* , allez , faites-leur compagnie :
Tout en se promenant elle prendra leçon.
(*A Sophie.*)

Ne le voulez-vous pas ?

F I N E T T E .

Oui , Monsieur a raison :
Ce qu'on apprend ainsi , s'apprend toujours sans peine !

E R A S T E , à *Damis* .

Si cependant cela vous gêne...
Vous pourriez aimer mieux causer avec moi.

D A M I S .

Non !

Franchement , je préfère à tout mes écolières.

Eraste est enchanté des leçons du jeune maître ; il est bien certain que *Sophie* profitera entre ses mains : il proteste qu'il seroit impossible de trouver dans un jeune François toutes les

connoissances que le faux Anglois réunit. Il parle de son amour pour sa pupille, & ne fait trop s'il doit l'épouser, parceque *Newton* ne s'est pas marié.

Bélise, sœur d'*Erasste*, paroît la larme à l'œil & le désespoir dans le cœur; un homme qui venoit l'épouser est arrêté en route par une maladie très dangereuse. *Erasste*, toujours plein de cette philosophie qui aide à caractériser sa manie, dit qu'il ne faut s'affliger de rien. Dans le temps qu'il prêche cette belle morale, on vient lui annoncer que son cheval anglois s'est noyé; il en est furieux, & veut étrangler le valet qui, par son imprudence, l'a privé d'un coureur dont la race jadis, à *New-Market*, gagna plus d'un pari.

A C T E I I I.

Erasste veut vendre sa charge pour se livrer à la philosophie. *Lisimon* son ami, homme sensé, l'en dissuade, & l'exhorte à se marier. *Erasste* avoue qu'il a projeté d'épouser sa pupille; *Lisimon* approuve ce mariage, quoiqu'il fût venu dans le dessein de lui demander *Sophie* pour son neveu. *Erasste* dit à son ami qu'il a reçu une lettre de Milord *Cobham*, qui lui apprend le mariage de son fils. *Lisimon* surpris lui dit qu'il a reçu une lettre du même, qui lui marque la mort de ce fils. Comme il fait l'anglois, il prend la lettre des mains d'*Erasste*, & lit.

» Mon cher ami, c'est le plus malheureux des
» peres qui vous écrit; j'ai perdu mon fils en deux
» jours. Sa mort, &c. « *Erasste* voit qu'il est la dupe
du prétendu maître; il le fait appeller. *Damis*
paroît & reconnoît son oncle *Lisimon*: il avoue son
amour. Le tuteur voit que *Damis* est aimé, & lui
donne sa pupille.

Le public, qui, avant la réflexion, juge toujours d'après ce qu'on lui promet, & non d'après ce qu'on auroit dû lui promettre, n'écouta pas sans murmurer, à la première représentation, des scènes, une action, un dialogue où il ne trouvoit rien de ce qu'il avoit espéré. J'ose parier que si le *titre* lui eût promis un *Anglomane*, il auroit été aussi satisfait qu'il étoit mécontent : il me l'a prouvé lui-même. Voici comment.

Le premier jour on condamne la pièce ; on raisonne ensuite sur le drame ; on est surpris que certaines scènes, certaines situations aient déplu ; on en cherche la cause, on la trouve ; on revient à cette même pièce dans l'idée qu'elle doit être intitulée *l'Anglomane* : on écarte le premier *titre* pour ne se souvenir que du second ; la pièce, malgré les premiers coups, qui sont toujours mortels, se relève, & a plusieurs représentations. Ai-je tort de dire que le public a prouvé ce que j'ai avancé, & que le sort d'une pièce dépend souvent du *titre* ?

CHAPITRE XXXVIII.

De l'exposition des Caractères.

DANS le premier volume de cet ouvrage, nous avons déjà consacré un Chapitre aux diverses *expositions* nécessaires dans une pièce : *exposition* du lieu de la scène, *exposition* des événements arrivés avant l'action, &c. &c. Si nous avons suffisamment fait voir l'utilité de ces différentes *expositions*, on concevra facilement combien.

combien il est nécessaire qu'un caractère sur lequel roulera toute la machine, soit annoncé précisément pour ce qu'il doit être, & avec toutes les précautions nécessaires.

Si le héros ouvre seul la scène, il faut qu'il expose lui-même son caractère; ce qui n'est pas facile, parcequ'un homme, ne connoissant point ordinairement ses défauts, ses ridicules, ses vices, ou les voyant d'un œil indulgent, risque de ne pas se peindre avec toute la fidélité nécessaire en pareil cas, ou, ce qui est encore pis, de ne toucher presque point à son portrait qui est essentiel, & de faire celui de tout ce qui l'entoure, & qui nous intéresse moins. *Destouches* va nous fournir un exemple qu'il faut bien se garder de suivre.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

O U

LE MARI HONTEUX DE L'ÊTRE.

ACTE I. SCÈNE I.

(Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis d'une table sur laquelle il y a une écritoire & des plumes, des livres, des instruments de mathématique, & une sphere.)

A R I S T E, seul, en robe de chambre.

Oui, tout m'attache ici : j'y goûte avec plaisir

Les charmes peu connus d'un innocent loisir :

J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie.

La folle ambition n'y trouble point ma vie.

Content d'une fortune égale à mes souhaits,

J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.

Je suis seul en ce lieu sans être solitaire,

Et toujours occupé sans avoir rien à faire.

Tome II.

E e

D'un travail sérieux veux-je me délasser,
 Les Muses aussi-tôt viennent me caresser.
 Je ne contracte point, grace à leur badinage,
 D'un savant orgueilleux l'air farouche & sauvage.
 J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
 Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en roi.
 Mais j'en n'use qu'ici de mon pouvoir suprême ;
 Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.
 Dans l'autre appartement toujours contrarié,
 Ici, je suis garçon ; là, je suis marié.
 Marié ! C'est en vain que l'on se fortifie,
 Par le grave secours de la Philosophie,
 Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver ;
 Au sein de la sagesse il fait nous captiver :
 J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
 Mais ma femme, après tout, est sage, vertueuse :
 Plus amant que mari je possède son cœur :
 Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
 Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame ?
 Ma femme est toute aimable. Oui, mais elle est ma
 femme :
 En elle j'apperçois des défauts chaque jour,
 Qu'elle avoit avec art cachés à mon amour.
 Sexe aimable & trompeur, c'est avec cette adresse
 Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse !
 Insensé que j'étois ! ai-je dû présumer
 Que le Ciel pour moi seul eût pris soin de former,
 Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
 Je l'ai cru cependant, & j'ai fait la folie.
 C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats,
 De prendre patience, & d'enrager tout bas.

Que nous apprend *Ariste* dans cette longue
 tirade ? Qu'il a un cabinet & des livres, qu'il

cultive les Muses. Que nous importe, puisque son cabinet, ses livres, & les Muses, ne seront pour rien dans la piece? Il nous parle de son mariage, mais d'une façon à nous persuader que les défauts de sa femme l'ont dégoûté de son hymen, tandis que, dans le courant de l'ouvrage, *Mélite* ne montre pas l'ombre d'une imperfection. Elle desire, à la vérité, d'être publiquement reconnue pour l'épouse d'*Ariste*, afin de ne pas compromettre sa réputation, & d'être délivrée des soupirants qui la recherchent; mais elle ne commet pas la moindre indiscretion sur le secret que son mari a la folie de vouloir garder. Enfin le *Philosophe*, non content de nous peindre ce qui est inutile, de nous faire un faux portrait de ce qui l'entoure, ne nous dit rien de positif sur son caractère. Il nous satisfera, dit-on, dans la seconde scene. C'est bien tard! N'importe, voyons.

S C E N E I I.

A R I S T E , D A M O N.

A R I S T E se met à lire, le coude appuyé sur la table, ensuite il dit par réflexion :

Me voilà justement : c'est la vive peinture
D'un sage désarmé, dompté par la nature.

N'ai-je point eu raison de dire qu'on se flatte toujours lorsqu'on se peint soi-même? Un Sage que la nature a désarmé aussi honnêtement, n'a pas la sottise d'en rougir, & d'en être honteux. En vain notre prétendu *Philosophe* feint, durant toute la piece, de vouloir cacher son mariage par rapport à son pere, à son oncle; il nous trompe & se trompe lui-même : c'est une mauvaise honte qui le guide. Comparons l'*exposition* qu'il fait de

son caractère avec celle que le *Malade imaginaire* fait du sien.

ACTE I. SCÈNE I.

ARGAN *assis, ayant une table devant lui, comptant avec des jettons les parties de son Apothicaire.*

Trois & deux font cinq & cinq font dix & dix font vingt.

» Plus, du vingt-quatrième, un petit clystère insinua-
» tif, préparatif & émollient, pour amollir, humecter
» & rafraîchir les entrailles de Monsieur «.

Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant mon apothicaire ; c'est que ses parties sont toujours fort civiles. *Les entrailles de Monsieur, trente sous.* Oui ; mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, & ne pas écorcher les malades. Trente sous un lavement ! je suis votre serviteur. Je vous l'ai déjà dit, vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sous, & vingt sous en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sous ; les voilà, dix sous.

» Plus, dudit jour, un bon clystère détersif, composé
» avec catholicum double, rhubarbe, miel rosat & autres,
» suivant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer
» le bas-ventre de Monsieur, trente sous «.

Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit dormir. Dix, quinze, seize, & dix-sept sous six deniers.

» Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine pur-
» gative & corroborative, composée de casse récente,
» avec séné levantin, & autres, suivant l'ordonnance de
» Monsieur Purgon, pour expulser & évacuer la bile de
» Monsieur, quatre livres «.

Ah ! Monsieur Fleurant ; c'est se moquer ; il faut vivre

avec les malades : mais Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre livres.

Ah ! Monsieur Fleurant , tout doux s'il vous plaît : si vous en usez comme cela , on ne voudra plus être malade.

On ne voudra plus être malade ! voilà des mots très heureux & qui valent , à mon sentiment , la tirade du Philosophe marié.

Si bien donc que ce mois j'ai pris une , deux , trois , quatre , cinq , six , sept , huit médecines & douze lavements ; & l'autre mois il y avoit douze médecines & vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon , afin qu'il mette ordre à cela.

Je ne rappellerai ni les beautés , ni les défauts des deux scènes ; si l'on retranche la première , il n'y paroîtra pas aux représentations de la pièce. En feroit-on autant de celle-ci sans gâter l'ouvrage ? Toutes les *expositions* dans lesquelles le héros fait son portrait de dessein prémédité , sont mauvaises : il faut qu'il se peigne sans le vouloir.

Une *exposition* est beaucoup plus facile lorsque le premier personnage n'ouvre pas la scène tout seul. Si l'amour-propre , commun à tous les hommes , l'engage à se flatter , l'autre interlocuteur le redresse , & nous le peint au naturel. Ce que nous avons vu de la première scène du *Misanthrope* , en parlant des contrastes , peut nous servir ici de modèle ; *Alceste* y veut ériger sa misanthropie en vertu , & *Philinte* lui prouve qu'il se rend ridicule en la poussant à l'excès.

Lorsque le héros ne paroît pas le premier ;

toutes les scènes qui précèdent son arrivée doivent nécessairement nous le peindre, ou du moins nous entretenir de lui; ce qui n'est pas fort aisé, sur-tout lorsque le héros ne paroît qu'au troisième acte, comme dans le *Tartufe*: aussi fait-on quelques reproches à *Moliere* sur cet article. Voyons s'ils sont fondés.

ACTE I. SCENE I. Madame *Pernelle*, après avoir apostrophé *Elmire*, *Marianne*, *Cléante*, *Damis* & *Dorine*, parle de *Tartufe* avec la plus grande vénération. *C'est un homme de bien*, dit-elle, *qu'il faut que l'on écoute*. Elle s'empporte contre *Damis* qui ose le quereller. *Damis* annonce qu'il en viendra à quelque éclat avec lui, parcequ'il ne peut souffrir qu'un cagot de critique usurpe un souverain pouvoir dans la maison. *Dorine* ajoute qu'on est scandalisé avec raison de voir un inconnu, un gueux, qui n'avoit pas de souliers lorsqu'il vint dans la maison, s'y impatroniser jusqu'au point d'y faire le maître. Elle le soupçonne d'être amoureux d'*Elmire*. Madame *Pernelle* prend feu, & le défend avec le plus grand zèle. Je pense qu'il est assez question de lui dans cette scène.

SCENE II. *Dorine* peint à *Cléante* le foible qu'*Orgon* a pour *Tartufe*.

SCENE III. Scène de dix vers dans lesquels on dit à *Cléante* qu'il est bien heureux de n'avoir pas entendu les discours que Madame *Pernelle* a tenus à la porte.

SCENE IV. *Damis* soupçonne que *Tartufe* s'oppose au mariage de *Marianne* avec *Valere*, & prie *Cléante* de parler à son pere de cet hymen.

SCENE V. *Orgon* s'informe, en arrivant de la campagne, de ce qu'on fait dans sa maison. *Do-*

rine lui annonce que *Madame* a été malade ; il l'interrompt pour lui dire : *Et Tartufe ?* *Dorine* lui répond qu'il se porte bien , & veut continuer à parler de la maladie d'*Elmire* ; mais *Orgon* l'interrompt encore à plusieurs reprises , en lui disant : *Et Tartufe ?*

SCENE VI. *Cléante* reproche au trop crédule *Orgon* la foiblesse qu'il a de préférer *Tartufe* à tout. *Orgon* fait l'éloge de *Tartufe* , de ses vertus , raconte la maniere dont il fit sa connoissance , vante les sentiments que ce dévot personnage lui inspire tous les jours , & se félicite de l'avoir retiré chez lui , parceque tout semble y prospérer depuis ce temps-là.

ACTE II. SCENE I. *Orgon* demande à *Marianne* ce qu'elle pense de *Tartufe* , & lui dit de bien prendre garde à ce qu'elle répondra.

SCENE II. *Orgon* annonce à sa fille qu'il veut lui donner *Tartufe* pour époux. *Dorine* feint de ne le pas croire assez fou pour marier *Marianne* avec un homme qui n'a rien. *Orgon* vante la naissance de *Tartufe*. *Dorine* persiste à dire de lui tout le mal possible , & à soutenir que sa jeune maîtresse n'est pas l'affaire d'un bigot.

SCENE III. *Dorine* gronde *Marianne* de ce qu'elle n'a pas refusé tout net la main de *Tartufe*. Elle se moque d'elle , lui dit que puisqu'elle veut de *Tartufe* , elle en tâtera , qu'elle sera *tartufiée*. Elle lui peint malignement les plaisirs qu'elle goûtera quand elle sera la femme d'un époux si beau , qui a l'oreille rouge & le teint fleuri ; sur-tout lorsqu'elle ira par le coche voir les parents de son époux. *Marianne* la prie de lui sauver l'horreur de cette union.

SCENE IV. *Valere* apprend que *Marianne* doit

s'unir à *Tartufe* : il vole pour s'informer si la nouvelle est vraie : *Marianne* lui répond que son pere lui a nettement déclaré ses volontés sur ce mariage. *Valere*, troublé, lui demande à quoi elle se détermine ; elle, plus troublée encore, lui demande à son tour ce qu'il lui conseille : l'amant est piqué qu'elle ne soit pas déterminée à tout sacrifier pour lui : ils se brouillent, ils se raccommodent : l'amante finit par promettre qu'elle ne fera pas à d'autre qu'à *Valere*.

ACTE III. SCENE I. *Damis* consent d'être écrasé par la foudre, & de passer pour un faquin, s'il n'arrête les complots de *Tartufe*. Il veut absolument dire deux mots à l'oreille de ce fat : *Dorine* le retient, l'exhorte à laisser agir sa belle-mere : elle vient de sa part demander un moment d'entretien à l'imposteur : elle l'a fait appeller ; il paroît.

Du moment où la toile se leve, jusqu'à l'arrivée du héros, il est question de lui dans toutes les scenes, si l'on excepte la troisième du premier acte.

E L M I R E , à *Cléante*,

Vous êtes bienheureux de n'être pas venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu,
Mais j'ai vu mon mari : comme il ne m'a point vue ;
Je veux aller là-haut attendre sa venue,

C L É A N T E,

Moi, je l'attends ici, pour moins d'amusement ;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

Ce n'est qu'une scene de liaison ; d'ailleurs il est à parier que *Madame Pernelle* n'a pas oublié *Tartufe* dans le discours qu'elle a tenu à la porte, & il eût été très facile à *Moliere* de nous le dire.

On soutient que la brouillerie & le raccommodement de *Valere* avec *Marianne* font oublier *Tartufe*. Il est vrai que les beautés de cette scene fixent l'attention du spectateur sur les amants ; mais ces mêmes beautés sont amenées par la crainte où est *Valere* de voir passer celle qu'il aime dans les bras de *Tartufe*. *Tartufe* seul a donné lieu à la scene. Il n'a été question que de lui dans le commencement de la scene, & la scene finit par le serment que *Marianne* fait de n'être point à *Tartufe*. Convenons qu'il faut avoir de l'humeur pour faire des reproches pareils à *Moliere*. Voyons si *Destouches* est aussi exact dans le *Glorieux*.

ACTE I. SCENE I.

P A S Q U I N.

Lifette ne vient point ! Je crois que la fripponne
 A voulu se moquer un peu de ma personne ,
 En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
 Pour le coup , je m'en vais. Ah ! ma foi , la voici.

Il n'est pas question du *Glorieux* dans ce bout de scene : comme elle n'est composée que de quatre vers très inutiles à la piece , elle ne mérite pas que nous y fassions grande attention.

SCENE II. *Lifette* prie *Pasquin* de lui peindre le caractère de son maître , & dévoile en échange celui de sa maîtresse. Voilà qui va bien : j'aurois seulement désiré de voir le portrait du héros avant celui d'*Isabelle*.

SCENE III. Excellente scene ! *La Fleur* , en se plaignant du *Comte de Tufiere* , qui ne daigne pas lui parler , donne un coup de pinceau bien énergique à son portrait.

SCÈNE IV. *Pasquin* acheve de peindre son maître, & c'est au mieux. Je remarquerai seulement que dans cette scène le portrait de *Philinte* est aussi caractérisé, & marque autant que celui du *Glorieux*.

P A S Q U I N.

Sa politique

Est d'être toujours grave avec un domestique :
 S'il lui disoit un mot il croiroit s'abaisser.
 Et qu'un valet lui parle , il se fera chasser.
 Enfin , pour ébaucher en deux mots sa peinture ,
 C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature :
 Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant :
 Avec ses égaux même il prend l'air important :
 Si fier de ses aïeux , si fier de sa noblesse ,
 Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce :
 Persuadé d'ailleurs de son habileté ,
 Et décidant sur tout avec autorité ;
 Se croyant en tout genre un mérite suprême ;
 Dédaignant tout le monde , & s'admirant lui-même :
 En un mot , des mortels le plus impérieux ,
 Et le plus suffisant , & le plus glorieux.

L I S E T T E.

Ah ! que nous allons rire !

P A S Q U I N.

Et de quoi donc ?

L I S E T T E.

Son faste ,

Sa fierté, ses hauteurs font un parfait contraste
 Avec les qualités de son humble rival ,
 Qui n'oseroit parler , de peur de parler mal ,
 Qui , par timidité , rougit comme une fille ,
 Et qui , quoique fort riche , & de noble famille ,

Toujours rampant , craintif , & toujours concerté ,
 Prodigue les excès de sa civilité :
 Pour les moindres valets rempli de déférences ,
 Et ne parlant jamais que par ses révérences.

P A S Q U I N.

Oui , ma foi , le contraste est tout des plus parfaits ,
 Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
 Ce doucereux rival , c'est Philinte sans doute ?
 Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

Je demande si le portrait de *Philinte* , placé à côté de celui du *Comte* , & presque aussi bien frappé , ne semble pas annoncer que le premier jouera dans la piece un rôle presque aussi conséquent que son contraste parfait : il ne paroît cependant que dans deux scènes. Je ne fais cette objection qu'en passant. Continuons.

SCENE V. *Lisimon* demande si le *Comte de Tuffere* boit sec : *Pasquin* répond que son maître est le plus fort buveur du Régiment ; d'après cet éloge , le *Financier* se décide à lui donner la préférence sur *Philinte* qui met les trois quarts d'eau dans son vin.

SCENE VI. *Lisimon* veut entretenir *Lisette* , il offre de lui donner un carrosse , des habits , des bijoux brillants , une maison somptueuse , pour avoir le droit d'aller le soir souper chez elle ; *Lisette* refuse : il la presse si vivement qu'elle est obligée d'appeller au secours. L'un & l'autre ne songent point au héros de la piece.

SCENE VII. *Valere* , fils de *Lisimon* , & amant de *Lisette* , accourt : il feint de croire son pere malade , & veut envoyer chercher le Médecin. Il n'est pas question du *Comte*.

SCENE VIII. *Lisette* & *Valere* s'entretiennent

des excès de *Lisimon*. *Valere* offre à *Lisette* de l'épouser en secret; elle veut un mariage en forme. Ils ont oublié le *Glorieux*.

SCENE IX. *Licandre* apprend à *Lisette* qu'elle est d'une illustre famille, qu'elle peut prétendre à la main de *Valere*. Il demande des nouvelles du *Comte de Tufiere*, promet de le corriger, & le rappelle par-là dans le souvenir du spectateur: il étoit temps.

ACTE II. SCENE I. *Lisette* fait des réflexions sur ce que *Licandre* lui a dit. Elle craint de n'être pas de qualité comme il le lui a certifié; elle appréhende qu'il n'ait voulu se moquer d'elle. Elle croira s'être endormie pour faire un beau songe. Voilà encore une fois le *Glorieux* oublié.

SCENE II. *Lisette*, après quelques façons, demande le secret à *Valere*, & lui avoue qu'elle est, à ce que dit *Licandre*, d'une illustre famille. *Valere* est enchanté, & l'est trop pour penser au *Glorieux*, aussi-bien que *Lisette*.

SCENE III. *Valere* s'empresse de dire à sa sœur qu'elle doit respecter *Lisette*, & ne pas la regarder comme une femme-de-chambre.

SCENE IV. *Isabelle* veut pénétrer le secret de *Lisette*, lui fait un crime de lui cacher ce qu'elle a dans le cœur, tandis qu'elle lui montre le sien à découvert. A propos de cela, on parle du *Comte de Tufiere*; mais il ne fera pas long-temps question de lui.

SCENE V. Le timide *Philinte* vient ennuyer *Isabelle*. Elle feint d'avoir la migraine, & se retire avec *Lisette*, qui a la migraine aussi.

SCENE VI. *Philinte* devine qu'il a donné la migraine à *Isabelle* par sa timidité ridicule, & voudroit avoir le babil des jeunes courtisans.

SCENE VII. Un laquais apporte une lettre pour le Comte de Tufiere.

SCENE VIII. Le laquais donne la lettre à Pasquin, qui copie son maître, & reçoit le laquais d'un air impertinent : celui-ci fort en se moquant de lui.

SCENE IX. Pasquin avoue qu'il a tort de copier son maître, il sent qu'un Glorieux est un sot animal. Le Comte arrive.

Ces trois dernieres scenes sont précieuses, en ce qu'elles nous rappellent d'une façon comique le Glorieux ; mais depuis le commencement de la piece jusqu'à l'arrivée du héros, nous avons neuf scenes longues & conséquentes pour la plupart, où l'on ne fait seulement pas mention de lui, & c'est un grand défaut. Ces scenes sont belles, me dira-t-on. D'accord : elles font grand plaisir, je le fais bien ; je fais aussi qu'elles en feroient davantage si leurs beautés tenoient du sujet & du personnage que le titre nous promet.

Il est encore nécessaire que le héros, en paroissant, se caractérise tout de suite par quelque trait frappant qui fasse dire au public : *le voilà bien tel qu'on nous l'a peint, ou tel que le titre nous l'annonce.* Les bons Auteurs y manquent rarement.

Tartufe entre sur la scene, voit Dorine, se compose tout de suite & dit à son laquais :

ACTE III. SCENE II.

Laurent, ferrez ma haine avec ma discipline,

Et priez que toujours le Ciel vous illumine.

Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers ;

Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

Je défie qu'en entendant ces vers, on ne dise

pas : *Ah ! le Tartufe ! L'Avare* ne se peint pas ainsi tout de suite en se montrant sur le théâtre. Il met à la porte *la Fleche* , il l'accuse d'être un filou : mais nous ignorons si *la Fleche* mérite réellement cette épithète ; & c'est vers le milieu de la scène seulement que l'avarice d'*Harpagon* paroît à découvert. *Le Dissipateur* de *Destouches* se présente très avantageusement.

ACTE I. SCÈNE V.

C L É O N.

Qu'on dise de ma part à mon maître-d'hôtel
 Que je ne trouve plus ma dépense assez forte ;
 Que cela déshonore un homme de ma sorte ;
 Que le ménage ici ne convient nullement.
 Parlez-lui très sérieusement.
 Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

.

 Oui , pour me faire honneur , je ne plains jamais rien ;
 Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

.

 C'est à moi de fournir , à lui de dépenser.

P A S Q U I N.

Il ne mérite pas cette mercuriale ;
 Car il prodigue tout , & sans cesse il régale.

C L É O N.

Tant mieux.

 Cela me fait plaisir. Mais je vois cependant
 Qu'on se relâche un peu.

P A S Q U I N.

C'est Monsieur l'Intendant
Qu'il faut en accuser ; il dit que les fonds baissent.

C L É O N.

Défaites-moi , mon cher , de ce malheureux-là.

P A S Q U I N.

Mais il manque d'argent.

C L É O N.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

P A S Q U I N.

L'Agent

Dont il se sert toujours pour ce petit négoce ,
Dit qu'ils perdent moitié.

C L É O N.

Qu'importe ? Mon carrosse...

Si *Cléon*, qui s'annonce si bien, se soutenoit toujours sur le même ton, la piece seroit une des meilleures que nous ayons au théâtre ; mais bientôt, & dans la même scene, il se fait prier pour prêter à sa maîtresse une somme qu'elle a perdue au jeu : je ne reconnois plus là *le Dissipateur*. J'aurois dû réserver cette dernière réflexion pour le Chapitre suivant, elle y seroit plus à sa place ; mais les limites disparoissent presque lorsqu'elles ne séparent que des choses faites naturellement pour se suivre.



 CHAPITRE XXXIX.

De l'action dans les Pièces à caractère.

SI, dans une *pièce à caractère*, il est nécessaire que depuis l'exposition jusqu'à l'arrivée du héros, tout le peigne, tout nous parle de lui; par une suite de cette règle dictée par la raison, & autorisée par l'exemple des meilleurs maîtres, il est clair qu'une *pièce à caractère* est défectueuse, si, après qu'on nous a fait le portrait du premier personnage, après qu'il a paru lui-même à nos yeux, nous ne voyons pas toute l'*action* rouler par lui, sur lui, ou pour lui; c'est-à-dire, s'il n'est pas la cause directe ou indirecte de tout ce qui se passe sur la scène; si tout ne part pas de lui, ou ne jaillit pas sur lui; si enfin la scène est un seul moment sans qu'il y soit question de lui.

Dans la *Métromanie*, ouvrage qui immortalisera son Auteur, on est enchanté lorsqu'on voit le héros emprunter jusqu'à son nom de la manie qui le domine.

ACTE I. SCÈNE VI.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille.

Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

D A M I S.

Oui, j'ai depuis huit jours imité mes confreres.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres ;
Et, parmi ces Messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant, c'est donc ?...

D A M I S.

De l'Empyrée ;

Et j'en oferois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empyrée ! oui dà ! n'ayant sur l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste ; aussi s'y promene-t-il bien.

On est enchanté encore des arrangements que
prend le Poëte pour payer ses dettes.

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

Au répéteur ?

M O N D O R,

Trente ou quarante pistoles.

D A M I S.

A la lingere, à l'hôte, au perruquier ?

M O N D O R.

Autant.

D A M I S.

Au tailleur ?

M O N D O R.

Quatre-vingts.

D A M I S.

A l'aubergiste ?

M O N D O R.

Cent.

D A M I S.

A toi ?

M O N D O R.

Monfieur...

D A M I S.

Combien ?

M O N D O R.

Monfieur...

D A M I S.

Parle.

M O N D O R.

J'abufe...

D A M I S.

De ma patience !

M O N D O R.

Oui : je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zele... a manqué... de respect :

Mais le passé rendoit l'avenir très fufpect.

D A M I S.

Cent écus , fupposons... plus ou moins ; il n'importe ;

Ça partageons les prix que dans peu je remporte.

M O N D O R.

Les prix !

D A M I S.

Oui , de l'argent , de l'or qu'en lieux divers

La France diftribue à qui fait mieux les vers.

Le Théâtre François donne aujourd'hui ma piece.

Ma foi , tu n'es pas fage. Eh ! quoi ! tu te révoltes

A la veille... que dis-je ? au moment des récoltes !

Car enfin rassemblons , puisqu'il faut avec toi
 Descendre à des détails si peu dignes de moi ,
 Rassemblons en un point de précision sûre
 L'état de ma fortune & présente & future.
 De tes gâges déjà le paiement est certain :
 Ce soir une partie , & l'autre après-demain.
 Je réussis. J'épouse une femme savante.
 Vois le bel avenir qui de là se présente !
 Vois naître tour à tour de nos feux triomphants ,
 Des pièces de théâtre & de rares enfants !
 Les aiglons généreux & dignes de leurs races ,
 A peine encore éclos , voleront sur nos traces.
 Ayons-en trois. Léguons le comique au premier ,
 Le tragique au second , le lyrique au dernier.
 Par eux seuls en tous lieux la scène est occupée.
 Qu'à l'envi cependant , donnant dans l'épopée ,
 Et mon épouse & moi nous ne lâchions par an ,
 Moi , qu'un demi-poème , elle , que son roman :
 Vers nous , de tous côtés , nous attirons la foule :
 Voilà , dans la maison , l'or & l'argent qui roule ,
 Et notre esprit qui met , grâce à notre union ,
 Le théâtre & la presse à contribution.

Comme tout cela est beau ! comme tout cela
 tient bien au caractère du héros & répond bien
 au titre de la pièce ! On est dans le même en-
 chantement lorsqu'on voit M. de l'Empyrée
 amoureux d'une beauté imaginaire qui l'a charmé
 par les vers ingénieux qu'elle met dans le *Mer-*
cur ; lorsqu'il croit les Muses attristées par-
 cequ'il a perdu ses tablettes ; lorsqu'il se déclare
 malgré lui pour l'Auteur de la pièce nouvelle ;
 sur-tout lorsqu'il seche dans l'impatience d'ap-
 prendre le succès de son ouvrage.

D A M I S , *seul.*

Je ne me connois plus aux transports qui m'agitent ;
En tous lieux , sans dessein , mes pas se précipitent.

Le noir pressentiment , le repentir , l'effroi ,
Les présages fâcheux volent autour de moi.

Je ne suis plus le même enfin depuis deux heures.

Ma piece auparavant me sembloit des meilleures ;

Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts ,

Du foible , du clinquant , de l'obscur & du faux ;

De là plus d'une image annonçant l'infamie !

La critique éveillée , une loge endormie ;

Le reste de fatigue & d'ennui harassé ,

Le souffleur étourdi , l'acteur embarrassé ,

Le théâtre distrait , le parterre en balance ,

Tantôt bruyant , tantôt dans un profond silence :

Mille autres visions , qui toutes dans mon cœur

Font naître également le trouble & la terreur.

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !

Je seche ! je me meurs ! Quel métier ! j'y renonce !

Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ,

Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?

Il n'est force , courage , ardeur qui n'y succombe.

Car enfin c'en est fait , je péris , si je tombe.

Où me cacher ? où fuir ? & par où défarmer

L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer ?

Quelle égide opposer aux traits de la satire ?

Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?

De quel front , à quel titre oserois-je m'offrir ,

Moi , misérable Auteur , qu'on viendrait de flétrir ?

(*Après quelques moments de silence & d'agitation.*)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice :

Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.

Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours ;

Abrege au moins d'un an le nombre de mes jours.

Que de force & de vérité dans ce monologue ! Le spectateur ressent le plaisir le plus vif en voyant *Francaleu*, enchanté de sa tragédie, s'accrocher au premier qu'il rencontre pour la lire ; avouer qu'il avoit cinquante ans lorsqu'il s'avisa de son talent pour la poésie ; n'en vouloir à un homme qui plaide contre lui que parcequ'il l'a empêché d'être Poète cinq à six ans plutôt ; en le voyant enfin s'avouer pour la Muse originale dont *M. de l'Empyrée* est amoureux & qu'il veut absolument épouser.

Les scènes de *Baliveau* sont aussi de la dernière beauté ; parceque toutes celles qu'il a, soit avec *Francaleu* ou *Damis*, ne sont amenées, filées & dénouées que par la *Métromanie* annoncée dans le titre. Les différentes beautés que nous venons d'indiquer ont beau être accumulées, elles ne sont certainement pas longueur : il n'en est pas de même des scènes amoureuses. Pourquoi cela ? Parceque l'amour pétulant de *Dorante* & la tendresse indolente de *Lucile* n'ont rien qui nous rappelle la *Métromanie*, & qui fournisse à ses développements. » *La Métromanie*, me dira-t-on, » fait naître les scènes amoureuses entre *Dorante* » & *Lucile*, puisque cette dernière a un tic de » famille, qu'elle aime les vers avec passion, & » que si *Dorante* lui plaît, c'est par le secours des » vers qu'il emprunte de *M. de l'Empyrée*. « D'accord : mais tant que ces scènes durent, elles n'ont point le moindre rapport avec la manie des vers. Loin de se sentir de leur source, & de la rap-

peller au spectateur, elles la font totalement oublier : *la Métromanie* leur a donné naissance ; mais l'indolence & l'indocilité de *Lucile* ; avec la pétulance de *Dorante*, les filent & les animent par l'adresse de *Lisette* qui conseille à *Francaeu* d'exclure ce même *Dorante*.

ACTE II. SCÈNE III.

L I S E T T E.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
Pour ne pas vous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

F R A N C A E U.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être sûre,
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

S C È N E I V.

D O R A N T E, L I S E T T E.

D O R A N T E, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

L I S E T T E.

Bien malgré vous, je gage.

D O R A N T E.

Non, j'écoute, j'admire, & je me tais. Courage!

L I S E T T E.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

D O R A N T E.

En effet, me voilà joliment installé.

L I S E T T E.

Installé tout des mieux ! j'en répons.

D O R A N T E.

Quelle audace !

Quoi ! tu peux sans rougir me regarder en face !

L I S E T T E.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baillerois-je les yeux ?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux !

L I S E T T E.

Eh ! c'est le coup de maître.

Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes :
 Un ascendant mutin fait naître dans nos ames,
 Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
 Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taifoit dans Lucile !

L I S E T T E.

Oh ! que non. L'indolence est toujours indocile.
 Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
 La contrariété seule peut l'émouvoir.
 Ce n'est pas même assez des défenses d'un pere,
 Si je ne la seconde en duegne sévere.

En voilà, je pense, assez pour nous faire voir que ce nouveau projet de *Lisette* va désormais animer la partie amoureuse de la piece, & qu'elle n'aura plus aucun rapport avec la *Métromanie*.

Il en est ainsi des deux charmantes scenes du quatrieme acte, lorsque *Dorante*, prenant *Lisette* pour *Lucile*, l'accable de reproches, & tombe à ses pieds pour lui demander pardon, au moment où *Lucile* elle-même arrive & n'est pas médiocrement surprise de voir son amant à genoux devant sa femme-de-chambre. Ces deux scenes, ainsi que celles dont nous venons de parler, ont pris

naissance de la manie poétique, puisque c'est pour représenter une piece de *Francaieu* que *Lisette* s'est déguisée, & que par une suite de ce déguisement elle a causé la méprise de *Dorante*; mais en voyant, ou en lisant ces deux scenes, je perds de vue les Poètes qui sont les héros de la piece, & je vois seulement le Poète qui l'a faite. Qu'on examine, aux représentations de cette comédie, si toutes les parties qui ont quelque rapport avec la manie annoncée, ne sont pas plus animées que celles qui s'en écartent : vues séparément, les dernières ont cependant autant de beautés, & peut-être davantage, preuve incontestable que dans un drame les plus petites choses doivent être liées très fortement les unes aux autres, & qu'elles tiennent de là leur plus grand mérite. On peut voir aisément; par les *pieces à caractère* de *Moliere*, la différence qu'il y a d'une comédie qui laisse perdre de vue le héros ou le sujet promis, avec celles qui, dans chaque scene, développent aux yeux du spectateur le travers, le vice ou le ridicule annoncé par le titre. Je citerai, à la fin de ce Chapitre, l'exemple que j'ai en vue : il me servira à prouver plus d'une vérité.

Si toutes les personnes qui ont devancé le héros sur la scene doivent nous entretenir de lui; si, après l'avoir vu, tout ce qui l'entoure & ce qui se fait autour de lui doit nous le rappeler; il est bien plus essentiel que le *caractère*, une fois sur le théâtre, ne dise & ne fasse que des choses propres à continuer de le peindre. *Le Glorieux* entre sur la scene, d'un air fier, la tête haute; c'est très bien : écoutons-le.

ACTE II. SCÈNE X.

(*Le Comte entre en marchant à grands pas & la tête levée : ses six laquais se rangent au fond du théâtre , d'un air respectueux : Pasquin est un peu avancé.*)

L E C O M T E.

L'impertinent !

P A S Q U I N.

Monsieur ?

L E C O M T E.

Le fat !

P A S Q U I N.

Monsieur ?

L E C O M T E.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi !
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles !

P A S Q U I N.

Il a tort.

L E C O M T E.

Hem ! A qui s'adressent ces paroles ?

P A S Q U I N.

Au petit campagnard.

L E C O M T E.

Soit ; mais d'un ton plus bas ,
S'il vous plaît : vos propos ne m'intéressent pas.

Jusques-là *le Comte de Tufiere* soutient on ne peut pas mieux , par ce ton , ce qu'on nous a dit de lui. Lisons encore quelques vers.

L E C O M T E , *lui donnant une grosse bourse.*

Tenez , serrez cela.

P. A S Q U I N.

Peste, qu'elle est dodue!

A ce charmant objet je me sens l'ame émue.

*(Il ouvre la bourse & en tire quelques pieces.)*L E C O M T E , *le surprenant.*

Que fais-tu là ?

P. A S Q U I N.

Je veux voir si cet or est de poids.

L E C O M T E , *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

Que veut dire ce petit mauvais lazzis entre le Comte & Pasquin ? Y a-t-il rien là qui sente un *Glorieux* qui ne parle pas à ses gens, & qui peigne la timidité de ses domestiques qui n'osent pas respirer devant lui ? A peine le héros paroît-il, nous le perdons de vue.

Ce n'est pas tout ; il faut que les discours & les actions du héros le peignent précisément tel qu'on l'a annoncé, ou qu'il s'est annoncé lui-même. Par exemple, je suppose qu'on affiche pour la première fois le *Glorieux*. Ce titre imposant nous frappe ; nous volons au spectacle. En route, nous nous demandons ce que c'est qu'un *Glorieux* ; nous disons : *C'est un homme qui, fier des avantages dont la nature l'a doué, ne se permet pas la moindre bassesse qui puisse les ternir.* La toile se leve, & nous voyons tantôt un *glorieux*, tantôt un *suffisant*, un *impertinent*, un *présomptueux*. Ces mots sont synonymes, me répondra-t-on. Point du tout. Il n'est pas question de décider ici si nous avons de vrais synonymes dans notre langue : mais je soutiendrai qu'un *suffisant*, un *impertinent*, un *présomptueux*, ne ressemblent pas du tout à un *glorieux*. Le dernier est fier d'un

avantage qu'il possède réellement, & qu'il met au-dessus de tout; les premiers, d'un avantage qu'ils croient posséder, & qui leur fait tout oser: l'un le soutient avec une fierté noble qui lui sied; les autres, avec une impertinence qui ajoute un ridicule à leurs prétentions.

Un véritable *glorieux* préfère une naissance illustre à tout. Il aime mieux se passer de fortune & ne pas se méfallier; ou si la misère le contraint à déroger, il n'a pas la bassesse de mentir aussi indignement que le *Comte*, & d'obliger son domestique à soutenir le mensonge.

Je vais, dans le discours,

Leur donner à penser que mon pere est toujours
 Dans cet état brillant, superbe & magnifique,
 Qui soutint si long-temps notre noblesse antique,
 Et leur persuader que par rapport au bien
 Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cede en rien.

P A S Q U I N.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
 Car un vieux serviteur de Monsieur votre pere
 Autrefois m'a conté les cruels accidents
 Qui lui sont arrivés, & peut-être...

L E C O M T E.

Le temps

Les a fait oublier: d'ailleurs notre province,
 Où mon pere autrefois tenoit l'état de Prince,
 Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-~~ci~~
 De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici,
 Si ta discrétion...

P A S Q U I N.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue ;

Les effets parleront.

P A S Q U I N.

Disposez de ma langue :

Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.

Sans entrer en détail , réponds en assurance ;

Que ma fortune au moins égale ma naissance.

A Lisette sur-tout persuade-le bien :

Pour établir ce fait , c'est le plus sûr moyen ;

Car elle a du crédit sur toute la famille.

Je ne reconnois pas là un *glorieux*. Si , comme je l'ai dit , il est contraint , pour vivre , à s'unir avec la fille d'un roturier , il croira que son alliance vaut les biens que sa future doit lui apporter , & loin de dérober à tous les yeux son pere , parcequ'il a un mauvais habit , il le croira assez paré de ses titres , sur-tout pour paroître devant de petits bourgeois. Enfin il ne se permettra aucune des impertinences que le *Comte* dit à son rival , à sa future , à son beau-pere , à tout le monde.

Offrons présentement pour modele une pièce dans laquelle toutes les scènes nous rappellent le héros , & dans laquelle en même temps le héros ne sorte jamais du caractère annoncé. Je choisis *l'Avare* de *Moliere* , & je vais prouver que j'ai fait un bon choix. Comme il n'est question dans ce Chapitre que de *l'action* de la pièce , depuis l'arrivée du premier personnage jusqu'au dénouement exclusivement , nous passons tout de suite à la troisième scène du premier acte.

Harpagon met à la porte la *Fleche*, parceque ses yeux furentent par-tout pour voir s'il y a quelque chose à voler : il lui ordonne de montrer ses deux mains, ensuite les autres; il le fouille, & le congédie en mettant sur sa conscience ce qu'il lui a pris.

SCENE IV. *Harpagon*, seul, dit que ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent, & qu'on n'est pas peu embarrassé pour trouver une cache fidelle. Il ne se fie pas aux coffres-forts, parcequ'ils sont une franche amorce à voleurs.

SCENE V. Il craint que sa fille & son fils ne se fassent signe de le voler. Il veut épouser la maîtresse de son fils, pourvu qu'il y trouve quelque bien. *Cléante* se trouve mal; il lui conseille d'aller boire un verre d'eau.

SCENE VI. *Harpagon* a fait choix pour sa fille d'un homme mûr, qui n'a pas plus de cinquante ans, & veut la forcer à l'épouser, parcequ'on vante ses grands biens.

SCENE VII. *Harpagon* prend pour juge, entre *Elise* & lui, *Valere*; qui est précisément en secret l'amant de sa fille. *Valere* lui dit qu'il a raison, parcequ'il ne fauroit avoir tort; mais qu'on ne doit point précipiter les choses, qu'il ne faut point forcer les inclinations des jeunes personnes, &c. L'unique réponse de l'*Avare* est que le Seigneur *Anselme* prend *Elise* sans dot. Il entend un chien, craint qu'on n'en veuille à son argent, & sort vite.

SCENE VIII. *Elise* dit à *Valere* qu'il ne la défend pas avec assez de vivacité : son amant lui prouve que c'est pour ne pas heurter de front le

sentiment de son pere, qui ne consulte que son avarice seule dans l'établissement projeté. Il espere le ramener peu-à-peu, en feignant d'être de son avis.

SCENE IX. *Valere* voit *Harpagon* qui revient, & s'écrie :

Oui; il faut qu'une fille obéisse à son pere; il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; & lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

Harpagon, enchanté de ce qu'il vient d'entendre, ordonne à sa fille de faire tout ce que *Valere* lui dira.

SCENE X. *Valere* persuade à *Harpagon* qu'il va suivre *Elise* pour lui continuer sa leçon : *Harpagon* l'en prie, & *Valere*, adressant la parole à *Elise*, qui est déjà loin, & en s'en allant du côté par où elle est sortie, lui dit :

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre graces au Ciel de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il fait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit pas regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; & *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

Harpagon s'écrie : *Ah! le brave garçon! voilà parler comme un oracle. S'est-il démenti un moment? & l'avons-nous perdu nous-mêmes un seul instant de vue?*

ACTE II. SCENE I. *Cléante* demande à *la Fleche*.

S'il a trouvé l'argent qu'il est forcé d'emprunter par l'avarice de son pere. *La Fleche* lui fait part des conditions des usuriers, lui lit la liste des meubles qu'il sera obligé de prendre pour parfaire la somme qu'il emprunte, & le plaint de passer par les mains des Juifs, des Arabes.

SCENE II. Maître *Simon*, courtier d'usure, vient parler à *Harpagon* d'un jeune homme qui a besoin d'argent, & qui en passera par tout ce qu'il voudra. L'*Avare* est déterminé à lui prêter à gros intérêt, pourvu qu'il n'y ait rien à *péricliter*.

SCENE III. Le pere & le fils se reconnoissent pour l'emprunteur & le prêteur; ils s'accablent de reproches.

SCENE IV. *Frosine* vient parler à l'*Avare* de ses amours; il la quitte pour aller faire un tour à l'endroit où il a caché son argent.

SCENE V. *Frosine*, chargée des négociations amoureuses d'*Harpagon*, espere en être récompensée. *La Fleche* lui déclare qu'elle y compte en vain, & lui fait le portrait de l'*Avare* & de ses lésines.

SCENE VI. *Frosine* a beau flatter *Harpagon*, en vantant sa fraîcheur, ses manieres, en lui peignant les charmes de sa maîtresse, l'amour qu'elle a pour lui, les avantages qu'il en retirera en l'épousant: tout cela est inutile; elle ne peut en obtenir le moindre petit secours. Il prend un air sévere toutes les fois qu'elle lui en fait la proposition, & la quitte en feignant d'aller joindre quelqu'un qui l'appelle.

ACTE III. SCENE I. *Harpagon*, obligé de donner à souper à sa maîtresse, recommande à *Dame Claude* de ne pas froter les meubles trop fort,

crainte de les user, & lui promet de rabattre sur ses gages toutes les bouteilles qui se casseront.

SCENE II. Il établit *Brindavoine* & *la Merluche* dans la charge de donner à boire, les avertit de n'en porter que lorsqu'on en aura demandé plusieurs fois, & de servir beaucoup d'eau. Il leur apprend le secret de cacher les taches & les trous qu'ils ont à leurs habits.

SCENE III. Il dit à sa fille d'avoir l'œil sur ce qu'on desservira, & de prendre garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât.

SCENE IV. Il a, dit-il, la bonté de pardonner à son fils l'emprunt qu'il vouloit faire. Il l'exhorte à regarder de bon œil sa belle-mère.

SCENE V. *Harpagon* appelle *Maître Jacques*, qui est son cuisinier & son cocher, lui ordonne de préparer son carrosse & un repas. *Maître Jacques* ne veut pas atteler les chevaux, crainte qu'ils ne meurent en chemin, tant ils sont exténués. *Harpagon* ordonne encore à *Maître Jacques* de préparer à souper, & de faire grand'chère avec peu d'argent. Il s'écrie qu'il est ruiné au second plat que son cuisinier nomme. *Valere* veut flatter l'*Avare*, & rappelle la sentence d'un ancien: *il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger*. *Maître Jacques* rapporte à son maître ce qu'on dit de lui & de son avarice dans le quartier. *Harpagon* lui donne des coups de bâton.

SCENE VI. *Valere* rit des coups de bâton qu'a reçu *Maître Jacques*: celui-ci se pique. *Valere* le bat encore: *Maître Jacques* jure de se venger. Il se console aisément des coups que lui a donné son maître; mais ceux de l'Intendant le piquent au vif.

SCENE VII.

SCENE VII. *Frosine* demande à *Maître Jacques* si *Harpagon* est au logis. *Eh! vraiment oui*, dit-il en se frottant les reins, *il y est; je ne le fais que trop.*

SCENE VIII. *Marianne* peint à *Frosine* la peine qu'elle a d'abandonner un jeune homme charmant, dont elle est éprise, pour *Harpagon*.

SCENE IX. *Harpagon* paroît. *Marianne* ne répond rien à ses compliments. *Frosine* dit que c'est par pudeur.

SCENE X. *Elise* vient saluer *Marianne*: *Harpagon* la lui présente. *Marianne* dit tout bas à *Frosine* qu'*Harpagon* est bien déplaisant, qu'il est un animal. Il demande ce qu'a dit la belle; on lui persuade qu'elle s'est récriée sur ses agréments: il la remercie de l'honneur qu'elle lui fait, & des bons sentiments qu'elle a pour lui.

SCENE XI. *Cléante* paroît, & *Marianne* le reconnoît pour l'amant qu'elle aime. *Harpagon* demande excuse à *Marianne* de n'avoir pas songé à lui donner une petite collation. *Cléante* s'écrie qu'il y a pourvu, & qu'il a fait apporter de sa part des bassins d'oranges de la Chine, des citrons doux, des confitures. L'*Avare* enrage.

SCENE XII. *Cléante* fait admirer à *Marianne* le diamant que son pere porte au doigt, & l'oblige à le garder, malgré le désespoir d'*Harpagon*.

SCENE XIII. On vient dire au héros qu'un étranger veut lui parler; il répond qu'il n'a pas le temps de l'écouter. On ajoute que cet homme lui apporte de l'argent; il y court si vîte qu'il tombe.

SCENE XIV. Il accuse son laquais d'avoir reçu de l'argent de ses débiteurs pour lui faire rompre le cou.

SCENE XV. Il recommande à *Valere* de faire
Tome II. Gg

ver les restes de la collation pour les renvoyer au marchand, & sort en se plaignant de son fils, qui a, dit-il, envie de le ruiner.

ACTE IV. SCENE. I. *Cléante, Marianne, Elise & Frosine* s'assemblent pour chercher les moyens de faire renoncer *Harpagon* à ses prétentions sur la main de *Marianne*, & pour la conserver à *Cléante*.

SCENE II. *L'Avare* voit son fils de loin qui baise la main de *Marianne*; il dit à la dernière que le carrosse est prêt, qu'elle peut partir pour la foire, & retient *Cléante* qui veut l'accompagner.

SCENE III. *Harpagon* demande à son fils comment il trouve *Marianne*. *Cléante* répond froidement qu'il n'en est pas émerveillé. Tant pis, continue *Harpagon*! sans l'aversion que tu as pour elle, je te l'aurois donnée. *Cléante* lui dit qu'il l'époufera par complaisance. Il avoue ensuite l'amour qu'il a pour cette belle: son pere lui ordonne alors de ne plus songer à elle, & de la lui céder. Le fils jure de ne pas obéir: *Harpagon* demande un bâton.

SCENE IV. *Maître Jacques* feint de vouloir raccommo-der le pere & le fils. Il leur fait des mensonges à chacun en particulier; & lorsqu'ils pensent être d'accord, ils s'apperçoivent qu'ils sont toujours rivaux. *Harpagon* sort, en donnant sa malédiction à *Cléante*.

SCENE V. *La Fleche* a volé le trésor de *L'Avare*: il traverse le théâtre avec sa proie, avertit son maître de sa bonne fortune, & tous deux prennent la fuite entendant les cris d'*Harpagon*.

SCENE VI. *Harpagon* court après son voleur, sans le connoître. On l'a privé de la vie en lui volant son cher trésor. Il veut faire emprisonner la ville & les fauxbourgs: il se pendra lui-même s'il ne retrouve son argent.

ACTE V. SCENE I. *Harpagon* vient avec un commissaire, & promet de demander justice de la Justice, si on ne lui fait retrouver son argent.

SCENE II. *Maître Jacques*, qu'on interroge le premier, qui veut se venger des coups que lui a donné *Valere*, dépose contre lui, & l'accuse d'avoir fait le vol.

SCENE III. *Valere* paroît. On lui dit d'avouer son action infame. Comme il a épousé en secret *Elise*, il croit que son mariage n'est plus caché, & le découvre lui-même, après le *quiproquo* le plus plaifant.

SCENE IV. *Harpagon* reproche à *Elise* son amour pour un voleur qu'il va faire pendre.

SCENE V. *Anselme* reconnoît *Valere* & *Marianne* pour ses enfants. *Harpagon* le prend à partie pour dix mille francs que *Valere* lui a, dit-il, volés.

Nous touchons au dénouement ; & , comme je l'avois dit , *Harpagon* a toujours été sur la scene , ou bien il y a toujours été question de lui. Dans tout ce qu'il a fait , dans tout ce qu'il a dit , nous lui avons toujours vu peindre l'avarice. Il n'a pas été distrait là-dessus un seul moment , même par son amour. Il a été autant avare avec sa maîtresse , & plus , qu'avec tous les autres personnages : & c'est son avarice seule qui , durant toute la piece , a vivifié l'action. Plusieurs personnes soutiennent qu'il ne faut presque point d'action dans une comédie de caractère. Il vaut mieux sans contredit n'en pas mettre , que de l'animer par le secours de personnages subalternes , comme dans le *Dissipateur* , dans le *Philosophe marié* , le *Glorieux* , &c. ou par des traits qui n'appartiennent pas du tout au caractère annoncé :

mais lorsqu'on aura l'art de faire naître toutes les scènes, tous les incidents, toutes les situations du *caractère* promis par le titre, qu'on ne craigne point de trop compliquer une *action*; ce seroit craindre de mettre trop de beautés dans un ouvrage. Souvenons-nous sur-tout que tout en faisant filer une *action* par le personnage principal, il faut lui ménager les moyens de dénouer cette même *action* avec éclat, & par un trait qui le caractérise bien.

CHAPITRE XL.

Du dénouement des Pièces à caractère.

SI le *caractère* principal doit soutenir l'*action* d'une pièce, il est indubitable qu'il doit la *dénouer*. Nous l'avons presque prouvé dans le premier volume, en faisant voir le ridicule des comédies où un intrigant, après avoir joué un rôle essentiel, après avoir fait mouvoir lui seul tous les ressorts d'une machine; laisse son ouvrage imparfait, & ne contribue point au *dénouement*. Nous avons même un peu touché aux *pièces à caractère*, en remarquant que dans le *Distrait* de *Regnard*, une distraction du héros auroit dû amener la catastrophe, & non un mensonge de son valet. Il ne nous reste donc que bien peu de chose à dire sur les *dénouements*. Remarquons seulement que si le personnage à *caractère* doit, dans le courant de l'*action*, se peindre précisément tel qu'il est annoncé, il ne doit pas se démentir en terminant cette même *action*. Dans la dernière

scène de *l'Avare*, Harpagon renonce à sa tendresse, & couronne celle de ses enfants, pour avoir sa chère cassette. Tout le monde s'écrie : *Voilà qui est bien d'un avare !* Quoique l'on applaudisse à la dernière scène de *la Métromanie*, & que M. de *l'Empyrée* fasse le dénouement, il s'en faut bien qu'en lisant la lettre qui prouve sa générosité & qui dénoue la pièce, on s'écrie : *Voilà bien le trait d'un poëte !* Voyons quelle sensation nous éprouverons.

SCÈNE DERNIÈRE.

DORANTE, se jettant aux genoux de Francaleu.

Ecoutez-moi, Monsieur, ou je meurs à vos pieds.

Après avoir percé le cœur de ce perfide,
Il est temps que je rompe un silence timide.

J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,

Vous tenez en vos mains & ma vie & ma mort.

Prononcez, & souffrez cependant que j'espère.

Un malheureux procès vous brouille avec mon père :

Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;

Le procès finiroit par son désistement.

Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,

Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,

Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,

Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,

Traître ! de couronner ta méchanceté noire,

Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,

Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colère.

J'ai véritablement écrit à votre père,

Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.
 Monsieur tient la réponse & peut lire tout haut.

FRANCALEU *lit.*

- » Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
- » Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
- » Par son médiateur il est des mieux servis,
- » Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
- » La rigueur, il est vrai, seroit très inutile ;
 » Et je déferé à votre avis.
- » Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
 » Il n'aura que trop mon aveu.
 » Celui de Monsieur Francaleu
 » Puisse-t-il s'obtenir de même !
- » Parlez, pressez, priez. Je desire à l'excès
 » Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,
 » Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
 » Entre votre hôte & moi renouvelle à jamais
 » La vieille amitié de collègue «.

Métrophile.

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
 Aimez donc bien Lucile, & soyez son époux.

DORANTE.

Ah, Monsieur ! ô mon pere !... Enfin je vous possède !

DAMIS:

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède ?

.

La lecture de cette scène confirme ce que j'ai avancé. La générosité de *Damis* ou de *M. de l'Empyrée* ne tient pas davantage à la *Métromanie* qu'à tout autre passion ; à un poëte qu'à un orateur, un peintre, &c. Les personnes qui veulent excuser *M. Piron*, comme si sa pièce n'avoit

point assez de beautés pour le consoler, disent :
» Ce n'est point là le vrai moment du *dénoue-*
» *ment*, c'est lorsque M. de l'Empyrée refuse
» *Lucile* pour la *Bretonne* ». Ce n'est certainement
pas bien voir les choses, puisque *Francaleu* prouve
à l'Empyrée qu'il ne doit pas compter sur la belle
de Quimper.

ACTE V. SCÈNE VI.

.
.

FRANCALEU.

Vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire !

FRANCALEU.

Et vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu, non !

FRANCALEU.

Parbleu, si ! Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, & vous verrez que non.

D A M I S.

Rien ! rien !

F R A N C A L E U.

Sans la chercher si loin...

D A M I S.

J'irois à Rome.

F R A N C A L E U.

Quoi faire ?

D A M I S.

L'épouser. Je l'ai promis.

F R A N C A L E U.

Quel homme !

D A M I S.

Et tout en vous quittant j'y vais tout disposer.

F R A N C A L E U.

Oh ! disposez-vous donc , Monsieur , à m'épouser ;
 A m'épouser , vous dis-je ! oui , moi ! moi ! C'est moi-
 même

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

D A M I S.

Vous ne plaisantez point ?

F R A N C A L E U.

Non ; mais , en vérité ,

J'ai bien , à vos dépens , jusqu'ici plaisanté ,
 Quand , sous le masque heureux qui vous donnoit le
 change ,

Je vous faisois chanter des vers à ma louange.

Voilà de vos arrêts , Messieurs les gens de goût !

L'ouvrage est peu de chose , & le seul nom fait tout.

Oh çà , laissons donc là ce burlesque hyménée.

Je vous remets la foi que vous m'aviez donné.

Ne songeons désormais qu'à vous dédommager

De la faute où ce jeu vient de vous engager.

.

Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je crois,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.

Il est clair que la piece n'est pas encore *dé-
nouée*. D'ailleurs, ce seroit vouloir excuser un
défaut par un autre plus grand, puisqu'un *dé-
nouement* est très défectueux quand il laisse après
lui quatre scenes à faire.

Nous avons dit, dans le Chapitre de l'*exposi-
tion des caractères*, que le héros de la piece de-
voit toujours débiter par un trait bien marqué;
nous ajouterons ici qu'il doit en faire autant en
quittant le théâtre, afin de laisser son *caractère*
gravé dans la mémoire du spectateur. Les bons
Auteurs y ont rarement manqué. Le *Métromane*
en finissant la piece, dit :

Vous, à qui cependant j'ai consacré mes jours,
Muses, tenez-moi lieu de fortune & d'amours.

H A R P A G O N, dans l'*Avare*.

Allons revoir ma chere cassette.

A L C E S T E, dans le *Misanthrope*.

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

V A L E R E, dans le *Joueur*.

Va, va, consolons-nous, Hector; & quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

L É A N D R E, dans le *Distrait*.

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu'il faut
Pour aller voir mon oncle, & partir au plutôt.

C A R L I N.

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de langage?

Vous devez cette nuit faire un autre voyage.

Vous n'y songez donc plus ? Vous êtes marié.

L É A N D R E.

Tu m'en fais souvenir ; je l'avois oublié.

Lorsque le héros est corrigé à la fin de la piece, il doit, en quittant la scene, se rappeler le *caractere* qu'il avoit ; parler du changement qui s'est fait en lui, & donner à tout cela un petit vernis de morale, comme le *Comte de Tufiere* dans le *Glorieux*.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi :

Du respect, de l'amour je veux suivre la loi.

Ils m'ont ouvert les yeux : qu'ils m'aident à me vaincre.

Il faut se faire aimer, on vient de m'en convaincre ;

Et je sens que la gloire & la présomption

N'attirent que la haine & l'indignation.

Les Auteurs seroient forcés malgré eux de s'ingénier pour faire naître l'*action* & son *dénouement* du *caractere* de leur héros, s'ils ne l'entouroient pas d'une infinité d'autres *caracteres* qui, comme nous l'avons dit plus haut, usurpent tous ses droits, & s'emparent de l'attention du public. » Il faut, me dira-t-on, des *épisodes* dans une piece pour lui donner un juste *embonpoint* ». D'accord. Mais voulez-vous donner à votre ouvrage un *embonpoint* qui ne lui soit pas contraire, mariez vos *épisodes* à votre *caractere* principal. Ceci mérite un Chapitre à part.



C H A P I T R E X L I.

Des Epifodes. Maniere de les lier aux Caractères principaux , & de placer les Caractères accessoires. Embonpoint d'une Piece.

LA plus grande partie des *pieces à caractère* sont foibles, mal remplies, & froides par conséquent, parceque les Auteurs ne savent pas leur donner l'*embonpoint* nécessaire par le moyen des *épisodes*. Les uns semblent ignorer qu'aucun *caractère*, quelque heureux qu'il soit, ne peut se passer d'un pareil secours. Les autres semblent ne le savoir que pour amener, tant bien que mal, des *épisodes*, sans prendre la peine de les coudre à leurs sujets, ou pour en choisir qui sont incompatibles avec eux.

Les Comiques ont jusqu'ici employé trois manieres pour remplir ou pour alonger leurs *pieces à caractère* par le secours des *épisodes*. Toutes peuvent être bonnes, toutes peuvent être détestables. La plus facile est celle d'amener un personnage pour faire une seule scene qui ne tient pas à l'intrigue, & qu'on pourroit retrancher sans nuire à l'action. On sent que les *épisodes* de cette espece sont les moins bons. Ils ont cependant leur prix quand ils servent à peindre le vice que l'Auteur attaque. La scene de *Toutabas*, dans le *Joueur de Regnard*, est dans ce cas. On pourroit la supprimer sans déranger la machine; mais ce seroit bien dommage,

puisqu'elle décele les indignes ressources des joueurs de profession, & qu'elle les décele aux yeux d'un pere alarmé par la malheureuse passion qui maîtrise son fils, & que cette scene augmente ses inquiétudes.

ACTE I. SCENE X.

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincere,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
Je suis, pour vous servir, Gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & maître de trictrac.
Mon nom est Toutabas, Vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, à part.

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

(Haut.)

Quoi ! vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris ?
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galere,
D'un brevet d'espalier ?

TOUTABAS, à part.

A quel homme ai-je affaire ?

(Haut.)

Comment ! je vous soutiens que, dans tous les états,
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites-maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville ?

Un jeune homme en est-il plus riche, quand il fait
 Chanter *re mi fa sol* ou danser un menuet ?
 Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
 Avec un vaudeville, ou bien une courante ?
 Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
 Dans mon art au plutôt se fasse initier ?
 Qu'il fache, quand il perd, d'une ame non commune,
 A force de savoir, rappeler la fortune ?
 Qu'il apprenne un métier qui, par de surs secrets,
 En le divertissant, l'enrichisse à jamais ?

G É R O N T E.

Vous êtes riche, à voir ?

T O U T A B A S.

Le jeu fait vivre à l'aïse
 Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise ;
 Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
 Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants ;
 Des Gascons à souper dans les brelans fideles,
 Des Chevaliers sans ordre, & tant de Demoiselles
 Qui, sans le lansquenet & son produit caché,
 De leur foible vertu feroient fort bon marché,
 Et dont, tous les hivers, la cuisine se fonde
 Sur l'impôt établi d'une infallible ronde.

G É R O N T E.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain ;
 On en voit tous les jours mille mourir de faim,
 Qui, forcés à garder une longue abstinence,
 Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

T O U T A B A S.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art.
 En suivant mes leçons on court peu de hasard :
 Je fais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
 Du sort injurieux corriger la malice :

Je fais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents & sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

T O U T A B A S.

Et, Monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

T O U T A B A S.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

G É R O N T E.

Et vous ne craignez pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

T O U T A B A S.

Monsieur, point de colere;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

G É R O N T E, *le poussant.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

T O U T A B A S.

Non, je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon.

G É R O N T E.

A moi, leçon !

T O U T A B A S.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

G É R O N T E.

Je ne fais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t'en.

T O U T A B A S.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante

Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

G É R O N T E.

Reviens.

T O U T A B A S.

Vous plairoit-il de m'avancer le mois ?

G É R O N T E , *le poussant tout-à-fait dehors.*
Sortiras-tu d'ici , vrai gibier de potence ?

L'autre maniere est de coudre à son sujet quelques personnages qui aient part à l'intrigue. Elle est plus ou moins mauvaise , selon que ces personnages , tout en faisant mouvoir les ressorts de la machine , servent plus ou moins à démasquer le héros. Dans cette même piece du *Joueur* , que je viens de citer , nous voyons une *Comtesse* & un *Marquis* très souvent en action. Ils paroissent plus souvent ; ils font rire plus que les principaux personnages : mais ils ne contribuent pas un seul instant à nous faire connoître ni le *Joueur* , ni les dangers de sa passion. Il n'en est pas de même de la piece que *Regnard* a imitée , le *Chevalier Joueur* , comédie en cinq actes , & en prose , de *Dufresny* : il y a une *Comtesse* & un *Marquis* si bien liés au caractère principal , qu'on ne peut les retrancher sans perdre en même temps tout ce qui caractérise le plus un homme possédé du démon du jeu. Le *Chevalier* , malgré sa haine pour la *Comtesse* , vieille folle , laide , & prude par-dessus le marché , s'abaisse jusqu'à feindre de l'amour pour elle , afin d'en obtenir de l'argent pour jouer. Il lui offre sa main , qu'elle refuse cruellement , en lui disant d'aller ailleurs chercher une autre dupe. De son côté le *Marquis* , joueur aussi déterminé que

le *Chevalier*, mais plus adroit, ne paroît que pour gagner à celui-ci son argent, ses bijoux, le portrait de sa maîtresse, le seul contrat qui lui reste, & cinq ou six cents louis sur sa parole. On fera bien aisé de voir avec quelle adresse il l'entraîne au jeu dans un de ces bons moments où la raison sembloit l'éclairer.

LE CHEVALIER JOUEUR.

ACTE III. SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

C'est Monsieur le Marquis. Hé! de quel pays venez-vous donc? Quoi! des mois entiers sans visiter les bas-fettes? cela n'est pas permis, à moins que l'on ne soit mort.

LE MARQUIS, *toussant & parlant de la poitrine par secousses, & s'arrêtant au bout de quelques phrases.*

Qheu... qheu... Je viens de me mettre au lait à une de mes terres. Les veilles, *qheu*, les disputes, *qheu*, les juréments nous ruinent la poitrine à nous autres joueurs: vous devriez aussi vous mettre au lait. Le lait est un grand remède, *qheu*: je me trouve fort bien, *qheu*, mais je vous dis fort bien, *qheu*, *q*, fort bien, *q*, fort bien, *q*, fort bien. (*Il touffe jusqu'à extinction.*)

FRONTIN.

Vous voilà guéri; votre poitrine joue de son reste.

LE MARQUIS.

En arrivant, j'apprends une grande nouvelle.

LE CHEVALIER.

On vous a dit peut-être que je me suis retiré du jeu.

LE MARQUIS.

Non, *qheu...* ce n'est pas cela, *qheu...* c'est votre mariage. Je vous félicite... Cinquante mille écus, dit-on!...

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

L'argent me touche peu : c'est un mariage d'inclination.

LE MARQUIS.

Pour la beauté ou pour l'argent , c'est toujours inclination.

LE CHEVALIER.

Et vous , Marquis , ne vous laissez-vous point de la vie de garçon ?

LE MARQUIS.

Pas encore , *qheu...* Je me marierai , *qheu* , quand j'aurai la goutte.

FRONTIN.

La goutte & les poitrines au lait font la moitié des mauvais ménages.

LE CHEVALIER.

Pour moi , qui aime la vie réglée , je vais m'établir solidement.

LE MARQUIS.

Je ne vois point d'établissement plus solide que de pointer , *qheu...* contre une certaine dupe qui taille chez la Baronne : c'est un gros bœuf , *qheu... qheu...* riche & bête à l'avenant. Il taille tant qu'il a de l'argent , & il a de l'argent tant qu'il veut.

LE CHEVALIER.

Bonne pratique , ma foi ! bonne pratique !

LE MARQUIS.

Il a pris la banque de la bassette pour se faire des amis : par politesse il oublie les cartes des dames , & il paie les hommes deux fois pour éviter les querelles.

FRONTIN.

On veut vous tenter , Monsieur le Marquis a flairé la bourse.

LE MARQUIS.

- Si vous étiez d'humeur à vous enrichir...

LE CHEVALIER.

Non, Marquis; non.

LE CHEVALIER FRONTIN.

Mon maître aime la pauvreté.

LE MARQUIS.

C'est une tonne d'or que ce gros faquin-là; jamais banquier n'a taillé plus libéralement.

LE CHEVALIER.

En un mot comme en mille, je ne joue plus, je ne veux plus jouer.

LE MARQUIS.

Cela s'appelle n'être bon à rien, *qheu...* bon à rien. Je vais donc courir les spectacles.

LE CHEVALIER.

Opéra ou comédie?

LE MARQUIS.

Non, *qheu...* non : un spectacle bien plus magnifique. Quatre de nos plus gros acteurs vont commencer une représentation la plus éblouissante : ils ont cavé chacun trois mille louis d'or, *qheu* : je suis curieux de voir douze mille louis d'or sur le tapis : cela ne se voit pas tous les jours.

LE CHEVALIER.

La représentation en fera pathétique ; mais je vous jure..

LE MARQUIS.

C'est prudemment fait. Pour en avoir le plaisir, il ne faut être que spectateur.

FRONTIN.

Pour être spectateur tranquille, laissez-moi cette bourse.

LE MARQUIS.

Pour moi, on me permet de perdre ma centaine, & je la risquerai... Douze mille louis d'or!... en or, d'or! en or, d'or!

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'est un spectacle à voir.

FRONTIN.

C'est un spectacle où vous n'entrerez jamais sans payer.

LE MARQUIS.

Voyez cela, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quand je le verrois, je n'en serois point tenté.

LE MARQUIS.

Je le crois : vous êtes homme sage, vous, & je vous empêcherai bien d'être tenté. Je vous défends de manier la carte ; vous êtes trop malheureux, *heu...* il ne faut point jouer, *heu...* Allons, allons, je vous en empêcherai bien ; allons, allons.

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; j'irai : mais au moins vous me promettez que je ne jouerai point ?

FRONTIN.

Et moi, je vous promets que vous jouerez.

On a imité cette scène dans le *Joueur Anglois*. Je vais mettre mon Lecteur à portée de juger les deux Auteurs.

LE JOUEUR ANGLOIS.

ACTE III. SCÈNE III.

BEVERLEY, STUKELY.

STUKELY.

Regardons à la porte. (*Il regarde, & en voyant entrer*

Hh ij

Beverley, il paroît effrayé.) Ah ! c'est mon ami ! Je craignois une autre visite que la vôtre.

B E V E R L E Y.

Tenez, voilà de quoi calmer vos alarmes. (*Il lui donne des billets.*) Prenez-les, & usez-en sagement. Nos affaires sont en mauvais état.

S T U K E L Y.

Et vous laisserai-je ainsi sans ressource ? Non ; vos besoins sont encore plus grands que les miens. Je puis trouver un sort plus heureux sous un autre climat. Le traitement qui m'attendoit cette nuit me fait renoncer à celui-ci.

B E V E R L E Y.

Dès-lors ces billets vous seront nécessaires... Mais faut-il absolument que vous partiez ? Je puis avoir quelque secours encore : nous les ménagerons, & vivrons sagement.

S T U K E L Y.

Non, je chercherois encore à vous tenter : l'habitude est devenue en moi aussi forte que la nature. Ma ruine ne peut me rendre plus sage ; & même dans ce moment je voudrois jouer. Quoiqu'instruit par l'expérience comme je le suis, quoique je sache que cette ressource est notre dernière, cependant je brûle encore d'envie de tenter fortune... J'ai tort, j'en conviens... mais après tout, ce peu d'argent fournira-t-il à nos besoins ? Non sans doute : il faut donc le faire valoir. Je ne sais si c'est folie de ma part, ou un pressentiment d'heureux succès qui m'entraîne, mais...

B E V E R L E Y.

Prenez cet argent. Puissent vos vœux s'accomplir ! Pour moi, je ne veux plus croire à ces pressentiments.

S T U K E L Y.

Je me rends aux miens. Ils agissent trop fortement sur

mon cœur... Mais vous êtes bien froid !.. Nous allons donc partager ces billets. Gardez en effet pour un meilleur usage cette dernière ressource. Je n'y prétends rien. Cependant je vous remercie. Je vais tenter fortune tout seul...

B E V E R L E Y.

Mais où allez-vous ?

S T U K E L Y.

Je vous le dirai si la fortune change. Je brave actuellement la pauvreté & la prison.

B E V E R L E Y.

Puissiez-vous être heureux ! (*En lui offrant les billets qu'il refuse.*) Ils sont à vous... je n'en veux rien garder, je l'ai juré. Prenez-les, & servez-vous-en.

S T U K E L Y.

Je veux les partager. Je suis trop touché de voir mon ami ruiné, ainsi que sa famille. Je veux que mes intérêts & les siens soient communs. Il faut nous relever ensemble du précipice où nous sommes tombés ensemble. Mon cœur, mon honneur, mon amitié, tout le veut.

B E V E R L E Y.

Je suis las d'être le jouet de la fortune.

S T U K E L Y.

Et moi aussi... Partons donc... J'étoufferai ces pressentiments d'heureux succès : je les oublierai comme une folie... Dans cet embrassement recevez mes adieux.

B E V E R L E Y.

Non, arrêtez un instant... Que mon cœur est agité ! J'ai ces pressentiments aussi. Mais je ne sais si c'est vous qui me les inspirez, ou si c'est mon bon ou mon mauvais destin qui les fait naître. Le sort qui m'attend va m'en instruire... Mais cependant ma femme...

S T U K E L Y.

Hé bien , votre femme ! il faut vous attendre à ses reproches.

B E V E R L E Y.

Non , voilà d'où ils partiront tous. (*En montrant son cœur.*)

S T U K E L Y.

Je ne veux point vous persuader.

B E V E R L E Y.

Je le fais par la plus forte des raisons , la nécessité ! Oh ! si je pouvois recouvrer le bonheur que j'ai perdu ! Le Ciel m'abandonneroit à ma dernière heure ! Je n'en puis douter , si j'étois capable de rentrer dans cette indigne carrière , & de sacrifier à l'avarice & à l'infamie , la tranquillité , la joie & la tendresse de ma famille.

S T U K E L Y.

J'ai pris la même résolution : & puisque nos motifs sont si honnêtes , pourquoi nous défierions-nous du succès ?

B E V E R L E Y.

Venez donc... Où nous trouverons-nous ?

S T U K E L Y.

Chez Wilson. Cependant si vous avez quelques remords , ne me suivez point. Je vous ai souvent séduit.

B E V E R L E Y.

Nous nous sommes séduits l'un & l'autre... Mais venez : la fortune est volage : elle est peut-être lasse de nous persécuter... Livrons-nous à cette espérance.

S T U K E L Y.

Cependant faites quelques réflexions.

B E V E R L E Y.

Je ne puis. La réflexion ajoute à mes chagrins.

Lorsque le désespoir aveugle nos esprits ,

En vain de la raison le flambeau nous éclaire :

L'homme prudent échoué ou l'heureux téméraire
 Voit ses vœux insensés par le sort accomplis (1).

Il est une troisième façon de donner de l'em-
bonpoint à une pièce à caractère, bien supé-
 rieure à celle dont nous venons de parler; il
 faut pour cela faire une étude particulière de
 l'homme; bien réfléchir sur le *vice*, le *travers* ou
 le *ridicule* qu'on veut peindre; en connoître
 toutes les branches; donner pour *épisode* au ca-
 ractère principal, les caractères accessoires qui en
 dérivent, & les lier à lui-même.

Pourquoi *Plaute*, dans sa comédie de l'*Au-
 lularia*, ne nous donne-t-il que l'idée du carac-
 tère de l'*Avare*? Et pourquoi *Molière*, en traitant
 le même sujet, l'a-t-il, pour ainsi dire,
 épuisé? Parcequ'il connoissoit le cœur humain
 beaucoup mieux que *Plaute*; parcequ'il a donné
 à l'avarice deux compagnes, l'amour & l'*usure*.
 De là toutes ces scènes dans lesquelles *Harpagon*,
 en contradiction avec lui-même, lutte en-
 tre sa tendresse pour celle qu'il aime, & son ar-
 gent qu'il adore: de là ces scènes plus belles en-
 core, où *Harpagon* prête, au plus gros intérêt, à
 un enfant de famille qui lui promet que son
pere mourra bientôt, & dans lesquelles l'*Avare*,
 après avoir reconnu son fils pour l'emprunteur,
 ne voit aucune honte dans le métier d'usurier,
 & trouve qu'on se déshonore en faisant des dettes
 usuraires, quelque nécessité qu'on éprouve.

(1) Quoique les comédies des Anglois soient presque
 toutes en prose, ils finissent ordinairement tous leurs actes
 par quelques vers qui renferment une sentence.

Cette réflexion une fois faite, bien des gens penseront qu'il est très aisé de la mettre en pratique; mais la chose doit avoir ses difficultés, puisque des Auteurs d'un vrai mérite, & qui ont uni des *caractères accessoires* à des *caractères principaux*, n'ont jamais eu l'adresse de leur assortir ceux qui leur étoient propres. Il faut; pour acquérir cette science, savoir pénétrer dans les replis de l'ame, & y lire quels sont les vices, les défauts, quelquefois les vertus, qui accompagnent une passion parvenue à un certain degré; sans cela l'on risque d'unir deux contraires ensemble. *Destouches*, dans son *Philosophe marié* ou son *Mari honteux de l'être*, n'a-t-il pas marié à la philosophie, principe de toute sagesse, la folie du préjugé le plus ridicule, & la plus éloignée du sage? Aussi Dieu fait le bon ménage qu'elles font, & les contradictions perpétuelles qui en résultent.

Qu'on ne m'accuse pas de partialité contre *Destouches*; si je l'estimois moins, je ne le mettrois pas si souvent aux prises avec *Molière*: mais il est bon, je crois, d'étudier aux yeux des Auteurs naissans ceux qui doivent leur servir de guide. D'après ce raisonnement, je poursuis, & je dis que *Destouches* a péché très souvent pour n'avoir pas assez réfléchi, pour n'avoir pas assez approfondi les *caractères* qu'il a mis sur la scène. De là ces pièces où de principal personnage a deux *caractères* tout-à-fait opposés, comme nous venons de le remarquer. De là ces pièces encore, auxquelles l'Auteur a voulu donner de l'*embonpoint*, & qui ne sont que boursoufflées.

Rien n'est plus singulier que les contradictions des gens de lettres sur toutes les parties des dra-

mes. Quoiqu'ils ne soient pas liés autant qu'ils devroient l'être, le hasard les rassemble pourtant quelquefois. J'ai souvent été de ces soupers où *Plutus* réunit les enfants de *Thalie* & de *Melpomene*. Dieu fait si l'on parloit théâtre ! Je ferois un ingrat, si je n'avois avoir puisé dans ces repas quelques-uns des bons matériaux de mon ouvrage ; mais je trahirois la vérité, si je ne disois aussi que j'y ai entendu soutenir, avec tout l'esprit imaginable, & les raisons les plus convaincantes en apparence, les choses les plus manifestement contraires au goût.

Un soir, après avoir assigné à chaque Auteur mort sa véritable place sur le Parnasse, & distribué aux vivants les premiers fauteuils vacants à l'Académie, on parla des drames en général, de toutes leurs parties en particulier, & sur-tout du juste *embonpoint* d'une piece. J'eus le chagrin mortel de voir soutenir » qu'un Auteur sage » doit, pour être plus sûr de réussir, ne placer » dans chaque acte qu'une seule scene brillante » & forte par sa situation ; que les autres doivent être faites seulement pour amener celle-là ; que dans les actes où il y a plusieurs grandes scenes, le spectateur, étourdi par des beautés qui se croisent mutuellement, les sent moins que lorsqu'il en voit seulement quelques-unes joliment enchassées, & distribuées avec prudence ». Mes Lecteurs auroient certainement de la peine à me croire, & je me garderois bien de rendre des tels propos, crainte de passer pour un imposteur, si la plupart de nos pieces modernes ne prouvoient qu'elles ont été faites d'après ce système.

Si les Auteurs dramatiques, lorsqu'ils n'ont

qu'une bonne scene à placer dans un acte, convenoient du moins avec courage que leurs forces ne s'étendent pas plus loin, s'ils ne nous donnoient qu'un acte composé d'une seule scene ou de deux, comme *Plaute* dans sa *Persane*, ils feroient un bien petit mal : mais ils ne veulent pas avouer leur foiblesse ; ils se croiroient déshonorés si leurs pieces n'avoient pas cinq actes, leurs actes cinq scenes, & leurs scenes une certaine longueur ; de sorte que pour faire disparoître les lacunes que laisse le génie, il faut appeler au secours l'esprit, qui les remplit à son ordinaire avec des *sentences*, des *madrigaux*, des *épigrammes*, des *pointes*, des *exclamations*, des *dissertations amoureuses* ou *philosophiques*, des *scenes détachées*, des *personnages étrangers au sujet*, des *caractères* qui n'ont aucun rapport avec le principal. Et l'on a le front de donner à cet indigne remplissage, le titre pompeux d'*embonpoint* ! Il est très facile de distinguer le véritable *embonpoint* d'une piece, d'avec le bouffoufflage qui lui est nuisible. Dans le temps où les dramés n'avoient pour but & pour sujet que la gloire de *Bacchus*, *Phrinius*, disciple de *Thespis*, & quelques autres, à l'exemple de leur maître, inférerent dans leurs pieces des vers qui n'étoient point à la louange de *Bacchus*. Les Prêtres de ce Dieu le trouverent alors fort mauvais, & s'en plainquirent, disant que dans ces épisodes il n'y avoit rien qui eût rapport aux actions, aux bienfaits, & aux mysteres de leur Divinité, ce qui donna lieu au proverbe : *En tout cela, rien de Bacchus.*

A combien de nos pieces ne pourrions-nous pas appliquer ce proverbe ! Rappelions nous seu-

lement celles que nous avons déjà citées , afin de prouver par-là même , qu'en manquant dans un drame à l'une des regles établies par le bon sens , & par conséquent essentielles , on peche en même temps contre plusieurs. Ainsi , en voyant , dans le *Joueur de Regnard* , le rôle du *Marquis* & de la *Comtesse* , écrivons-nous : *En tout cela , rien de Bacchus*. En voyant , dans le *Glorieux* , les scenes amoureuses du *Financier* & de son fils avec *Lisette* , écrivons-nous encore : *En tout cela , rien de Bacchus*. Il en est de même des caprices de *Céliante* , dans le *Philosophe marié*. Mais lorsque nous verrons *Harpagon* avare avec ses enfants , ses domestiques , l'entremetteuse de ses amours , avec sa maîtresse elle-même , avec le *Commissaire* , auquel il veut donner un homme à pendre en paiement de ses écritures ; lorsque nous le verrons préférer sans balancer sa cassette à ses amours , & exiger qu'on lui fasse un habit neuf pour les noces de sa fille & de son fils , écrivons-nous hardiment : *En tout cela , tout est de Bacchus*. Je me souviens de quelques vers qui peuvent très bien figurer à la fin de ce chapitre.

Vous avez souvent vu de ces femmes ériques ,
Dont la face n'est pas plus grosse que cela ,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifiques ,

Et se traîner à l'opéra.

Le parterre ébloui regarde ,

Voit un monceau de diamants ,

Dont la flamme s'élance , & darde

Les rayons les plus éclatants.

De nos pièces voilà la peinture comique :

Les détails , ce sont les brillants ;

Et le fond , c'est la femme érique.

Nous allons indiquer, dans le chapitre suivant, un moyen sûr pour remplir une pièce sans avoir recours à des ornemens qui lui soient étrangers.

CHAPITRE XLII.

De l'art d'épuiser un Sujet, un Caractere.

BIEN des gens disent que, pour peindre un vice, un ridicule, un travers, il faut suivre un homme qui en soit entiché, l'étudier jusques dans ses moindres gestes, & faire d'après cela son portrait, pour l'exposer sur la scène. Je suis persuadé que si l'on suit cette méthode, la peinture paroîtra bien foible aux yeux du spectateur. Tel personnage qu'on trouve très singulier dans le monde ne paroîtroit que très ordinaire dans l'optique du théâtre, parceque tout doit y être considérablement chargé pour frapper suffisamment mille personnes, qui toutes ont différentes façons de voir.

Il est reçu qu'un seul homme, quelque ridicule, quelque vicieux qu'il soit, ne peut réunir sur lui seul tous les traits du ridicule ou du vice qui le caractérise. Si vous vous contentez de copier servilement un seul *avare*, un seul *sot*, un seul *prodigue*, &c. vous ferez son portrait : toutes ses connoissances le reconnoîtront peut-être ; mais vous ne ferez pas le portrait de l'*avarice*, de la *sottise*, de la *prodigalité*, &c. c'est pourtant ce qu'il faut sur la scène. Il est donc nécessaire, loin de se borner à un seul original, d'é-

radier tous ceux qui se présentent , de saisir leurs traits les mieux marqués ; de les réunir ensuite ; & d'en faire un ensemble bien caractérisé.

Un soir qu'on venoit de jouer *le Mercure Galant* , on demanda au célèbre *Préville* quel étoit l'Abbé qui lui avoit servi de modele : » Je me » suis bien gardé de m'attacher à un seul ; dit » cet acteur judicieux : j'aurois pu le bien copier , on l'auroit reconnu dans sa ville ; mais » une fois éloignée de l'original , la copie n'auroit eu rien de piquant : au lieu qu'en prenant ce qui m'a frappé chez tous les petits collets , j'étois sûr de rendre le portrait ressemblant par-tout où il y auroit des Abbés ».

La réponse de *Préville* est une leçon aussi bonne pour les auteurs que pour les acteurs : ils doivent d'ailleurs savoir que *Zeuxis* , voulant peindre une *Helene* , ne se contenta pas de prendre une seule belle femme pour modele , qu'il mit pour ainsi dire toutes les beautés d'*Agrigente* à contribution , qu'il copia ce que chacune d'elles avoit de plus parfait , & qu'il en composa son chef-d'œuvre. Imitons-le , s'il nous est possible ; mais , avant que de l'entreprendre , songeons que *Zeuxis* , pour réussir , a sans doute fait tous les larcins chez des beautés du même âge à-peu-près , & de la même condition ; parceque la beauté d'une femme de vingt ans & celle d'une femme de trente , les charmes d'une villageoise ou d'une princesse , ont un ton tout-à-fait différent , & qu'il en est ainsi des vices , des travers , des ridicules , de la vertu même des hommes , si l'on veut. Tout agit différemment sur nos cœurs ,

selon la différence de notre âge, ou de l'éducation que nous avons reçue.

Moliere, chez qui j'ai puisé cette réflexion, a très bien vu les nuances différentes que chaque vice ou chaque ridicule a, selon l'état du personnage. Son *Don Garcie de Navarre*, dans le *Prince jaloux*; *Sganarelle*, dans le *Cocu imaginaire*, & *George Dandin*, sont trois jaloux, tous trois nés dans une condition différente; aussi agissent-ils & s'expriment-ils d'une façon tout-à-fait opposée. *Don Garcie* se trouve avec son rival, & lui dit :

LE PRINCE JALOUX.

ACTE III. SCÈNE IV.

D. G A R C I E.

Tout vous rit ; & votre ame, en cette occasion ;
 Jouit superbement de ma confusion.
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
 Sur les feux d'un rival marquer votre victoire.
 Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival :
 Et mes prétentions, hautement étouffées,
 A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant :
 Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
 La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
 Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
 Un désespoir va loin quand il est échappé ;
 Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
 Si l'ingrate, à mes yeux, pour flatter votre flamme,
 A jamais n'être à moi vient d'engager son ame,

Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.

Quelque juste fureur qui me presse & vous flatte,
Je fais, Comte, je fais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts, oui: sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez.
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

Sganarelle, dans une pareille situation, veut
se défaire de son rival moins noblement; & le
voyant, il s'écrie :

LE COCU IMAGINAIRE.

ACTE III. SCÈNE IV.

Courage, mon enfant, fais un peu vigoureux.
Là, hardi, tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

Il n'a pas le courage d'exécuter sa résolution,
& il dit à *Lélie* :

Suffit, vous savez bien ou le bât me fait mal :
Mais votre conscience & le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma
femme ;
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

George Dandin est au désespoir que sa femme
ne soit pas une simple payfanne, pour avoir le
droit de se faire justice à bons coups de bâton.

Toute sa consolation est d'aller se plaindre à son beau-pere.

LE MARI CONFONDU.

ACTE I. SCENE III.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite ! Voilà ce que c'est que d'avoir voulu épouser une demoiselle ! L'on vous accomode de toutes pieces, sans que vous puissiez vous venger, & la gentil-hommerie vous tient les bras liés ! L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; & , si c'étoit un payfanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la Noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets ! Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, & y promettre en même temps de la correspondance ! Morbleu, je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut de ce pas aller faire mes plaintes au pere & à la mere, & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

On m'avouera que si *George Dandin* & *Sganarelle* parloient & agissoient avec le courage de *Don Garcie*, & que si *Don Garcie* de son côté vouloit tuer son rival par derrière, ou donner des coups de bâton à sa maîtresse, ils feroient tous on ne peut pas plus ridicules. » Sans doute, me » dira-t-on. Mais quel Auteur est capable de » faire des contre-sens pareils ? Il n'en est point «.
Doucement !

Doucement ! Je vais vous prouver le contraire ,
& cela par une piece que l'on joue très souvent
sur le premier théâtre de l'Europe.

LE JALOUX DÉ SABUSÉ ,

Comédie en cinq actes , & en vers , de Campistron.

Il faut d'abord que le Lecteur connoisse à fond
le héros de la piece. Voici son portrait.

ACTE I. SCENE I.

J U S T I N E , B A B E T.

J U S T I N E.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci ,
De quel air on y vit , & quel homme est Dorante ?

B A B E T.

Je fais qu'il a du moins vingt mille écus de rente ;
Qu'il est homme de robe.

J U S T I N E.

Et , sur ce fondement ,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément ;
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie ;
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais ;
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais ;
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie ,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie ?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir ;
Ennemi du travail , toujours plein de loisir ;
Méprisant ses égaux , & , depuis son enfance ,
Nourri dans le repos , dans la magnificence ,
Cherchant les courtisans & les gens du bel air ,
Imitant leur exemple , & les traitant de pair.

Il chasse , il court le cerf, est homme de campagne ;
 Aime le jeu, la table & le vin de Champagne.
 Décide & parle haut parmi les beaux esprits ;
 Impose , plaît , commande aux Belles de Paris ;
 D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
 Et n'a rien en un mot du métier que la robe.

On voit que *Dorante* est un homme jetté dans le grand monde. Voyons présentement si sa jalousie s'en ressent. Il raconte ses chagrins à *Dubois*. Écoutons-le.

ACTE III. SCÈNE IV.

D O R A N T E.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
 A moins que de le voir , je n'aurois jamais cru,
 Ni même imaginé , ce qui m'en a paru :
 Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
 Pour en pouvoir douter , voudroit être aveuglée.
 Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué,
 Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué ;
 Soins de plaire affectés , souris , agaceries,
 Discours flatteurs , regards , gestes & lorgneries,
 Ma femme devant moi vient de le répéter,
 Pour engager Erasme , ou bien pour le flatter.

D U B O I S.

Devant vous !

D O R A N T E.

A ma barbe , avec une impudence
 A laisser d'un martyr toute la patience.
 Moins timide qu'Erasme , elle l'embarassoit ;
 Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

D U B O I S.

Mais vous , que faisiez-vous pendant ce badinage ?

D O R A N T E.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin , puisqu'avec toi je puis trancher le mot ;
Je faisois justement la figure d'un sot.

D U B O I S.

Cela n'est pas plaisant.

D O R A N T E.

J'en suis inconsolable.

J'ai manqué trente fois à renverser la table ,
Pour punir l'infidelle , & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien souffleter ,
Quelle eût été ma joie !

D U B O I S.

Hé ! c'en est trop.

D O R A N T E.

Ma bile

M'inspiroit cet éclat flatteur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient : mais j'ai craint les bro-
cards

Qu'on m'auroit aussi-tôt jettés de toutes parts.
Que vous êtes heureux , vous , en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure !
Qui , bravant le public & le qu'en dira-t-on ,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton ,
Et que l'usage enfin , sans crainte d'aucun blâme ,
Autorisa toujours à battre votre femme !
Gens du peuple , artisans , porte-faix & vilains ,
Vous , de qui la vengeance est toujours dans vos mains !

D U B O I S.

Parlez-vous tout de bon ?

D O R A N T E.

Oui , le diable m'emporte :
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !

Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?

Prenons, sans balancer, le parti qui nous reste :

Courons chez mon beau-pere ; allons me plaindre à lui.

.
.

Je demande présentement si *Dorante* ne ressemble pas tout-à-fait à *George Dandin*, avec cette différence, que M. le Conseiller déplaît en tenant les propos qui sont applaudis dans la bouche du gendre malheureux de M. de *Sotenville*.

Il en est de l'âge comme des conditions : la même passion, le même vice, le même ridicule agissent plus ou moins sur un homme, selon qu'il est plus ou moins âgé. Nous avons dit ailleurs qu'un Auteur devoit donner à son héros l'âge où sa passion, son vice, son ridicule ont ordinairement le plus de force ; mais ne pourroit-on pas aussi, à l'exemple des Italiens qui font plusieurs pieces sur le même sujet pour suivre une intrigue, ne pourroit-on pas, dis-je, faire plusieurs pieces pour épuiser un caractère, en nous peignant sa naissance, ses divers progrès, & sa fin ?

Baron nous a donné *l'Homme à bonne fortune*. *Moncade*, tel qu'il nous le fait voir, est un homme de trente ans. Il le prouve par l'adresse avec laquelle il ménage ses perfidies. Je gage qu'on peindroit avec autant de succès *l'Homme à bonne fortune* de dix-huit ans, de quarante & de cinquante. A dix-huit ans on

pourroit l'entourer de vieilles , qui , sous prétexte de former son éducation , chercheroient à l'ébaucher , & de jeunes personnes timides qu'il séduiroit par ses espiègleries , sa fraîcheur , sa bonne grace à cheval , & son habit d'uniforme. Il céderoit à l'attrait des plaisirs faciles que les unes lui offriroient. Il seroit un *Hippolyte Comte Douglas* avec les autres , & son ame recevoit toute sorte d'impressions :

Un homme à bonne fortune de quarante ans , à l'aide de deux ou trois années qu'il se dérobe , d'une parure très soignée à laquelle il s'efforce de donner un air négligé , d'un étalage outré de grands sentimens , d'une délicatesse affectée , & d'un air fort discret , brille ordinairement chez les femmes qui ont été très souvent les victimes des jeunes étourdis , qui craignent de paroître trop âgées auprès d'eux , ou qui veulent feindre de donner dans la réforme. On rendroit le héros plaisant en lui faisant faire des efforts pour rappeler ses anciennes graces auprès d'une jeune personne qui en riroit , & ne l'avertiroit que trop bien , par son indifférence , de se ménager une retraite honorable.

Quant à *l'homme à bonne fortune* de cinquante ans , tout le monde fait qu'il doit ses conquêtes à son coffre-fort , & qu'il est la dupe des femmes dont il se croit adoré , parcequ'elles lui disent qu'il a encore les jours de barbe pour lui , & qu'il est bien plus frais que ses neveux. On pourroit l'entourer de quelques meres rusées qui lui conseilleroient de se faire des héritiers avec une jeune personne honnête & sans bien , pour qu'elle lui eût obligation de sa fortune , &

qui lui vanteroient en même temps les sentimens, l'air réservé & la sagesse de leurs filles.

Je ne me suis engagé ni à faire les comédies dont je viens de parler, ni à fournir les matériaux suffisans; mais, je le répète, je suis fermement persuadé qu'on pourroit donner dans plusieurs pieces suivies l'histoire d'une passion, d'un vice, d'un ridicule, &c. La chose n'est pas sans exemple. *Corneille*, à l'imitation des Espagnols, qu'on accuse de n'avoir jamais mis des *caractères* sur le théâtre; *Corneille*, dis-je, après nous avoir présenté le portrait d'un jeune homme qui se fait un plaisir d'accumuler mensonge sur mensonge, ne nous l'a-t-il pas fait voir, dans une seconde piece, luttant contre son malheureux *caractère*, & ne pouvant le vaincre, n'employer désormais ses mensonges que pour faire de bonnes actions. Cette nouvelle façon de traiter en détail nos foiblesses ne pourroit manquer d'attirer beaucoup de monde au spectacle, parcequ'il suffiroit d'avoir vu une premiere piece, pour ne pouvoir résister à la tentation de connoître la suite.

Il est une autre façon d'approfondir & d'épuiser une matiere dans une piece seule. *Moliere* va nous le prouver. Il a voulu nous donner un tableau de la dévotion bien & mal entendue. On fait que tout humain pense différemment là-dessus, non seulement selon son âge, son sexe, son éducation, mais encore selon la trempe plus ou moins forte de son esprit. *Moliere* a fait un chef-d'œuvre, dans lequel chaque personnage principal est un dévot à sa maniere.

Orgon, simple, crédule, croit de bonne foi tout

ce qu'on lui dit, & se laisse aisément prévenir. Madame *Pernelle* a la dévotion entêtée & opiniâtre trop ordinaire aux femmes de son âge. *Cléante*, homme sensé, raisonnable, croit que le Ciel lit dans nos cœurs ; il agit & il parle en conséquence. *Tartufe* renferme dans son ame tous les vices de l'hypocrisie & de l'irréligion. Il n'est point jusqu'à Madame *Elmire* qui n'ait sa dévotion, celle de toute femme estimable : elle n'arme point la vertu de griffes & de dents. *Moliere* laisse-t-il rien à désirer, & ne nous fait-il pas voir son modele dans tous les sens ?

Le célèbre Auteur de *la Métromanie* a suivi dans cette piece le systême de *Moliere*. M. de l'*Empyrée* est un Poëte né dominé par un vrai génie. L'homme riche qui le parodie n'a que la manie de rimaille. Ils peignent à eux deux le bon & le mauvais côté de la fureur poétique. *Lucile* s'ex-tasie en lisant les fadeurs rimées d'une églogue ou d'une élégie. Il n'est point jusqu'à *Lisette* qui ne s'avise de parler un langage poétique très mal à propos : mais M. *Piron* n'a pas eu dessein de la rendre ridicule, & de corriger par-là ceux qui lui ressemblent ; voilà le mal. Il n'avoit pas, comme *Moliere*, cet esprit philosophique qui fait donner à tout une tournure morale.



C H A P I T R E X L I I I .

Du But Moral. Philosophie de Regnard comparée à celle de Moliere.

R IDENDO CASTIGAT MORES : Elle corrige les mœurs en riant. Voilà quelle est la véritable devise de la comédie. Faire rire & corriger les hommes, est le double but que doit se proposer un Auteur comique. Par conséquent, s'il a le bonheur de trouver un sujet propre à remplir ces deux objets, qu'il s'en empare bien vite, crainte qu'on ne lui enleve un bien devenu si rare & si précieux; mais qu'il se garde bien de rejeter celui qui prête seulement au comique. *D'Ancourt, Regnard* & plusieurs autres ont presque toutes leurs pieces dans ce genre. Je défie qu'on puisse trouver la moindre moralité dans *le Galant Jardinier, le Galant Coureur, les trois Cousines, le Légataire*, &c. Dira-t-on que ces ouvrages sont mauvais? J'en appelle à tous les connoisseurs.

Rire à la comédie, pleurer à la tragédie; voilà le premier précepte établi par les anciens, par le goût & la raison, suivi par les bons Auteurs de tous les pays. Les tristes soupirants de *Thalie* ont beau s'écrier que le rire est devenu bourgeois, la Muse reconnoît leur impuissance à travers le faux-fuyant; leur sérieux de qualité ne lui en impose point; elle rejette leur hommage ennuyeux.

Le *Comte de Tonnerre*, si connu par son bon goût, & par son intrigue avec la fameuse *Chamelé*

qu'il enleva à *Racine* (1), assistoit à la représentation d'une piece qui portoit le titre de comédie, & rioit d'un trait qui n'étoit rien moins que plaisant. » De quoi ris-tu donc, lui demanda » avec surprise un de ses amis? Je fais bien ce » que je fais, répondit le *Comte*; je veux absolument rire à la comédie, & je prévois que si » je ne fais pas cette occasion, je n'en trouverai » plus ». Malgré toute sa bonne intention, n'auroit il pas été attrapé plus d'une fois s'il eût vécu de nos jours?

Les comédies qui réunissent le comique à une saine morale sont excellentes; celles qui ne sont que comiques peuvent être très bonnes; celles dont la morale fait l'unique mérite, usurpent le titre de comédie; celles qui n'instruisent pas le spectateur & qui ne le font pas rire, sont des monstres dont on ne doit point parler. Revenons aux premières. Une fois que nous aurons trouvé un sujet susceptible de comique & de morale, ne perdons jamais ce double but de vue, afin de ne pas imaginer une seule scène, de ne pas arranger une seule situation, de ne pas introduire un seul personnage qui puisse nous en écarter. Nous avons parlé, dans plusieurs des chapitres du premier volume, de la partie comique; nous y avons développé jusqu'aux

(1) Le poëte tragique fut désespéré de perdre le cœur de son héroïne favorite. L'infidélité de l'actrice donna lieu à ces quatre vers :

A la plus tendre ardeur elle fut consacrée,
 Qui prit assez long-temps racine dans son cœur :
 Mais, par un grand malheur,
 Le tonnerre est venu, qui l'a détachée.

causes du rire : ne nous occupons donc ici que de la partie *morale*.

Il est plusieurs façons de rendre une pièce *morale*. La plus aisée, qui cependant a ses difficultés, est de semer les *moralités* dans les détails, quand le sujet ne permet pas de faire mieux. La Muse de la comédie fait s'y varier à l'infini. Tantôt prenant un ton sensé, un air imposant, elle parle par la bouche d'un homme raisonnable qui, en réprimandant un personnage, fait la critique de tous ceux qui lui ressemblent.

LE DISTRAIT.

ACTE I. SCÈNE VI.

V A L E R E , *au Chevalier.*

Hé bien, votre satire

S'exerce-t-elle assez d'un trait envenimé ?

Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé,

Celles dont vous vantez mille faveurs reçues,

De vos jours bien souvent vous ne les avez vues.

Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin :

Vous tenez votre gloire à tenir bien du vin ;

Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine,

Sur vos pieds chancelants vous vous tenez à peine ;

Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :

Là, parmi vos pareils on vous voit folâtrer :

Vous allez vous baïser comme des demoiselles ;

Et, pour vous faire voir, jusques sur les chandelles

Poussant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,

Plus haut que les acteurs vous élevez la voix ;

Et tout Paris , témoin de vos traits de folie ,
Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

Quelquefois *Thalie* empruntant la voix , les
gestes & le ton d'un jeune étourdi , lui fait
avouer des impertinences qu'il érige en vertus ,
& critique par-là tous les fous de son espece.

M Ê M E S C E N E .

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant , Monsieur , ne vous déplaîse ,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise ?
J'aime , je bois , je joue , & ne vois en cela
Rien qui puisse attirer ces réprimandes-là.
Je me leve fort tard , & je donne audience
A tous mes créanciers.

. De là je pars sans bruit ,
Quand le jour diminue & fait place à la nuit ,
Avec quelques amis & nombre de bouteilles ,
Que nous faisons porter , pour adoucir nos veilles ,
Chez des femmes de bien , dont l'honneur est entier ,
Et qui de leur vertu parfument le quartier :
Là nous passons la nuit d'une ardeur sans égale ;
Nous sortons au grand jour pour ôter tout scandale ,
Et chacun , en bon ordre , aussi sage que moi ,
Sans bruit au petit pas se retire chez soi.
Cette vie innocente est-elle condamnée ?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée !
Un malade , entre nous , se conduiroit-il mieux (1) ?

(1) J'ai donné la préférence à ces deux tirades de *Regnard* : non qu'elles soient les plus instructives des théâtres connus ; mais elles sont peut-être les seules *morales* que l'Auteur ait faites. Il faut le montrer de tous ses côtés.

La critique des modes peut encore entrer avec grace dans les détails, & donner des leçons excellentes, tant aux hommes qui les suivent avec trop d'empressement, qu'à ceux qui se singularisent en ne les suivant pas lorsqu'elles sont bien établies. Écoutons *Sganarelle* & *Ariste* dans *l'École des Maris*.

ACTE I. SCÈNE I.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
 Et ce n'est pas pour moi que je dois me vêtir.
 Ne voudriez-vous point, par vos belles fornettes,
 Monsieur mon frere aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
 D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien céler,
 Et cela ne vaut pas la peine d'en parler;
 Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieres,
 De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres,
 M'obliger à porter de ces petits chapeaux
 Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
 Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure
 Des visages humains offusque la figure?
 De ces petits pourpoints sous le bras se perdants,
 Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants?
 De ces manches qu'à table on voit tâter les fausses,
 Et de ces cotillons appelés hauts-de-chaussés?
 De ces souliers mignons de rubans revêtus,
 Qui vous font ressembler à des pigeons patus?
 Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
 On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
 Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants
 Marcher écarquillés ainsi que des volants?
 Je vous plairois sans doute équipé de la sorte,
 Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

A R I S T E.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder ;
Et jamais on ne doit se faire regarder.

L'un & l'autre excès choque , & tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage ,
N'y rien trop affecter , & sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.

Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode ;
Et qui , dans cet excès , dont ils sont amoureux ,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux.

Mais je tiens qu'il est mal , sur quoi que l'on se fonde ;
De fuir obstinément ce que suit tout le monde ,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous ,
Que du sage parti se voir seul contre tous (1).

Il est à propos de remarquer qu'on ne doit pas trop se livrer au plaisir de critiquer les modes , quand elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur des hommes. Alors elles ne méritent que quelques traits décochés en passant. Un Prince a les épaules hautes (2) , soudain tous les courtisans se gardent bien de ne pas faire le gros dos. Une grande Dame a les épaules en avant ; les épaules effacées deviennent ignobles , & il n'est permis qu'aux grifettes d'en avoir de pareilles. Une

(1) Quand j'ai avancé que l'art de semer des *moralités* dans les détails avoit ses difficultés , j'ai voulu dire qu'il est difficile de les placer à propos , & de façon qu'elles tiennent , comme celles que je cite , au sujet , à la scène & aux caractères des personnages qui les débitent.

(2) *Alexandre* , ce Prince qu'on nomme un héros parce qu'il fut le plus destructeur des hommes , *Alexandre* , dis-je , avoit le cou un peu tendu en avant ; ses courtisans affectoient de porter la tête comme lui.

autre a la jambe fine & bien dessinée, elle met les jupons courts à la mode. Ces différentes variations ne font ni un grand mal ni un grand bien à l'humanité : les yeux libertins y gagnent plus ou moins, voilà tout ; & vu leur peu de conséquence, elles ne doivent pas occuper bien sérieusement un Poëte comique. Je dirai davantage : il est dangereux de peindre la mode ; elle vieillit bientôt les peintres. Vous en faites aujourd'hui un portrait frappant : tout le monde se récrie sur la ressemblance, & applaudit : demain, graces à la légèreté de l'original, on ne le reconnoît plus ; le tableau ne représente qu'un fatras ridicule de choses dont on se souvient à peine, & dépare la galerie dont il faisoit l'ornement.

Le tableau que *Sganarelle* vient de nous retracer est extrêmement joli ; il sentira toujours la main du grand Maître. Mais plus nous nous éloignons du temps où on le fit, plus il perdra de son prix. Quelques portraits de ce genre dans une piece qui ne fût pas un chef-d'œuvre comme *l'Ecole des maris*, suffiroient pour déterminer les Comédiens à ne plus la donner, & peu-à-peu elle tomberoit dans l'oubli. Malheur aux Auteurs qui, en travaillant à une piece, ne voient que le jour de la premiere représentation. Les portraits en prose tirent moins à conséquence. Ce sont des peintures en pastel dans lesquelles on peut aisément substituer un trait à un autre, témoin le même Auteur.

L'AVARE.

ACTE I. SCENE V.

HARPAGON, à son fils.

Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi

Servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, & si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffisent pas pour attacher un haut-de-chauffe ?

Ce portrait a un air d'antiquité ; mais le Comédien le plus machine peut le rajeunir dans la minute, en disant.

Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi sert toute cette broderie dont vous voilà couvert depuis les pieds jusqu'à la tête, & si un habit uni ne suffiroit pas ? &c.

Mon dessein n'est pas de persuader qu'on ne doit pas critiquer les modes extravagantes de son temps. Je dis que nous devons les traiter lestement, & résister nous-mêmes à la mode aussi facile que ridicule de faire de ces pieces remplies de portraits & vuides d'action, dans lesquelles on peint jusqu'à la coëffure de chaque actrice, & jusqu'aux couleurs qui nuancent les fleurs de sa robe. Les comédies de nos jours sont de vrais portefeuilles de peintre en miniature.

Une piece peut être *morale* par le fond du sujet. Remarquons que la *moralité* doit être à la portée de tout le monde. Il faut qu'elle soit frappante à tel point que le spectateur n'ait pas besoin de commentaire ni de rêver pour la sentir. Tout homme qui verra jouer *l'Avare*, *le Tartufe*, même *le Cocu imaginaire* & *George Dandin*, sentira tout de suite, & sans mettre son esprit à la torture, le *but moral* de ces ouvrages. Bien s'en faut que les *moralités* de toutes les pieces soient aussi sensibles. Je n'aurois pas besoin d'aller loin pour trouver des exemples. Mais il y a long-temps que nous ne citons que des comédies françoises, transportons le Lecteur sur le théâtre

espagnol. Voyons si l'on devinera la *moralité* que l'Auteur a prétendu mettre dans la piece dont voici l'extrait.

Le *Diable* s'est si bien emparé d'un château, que personne n'ose plus l'habiter. On a recours à un Saint Bénédictin pour chasser *Satan* & le prier de se loger ailleurs. Le saint homme arrive, ordonne au *Diable* de paroître, l'enchaîne avec un cordon, le commet à la garde d'un Frere qui l'accompagne, & va ailleurs faire des miracles. Quelquefois le *malin* regimbe contre le Frere qui tâche de lui imposer silence à grands coups de discipline : lorsqu'il veut s'émanciper trop fort, le Frere a recours à un Crucifix qu'il porte à sa ceinture, à la vue duquel le *Diable*, comme de raison, n'a pas le plus petit mot à dire, & reste coi.

Devinerait-on présentement quel *but moral* s'est proposé l'Auteur ? Jamais : j'ose bien en défier le Lecteur. C'est celui de persuader aux Espagnols qu'ils n'ordonnoient plus assez de prieres aux Moines, & que Dieu, pour les punir, permet au *Diable* de les persécuter. Cette piece, son comique & sa moralité sentent furieusement le terroir.

Un des moyens les plus propres à rendre une piece *morale*, est de mettre les *moralités* en action, c'est-à-dire de placer les principaux personnages dans des situations qui fassent bien projeter au spectateur d'en éviter de pareilles.

Thalie fait nous corriger encore, en prenant à nos yeux tous les ridicules, tous les travers, tous les vices dont elle veut purger nos cœurs, & en nous exposant leur difformité dans tout son jour. Ses ennemis se récrient contre cette méthode.

thode. Ils prétendent que loin de corriger les mœurs, elle est plus propre à nous en inspirer de mauvaises. Ils n'osent pas dire tout-à fait qu'on apprend à prêter à usure & à être un scélérat, en voyant jouer *l'Avare* & *le Tartufe* : » mais » il n'y a pas de jeune homme, disent-ils, qui, » en fréquentant le théâtre, n'y apprenne des » moyens pour mener une vie déréglée, à l'insu » de ses parents ; point de valet qui n'y trouve des » leçons pour tromper son maître ; point de jeune » personne qui n'y puisse apprendre toutes les » ruses imaginables pour conduire une intrigue » amoureuse «.

Ces raisons sont d'autant plus dangereuses auprès des petits esprits, qu'elles paroissent convaincantes, & qu'elles le seroient en effet si les Auteurs ne prenoient grand soin de placer le contre-poison auprès de ce qu'on appelle le poison. Par exemple, dans *l'Avare*, *Moliere* donne le dernier coup de pinceau au portrait d'*Harpagon*, quand il le rend si dur, si ladre, qu'il refuse le nécessaire à son fils, & le contraint par-là à emprunter d'un usurier pour pouvoir s'entretenir. Dira-t-on que cette piece donne de mauvaises leçons, & que les enfants de famille y apprennent à commercer avec les usuriers ? Le reproche seroit à sa place si *Moliere*, en mettant un pareil exemple sur le théâtre, n'eût pas en même temps peint avec les couleurs les plus fortes toutes les fripponneries qu'on essuie en faisant ce manège.

A C T E II. S C E N E I.

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE.

Ma foi, Monsieur, ceux qui empruntent sont bien mal-
Tome II. Kk

heureux, & il faut effuyer d'étranges choses lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Mathicu.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

C L É A N T E.

Au denier dix-huit ! Parbleu, voilà qui est honnête ! il n'y a pas lieu de se plaindre.

L A F L E C H E.

Cela est vrai. Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paie cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

C L É A N T E.

Comment diable ! quel Juif ! quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre !

L A F L E C H E.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

C L É A N T E.

Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

L A F L E C H E.

C'est la réponse que j'ai faite.

C L É A N T E.

Il y a encore quelque chose ?

L A F L E C H E.

Ce n'est plus qu'un petit article.

» Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur
» ne pourra compter en argent que douze mille livres ;

» & pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'enfuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

C L É A N T E.

Que veut dire cela ?

L A F L E C H E.

Ecoutez le mémoire.

» Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises & la court-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant, rouge & bleu, &c. &c.

C L É A N T E.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? & n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat ! le poignard sur la gorge.

L A F L E C H E.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

Qu'un jeune homme voie jouer cette scène, bien loin de l'engager à fréquenter chez les usu-

riers, elle le dégôûtera au contraire de tout commerce avec ces frippons.

Dans la comédie ancienne & moderne, les valets trompent leurs maîtres ; cela est vrai : mais on a grand soin de leur prouver que quelques années de galere ou de bons coups d'étrivière font ordinairement le falaire de leurs petites espiégeries. Je doute fort qu'un feul de nos fainéants à livrée, après avoir vu jouer *l'Andrienne*, soit tenté de mériter les coups de fouet dont on régale *Dave*.

Qui livre-t-on sur la scene à la merci des valets ? Des imbécilles assez simples pour croire tout ce qu'on leur dit, ou assez dupes pour donner toute leur confiance à de vils coquins, préférablement aux honnêtes gens qui les entourent. N'est-ce-pas dire à tous les hommes : méfiez-vous de ces drôles, qui, préférant lâchement la servitude à un travail honnête, sont devenus vos esclaves par bassesse, par fainéantise ou par avarice, & ne peuvent par conséquent qu'être vos plus grands ennemis.

Supposons-nous dans une compagnie nombreuse : on parle de filouterie ; on raconte les tours les plus adroits des illustres frippons. Les filous qui se sont glissés dans l'assemblée en épée ; en cheveux longs, en cheveux ronds, &c. gagnent-ils à cette conversation ? Point du tout : ils y perdent au contraire, puisqu'on instruit les honnêtes gens qu'ils pourroient tromper, à rendre leurs ruses inutiles. Il en est ainsi des tours de nos valets. Instruisez les maîtres de leurs fripponneries, apprenez-leur à les éviter : moins il y aura de dupes qui paient, logent, habillent & nourrissent un frippon pour les duper du matin jus-

qu'au soir ; moins il y aura d'adresse dangereuse chez nos *Martons* & nos *Frontins*.

Ce que je viens de dire pour prouver que la comédie ne corrompt point les valets, peut encore la justifier sur le reproche qu'on lui fait de styler les belles à tromper le tuteur le plus clairvoyant, ou le mari le plus soupçonneux. Outre que le beau sexe a la science infuse là-dessus, une femme ne joue jamais un tour à son mari dans une comédie, qu'elle ne donne une excellente leçon à tous les tuteurs & à tous les maris du monde, & qu'elle ne nuise en même temps à toutes les personnes de son sexe qui voudroient avoir recours au même stratagème.

Ajoutons qu'un Auteur adroit a grand soin de ne donner à ses héroïnes une conduite hasardée, que lorsque la contrainte dans laquelle on les tient, ou la tyrannie qu'on exerce sur elles, les rend excusables : encore prend-il la précaution de les faire rougir de leur rôle, & de leur faire souvent avouer qu'il n'est pas beau.

Dans *l'Ecole des Maris*, *Isabelle* joue mille tours à *Sganarelle* ; mais l'amour tyrannique de ce tuteur les rend pardonnables ; d'ailleurs, elle avoue plusieurs fois dans le courant de la pièce qu'elle rougit de sa conduite ; elle demande grace : par conséquent le dessein de *Moliere* n'étoit pas d'engager les jeunes personnes à marcher sur les traces de son héroïne.

ACTE II. SCENE I.

ISABELLE.

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi.
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use,
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

K k iij

ACTE III. SCENE I.

ISABELLE.

Oui , le trépas cent fois me semble moins à craindre
 Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;
 Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs ,
 Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs.

SCENE III.

ISABELLE, à Valere.

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, à sa sœur,

Mã sœur , je vous demande un généreux pardon ,
 Si de ma liberté j'ai taché votre nom.
 Le pressant embarras d'une surprise extrême
 M'a tantôt inspiré ce honteux stratagême.
 Votre exemple condamne un tel emportement ;
 Mais le sort nous traite tous deux diversement.

Au reste , si dans plusieurs pieces il y a des choses d'un mauvais exemple ; si , dans *les Fourberies de Scapin* , *Léandre* a l'indignité de livrer *Géronte* son pere à la vengeance d'un frippon de valet ; si , dans la même piece , *Scapin* donne des coups de bâton à *Géronte* sans être puni , c'est la faute de *Moliere* & non de la comédie. Il l'a bien prouvé dans ses autres pieces, Il a fourni de bons & de mauvais exemples. Je les ai mis sous les yeux de mes Lecteurs : tâchons d'en faire notre profit.

Quelques Auteurs modernes ont adopté une nouvelle façon de corriger les mœurs : ils peignent les hommes comme ils devroient être , & non tels qu'ils sont. Ils font de fort doctes préfaces ,

pour prouver que leur maniere est la meilleure ; & les personnes qui croient tout sont de leur avis sur leur parole. Mais ne nous laissons pas corrompre par de grands mots : rions de la peine qu'ils prennent pour cacher leur impuissance , & pour se faire un mérite de cette même foiblesse qui leur a fait prendre la route la plus facile , au hasard de fournir une carrière infructueuse.

Lorsque les Anciens vouloient inspirer à leurs enfants l'horreur que tout honnête homme doit avoir pour l'ivresse , ils ne leur offroient pas pour exemple un buveur d'eau ; ils leur faisoient voir au contraire un esclave ivre ; & l'état affreux de ce misérable produisoit ordinairement l'effet qu'on s'étoit promis : de même , parmi nous , une personne sensée veut-elle exhorter son fils à être ferme sur ses pieds , à prendre une contenance noble & assurée , elle ne lui donnera pas pour modele un chef-d'œuvre de l'art & de *Pigale* , en lui disant : *voilà comme tous les hommes devroient être* : elle le menera aux Tuileries , elle lui montrera du doigt quelques-uns de ces faquins qui prennent un air penché , qui affectent l'anéantissement pour faire les hommes à bonnes fortunes , & elle lui fera remarquer l'air de pitié avec lequel tout le monde les regarde.

Une piece peut encore être très *morale* par la façon dont ses divers personnages sont punis ou récompensés. Si , comme nous l'avons dit , la punition de *Dave* n'engage pas les valets à marcher sur ses traces , croit-on que l'exemple d'*Isabelle* contrainte à se reprocher sa conduite , encourage les jeunes personnes à l'imiter ? Non sans doute. *La dernière punition n'est pas grande* , me dira-t-on ;

aussi la faute d'*Isabelle* n'est-elle pas énorme. Il faut qu'un Poëte comique soit juste en tout, & qu'il satisfasse les cœurs droits de son assemblée, en traitant ses personnages avec la dernière équité. Les *Sganarelles*, les *Arnolphes* n'ont que des travers, des ridicules; on se moque d'eux & ils sont privés de ce qu'ils aiment: *Tartufe* a des vices, c'est un scélérat, on l'accable de mépris, & on l'envoie dans un cul de basse fosse. Voilà à-peu-près les divers moyens que les Poëtes vraiment comiques peuvent mettre en usage pour rendre les hommes meilleurs. Je ne parle pas des tournures *morales* de nos Auteurs larmoyants; ces *Jérémies* modernes qui pensent assaisonner merveilleusement leurs *moralités* en les mêlant à des larmes. Si leurs drames sont tristes, en revanche ils me paroissent eux-mêmes bien plaisants, de vouloir se montrer plus sages que la nature, cette mere bienfaisante qui donne un goût agréable aux aliments les plus nécessaires.

Heureux & mille fois heureux le Comique doué d'un génie assez vaste pour voir tous ses sujets du côté plaisant & du côté *philosophique*, pour savoir adoucir les maux attachés à l'humanité, dérider le front des hommes par des saillies heureuses, & leur prodiguer en même temps les leçons les plus exquises! Voilà ce qu'on admire dans les ouvrages de *Moliere*; voilà ce qui le fera toujours regarder par les gens sensés comme le dieu de la comédie. Sa supériorité sur tous ses prédécesseurs & successeurs pour la partie comique est assez prouvée dans différents Chapitres de cet ouvrage. Je pourrois aussi facilement démontrer sa supériorité dans la partie *philosophique*, en revenant sur *Plaute*, sur *Térence*,

Lopès de Vega, Calderon, &c. Je pourrois aussi, avec le même avantage, comparer une des farces de *Moliere* à l'un de ces drames modernes où l'on croit mettre tant de *philosophie* : mais on me taxeroit de méchanceté, & je ne le ferai jamais, à moins qu'un Auteur intéressé à soutenir un sentiment contraire au mien, ne me fasse l'honneur de me donner un défi ; alors je suis tout prêt. Jusqu'à ce temps-là je vais me borner à faire sentir la différence étonnante qu'il peut y avoir de la *philosophie* d'un Poëte comique à la *philosophie* d'un autre. Je ne prendrai point le dernier des Auteurs pour le faire jouter contre *Moliere* ; je choisirai celui qui, de l'aveu de tout le monde, marche le plus près de lui, & que tant de personnes, un peu trop faciles à la vérité, placent à ses côtés. A ces traits on reconnoît *Regnard* : nous allons jeter un coup d'œil rapide sur chacun de ses ouvrages.

L A S É R É N A D E.

Griffon, vieux usurier, veut se marier avec une jeune personne nommée *Léonor*. *Valere*, fils de *Griffon*, s'oppose à ce mariage, parcequ'il est amant aimé de la même Demoiselle. Il dit poliment à M. son pere : *Je crois que vous rêvez... Sérieusement parlant, mon pere, vous n'êtes point d'âge à radoter... Que diroit-on dans le monde si en ma présence je vous laissois faire une action aussi extravagante? .. Quand mon pere seroit mon pere cent fois plus qu'il ne l'est, je ne souffrirai point que l'amour lui fasse tourner la cervelle jusqu'à ce point...* Ces douces paroles ne gagnent point le pere : il a grand tort en vérité ! & *Valere*, toujours honnête, toujours respectueux, fait dégui-

fer son honnête maîtresse, qui, aidée de son honnête femme de chambre, met un pistolet sur la gorge de son cher beau-pere futur, & lui vole honnêtement un collier de diamants. Alors *Griffon*, touché par des manieres si engageantes, cede sa maîtresse à son fils, à condition qu'on lui rendra son collier. Quand il veut le prendre, on le retient pour le présent de noce; & *Griffon*, ravi sans doute par ce bon procédé, aime mieux donner les amants à tous les diables que de s'opposer à leur mariage.

L E B A L.

Géronte veut marier sa fille à M. de *Sotencour*. La Demoiselle, éprise de *Valere*, trouve tout simple de se faire enlever par lui pendant le tumulte d'un bal; & quand elle est hors de la maison paternelle, l'amant vient dire poliment à *Géronte* :

Monfieur, pour Léonor n'ayez aucune peur :
Loin qu'on veuille lui faire aucune violence,
Contre un hymen injuste on a pris sa défense.

Le moyen qu'un pere ne cede pas à des personnes qui s'y prennent si déceunement ? aussi dit-il aux amants :

Oublions le passé, ma fille en cette affaire...

.
.

Valere, je veux bien que vous ayez ma fille.

L E J O U E U R.

Cette piece pourroit être très *morale*, très *philosophique*, si, comme nous l'avons dit dans le

Chapitre de la fortune des personnages, le héros avoit une fortune à risquer : ajoutons s'il avoit une femme, des enfants, ou quelque emploi qui le mît à même de faire l'infortune de plusieurs personnes par sa malheureuse passion ; si son pere favoit peindre avec force combien il est cruel d'avoir un tel fils ; & si, au lieu de goguenarder son frere sur son amour pour *Angélique*, il exhortoit les peres à donner à leurs enfants une éducation qui les mît à l'abri des chagrins qu'il éprouve ; si enfin le *Joueur* méritoit d'être deshérité par son pere, & de recevoir sa *malédiction* pour un cas plus grave que celui d'avoir mis le portrait de sa maîtresse en gage.

L E D I S T R A I T.

Nous avons prouvé dans le Chapitre de l'état des personnages, que cette piece n'étoit pas morale ; & nous avons dit pourquoi.

D É M O C R I T E.

De tous les sujets traités au théâtre, il n'en est pas un seul qui dût naturellement fournir plus de morale. *Démocrite*, retiré dans une solitude, y devient amoureux de *Criseis* sa jeune éleve. *Agelas*, Roi d'Athenes, s'égare dans une partie de chasse, devient épris de la jeune *Criseis* & la conduit à la Cour avec *Démocrite*. Quel champ vaste se feroit présenté à l'imagination d'un homme plus philosophe que *Regnard* ! Mais il semble au contraire avoir rejeté ce qui lui tomboit presque sous la main. Parcourons quelques situations de la piece.

Démocrite est amant, & il est maltraité : n'a-t-on

pas droit de s'attendre à des scènes qui, en nous faisant voir les combats que l'amour & la raison se livrent dans l'ame d'un *Philosophe*, nous peindront une passion par ses beaux & ses mauvais côtés? Point du tout : *Démocrite* n'a avec sa maîtresse que deux petites scènes très maigres ; encore son valet *Strabon* partage-t-il avec lui les frais de la conversation.

Nous voyons partir *Démocrite* pour la Cour. Qui ne croiroit que l'Auteur va le mettre en scène avec des Courtisans ; qu'il exposera au grand jour leurs bassesses auprès d'un nouveau favori, & leurs sourdes cabales pour le détruire ? Qui ne compteroit du moins sur un portrait frappant des vices que la flatterie érige en vertus dans les Cours ? Hélas ! *Démocrite* s'amuse à persiffler un maître-d'hôtel & un intendant que le Roi lui envoie. Faut-il s'en étonner ? L'Auteur étoit gourmand, & il avoit fait en Turquie le métier de cuisinier.

Enfin, le Roi, qui est le rival de *Démocrite*, le charge de vanter son amour à *Criseis*, de lui peindre tout le brillant de sa conquête. Le nouvel emploi du *Philosophe* & son caractère semblent certainement nous promettre de fortes railleries contre la charge dont on le veut gratifier, ou contre ceux qui la briguent, qui se font un honneur de l'exercer, & volent à la fortune sur les ailes rapides du messager des Dieux. Notre héros néglige tout cela pour dire en passant un quolibet à *Criseis*.

Le Roi me charge ici d'un fort honnête emploi ;

Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

Il vient de m'ordonner de disposer votre ame

A devenir sensible à sa nouvelle flamme.

La charge est vraiment belle ; & , pour un tel dessein ,

Il ne me faudroit plus qu'un caducée en main !

Le reste de la piece est rempli par un roman presque étranger au sujet annoncé. Il semble que *Regnard* se soit étudié à choisir un fonds excellent , & à mettre son héros dans des situations qui promettent les *moralités* les plus essentielles , & tout cela pour tromper l'espérance du spectateur.

LE RETOUR IMPRÉVU.

Clitandre, jeune libertin, profite de l'absence de *Géronte* son pere pour se ruiner. Le pere arrive sans être attendu ; & malgré les fourberies d'un coquin de valet, il le surprend en partie de plaisir avec un Marquis ivre, qui l'instruit dans l'art de dépenser son bien ; & avec *Lucile* sa maîtresse , *demoiselle très aisée à vivre , qui a une grosse maison , des habits magnifiques , sans avoir un sou de revenu ; qui , pour toute occupation, boit, mange, chante, rit, joue, se promene ; à qui les biens viennent en dormant. Clitandre & Lucile*, ce couple aussi bien assorti que vertueux, loin d'être contrarié, voit au contraire couronner tous ses vœux par le consentement aussi prompt que ridicule de *Géronte*, & de *Madame Bertrand*, tante de *Lucile*. Tout le monde va se remettre à table.

LES FOLIES AMOUREUSES.

Erafte est un aigrefin qui, de l'aveu de son valet *Crispin*, ne possède pas un double. *Agathe*, sa maîtresse, feint d'être folle pour escarmoter une bourse au Seigneur *Albert* son tuteur. Elle y réussit, & part lestement avec son amant sans témoi-

gner le moindre scrupule de manquer aux bienféances. Où va-t-elle en fuyant *Albert* ? Sa confidente va nous l'apprendre : elle est de la partie avec *Crispin*.

Vive, vive *Crispin* ! & *vivat* la folie !

Allons courir les champs pour remplir notre fort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

LES MÉNECHMES OU LES JUMEAUX.

M. le Chevalier *Ménechme*, un agréable du siècle, compte pour rien l'ignominie de vivre aux dépens d'une femme. Il promet à la vieille *Araminte* de l'épouser, afin de puiser plus aisément dans sa bourse, & poursuit en même temps sa niece. L'autre *Ménechme* arrive à Paris. *Valentin*, valet du Chevalier, prend la valise de ce frere pour celle de son maître. M. le Chevalier la fait visiter, y trouve des papiers par lesquels il apprend que son *Jumeau* doit toucher soixante mille écus chez un Notaire nommé *Robertin* ; il profite de la ressemblance parfaite qui se trouve entre lui & ce frere ; va retirer une somme à laquelle il n'a aucun droit, puisqu'un oncle l'a laissée à l'autre *Ménechme* ; & au dénouement, lorsque le *Ménechme* frippon devoit être puni, & l'autre récompensé, il se trouve au contraire que le premier, pour prix de ses escroqueries, épouse sa jeune maîtresse, garde la moitié des soixante mille écus ; & que le dernier, à qui l'on ne peut reprocher qu'une honnêteté brusque, est obligé d'épouser la vieille *Araminte*, pour avoir la moitié de la somme qu'on lui a dérobée. Chez *Regnard*, il vaut mieux être frippon qu'honnête homme.

L E L É G A T A I R E.

De toutes les piéces de *Regnard*, celle-ci fait voir un plus grand nombre de scélérats bien récompensés. *Géronte*, vieux avare, accablé d'infirmités, promet de récompenser dans son testament *Lisette* sa servante; & la fripponne, pour mieux mériter ses faveurs, seconde pendant toute la piéce ce qu'on entreprend contre lui. Le bon homme a dessein de se marier; mais il cede sa maîtresse à son neveu *Eraсте*, & veut lui donner son bien, à la réserve de vingt mille écus qu'il partagera entre deux parents fort pauvres qu'il a en Normandie. Cette clause n'amuse pas *Eraсте*: son valet *Crispin* entreprend de le rendre légataire universel, & y réussit, en jouant le personnage des deux Normands que *Géronte* n'a jamais vus, & en faisant mille folies pour indisposer le vieillard contre eux. *Géronte* tombe en léthargie avant que de faire son testament; par ce coup inattendu *Eraсте* se trouve frustré de toutes ses espérances: l'honnête *Crispin* remédie encore à tout cela en dictant un testament à deux Notaires qui le prennent pour *Géronte*. Cette fripponnerie, digne du gibet, étant faite & parfaite, l'oncle revient de sa léthargie. *Eraсте* lui a volé son porte-feuille, & le remet à Madame *Argante*, mere de sa maîtresse, qui s'en charge après quelques petites façons; & tous, loin d'être punis, sont récompensés à la fin de la piéce, comme s'ils étoient aussi vertueux qu'ils le sont peu. *Lisette* obtient deux mille écus comptant; *Crispin* quinze cents francs de rente viagere; Madame *Argante* établit richement sa fille; *Eraсте* a pour récompense la

main de sa maîtresse, & tous les biens de son oncle (1).

Regnard est heureux que les gens sensés ne jugent plus les Auteurs d'après leurs ouvrages. Nous ne l'accuserons donc point d'avoir été un de ces prétendus philosophes dont on ne voit que trop de modèles dangereux, un de ces humains isolés sur la terre, qui, regardant la vertu comme quelque chose d'imaginaire, pensent que l'homme peut sacrifier à son intérêt, honneur, réputation, bienfaisances, & doit toujours satisfaire ses desirs, n'importe par quelle voie : mais nous pouvons, du moins, assurer que ses ouvrages sont pleins de cet esprit ; ils respirent une morale empoisonnée. L'Auteur semble s'y être appliqué à prêcher la philosophie de l'égoïsme.

Quel dommage que nous ne puissions analyser toutes les pièces de *Molière* comme celles de *Regnard*, sans tomber dans une monotonie ennuyeuse, & qui entraîneroit nécessairement des longueurs funestes à l'ouvrage ! Loin de voir dans aucune des principes dangereux, nous trouverions dans deux ou trois des détails très moraux, & dans toutes les autres, un fonds de philosophie qui annonce le Précepteur du genre humain, & un Sage qui, non content de rendre les hommes meilleurs en épurant leurs âmes, veut faire leur bonheur en combattant leurs chimères, tâche de les rendre plus savants dans une infinité d'arts en dévoilant à leurs yeux l'ignorance & le mau-

(1) On trouve dans le Recueil de *Regnard* une petite pièce intitulée, *Attendez-moi sous l'orme* ; mais on soutient qu'elle est de *Dufresny*. Nous pouvons nous dispenser d'en faire mention.

vais goût, & finit enfin par les rendre plus agréables dans la société, en combattant leurs travers & leurs ridicules. C'est sous ces quatre points de vue que nous allons examiner *Moliere*. Commençons par le moindre de ses mérites.

Moliere travaille à rendre les hommes plus agréables dans la société.

La société est inondée d'un essaim de prudes qui introduisent la fadeur & l'affectation jusques dans la galanterie, qui n'étaient que des sentiments outrés & romanesques, n'ont que des expressions bizarres, composent un jargon nouveau & intelligible qui gagne insensiblement le cabinet des Auteurs : l'affectation se répand dans la parure, dans la prononciation, dans le commerce de la vie ordinaire. *Moliere*, fâché de voir la plus belle moitié de l'espece humaine déguiser ses graces naïves sous de pareils ridicules, les expose sur la scene dans *les Précieuses ridicules* ; ils frappent même ceux qui les érigeoient en agréments : on rit, on se reconnoît, on applaudit, on se corrige, & la piece produit une réforme aussi subite que générale.

Les femmes plus instruites que les autres, peuvent être aussi plus aimables, quand l'avantage que leur savoir leur donne n'est pas détruit par un étalage mal placé de leur érudition. *Moliere* les instruit de cette vérité dans *les Femmes Savantes*, en y couvrant de ridicule *Philaminte*, *Armande*, *Bélise*, & en leur opposant la naïve *Henriette*, aussi chere au spectateur qu'à *Clitandre*, cet amant raisonnable, après lequel tout le monde répète :

Non, les femmes, Docteur, ne font point de mon goût.
 Je consens qu'une femme ait des clartés de tout :
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre savante afin d'être savante ;
 Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait ;
 Elle sache ignorer les choses qu'elle fait.
 De son étude enfin je veux qu'elle se cache ,
 Et qu'elle ait du savoir, sans vouloir qu'on le sache,
 Sans citer les Auteurs, sans dire de grands mots,
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Des Médecins brusques, pédants, emphatiques, couverts de la livrée de la mort, semblent vouloir avancer les jours de leurs malades, autant par leur jargon & leur attirail, que par leurs ordonnances. *Moliere* leur prouve leur ridicule dans *le Malade imaginaire*, *le Médecin malgré lui*, *l'Amour Médecin*, &c. & ils affectent soudain d'être aussi agréables dans leurs ajustements, leurs propos, leurs manières, dans leurs ordonnances mêmes, qu'ils étoient désagréables. Ils ne font, à la vérité, que changer de ridicule ; mais si le malade n'en voit pas moins le sombre bord, il a l'avantage de faire plus gaiement les apprêts de son dernier voyage.

Quelques Poëtes assomment leurs amis, même les personnes qu'ils ne connoissent pas, de la lecture de leurs ouvrages, tout en leur disant qu'ils ne font point possédés de cette manie. *Vadius* leur peint ce ridicule d'après nature, & les avertit de s'en corriger.

V A D I U S.

Le défaut des Auteurs, dans leurs productions ;
 C'est d'en tyranniser les conversations,

D'être, au Palais, aux Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigans lecteurs infatigables.

Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,

Qu'un Auteur qui par-tout va gueuser des encens ;

Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,

En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.

On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,

Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,

Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages

L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.

Voici de petits vers, &c.

Des importuns ne font pas l'acquisition d'une maison, d'une nouvelle caleche, d'un beau cheval, sans en faire la description à tous ceux qu'ils rencontrent : ils font part de leurs projets, de leur bonheur, de leurs infortunes à tout le monde indifféremment. Les personnages des *Fâcheux* leur disent qu'ils sont autant de fléaux dans la société.

Des hommes parvenus à un âge avancé, pensent se faire aimer d'une jeune beauté en la tenant dans une continuelle contrainte, en lui faisant un crime des moindres libertés. *Sganarelle*, *Alnolphe*, *le Sicilien*, prouvent que ce n'est pas le moyen de se rendre aimables ; *Ariste* leur apprend dans *l'Ecole des Maris* comment ils doivent se comporter pour y réussir, & les exhorte à ne pas ajouter la malpropreté & l'humeur chagrine aux désagrémens de la vieillesse.

Pourquoi faut-il qu'en moi sans cesse je vous voie

Blâmer l'ajustement aussi-bien que la joie :

Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,

La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,

Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encore malpropre & rechignée ?

Les sociétés mêmes de la province ont de grandes obligations à *Moliere*. Des bégueules, fieres d'avoir vu ou cru voir le beau monde de Paris, se donnent gauchement un air d'importance dans leur petite ville & dans leur cercle. *Madame la Comtesse d'Escarbagnas* en purge la province, y établit le goût de la bonne société, & la politesse aisée qui regne dans la capitale.

Moliere instruit l'homme dans plusieurs arts, ou contribue du moins à leurs progrès.

La Médecine est déshonorée par les enfants de l'ignorance : sans dire précisément comme *Sganarelle* que *le cœur est du côté droit & le foie du côté gauche*, ils connoissent aussi peu la structure du corps humain que le Fagotier. *Moliere* les tourne si bien en ridicule, que s'il n'a pu bannir de la Faculté tous les ignorants, il en a du moins diminué le nombre. On ne se borne plus à dire dans les Ecoles de Médecine que l'opium fait dormir, *quia est in eo virtus dormitiva*.

La Poésie a été de tout temps, & de l'aveu de toutes les personnes de goût, une imitation de la nature. *Moliere* entre dans la carrière des Lettres : son génie lui fait concevoir l'art du Poëte comme nous venons de le définir. Il voit cependant les Auteurs les plus célèbres de son temps, les mieux reçus à la Cour, les mieux pensionnés, briller par des ouvrages dénués des graces de la vérité, de celles de la belle nature, mais remarquables

en revanche par le clinquant le plus faux , & par toutes les grimaces de l'affectation. *Moliere* s'indigne de voir le Parnasse en proie à de pareils rimailleurs. Il gémit de trouver le public corrompu jusqu'au point d'admirer leurs productions , & de leur prodiguer des éloges : il a recours aux armes qui ont combattu dans ses mains l'affectation du langage & des manieres ; elles vont lui servir pour terrasser celle qui regne dans les ouvrages. Il réunit dans un sonnet la plus grande partie des fausses beautés qui caractérisent les ouvrages prétendus galants , & le fait débiter par un courtifan , pour prouver que c'étoit le ton de poésie à la mode parmi le beau monde.

S O N N E T.

L'espoir , il est vrai , nous soulage ,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais , Philis , le triste avantage ,
Lorsque rien ne marche après lui !

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir ,
Ou ne vous pas mettre en dépense ,
Pour ne me donner que l'espoir.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zele ,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis , on désespere
Alors qu'on espere toujours.

Le mauvais goût s'étoit si bien accrédité , qu'à la premiere représentation du *Misanthrope* , le public se récria sur la beauté du sonnet. C'étoit là que *Moliere* l'attendoit pour pulvériser en

même temps l'ouvrage & ses admirateurs par la bouche d'*Alceste*, qui ne se pique pas d'écrire, mais qui n'a besoin que du simple bon-sens & d'un bon goût naturel, pour dire :

Franchement, il est bon à mettre au cabinet :
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que nous berce un temps notre ennui,

Et que rien ne marche après lui ?

Que ne vous pas mettre en dépense,

Pour ne me donner que l'espoir ?

Et que, *Philis*, on désespère

Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité ;

Sort du bon caractère & de la vérité :

Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure ;

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :

Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur :

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,

Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

Si le Roi m'avoit donné

Paris sa grand'ville,

Et qu'il me fallût quitter

L'amour de ma mie ;

Je dirois au Roi Henri,

Reprenez votre Paris,

J'aime mieux ma mie ;

Oh, gai !

J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, & le style en est vieux ;

Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure ,

Et que la passion parle là toute pure :

» Si le Roi m'avoit donné , &c.

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(*A Philinte , qui rit.*)

Oui , Monsieur le rieur , malgré vos beaux esprits ,

J'estime plus cela que la pompe fleurie ,

Que tous ces faux brillants , où chacun se récrie.

L'on pouvoit accuser *Moliere* de n'avoir combattu qu'un monstre imaginaire , ou formé par lui-même. Que fait-il pour éviter un pareil reproche ? Il attaque des ouvrages imprimés & connus de tout le monde. Il ne donne pas la préférence à un Auteur avoué pour mauvais ; il choisit un Poëte célèbre , que les plus grands Seigneurs se font un plaisir d'appeler leur ami , que la Cour récompense très bien , qui est l'un des Quarante. Il fait débiter sur le théâtre deux de ses pieces favorites , & compte tous leurs défauts par autant d'exclamations de quelques bégueules qui se pâment d'admiration à chaque mot. Nous avons ailleurs blâmé *Moliere* d'avoir traité trop cruellement *Cotin* , & jusqu'au point de le faire mourir de chagrin : nous devons cependant dire ici , pour le justifier un peu , que *Cotin* l'avoit poussé à bout par l'air d'insolence & de supériorité avec lequel il l'avoit traité , à son arrivée à Paris , dans toutes les sociétés où ils s'étoient trouvés ensemble. Rien au monde ne révolte davantage un homme qui se sent du génie. Jeunes Auteurs , vous que la nature a favorisés , en naissant , d'un esprit assez souple , assez adroit pour mettre sans effort toute sorte de sujets sur la scene , songez que vous tenez dans

vos mains les armes les plus redoutables ; qu'un Auteur est bien fort quand il a le pouvoir de rassembler plusieurs jours de suite deux mille personnes pour corriger en leur présence & livrer aux traits de leur mépris les enfants du mauvais goût : donnez sur-tout la préférence à ceux qui joindront l'insolence à la bêtise. Nos cercles fourmillent de modernes *Cotins*, qui s'y sont glissés en rampant comme le serpent ; qui s'y sont accrédités à l'aide d'une épître, d'un drame, ou d'un bouquet insipide, & y traitent du haut de leur orgueil, intimident les Auteurs naissants, qui cherchent à s'y répandre dans l'espoir de s'instruire. Favoris de *Thalie*, je vous le répète, vous avez dans vos mains les armes les plus triomphantes : ne ménagez point les ouvrages toujours détestables de ces originaux. Livrez à la risée publique le contraste plaisant qu'offrent leur petit savoir & leur morgue, la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & le mépris qu'ils ont des autres ; mais laissez en paix leurs noms, leurs habits, & leur personne. Faites-les maigrir de chagrin ; mais ne les tuez pas : ménagez-les pour vos menus plaisirs & pour vous égayer par fois à leurs dépens.

Moliere, non content d'avoir étouffé les monstres littéraires, a même osé attaquer jusques dans le champ de leur triomphe, c'est-à-dire jusques sur le théâtre, les ridicules des comédiens de son temps, leur ton faux & outré avec leur déclama-tion chantante. C'est par les critiques fines & judicieuses dont *l'Impromptu de Versailles* est parsemé, qu'il a ouvert les yeux des comédiens sur les défauts & les beautés de leur art. En reprochant à *Montfleuri*, qu'il appuyoit sur le dernier

vers pour attirer l'approbation , & faire faire le brouhaha ; en reprochant à Mlle. du Château qu'elle conservoit un visage riant dans les plus grandes afflictions , il disoit à tous les comédiens , présents & à venir , de ne pas les imiter. C'est à ses railleries , dis-je , jointes aux instructions qu'il donnoit verbalement à ses camarades , que la France a été pendant long-temps redevable de ses bons comédiens. Mais , hélas ! en oubliant *Moliere* , on oublie ses préceptes. Les *Montfleuri* , les *du Château* renaissent de toute part. Les comédiens devroient , pour leur propre intérêt , jouer de temps en temps *l'Impromptu de Versailles*. Les mauvais acteurs enrageroient , les bons y gagneroient ; & le public , moins corrompu , seroit en état de rendre aux uns & aux autres la justice qu'ils méritent. Tel qui est applaudi à tout rompre , seroit hué ; & tel autre qu'on n'applaudit que médiocrement , seroit couru. Sors du tombeau , divin *Moliere* , viens nous faire un autre *Impromptu* , qui ramene la nature sur nos théâtres. Jamais nous n'en eûmes un besoin plus pressant (1).

(1) On ne rendra justice au jeu naturel de Mad. *Bellecour* & de son mari que lorsque nous les aurons perdus.

J'ai entendu dire au célèbre *Préville* , au milieu du foyer , & devant cent personnes : » Je voudrois , pour tout » au monde , qu'on n'eût pas enlevé au public le droit » de siffler «. Pourquoi cela , lui demanda-t-on ? » La raison est toute simple. J'ai vu le public applaudir au jeu » forcé de quelques-uns de mes camarades ; j'ai chargé » mes rôles pour recevoir les mêmes applaudissements. Si , » la première fois que cela m'arriva , un connoisseur » m'eût lâché deux bons coups de sifflet , il m'auroit fait » rentrer dans moi-même , & je serois meilleur «. Un tel aveu est d'un grand comédien , & d'un homme qui voit avec peine le goût du public se corrompre tous les jours.

Moliere fait ses efforts pour rendre les hommes plus heureux.

La jalousie est une passion qui aveugle l'homme, qui lui fait prendre la moindre apparence de possibilité pour la certitude même. Les jaloux se forment mille fantômes qui les tyrannisent. *Moliere* leur prouve, dans *le Prince jaloux* & dans *le Cocu imaginaire*, qu'ils doivent bien souvent leur supplice à leur imagination seule. Dans la dernière de ces pièces, le héros trouve entre les mains de sa femme le portrait d'un jeune homme; un instant après, il voit dans sa maison l'original du portrait. Le galant lui dit à lui-même qu'il est bien heureux d'avoir une si belle femme; il lui peint tout l'amour dont il brûle pour elle. Les sueurs montent au front de *Sganarelle*, quand il découvre que c'est à tort. Sa femme a trouvé le portrait à terre; elle n'a fait entrer un instant *Lélie* dans sa maison, que parcequ'il se trouvoit mal: *Lélie* enfin ne l'a félicité sur son bonheur, & ne lui a parlé de son amour, que parcequ'il l'a cru l'époux de *Célie* qu'il adore; & le mari détrompé s'écrie:

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?

Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence

Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;

Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

Des hommes honnêtes, & très sensés d'ailleurs, ont cependant la foiblesse de se croire déshonorés, parcequ'une femme, qui leur a paru la vertu même jusqu'au moment de leur mariage, se démasque après la noce, & leur fait des infidélités.

Moliere prouve clairement à ces martyrs de l'hyménée, que lorsqu'un mari n'est pas assez vil, assez lâche pour autoriser les désordres d'une femme, ou pour en partager les fruits, il ne doit pas rougir aux yeux des honnêtes gens d'un déshonneur imaginaire. *Sganarelle* leur donne plaifamment de fort bonnes leçons (1).

Quel mal cela fait-il ? La jambe en devient-elle
 Plus tortue, après tout, & la taille moins belle ?
 Peste soit qui premier trouva l'invention
 De s'affliger l'esprit de cette vision,
 Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
 Aux choses que peut faire une femme volage !
 Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel,
 Que fait là notre honneur pour être criminel ?
 Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
 Si nos femmes, sans nous, font un commerce infame,
 Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
 Elles font la sottise, & nous sommes les sots.
 C'est un vilain abus, & les gens de Police
 Nous devroient bien régler une telle injustice.
 N'avons-nous pas assez des autres accidents
 Qui nous viennent haper en dépit de nos dents ?
 Les querelles, procès, faim, soif & maladie
 Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
 Sans aller, de surcroît, aviser sottement
 De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
 Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
 Et mettons sous nos pieds les soupirs & les larmes.

(1) *Le Cocu imaginaire*, acte II, scène XI.

Si ma femme a failli , qu'elle pleure bien fort :

Mais pourquoi moi pleurer , puisque je n'ai pas tort (1) :

Mille personnes se ruinent & vivent malheureuses toute leur vie , par la maudite manie qu'elles ont de plaider : *Scapin* , s'il leur reste tant soit peu de cervelle , est bien capable de les guérir de cette folie : qu'elles l'écoutent. C'est à elles qu'il s'adresse , en conseillant au bon-homme *Argante* de ne pas plaider.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

ACTE II. SCÈNE VIII.

Hé ! Monsieur , de quoi parlez-vous là , & à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la Justice : voyez combien d'appels & de degrés de juridiction ! combien de procédures embarrassantes , combien d'animaux ravissants , par les griffes desquels il vous faudra passer ! Sergents , Procureurs , Avocats , Greffiers , Substituts , Rapporteurs , Juges , & leurs Clercs ! Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui , pour la moindre chose , ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde.

(1) *Moliere* a , dit-on , composé cette scène & celle de *Chrysalde* , dans *l'Ecole des Femmes* , pour s'étourdir sur le ridicule dont il se croyoit couvert par les infidélités de sa femme : j'en doute fort. *Moliere* , amoureux de sa femme , pouvoit regretter son cœur comme celui d'une maîtresse chérie ; mais il étoit trop philosophe pour se croire déshonoré par le bois que *Vulcain* mêloit aux lauriers d'*Apollon*. Un galant homme s'apperçoit qu'on lui a donné une pièce de monnoie fausse ; hé bien ! il la rend bien vite à ceux de qui il la tient , ou bien il la jette hors de chez lui. Ce petit sacrifice une fois fait , il rit des sots qui , en la ramassant , se félicitent d'avoir fait une bonne trouvaille.

Un Sergent baillera de faux exploits , sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre partie , & vous vendra à beaux deniers comptants. Votre Avocat , gagné de même , ne se trouvera pas lorsqu'on plaidera votre cause , ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne , & n'iront point au fait. Le Greffier délivrera , par contumace , des sentences & arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur soustraira des pieces , ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; & quand , par les plus grandes précautions du monde , vous aurez paré tout cela , vous serez ébahi que vos Juges auront été sollicités contre vous , ou par des gens dévots , ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé ! Monsieur , si vous le pouvez , sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ; & la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Un soin trop inquiet de conserver la vie rend quelques hommes victimes des Médecins. Ceux-ci les font non seulement devenir malades tout de bon & précipitent leurs jours , mais les tourmentent encore en les soumettant à leurs perfides ordonnances. *Béralde* les instruit à se conduire , même lorsqu'ils sont réellement incommodés.

LE MALADE IMAGINAIRE.

ACTE III. SCENE III.

A R G A N.

Que faire donc quand on est malade ?

B E R A L D E.

Rien , mon frere.

A R G A N.

Rien !

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; & presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, & non pas de leurs maladies.

L'homme cherche à s'élever au-dessus de lui-même. Il dépense sottement son bien pour aller de pair avec ses supérieurs, qui lui vendent bien cher l'honneur qu'ils lui font de se moquer de lui, & le ruinent enfin. *Moliere* prouve combien on est dupe en se comportant ainsi. *M. Jourdain* amoureux, en pure perte, d'une Marquise, trompé par le frippon de *Comte* qui lui vole un diamant & lui emprunte de l'argent, est un exemple merveilleux. Il dit à chacun que, pour couler des jours fortunés, il faut vivre paisiblement avec ses égaux.

La même foiblesse, poussée à l'excès, fait qu'on s'allie à des familles plus distinguées que la sienne. *George Dandin* méprisé par son beau-pere & sa belle-mere, trompé & roué de coups de bâton par sa femme, forcé de demander excuse à son rival heureux, est une leçon terrible pour tous ceux qui voudroient faire une pareille sottise, la plus grande sans doute. Qu'ils tremblent d'être obligé de s'écrier comme *George Dandin* :

Ah ! je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans la riviere la tête la premiere.

Quelques Critiques injustes ont reproché à

Moliere, comme un crime impardonnable, d'avoir mis dans sa piece de *George Dandin* une femme mariée qui fait l'amour avec un autre homme. L'Auteur des *Mémoires sur les ouvrages de Moliere*, imprimés en 1733, est de cet avis. Voici ce qu'il dit :

» On voudroit en vain excuser le caractère
 » d'*Angélique*, qui, sans combattre son penchant
 » pour *Clitandre*, laisse trop paroître son aversion
 » pour son mari, jusqu'à se prêter à tout ce qu'on
 » lui suggere pour le tromper, ou du moins pour
 » l'inquiéter. Ses démarches, qui ne peuvent
 » être entièrement innocentes, quand on ne les
 » accuseroit que de légéreté & d'imprudence,
 » tournent toujours à son avantage, par les expé-
 » dients qu'elle trouve pour se tirer d'embarras ;
 » de sorte que l'on est peut-être plus tenté d'imi-
 » ter la conduite de la femme, toujours heu-
 » reuse quoique toujours coupable, que désa-
 » busé des mariages peu fortables, par l'exemple
 » de l'infortuné mari «.

J'ignore quel est l'Auteur de cette réflexion ; mais elle me paroît fausse. *Moliere* voit que de tout temps la disproportion des conditions a été une source intarrissable de discorde entre deux époux, sur-tout quand le mari s'est allié à une famille au-dessus de la sienne : il a voulu corriger les hommes de cette folie : voilà son but. Par conséquent *George Dandin*, qu'il offre pour modele, ne pouvoit être trop malheureux. Le peu de soin d'*Angélique* pour combattre son penchant amoureux, l'aversion qu'elle montre pour son mari, tout ce qu'elle fait pour le tromper & l'inquiéter, ses démarches rien moins qu'innocentes, les expédients qu'elle trouve pour se tirer

d'embarras & pour paroître innocente aux yeux de tous ses parents, excepté à ceux de son mari, sont autant de traits de génie nécessaires pour remplir l'objet de l'Auteur. Qu'on ne s'en fie pas à mon jugement si l'on veut; mais qu'on ajoute foi à celui de M. de *Voltaire*.

» *George Dandin* réussit pleinement. Mais si
 » on ne reproche rien à la conduite & au style,
 » on se souleva un peu contre le sujet même de
 » la piece. Quelques personnes se révolterent
 » contre une comédie dans laquelle une femme
 » mariée donne rendez-vous à son amant. Elles
 » pourraient considérer que la coquetterie de
 » cette femme n'est que la punition de la sottise
 » qu'a fait *Géorge Dandin* d'épouser la fille d'un
 » Gentilhomme «. *Observations de M. de Vol-*
taire sur les comédies de Moliere.

*Moliere s'applique à rendre les hommes
 meilleurs.*

Tout homme frémira de se laisser vaincre par le démon de l'avarice, quand il verra le malheureux *Harpagon* livré aux inquiétudes continuelles de perdre son trésor, redoutant jusqu'à ses enfants qu'il regarde comme autant d'ennemis, & se laissant aveugler par sa malheureuse passion, jusqu'au point de renoncer à toutes les loix de la probité, & de se déshonorer en faisant l'infame métier d'usurier.

Jettons un coup d'œil sur *le Misanthrope*; nous y verrons *Moliere* y démasquer une infinité de vices, & leur déclarer la guerre dans l'espoir de corriger les hommes qui les ont, ou d'effrayer ceux qui pourroient un jour se laisser
 corrompre

corrompre. Il y attaque ceux qui prodiguent le titre d'ami, les démonstrations de tendresse & de bienveillance, à des personnes qu'ils connoissent à peine, & qui profanent par là le bien le plus précieux de l'homme, l'amitié. Il attaque encore les lâches, qui joignent la perfidie aux fausses démonstrations, & déchirent la réputation de ceux qu'ils viennent d'embrasser. Il y réprimande ces femmes qui, trop peu jalouses de leur réputation, ne prennent pas même le soin de cacher leur conduite déréglée : il y démasque les prudes, qui, se souciant fort peu de bien vivre, ne mettent toute leur étude qu'à cacher leurs désordres : il y tonne enfin contre ces coquettes, qui se font un jeu d'amuser plusieurs amants par de fausses démonstrations d'amour. *Célimene* est si maltraitée par ses quatre soupirants, lorsqu'ils découvrent sa perfidie, que leurs adieux devroient suffire pour exclure la coquetterie du cœur de toutes les femmes.

Enfin *Moliere* enfante le *Tartufe*, cette piece incomparable, qui est une leçon continuelle de morale, dans laquelle chaque mot est l'éloge de la vertu & la fatyre du vice. » On peut hardiment » avancer, dit *M. de Voltaire*, que les discours » de *Cléante*, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécille d'*Orgon*, » sont, à quelques expressions près, le plus fort » & le plus élégant sermon que nous ayons en » notre langue : & c'est peut-être ce qui révolta » davantage ceux qui parlaient moins bien dans » la chaire, que *Moliere* au théâtre. Voyez sur » tout cet endroit « :

ACTE I. SCÈNE VI.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
 C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
 N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
 Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
 Je fais comme je parle, & le ciel voit mon cœur.
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves :
 Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves ;
 Et comme on ne voit point qu'où l'honneur les conduit,
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit ;
 Les bons & vrais dévots qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'hypocrisie & la dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
 Egaler l'artifice à la sincérité,
 Confondre l'apparence avec la vérité,
 Estimer le fantôme autant que la personne,
 Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne ?
 Les hommes la plupart sont étrangement faits :
 Dans la juste nature on ne les voit jamais :
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;
 En chaque caractère ils passent les limites :
 Et la plus noble chose ils la gâtent souvent,
 Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.

 Je fais, pour toute ma science,
 Du faux avec le vrai faire la différence ;

Et, comme je ne vois nul genre de héros
 Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
 Aucune chose au monde & plus noble & plus belle
 Que la sainte ferveur d'un véritable zele;
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
 Que le dehors plâtré d'un zele spécieux,
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place;
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace
 Abuse impunément & se joue à son gré
 De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré.
 Ces gens qui, par une ame à l'intérêt soumise,
 Font de dévotion métier & marchandise,
 Et veulent acheter crédit & dignités
 A prix de faux clins d'yeux & d'éclans affectés:
 Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
 Par le chemin du Ciel courir à la fortune;
 Qui, brûlant & priant, demandent chaque jour;
 Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
 Qui savent ajuster leur zele avec leurs vices,
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
 Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
 Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
 Et que leur passion, dont on leur fait bon gré,
 Veut nous assassiner avec un fer sacré, &c.

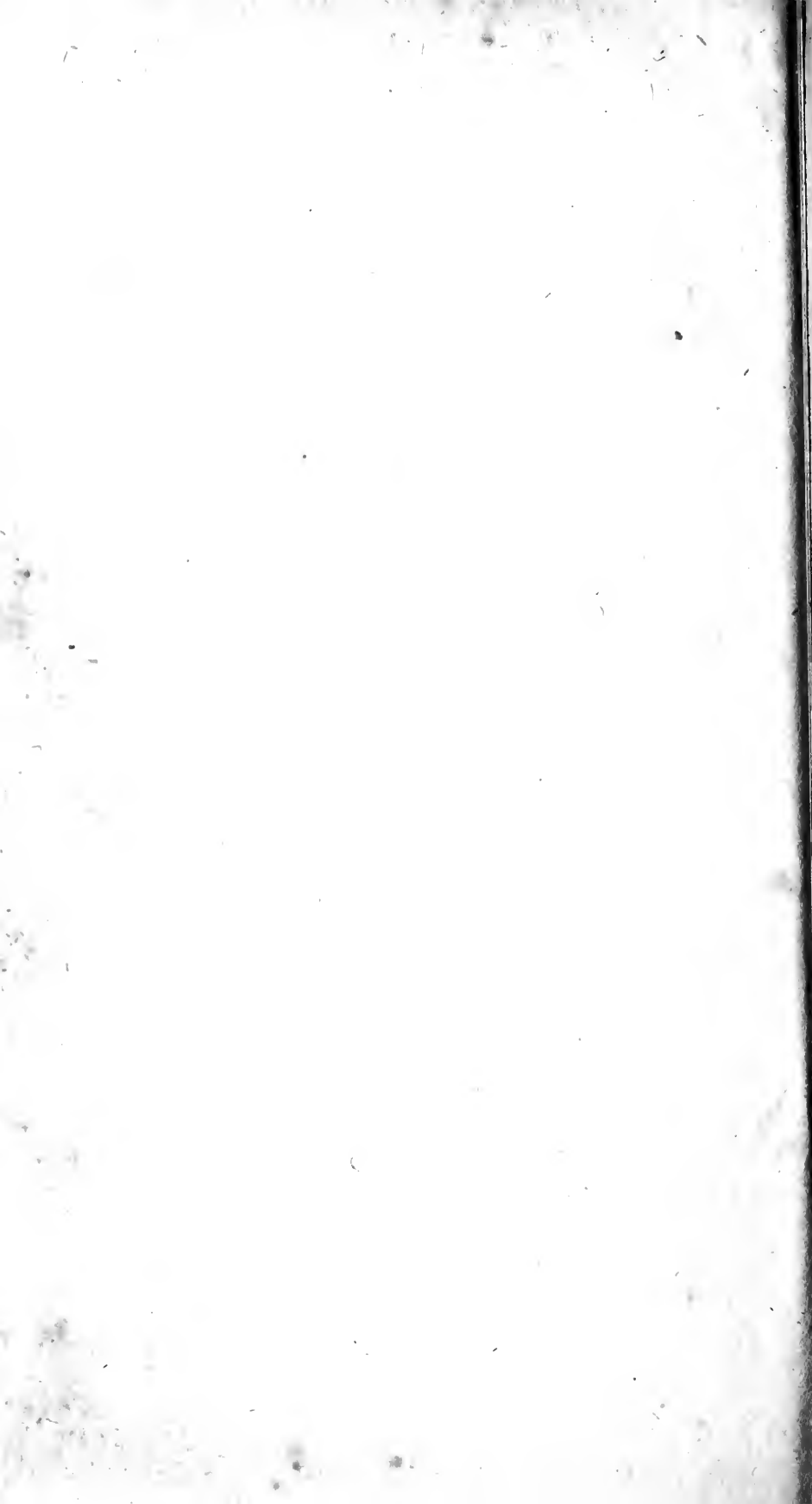
• • • • •

Il faudroit transcrire toute la piece, si nous
 voulions rapporter les traits éloquents de cet ou-
 vrage. Ah! *Moliere!* combien ton ame sublime
 dut s'estimer heureuse, quand tu triomphas de
 l'hypocrisie, & que tu fis reconnoître ce monstre

à sa voix, à ses affectations, à son adresse, à ses amours exécrables, à son ingratitude, à son audace, à sa lâcheté, à sa barbarie; quand enfin tu l'abattis à tes pieds, & que tu lui arrachas son masque!

Les exemples ramassés dans ce Chapitre suffisent pour prouver la différence qu'il y a entre la morale de *Regnard* & celle de *Moliere*. Que seroit-ce si nous pouvions nous peindre ce dernier aussi philosophe qu'il l'est, & nous élever avec lui quand il parcourt les régions de la philosophie spéculative, cette science si admirable chez les *Montagne*, les *Montesquieu*, & si puérile, si pitoyable chez les hommes médiocres? Mais, bornés seulement à le suivre lorsqu'il descend avec ses personnages dans les détails immenses de la philosophie pratique, tâchons de l'imiter en cela autant qu'il nous sera possible; &, pour y mieux réussir, apprenons de lui-même l'art de l'imitation, cet art si rare, auquel il doit les trois quarts de sa gloire. Qui, mieux que lui, peut nous en développer les finesses? Nous allons donc dans le volume suivant placer *Moliere* au milieu des théâtres de tous les âges & de toutes les nations, l'entourer de ses prédécesseurs & de ses contemporains: là, nous le verrons, les yeux fixés sur un chaos, où rien n'est à sa place par sa nature, où rien n'est lié par ses rapports, rejeter des défauts, ramasser des beautés presque imperceptibles, & s'immortaliser enfin, en se rendant original, soit dans les scènes qu'il n'a faites, dit-on, que copier, soit dans les pièces qu'on lui reproche d'avoir traduites, & sur-tout dans celles qu'il a composées d'après plusieurs ouvrages différents.









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

